N° 667 37e Année. Tome CLXXXVII 1er Avril 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France......... 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Quelle que soit votre profession

sortez de la médiocrité !

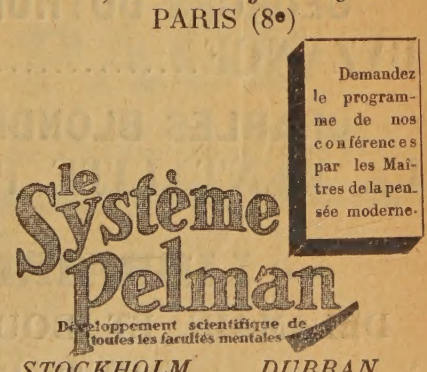
DES milliers d'hommes et de femmes de toutes s conditions, de tous les ges, n'auraient pu gravir s échelons par lesquels s s'élevèrent à leur brilnte position d'aujourhui, s'ils n'avaient eu cours au *Système Pelan.*

ar une éducation systéatique des facultés menles, par une mise en uvre extensive des forces térieures, le *Système elman* assure le succès à us ceux qui le pratiquent endant l'exercice de leur rofession. Basé sur la psyiologie, il n'a rien de mysrieux, rien d'occulte.

Q'est-ce que le Système Pelman ?
Le Système Pelman est un cours par correspondance pour développer l'attention, la mémoire, l'originalité, l'imagination, le jugement et la volonté. Il n'exige qu'une demi-heure de réflexion par jour. Les applications se font au cours de l'exercice de la profession, pendant les études ou la vie privée.

Le Système Pelman vous fait profiter, **à un prix très modéré,** non seulement du savoir de psychologues distingués, mais aussi de l'expérience individuelle de ses adeptes, et ils sont **plus d'un million.**

La brochure explicative est envoyée à titre gracieux et sans engagement sur simple demande à l'**INSTITUT PELMAN**
35 c, rue Boissy-d'Anglas,
PARIS (8e)



LONDRES — NEW-YORK — TORONTO — BOMBAY — STOCKHOLM — MELBOURNE — DURBAN — DUBLIN

S.P.S.

1

L'OFFICE

du « Crapouillot »,

L'Office de Livres du « Crapouillot », qui fonc
les lettrés des colonies et de l'étranger qui désirer
Organe de centralisation, l'Office est basé sur
ou chèques multiples. Au reçu du premier versemer
qui est averti à chaque envoi de son solde crédit

I. Souscripteurs « avec envoi d'office».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque moi
meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bu
de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à
gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette mét
nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il dési
d'attendre l'aller et retour des courriers, reçoit dès leur parutic
œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouve
dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors
certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre fran
en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

L'Office accepte en règlement les mandats, b
TOUTES LES DEVISES ETRANGERES do
exact du change.

MONTANT DES PROVISIONS

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..........
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pend
des éditions originales, des éditions d'art et de luxe

Ce nouveau tarif est basé sur le nouveau prix
l'abonnement (facultatif) à la revue illustrée d

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / 65 ou 60 (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { **335 fr.** (France) / **360 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des sept années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES [1]

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires ;

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. M'adresser uniquement les livres que je commanderai.

LA FOI INOPPORTUNE

Dans un article précédent (1), je me suis appliqué à déterminer dans quel domaine le mysticisme est légitime.

Faire la part des mystiques, c'était prendre soin du très petit nombre. S'il y a mille contrefaçons du mysticisme, il n'y a pas peut-être plus de véritables mystiques qu'il n'y a d'hommes de génie authentiques. Le mystique est, comme l'homme de génie, une réussite de la biologie. Il n'est pas un produit de la culture sociale. Une telle catégorie n'en est, fût-ce par sa rareté, que d'un plus passionnant intérêt. Nous ne pouvons rien pour des hommes qui ont le pouvoir de transfigurer le monde par un acte de foi, ni contre eux. Ces grands visionnaires usent d'une algèbre qui dépasse de beaucoup plus loin la réalité du sens commun que ne fait celle des hommes de science évoluant parmi de nouvelles dimensions de l'espace. Les hypothèses les plus hardies des savants, même lorsqu'elles semblent des fusées s'élevant au delà de notre horizon mental et se dérobant à notre esprit, nous savons qu'elles retomberont, brisant les pierreries des formules ésotériques, dans le champ de notre vue, illuminant de leur lumière notre réalité. Mais c'est la beauté rigoureuse des éclairs mystiques qu'ils brûlent les yeux qu'ils ont éblouis et ne laissent rien subsister de la réalité des paysages que ces yeux ont contemplés.

(1) *Mercure* du 1er mai 1925.

C'est l'honneur de l'esprit scientifique, même quand il s'est perdu à des hauteurs en apparence inaccessibles, de savoir que ses formules se résoudront quelque jour en notions communicables. C'est celui de la vision mystique de se réaliser dans la solitude, par delà la possibilité de toute rencontre et de tout contact avec le réel.

I

Quelques esprits scientifiques et qui ont bien voulu me faire part de leurs réserves ont estimé que j'avais attribué une trop grande place à l'activité mystique. Ils ont pensé sans doute que cette activité, n'ayant pas à jouer dans le monde tel qu'il s'est en fait réalisé, pouvait être négligée et qu'elle ne devait pas entrer en ligne de compte. Cette conclusion serait-elle acceptable, fût-ce d'un point de vue strictement utilitaire, — et je ne le pense pas, — il resterait encore que la vue philosophique s'étend au delà de l'utile. Car elle embrasse tout le réel. Semblable à la biologie, elle fait place dans ses observations à des organes en voie de régression et qui ne sont plus parfois que des organes témoins. Elle ne peut sans être incomplète faire abstraction d'une réalité ancienne, parce qu'elle a cessé de jouer un rôle utile. Mais ce souci de l'inutile se trouve en fait avoir trait à l'utile de la façon la plus directe. Il intéresse une utilité de connaissance, et c'est ainsi qu'un organe témoin nous renseigne sur des modalités anciennes de la vie et dont nos modalités actuelles ne sont que des transformations. Il intéresse aussi l'utilité sociale. Car une activité inutile devient dangereuse si elle ne s'exerce pas dans un domaine séparé, si, lui réservant sa place, on n'empêche qu'elle ne gêne et brise les mécanismes qui jouent sur un plan actuel.

L'activité mystique, en contraignant l'intelligence critique à la prendre en considération, évoque l'époque ancienne et primitive où elle occupait le premier rang. Epoque très ancienne, située à la rencontre du biologique et du social

et où elle est tout l'utile. En ce temps-là, aucune relation précise ne s'est encore établie, ni entre l'homme et les hommes, ni entre l'homme et les choses. Il n'y a pas à proprement parler de vérité objective. Il n'y a pas de raison, en sorte que la notion de l'absurde n'existe pas non plus. Il n'y a rien en tant que fait de mentalité humaine, et ce qui importe, c'est que quelque chose soit. C'est le temps évoqué par le poète « où le ciel sur la terre marchait et respirait en un peuple de dieux... où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ». Et ces vers ne sont qu'un symbole pour signifier un temps plus merveilleux encore, le temps magique où la Psyché humaine avait le pouvoir de convertir ses croyances et ses conceptions des choses en autant de réalités immédiates, — où imaginer était créer. La réalité, a dit Taine, est une hallucination vraie.

Donc, en ce temps-là, la foi est créatrice. Elle est le miracle. Tout sort d'elle, le Dieu et le totem, l'idole et le tabou. Elle est le jeu même de l'expérience procréant la réalité humaine à travers l'unanimisme de la croyance, engendrant jusqu'à des formes monstrueuses de la logique que, dominés par le principe de contradiction, nous ne savons plus nous représenter, formes semblables à ces ébauches terrifiantes dont un Odilon Redon éveille en nous le cauchemar dans le monde larvaire des avatars biologiques. Tel est le spectacle que nous découvre une méditation sur les modes originels de l'activité mystique. Il étonnera sans doute ceux qui croient que les choses préexistent à l'activité qui les crée, non les esprits positifs qui, pour se former une représentation totale de l'existence, tiennent pour nécessaire que l'expérience métaphysique soit à la fois active et passive et que les objets dont elle se donne la représentation et qu'elle perçoit, elle en ait été tout d'abord elle-même, au cours de ses gestes antérieurs, la créatrice.

Mais s'il y a alors identité entre la foi et l'expérience créatrice, concevons que c'est la foi aussi qui crée la raison. Car c'est elle, et en dehors de quoi il n'y a rien alors,

qui fait se heurter, entre elles et les unes contre les autres, toutes ces créations aventureuses de l'esprit. C'est elle qui les anime de l'intrépidité qu'il faut pour que, dans le conflit où elles s'affrontent, elles tendent tout leur effort jusqu'à sa limite extrême, afin que les questions de coexistence possible ou d'exclusion nécessaire soient tranchées dûment. C'est elle-même qui aménage, au cours de cette lutte, ces perspectives du principe de relation dont les exigences dorénavant ne pourront plus être transgressées et conditionneront les improvisations subséquentes de l'expérience. C'est dire, — et ceci, par extrême évidence, est presque une tautologie, — que, pour faire partie de l'univers ébauché par ces premiers gestes et ces premiers conflits de l'expérience avec elle-même, ces improvisations nouvelles seront soumises à la nécessité de se développer dans les limites qui ne pourront plus être franchies de certains cadres déterminés.

Ainsi, ce que nous nommons la raison, au sens strict, ce n'est aucunement quelque chose de différent, en nature, de ce mouvement de l'expérience métaphysique se donnant, — au cours d'une improvisation empirique, au cours d'une hallucination crue vraie, — ses propres objets détachés d'elle-même avec ses propres sensations à l'occasion de ces objets et entrant ainsi en relation avec elle-même en une suite d'états de connaissance. La raison est la conséquence de cette activité et de ce mouvement de l'expérience : elle est l'ensemble des mouvements et des états de connaissance demeurés possibles après que, par la vertu du conflit, des exclusions ont été prononcées, des incompatibilités reconnues et des hiérarchies fixées entre ces formes arbitrairement improvisées. Le principe de contradiction est une formule pour assembler en un même concept la somme de ces incompatibilités.

§

Ce n'est donc pas manifester à l'égard de la foi une exigence excessive que de lui demander de se soumettre aux

conséquences de sa propre activité. Ces limites du principe de relation, c'est elle-même qui les a tracées; ces barrières, c'est elle-même qui les a dressées. Ces règles du jeu qu'elle joue, ces règles du jeu des phénomènes, c'est elle-même qui les a édictées. En tant qu'elle continue à s'intéresser à ce jeu phénoménal, il lui faut donc se conformer à ces règles, improviser, intriguer, inventer dans l'intérieur des cadres qu'elle s'est donnés et rechercher, dans l'intérieur ussi de ces cadres, tout ce qui a trait aux normes de son ctivité antérieure. C'est ce que font les hommes d'action, es politiques, les artistes et les savants. Que si, au contraire, lle se détourne de cette aventure commencée du monde les phénomènes, que si elle en désespère, la juge cruelle, désastreuse et mal venue, il lui faut se reporter et reculer pour ne improvisation nouvelle en deçà des barrières du principe de relation, en deçà des cadres de l'espace, du temps t de la cause, en deça du principe de contradiction. C'est eulément dans cette région privée de toute communication ossible avec le monde des phénomènes que cette forme ouvelle de l'activité métaphysique pourra se développer, ans risque de briser son essor, comme un oiseau farouche ux barreaux de sa cage, aux parois rigides du principe de aison qu'elle a elle-même fabriquées. Cette activité est réervée aux purs mystiques. Elle s'exerce dans la solitude u cœur, légitimée par le pessimisme invincible que soulève n quelques sensibilités le spectacle du monde des phénonènes. Surexcitées par un pouvoir d'imaginer intense et ui sait évoquer devant l'esprit en un immédiat présent oute la douleur répartie parmi les siècles de l'histoire et armi les plaines de l'étendue, de telles sensibilités ne peuent trouver de terme à l'acuité de leur souffrance que dans ette région située par delà les cimes du principe de raison ù seul un acte de foi, de nature entièrement subjective, les eut transporter.

De faux mystiques, privés de ce pouvoir exaltant de la oi, et que cette vision du monde de la douleur n'a pas trans-

figurés, estimeront seuls qu'attribuer à l'activité mystique un domaine situé en deçà du principe de relation équivaut à la nier ou à la condamner. L'exemple de Plotin leur oppose la réplique d'un mysticisme authentique, confiant en ses propres ressources et en sa propre réalité. Or, Plotin rompt précisément le lien de nécessité logique qui conditionne l'existence par la connaissance d'elle-même, le lien qui met l'existence en relation avec elle-même. Plotin stipule un Dieu hors de la raison, hors de la conscience, hors de la pensée. Il situe l'objet qu'il assigne à l'activité mystique dans le même domaine qui, au cours de l'étude précédente, avait été assigné à cette activité, *en deçà du principe de relation.*

Le danger de ne pas réserver sa place à une activité inhérente à la vie sera exposé au cours de cette étude. Avant toutefois d'invoquer contre l'objection des esprits scientifiques cet argument de défense sociale, il semble d'une plus stricte économie de montrer que l'octroi à l'activité mystique de ce champ d'exercice était rigoureusement imposé par la seule application d'un intellectualisme radical. Et à cette occasion on mettra de nouveau en valeur un principe essentiel à l'intellectualisme, invoqué au cours de l'*Essai sur les limites* et que la culture rationaliste et platonicienne, en enseignant à situer le mort avant le vif, le statisme de l'Idée avant le dynamisme de la pensée, tend à obscurcir dans les esprits. Ce principe, c'est celui de la primauté de l'expérience. L'intellectualisme reconnaît, telle est la signification de cette discipline, que les perspectives de la relation à travers lesquelles le monde se révèle à l'esprit, sont l'œuvre de l'expérience. Les lois de la connaissance ne lui apparaissent donc pas, à la manière des Idées platoniciennes, comme quelque chose d'antérieur ou de supérieur à l'expérience. Et c'est le caractère essentiel de cette doctrine de ne rien placer, aucune volonté, aucune loi abstraite, aucun *a priori* au-dessus de l'improvisation parfaitement *irrationnelle* de l'expérience. Elle reconnaît

seulement et constate qu'*en fait*, au cours de cette improvisation, des rythmes constants se sont formés qui, se répétant semblables à eux-mêmes pendant tout le cours de l'aventure métaphysique, ouvrent des perspectives qui, par leur constance, confèrent la forme d'un univers à toute la suite de l'improvisation se déroulant à travers elles. La sensibilité intellectuelle s'attache donc à l'hypothèse de la pérennité du jeu logique. Elle s'intéresse à une aventure se perpétuant, au cours d'une variété infinie de manifestations, parmi certaines conditions de fixité qui font que cette aventure compose une même histoire. Elle imagine que si quelque activité volontaire présidait à cette aventure, elle ne se tiendrait pour satisfaite qu'à la condition de se soumettre aux règles du jeu qu'elle aurait elle-même instituées et considérerait comme un échec, avec le sentiment d'un joueur qui gagne en trichant, le fait d'avoir violé ou changé ces règles en vue d'un but à atteindre. La sensibilité intellectuelle mise sur la régularité inflexible avec laquelle les lois logiques jouent à travers l'histoire du monde et sur l'hypothèse qu'il en sera toujours ainsi. L'activité mystique mise sur un autre tableau. Elle suppose que l'expérience métaphysique n'est pas liée à jamais par les conditions de connaissance qu'elle s'est données en cours d'évolution, en sorte que le principe de raison, tel qu'il a été défini précédemment, pourrait être aboli, remplacé par de nouveaux modes et par d'autres formes, parmi lesquelles une réalité nouvelle pourrait se développer. Parmi les perspectives d'un intellectualisme strictement empirique, il ne semble pas que cette hypothèse puisse être rejetée. Les présomptions du sens commun peuvent la juger invraisemblable, non le raisonnement philosophique la tenir pour théoriquement impossible. Jeux de métaphysiciens, penseront quelques lecteurs. Jeux logiques toutefois et qui, dans l'imagination d'un Pascal, n'allaient pas sans se préciser en perspectives d'épouvante. Le raisonnement strictement intellectuel est celui-ci : si les lois de l'esprit sont une dépendance de l'ex-

périence métaphysique, comment pourrions-nous prétend
que l'expérience métaphysique soit liée par elles ava
qu'elle les ait formulées. Une telle déduction implique co
tradiction. L'admettre, c'est renier la raison, en sorte qu
rester dans les limites d'une vue intellectuelle, il faut acco
der que l'Expérience eût été libre de se fixer d'autres cond
tions de son développement, que tout au moins aucu
catégorie de notre esprit ne nous permet d'écarter cet
hypothèse. Et il faut retenir, du même coup, qu'en cet
occurrence, toute relation eût été rompue entre la nouvel
aventure et l'actuelle et que l'esprit, expression des rythm
et des perspectives actuels, ne pourrait, par son activi
propre, rien connaître de ce qui aurait trait à la nouvel
improvisation. Principe formulé dans l'*Essai sur les lim
tes*: rien de ce qui s'engendre en deçà du principe de rel
tion ne passe dans le domaine que ce principe gouverne.

Ce n'est donc pas à titre de concession et en transigea
avec ses propres principes que l'intellectualisme reconna
la *possibilité*, dans un champ déterminé, de l'activité my
tique, et dans les limites de ce champ, d'ailleurs problém
tique, sa légitimité. Il y est contraint par ses principes,
ces principes reposent eux-mêmes sur une critique sans re
triction de la valeur de la connaissance. Repoussant to
recours à la foi qui est fonctionnellement son contrair
l'intellectualisme n'accorde à la connaissance et à ses propr
modalités, où la connaissance s'exprime, qu'une vale
conditionnelle. Il tient la connaissance pour valable, so
la condition que l'expérience métaphysique continue de r
péter avec constance les rythmes logiques à travers lesque
elle improvise l'aventure de la vie phénoménale. Seul u
acte de foi aussi gratuit, aussi subjectif, aussi pragmatiq
que n'importe quel autre pourrait faire croire que l'exp
rience métaphysique réalisera *toujours* cette conditio
Mais à accomplir cet acte, l'intellectualisme ne se rangerait-
pas lui-même dans la catégorie de l'activité mystique ?

II

En cette étude, consacrée à la foi inopportune, faut-il n'excuser d'avoir avec insistance attribué une place légi-ime à la foi sous ses formes mystiques ? Mais n'apparaît-il ɔas qu'en situant l'objet de la foi en dehors des limites du ɔrincipe de raison, en dehors du monde des phénomènes uquel les formes de notre intelligence s'appliquent, je ous-entendais déjà et j'impliquais son caractère inoppor-un, lorsqu'elle se développe dans le monde des phéno-nènes ?

Au sens où j'entends l'activité mystique de la foi, j'ai ioté qu'elle se confond à l'origine dans le milieu humain vec l'expérience métaphysique. C'était dire que, dans ce nilieu, il n'y a rien hors d'elle et que la liberté de ses mprovisations n'y pouvait être limitée que par elle même. l ressortait de là qu'il y a une époque où la foi est créatrice, u'il en est ensuite une autre où ses premières créations, ui n'avaient d'autres lois que leur exubérance, entrent en onflit les unes avec les autres et, par la vertu de ce conflit, écident des exclusions et du rang, que c'est au cours de ette lutte avec elle-même que la foi donne naissance à la aison et limite son pouvoir d'improviser, élevant des bar-ières qu'elle ne pourra plus franchir. Il reste après cela envisager une troisième époque, où l'activité mystique e développe au delà du temps où elle est utile et se heurte ces barrières qu'elle a elle-même élevées. Elle n'a alors 'autre alternative que de faire abstraction de toute son ctivité antérieure et de recommencer, en deçà de la fron-ère du principe de raison une nouvelle tentative qui n'aura ucune action sur l'univers créé précédemment, qui n'en-era avec lui en aucune relation, — ou, sous l'empire du écontentement que lui inspire cette première forme d'uni-ers, de se ruer sur cette armature de raison qui la sup-orte, de la briser ou de s'y briser.

Place a été faite à la première de ces alternatives au

cours des expositions précédentes. Il ne reste plus à env sager que la seconde : celle où la foi, qui s'est d'abord ma nifestée en tant que principe de création, est devenue, e entrant en lutte avec les règles qu'elle s'était ensuite don nées, un principe de destruction et de ruine.

§

Le milieu biologique offre, avec un phénomène patholo gique tel que le cancer, une illustration singulièrement pré cise de cette catastrophe métaphysique. Dans ce milieu l'activité cellulaire joue tout d'abord le rôle créateur organisateur que joue la foi au cours de ses première phases dans les groupes humains. Elle se donne carrièr pour constituer les tissus et les organes du jeune animal Elle en dispose les éléments sur le plan déterminé par l'es pèce. Durant cette phase, elle préside à la croissance d l'organisme, en constitue la richesse et la force. Elle e facteur de santé et de développement harmonieux. Mais arrive que, passée cette première période d'utilité et aprè que l'organisme, ayant atteint les limites fixées par type spécifique, a réalisé sa plénitude, l'activité cellulair continue parfois de proliférer et qu'elle accumule selon le modes les plus élémentaires de son expansion des agrégat de cellules indifférenciées, auxquelles aucune place n'es réservée dans l'économie hiérarchisée du système. Ce agrégats cellulaires, impropres à former des organisme autonomes, provoquent alors dans certains cas en s développant au contact des organes, ces tumeurs qui, pa la seule action de leur masse, en paralysent le jeu et, a bout d'une période plus ou moins longue, entraînent mort du corps sur lequel ils se sont développés. Le cance est l'un des modes les plus fréquents selon lesquels les or ganismes vieillis sont détruits.

Nous en sommes, dans notre milieu social actuel, à période de cette activité cancéreuse. Pour paradoxal qu cela puisse paraître tout d'abord, le mal dont souffre

risque de périr la civilisation contemporaine, c'est la persistance d'une fonction, la foi, l'activité mystique, s'exerçant sous ses formes antérieures au principe de raison, c'est-à-dire sans tenir compte des cadres qu'elle a elle même tracés et parmi lesquels l'histoire du monde s'est développée.

§

Le mal s'est révélé lorsque l'égalité des âmes, inventée par le christianisme, est devenue hors de l'Eglise l'égalité des hommes. Cette croyance est entrée en contradiction avec les exigences de la raison qui a situé le monde et les possibilités de son évolution dans les cadres de la différence. Le principe de contradiction, en stipulant que deux choses ne peuvent occuper dans le même temps le même lieu de l'espace, donne le fait de différenciation dans le dynamisme du mouvement comme la condition même de l'existence et de son développement. L'existence est différence. En termes de métaphore, l'expérience métaphysique, pourrait-on dire, a tiré l'existence du néant de l'identité pour l'animer de toutes les possibilités de la différence. Or, il n'y a pas de place pour l'égalité dans le monde de la différence. Deux choses rigoureusement égales cessent d'être deux. Elles se confondent dans l'identité, en sorte qu'un processus d'identification poussé à sa fin est logiquement, — par inversion de l'acte créateur et qui différencie — un processus d'anéantissement dans l'Unité, une marche à l'abîme.

Dire qu'il n'y a pas d'égalité possible entre des différences, c'est motiver assez clairement cette proposition : dans le milieu humain où la différence, par la complexité des éléments en jeu, atteint son apogée, introduire la présomption d'égalité, c'est faire œuvre de destruction. Et cette proposition me paraît d'une importance si positive qu'il faut, pour lui conserver son entière autorité, la dissocier de toute interprétation étrangère à son sens propre et qui pourrait l'affaiblir. Ainsi sera t-il spécifié qu'il ne s'agit pas avec elle d'une vue d'aristocrate, mais de quelque chose de

bien plus profond et essentiel, d'un fait de logique invic lable qui a sa répercussion sur le plan social en une ques tion d'être ou de non être. Ce sont des évaluations indiv duelles qui, inspirées par le mécontentement de soi-mêm et par l'envie qui en résulte, ont pu greffer sur le fait de l différence des considérations de supériorité et d'infériorité Celles-ci, qui ont une origine affective, ne se posent pa pour l'intelligence ; car il s'agit avec l'égalité d'un term dépourvu de toute signification, exclusif de toute réalité po sitive, en sorte que c'est se laisser attirer sur le plan d l'idéologie où ce non-être évolue que de lui attribuer u contraire. Dès que le monde de l'égalité n'est pas, le mond de l'inégalité n'a pas de sens.

D'autre part, le monde de la différence étant, le monde d l'égalité n'est pas. Il était possible de situer l'un en dedans l'autre en dehors du principe de raison. Le sens commu conférait à l'un de ces mondes sa réalité. La foi mystique dans le domaine extérieur au principe de raison qui lui été dévolu en légitime apanage, supportait l'autre. Mais n'est pas possible de situer ces deux mondes du même côt du principe de raison. Introduite dans le monde de la dif férence, la présomption d'égalité ne peut que le fair éclater ou y être étouffée. C'est à cette extrémité que nou en sommes venus.

La foi qui, par la rigidité de sa tension, supportait l monde de l'égalité par delà le principe de raison, a perd les vertus athlétiques qui lui permettaient d'accomplir c tour de force mystique. L'acte de foi s'est détendu. L monde de l'égalité est tombé sur le monde du sens commu et de la différence dans l'intérieur du principe de raison Entre ces deux mondes qui s'excluent, c'est la lutte, gross des pires désastres et qui menace d'introduire une solutio de continuité entre deux phases de l'histoire humaine, d creuser le gouffre dans lequel notre civilisation risque d'être après tant d'autres, engloutie.

§

Comment les choses en sont-elles venues là ? Comment le monde de l'égalité a-t-il réussi à s'introduire dans le monde de la différence? A la faveur de quelle présomption ? On vient de l'énoncer déjà, mais incidemment et il faut y revenir. L'idée d'égalité a fait son apparition dans le monde de la différence à la faveur des premières communautés chrétiennes ; car celles-ci, recrutées plus particulièrement dans des milieux juifs, lui attribuaient déjà une signification sociale. Mais l'idée ne fit alors, sous cette forme sociale et politique, qu'une très brève apparition et, avant qu'elle n'eût trahi son désaccord fondamental avec le monde, elle fut détournée de ce sens terrestre par les premiers théologiens qui aménagèrent à son usage la conception de l'âme. Pour cette idée d'égalité, qui n'a pas de place parmi les perspectives du principe de relation, l'Eglise inventa cette fiction de l'âme qui échappe au déterminisme, qui, elle aussi, n'entre en comparaison avec aucun autre phénomène, qui ne peut être altérée par aucun, qui, comme l'idée d'égalité elle-même, n'est pas de l'ordre des phénomènes. Ainsi, l'égalité était rejetée hors du domaine du principe de relation auquel elle s'était mêlée. Et c'est là, sur le plan social, un expédient analogue à celui dont use la biologie sur son propre plan pour se défendre, pendant un temps, contre les excès de l'activité cellulaire lorsqu'elle enkyste, parmi les parois qui les isolent du reste de l'organisme, ces cellules indifférenciées qui menacent de le détruire. L'âme est le domaine isolé, la sorte de ghetto dans lequel l'Eglise repousse la présomption d'égalité. Elle fait mieux. Elle invente pour l'âme elle-même un royaume posthume, un arrière-monde, au sens de Nietzsche, où elle s'épanouira, vivra de sa vie propre en une région préparée pour elle.

Si, pendant plus de quinze siècles, la vie sociale a été possible, c'est parce que l'Eglise, se masquant auprès de la

multitude du nom chrétien, a neutralisé par des dogmes d sens contraire la conception égalitaire du principe chrétien Par une ironie fréquente dans l'histoire, on a donné le non de Christianisme à une civilisation qui n'a pu durer et s maintenir que par la vertu des éléments antichrétiens qu y ont pris le commandement. C'est, pendant ces quinz siècles, grâce à la solidité du tissu dogmatique inventé pa l'Eglise romaine, par le catholicisme et ses dérivés, que l tumeur chrétienne a été isolée de l'organisme.

Il semble que la résistance de ce tissu soit aujourd'hu épuisée, que les dogmes aient perdu le pouvoir de détour ner vers l'au-delà les aspirations égalitaires développées pa l'idéal chrétien. Pour les âmes égales, un arrière-mond avait été inventé. La foi en cette destinée posthume per mettait au monde actuel de se développer parmi les pers pectives de la différence qui le cernent de toutes parts Cette foi disparue a été remplacée par une autre, celle-l même qu'elle avait réussi jusque-là à contenir.

J'ai montré ailleurs, (1) par quelle suite de circonstance historiques le monde de la foi et celui du sens commun e étaient venus à se mêler. J'ai montré dans le protestantisme dans les principes de l'encyclopédie, dans l'idéologie révo lutionnaire et dans le rationalisme sous toutes ses forme les différentes étapes par lesquelles ce mélange s'est réa lisé. Il n'y a pas à reproduire ici de pareils développements Mais ce qu'il importe de montrer, indépendamment de ce manifestations historiques, c'est la qualité même du mé lange et l'opération louche qui donne naissance à l croyance rationaliste. Ce qu'il faut retenir à l'égard de l doctrine qui a pris le nom de rationalisme, c'est, dans l'or dre intellectuel, et *in psychologicis*, l'analogie qu'elle pré sente avec les délits désignés dans l'ordre moral et e termes juridiques sous le nom de faux et d'escroquerie Ceci étant dit, non pas pour donner cours à une indigna

(1) Collection « Les maîtres de la Pensée antichrétienne », 1 vol. Edition d Siècle, 1926, *Nietzsche*.

tion véhémente en quête de mots violents pour s'assouvir, mais en vue de la commodité de l'analyse, pour éclairer sous le jour d'un parallélisme et préciser en fonction d'une terminologie définie un phénomène d'ordre mental qui ne trouve pas dans la langue de la logique des termes qui le serrent d'aussi près. Le rationalisme n'a pas eu seulement pour conséquence de détendre les ressorts de la foi et de la rendre impuissante à soutenir, par delà le monde du principe de raison, le monde mystique où l'idée d'égalité trouvait place. Après avoir spolié l'activité mystique du royaume qu'elle s'était aménagé, il a entrepris d'acclimater les postulats de la foi dans le monde du sens commun, parmi les perspectives du principe de raison. Après avoir blessé la foi et, lui ayant brisé l'aile, l'avoir fait s'abattre, du « par delà » les sphères du principe de raison où elle évoluait, sur le sol du sens commun, le rationalisme a avili la raison en la contraignant de revêtir les dépouilles de la foi, en lui faisant endosser, comme des déductions de ses principes, des idées telles que l'égalité et la justice. Or, ces valeurs ramassées parmi les dépouilles de la foi n'ont pas cours dans le monde du sens commun. Elles n'y ont pas plus de valeur réalisable que, chez un banquier ou chez un notaire, des assignats de la Révolution.

Le rationalisme, véritable attitude de parvenu, s'est paré de ce que la raison et la foi avaient de plus prestigieux pour s'en ennoblir. Mais cela a été fait si maladroitement, avec une telle inexpérience de la façon dont on se sert de l'intelligence aussi bien que de la foi, que cette mascarade a engendré des conséquences où le ridicule s'est mêlé à l'odieux dans des proportions que l'histoire n'avait pas jusque-là réalisées.

Je me suis attaché dans *la Philosophie officielle et la Philosophie* (2), et notamment dans la première partie de cet ouvrage à montrer que le mot rationalisme est une usurpation de titre. Le rationalisme, si l'on s'en tenait à

(2) Un vol. in-16, Alcan.

l'étymologie, serait une philosophie de la raison. En fait, par l'usage où il a été incliné, par les notions que l'on a tenté d'y faire passer en contrebande, le rationalisme est la négation la plus radicale qui soit de la raison. Les principes de la raison sont en petit nombre, mais ils bénéficient auprès de tous les hommes d'une autorité inviolable. C'est de cette autorité qu'un certain état de sensibilité s'est emparé avec le nom de la raison, pour inspirer confiance en faveur de propositions et de croyances dont il tire bénéfice. Car au nom de la raison on conquiert des consciences, comme avec une rosette ou un titre princier un chevalier d'industrie se fait remettre des bijoux par un commerçant confiant.

Quel est le principe qui agit dans le rationalisme ? C'est une croyance. Quel est le moyen par lequel il se réalise ? Exactement une escroquerie. Le rationalisme dérobe à la raison pure, avec son nom et sa signature, le crédit qui lui est acquis. Il dérobe à l'activité mystique les croyances qu'elle a fomentées. Mais tandis que l'activité mystique projetait ses désirs et ses vœux dans cette région extérieure au principe de raison où il dépendait de son pouvoir de les tenir pour réalisées, le rationalisme, après s'être approprié ces créations de la foi, les a retirées de cette seule région où elles pouvaient vivre, pour les transporter dans ce monde des phénomènes régi par le principe de raison, où il leur est aussi impossible de respirer que cela l'est à des poissons tirés de l'eau et jetés sur le sol. Ainsi sevrées de l'atmosphère mystique et exposées au soleil de la raison, elles ne peuvent que mourir en empoisonnant le monde des miasmes de leur décomposition. Il ne suffit pas d'imposer le nom d'idées à des croyances pour les rendre viables dans l'atmosphère terrestre.

Emprisonnées avec le christianisme dans les dogmes positifs des Eglises, les idées d'égalité et de justice n'avaient jamais participé dans leur pureté à la direction de la vie sociale. C'étaient des croyances mystiques. Elles ne gênaient

en rien le train du monde. Car elles n'y pénétraient pas, sinon pour y faire figure de modèles célestes dont il était bon de se rapprocher, mais dont on savait qu'ils étaient irréalisables dans leur absolu et qu'ils ne trouveraient que dans un autre monde leur accomplissement. Ainsi la fiction catholique avait su accommoder les fictions chrétiennes aux possibilités de la pratique. Elle avait réduit leur absolu à la mesure de la relation. Délivrées par le rationalisme des liens dogmatiques, voici maintenant ces fictions idéologiques mises en contact selon leur valeur absolue avec le monde des phénomènes, qui les exclut et qu'elles vont tenter d'anéantir.

III

L'événement consécutif à cette libération de la fiction chrétienne, qui s'est accompli en tous lieux sous des formes lentes, s'est produit sous nos yeux d'une façon brusque et retentissante avec la révolution russe. Les esprits historiques ont pu attribuer à l'événement des causes plus immédiates. Je pense que celles-ci relèvent toutes elles-mêmes de la cause générale qui a été distinguée au cours de ces analyses : la foi inopportune, l'activité mystique faisant irruption avec ses exigences absolues dans le monde des phénomènes à une époque où l'Expérience métaphysique a déjà organisé ce monde sur un plan rigide en quelques unes de ses parties, à une époque où le principe de contradiction a acquis dans le temps et dans l'espace une force inviolable.

Tel est l'événement : la foi n'existe plus que sous des formes atténuées et n'ayant trait le plus souvent qu'aux apparences dans le milieu des religions positives où elle a produit ses effets utiles et engendré les réflexes efficaces. Elle a au contraire conservé toute sa virulence dans des milieux à évolution retardée, chez des esprits demeurés inaptes à la critique, chez lesquels l'organe ancien ne s'est pas atrophié

au contact de l'évolution générale de la civilisation. C'est sous cette forme inopportune que la foi a déclanché la révolution russe, ce phénomène où la mystique, mêlée au déchaînement des passions et des instincts, a déterminé en quelques années l'extermination en un seul pays de plus de millions d'êtres humains que n'a fait l'Inquisition en plusieurs siècles et en quatre ou cinq nations différentes.

Mais est-ce dans le peuple russe lui-même, dans cette masse composée pour sa plus grande part de paysans, qu'il faut rechercher la cause du cataclysme ? Certes, la différence de culture entre le peuple russe et les nations d'Europe avec lesquelles il est entré en contact est une explication que les esprits sont disposés à accepter. Il ne faut pas perdre de vue cependant que la multitude est impuissante à assurer elle-même son triomphe, qu'elle ignore même ce qu'elle veut, qu'elle ne prend conscience de sa volonté que dans la pensée de quelques individus. Ceux-ci, qui ne sont pas nécessairement sortis d'elle, lui imposent leur propre conception, que modifiera d'ailleurs, au cours de l'événement et par choc en retour, cette volonté confuse, mais intense dont ils s'efforcent de s'emparer.

Quelle est donc la minorité qui a usé du peuple russe comme d'un moyen? Quel est l'homme qui a animé cette minorité et l'a elle-même dirigée ? C'est incontestablement Lénine et, avec Lénine, le philosophe et le psychologue se trouvent en présence d'un objet relativement concret qui permet d'analyser le phénomène sous un jour moins obscur grâce aux lueurs qui filtrent déjà assez vives sur la physionomie de l'homme, à travers les monographies et les récits. Il reste à rechercher quelle image Lénine a proposée au peuple russe de sa propre réalité et de ses désirs, et à se demander s'il a fait miroiter cette image dans un but d'exploitation personnelle ou parce qu'il la croyait propre à réaliser, par fascination, la fin qu'il assignait lui-même à l'existence humaine. Quels sont chez Lénine les ressorts de l'action ? A quoi tend cet immense bouleversement ? Dans

quel but cette révolution, la plus sanglante et la plus inhumaine qu'il y eut jamais ?

Lénine a trouvé dans le peuple russe un domaine d'expérience d'une richesse considérable. Comme terreau, la foi. Une foi tournée en réflexe par des siècles accumulés, au cours desquels se sont soudées les superstitions du folklore à celles des légendes chrétiennes. Quel instrument docile cette foi invétérée n'allait-elle pas mettre entre les mains d'un chef, et que de choses, avec un si merveilleux outil, ne pouvait accomplir, en faveur de cette grande masse inerte et riche de virtualités, un esprit positif parvenu à un stade élevé d'évolution ? Mais Lénine n'a pas été cet esprit. Le véritable représentant de la foi inopportune, c'est Lénine lui-même. Il y a en Lénine un revenant au sens ibsénien du mot. Lénine avait la foi. Chez lui se trouve juxtaposé à un cerveau moderne — et, au point de vue du rendement, de bonne marque, — enrichi d'ailleurs de toutes les notions que la civilisation a créés et mises à la portée de tous, un organe ancien, qui commande, qui dirige l'action, fixe des fins et se sert de tous ces moyens, qui lui ont été transmis par la civilisation, pour briser l'armature de raison sur laquelle cette civilisation s'est développée. Presque voudrait-on, comme à un phénomène psychologique moins obscur, croire à l'exploitation d'un peuple tout entier par un despote sans scrupules, par quelque Macbeth à la conscience plus robuste et qui ne redouterait pas de voir se dresser au festin de son triomphe le spectre de tout un peuple. Une telle interprétation ne mettrait pas en jeu d'autres mobiles que ceux dont nous avons coutume de constater qu'ils composent la trame ordinaire des actions humaines. *Horrible, most horrible !* » Certes, mais on comprend. La cupidité, l'ambition, l'amour du pouvoir et des richesses ont à toutes les époques inspiré des crimes individuels ou collectifs. Le théâtre, le roman, aussi bien que l'histoire et la vie, nous ont rendu familier ce mode d'explication. La sensibilité se révolte, mais l'intelligence comprend.

Il ne semble pas que ces mobiles suffisent à faire jouer les ressorts de l'énergie d'un Lénine, et c'est trop vite fait que de conclure au déchaînement des passions brutales pour éclairer, à la lumière de la causalité, cette page d'histoire sanglante. Ici d'ailleurs, les témoignages infirment l'hypothèse. Ces témoignages, je les ai demandés à des écrivains qui ont vécu auprès de Lénine et qui ont été ses amis, à Maxime Gorki, à Henri Guilbeaux, ou au livre de M. Isaac don Lévine, composé d'un point de vue sinon favorable à Lénine, du moins très objectif et alimenté par une documentation constamment prise en contact de la personnalité même du chef de la révolution soviétique. Il m'a semblé que, si ces témoignages d'amis impliquaient une présomption de partialité, ils comportaient du moins des éléments réels de connaissance qui ne pourraient se rencontrer ailleurs. En ce qui touche, par exemple, à un psychologue par don et par métier comme Gorki, qui est aussi un esprit philosophique, il ne pouvait manquer que la vertu professionnelle ne le contraignît de formuler des observations exactes, à travers lesquelles filtrerait quelque part de la réalité psychique.

Or tous ces témoignages sur Lénine concordent, et on les peut résumer en ces lignes empruntées à l'ouvrage de M. Lévine : « Le luxe, dit celui-ci, les femmes, l'art, les richesses, rien de tout cela n'existe pour lui », et il rapporte l'opinion du leader mencheviste Abramovitch qui déclare : « Ce n'est pas que volontairement il cherche à se priver ; c'est simplement qu'il n'éprouve aucun besoin de ces choses. Il est tout entier sous l'empire d'une idée, d'une passion : la révolution », et, s'il veut établir à son profit la dictature du prolétariat, ce n'est pas par ambition, par amour des grandeurs, dont il est exempt, mais parce qu'il se tient pour le plus fidèle interprète et le plus sûr de l'Idée. « Lui seul peut comprendre Marx tout à fait, lui seul par conséquent a le droit parmi les socialistes de diriger la révolution. C'est chez lui une conviction profonde, indestructible, aussi tenace

que celle d'un fou furieux (3). » Lénine se croit appelé à remplir une mission d'ordre en quelque sorte immanent, d'ordre historique au sens hégélien du mot, à réaliser une destinée de l'Espèce, d'une telle importance que l'extermination d'une moitié du monde ne fût pas à prendre en considération au regard de la grandeur de l'événement. Ce que le peuple russe, dans sa masse, représente quant à sa relation avec les autres peuples d'Europe, — un retard dans l'évolution, — Lénine le représente quant à sa relation avec une conception strictement intellectuelle du monde. Le crime de Lénine est un crime contre l'intelligence. A une époque où il appartient à l'esprit positif de distinguer, à la lumière de l'expérience amassée, ce qui est utile et bon pour la vie et de concilier en une synthèse le plus grand nombre possible d'attitudes et de sensibilités diverses afin d'en enrichir la vie collective de l'humanité, Lénine apporte l'âme d'un fanatique et d'un croyant.

J'ai dit à plusieurs reprises, — je pense qu'il faut le répéter sans se lasser, parce que c'est sans doute la chose la plus difficile à faire entendre, étant la plus importante, — que nous sommes au moment le plus pathétique de l'aventure de notre civilisation. La loi des trois états formulée, par Auguste Comte, reste, dans sa généralité, la vue la plus profonde qui ait été projetée sur l'histoire de l'humanité. On sait qu'elle donne pour le rythme normal de l'évolution d'une société, après qu'elle s'est dégagée de la phase théologique, le fait de s'élever de l'état métaphysique à l'état positif. Or si l'état positif a été réalisé par la science dans un certain nombre de domaines, il n'a pas été atteint dans l'ordre des conceptions morales et sociales où des croyances idéologiques gouvernent encore les esprits de ceux-là même qui prétendent gouverner le monde. Dans un temps où les éléments du problème sont donnés dans l'expérience, la plupart de ces esprits, ceux surtout qui prétendent innover,

(3) Isaac don Lévine : *Lénine*, Plon-Nourrit, p. 37.

apportent une activité ancienne, celle de la foi, puisée à la source où, avant la naissance de la raison, elle était créatrice. Honteuse d'elle-même, cette foi se dissimule sous le masque de l'Idée. Elle n'en est pas moins une activité mystique, contemporaine de l'époque où les formes diverses de l'improvisation métaphysique luttaient entre elles pour la puissance, chacune prétendant à être celle qui créerait le scénario de l'existence. Cette lutte est depuis longtemps terminée. Les cadres du scénario sont tracés. Ce sont ceux de la raison. C'est dans l'intérieur de ces cadres et en respectant leur aménagement que l'intrigue peut être prolongée ; or le plus important de ces cadres est celui qui fait de la différence la condition de l'existence. La nécessité de cette condition est si évidente qu'on n'ose en formuler l'énonciation. C'est pourtant contre cette évidence que s'élève toute la fureur idéologique de notre temps. Elle est précisément un effort désespéré pour introduire dans un scénario fondé sur l'idée de différence l'idée d'égalité. Cela revient, si l'on reprend le symbolisme du cancer, à introduire dans un corps organisé qui n'accepte en chacune de ses parties que des cellules spécialisées, une agglomération de cellules indifférenciées qui, après avoir formé une masse d'une grosseur suffisante, déterminera la mort de l'organisme en paralysant le jeu des organes.

Telle est la tentative d'un Lénine. Lénine, au point de vue du pouvoir d'adapter des moyens à une fin, est, il faut le répéter, un cerveau moderne. Mais ce cerveau est mû par une activité mystique dont la phase d'utilité remonte à une période très ancienne du développement humain. L'histoire nous apprend au prix de quelles hécatombes les diverses religions qui ont hanté le monde ont réussi à s'implanter. Or, au moment où l'humanité pouvait croire qu'elle avait dépassé cette période et qu'il n'y avait plus à considérer ces religions anciennes qu'au point de vue des attitudes d'utilité dont elles avaient pu enrichir l'expérience, l'apparition d'un Lénine remet tout en question et, par son carac-

tère de régression, constitue un fléau. Car un tel homme, aux mains duquel la civilisation met des armes redoutables, a le fanatisme et la foi d'un Polyeucte. Il croit qu'une chose est vraie entre toutes. Lénine croit en Karl Marx et incarne, sur le plan économique, l'idéologie chrétienne dans sa pureté, le principe de l'égalité des âmes sorti des cadres dogmatiques qui le contenaient, devenu, dans le monde des phénomènes, le principe de l'égalité des hommes. C'est le talisman de l'égalité tout court : le mot du salut au regard de la foi, le mot du néant au regard de l'expérience et de la logique.

Karl Marx a vu dans l'inégalité la cause de la souffrance et dans le capital la cause de l'inégalité. Seul l'éblouissement de la foi pouvait ainsi faire prendre l'effet pour la cause. C'est ce même éblouissement, cette même logique de la foi qui engendre la théorie d'une répartition égale des richesses, entre tous les membres de la communauté par un Etat possesseur unique. C'est à ce dogme idéologique, aussi contraire à l'expérience qu'à la raison, que Lénine a voué sa foi et son apostolat.

A cette croyance d'une excessive puérilité, ce n'est pas sans répugnance qu'il faut se résoudre à répondre par ce truisme, par ce lieu commun de la dialectique du bon sens. Il faut le dire pourtant, que si toutes les richesses assemblées par l'humanité pouvaient être distribuées également entre les hommes, la distribution ne serait pas achevée que la différence qui existe entre ceux-ci quant aux besoins, quant aux passions, quant à l'intelligence, quant à la force physique, quant à la ruse, aurait déjà réparé l'injustice de cette répartition égale entre inégaux et rétabli, quant à la possession des biens, la *différence* qui est en toutes choses essentielle à l'existence.

La différence des hommes fait la différence des biens. Ainsi parle l'Expérience. Mais Karl Marx proclame : C'est l'inégalité des biens qui fait l'inégalité des hommes. Et Lénine, avec cet organe fossile de la foi, curieusement con-

servé, comme un mammouth préhistorique, dans les glace
de son pays, Lénine, intelligent et lucide sur tous les autre
points, s'incline devant ce nouvel Evangile. La foi paralys
sa critique. Il ne peut franchir le cercle enchanté dans le
quel l'enferme la proposition marxienne. Saint Thoma
construit toute sa *Somme* sur des énonciations de la Bible
où il distingue la parole divine et qu'il place au-dessus d
toute discussion possible. Il ne s'abuse pas sur la natur
de l'acte qu'il accomplit. Il sait que c'est un acte de foi
Mais Lénine ne sait pas qu'il est un croyant. C'est par l
que l'acte de foi a chez lui toute sa force. Il s'ignore e
tant que tel. Aucune part de sa force d'impulsion n'es
détournée au profit de la conscience qu'il pourrait avoir d
cette nature impulsive. Avec une catégorie d'esprits d
notre temps, il croit qu'il existe un en-soi logique engendrant l'Idée en dehors et au-dessus de l'expérience. Il es
le prototype de cette croyance idéologique. Il se croit inspiré par la logique de l'Idée. Inconsciemment, il a pris parti
pour la foi contre l'expérience. Il a incarné cette croyance
de la façon la plus tragique. Sectaire de l'idéologie marxienne, il a voulu l'égalité des biens par l'abolition du capital. Mais l'homme, étant par essence de la nature de la
différence, résiste, quoi qu'il en ait, à l'égalité. Un Lénine
l'extermine. La mort est la logique de l'égalité.

§

Lénine pourtant était-il cruel? « Je l'importunais continuellement, dit Gorki, de demandes de toute sorte (tentatives pour arracher à la mort des suspects) et je sentais
que mes interventions en faveur de certaines gens provoquaient chez Lénine un sentiment de pitié, presque de mépris à mon égard. Il me demandait : Vous n'avez pas l'impression de vous occuper de bêtises, de niaiseries (4). » Et
malgré cela, ajoute Gorki, « je ne me souviens pas qu'Ilitch

(4) Maxime Gorki : *Lénine et le paysan russe*, Simon Kra, p. 75.

ait jamais opposé un refus à l'une de mes demandes ». Ce dernier trait permet-il de conclure à l'absence de cruauté chez Lénine? « La cruauté, dit Maxime Gorki, voilà ce qui m'a toute ma vie stupéfié et tourmenté. En quoi, où sont les racines de la cruauté humaine? J'ai beaucoup réfléchi là-dessus et je n'y ai rien compris et je n'y comprends toujours rien ». Il semble tout au moins qu'un tel problème n'obsédait pas Lénine. Les visions qui, à l'occasion de scènes de cruauté, s'élèvent spontanément de la sensibilité d'un homme normal de ce temps-ci, ne hantaient pas son cerveau. Accordons cependant à ses amis que Lénine n'était pas cruel, si cela implique seulement qu'il ne se fût pas réjoui de la vue directe de la souffrance et des supplices. Il reste que de telles atrocités sont pour lui bêtises et niaiseries. Il était insensible. Il apparaît à nos yeux, dans le portrait que nous présentent de lui ses amis, dépouillé des passions telles que cupidité, soif des honneurs et ambition, auxquelles on eût pu chez d'autres imputer les actes qu'il a commis. Il y apparaît également dépourvu de la sensibilité qui caractérise l'homme normal. Il est proprement inhumain. Inhumain par atrophie de certains organes psychiques, spécifiquement humains et qui auraient été comprimés par le développement des cellules indifférenciées, des cellules cancéreuses de la foi. C'est en un Lénine ainsi simplifié, ainsi soustrait aux verdicts que pourraient prononcer contre lui des jugements moraux, qu'apparaît avec sa valeur pathologique et terrible le phénomène qu'il représente. C'est ainsi construit qu'il assume sa signification de spectre et de revenant apparaissant dans la pleine lumière d'une civilisation avancée. Lénine a la foi du fanatique, en un temps où la noblesse de l'homme consiste dans le pouvoir critique de l'esprit.

Je n'ignore pas que ces évaluations sembleront paradoxales à bon nombre d'esprits accoutumés à ne considérer la foi que sous les aspects religieux et théologiques sous lesquels elle s'est jusqu'ici le plus apparemment manifestée.

Mais ce point de vue historique est bien superficiel en comparaison du point de vue anthropologique qui est ici en cause. Sous ce jour, la foi, en tant qu'énergie spécifique et indépendamment des objets auxquels elle s'applique, n'est autre chose qu'une impulsion se réalisant en l'absolu d'une croyance, faute de rencontrer dans le milieu mental les éléments critiques, propres à l'inhiber, à la mettre au point des possibilités intellectuelles et des exigences de la raison. De la même façon qu'un acte est dit impulsif quand, à défaut d'éléments réducteurs, consistant ici en évocation d'images et de réminiscences, il se réalise brusquement avant qu'aucune intervention avertisseuse, anticipant ses conséquences dangereuses, n'ait eu la possibilité de se produire.

C'est en ce sens que Lénine est un croyant, c'est-à-dire un cerveau sur lequel l'expérience, en ce qui touche à certains objets, n'a pas de prise. Sa mentalité, dit M. Levine, est celle d'un être qui, « dès l'adolescence et au seuil même de sa vie d'homme, a adopté une idée... et dont toute la conduite ultérieure est dictée par cette idée suprême. A vingt-trois ans, Lénine a embrassé la foi marxiste. Depuis lors, il n'a jamais eu aucun doute sur cette croyance; en vérité, il est incapable d'en avoir aucun (5). »

C'est en raison de cette constitution anatomique que Lénine a cru à la logique simpliste de Karl Marx. Il n'a pas eu recours à l'expérience pour vérifier si les prémisses des syllogismes impérieux de l'apôtre du bonheur par l'égalité s'accordaient avec les faits et avec la raison. Cerveau dominé par le besoin ancien et par le jeu d'une fonction anachronique, il a cru sans réserve et sans examen. Il a cru à la logique en soi, sans s'enquérir ni se soucier de la valeur des affirmations et des idées introduites dans l'appareil avant sa mise en marche. Ce fut un maniaque, un maniaque sinistre de la logique. Comme d'autres la prière, le syllogisme le faisait entrer en transe.

(5) *Op. cit.*, . 166. Ces lignes ont été écrites quand Lénine vivait encore.

§

S'il s'agissait ici de juger Lénine en historien et en moraliste, le sentiment de la complexité de la vie et des événements qui en composent la trame interdirait peut-être d'expliquer par cet unique élément, — la foi idéologique, — la suite de ses actes et tout le développement de la révolution russe. Une fois hypnotisé par l'idée et projeté par elle sur le plan de la vie concrète, Lénine a subi le choc de toutes les circonstances enchevêtrées et tragiques de son temps. Au moraliste, à l'historien, des questions se posent. Quelle est la signification véritable, au cours de la guerre, de son retour en Russie à travers l'Allemagne? Dans quelle mesure et dans quelles conditions a-t il servi les intérêts de ce pays? Dans quelle mesure utilisé pour sa cause la mission qu'il en avait pu recevoir ? Que valent d'autre part les accusations de détournements formulées par Martov au nom des mencheviks? Pour le psychologue, de telles questions ne comportent pas de réponse certaine. Inextricable demeure l'écheveau des mobiles, — égoïstes ou idéologiques — qui ont pu commander la conduite et inspirer les actes. Ici, le bovarysme intervient. Il révèle un texte indéchiffrable. L'homme qui a mis une cause au-dessus de lui-même peut toujours se persuader qu'il n'augmente sa propre puissance, et fût-ce sa richesse, que dans le but d'en fortifier sa cause. Ses instincts ont beau jeu pour profiter du prétexte. Mais sait-il, lui, dans quelle mesure ses instincts le guident ? Dans quelle mesure l'Idée ? Comment le saurions-nous nous-mêmes ?

Dans cette obscurité, faut-il maintenir que l'Idée eut la première place et qu'elle la conserva dans la suite des actes de Lénine ? C'est en faveur de cette interprétation que les témoignages de ses amis tendraient sans doute à faire pencher les conclusions ; et cette interprétation, je pense qu'il faut la maintenir à l'encontre même de la dénonciation d'un document terrible, cette photographie de l'homme qui

illustre la couverture du livre de Henri Guilbeaux, *Le portrait authentique de Wladimir Ilitch Lénine* (6), cette photographie où l'astuce cruelle du petit fauve le dispute pou s'y fondre à la suffisance et à l'infatuation du manœuvr tirant une immense vanité de ce qu'il a entre les mains u outil qu'il n'a pas inventé. Cet outil, c'est tout cet apparei de moyens et de notions dont la civilisation a fait don l'homme moderne. Et devant ce spectacle de l'humanit écrasée sous le poids de son propre génie, peu n'importe t-il pas en vérité qu'un Lénine ait été ou non dominé pa des passions personnelles de lucre et d'ambition, qu'il ai été ou non cruel ou pervers ? Que tout ce que des vice individuels eussent déterminé en vue de leur satisfaction es peu de chose en comparaison des suites et des conséquence engendrées par ce phénomène infiniment plus vaste don une telle hypothèse affaiblirait la valeur exemplaire : la fo inopportune !

De ce phénomène, Lénine a été l'expression concrète. a été le contraire exactement de l'homme que notre civilisation réclamait, — *des hommes*, à formuler le fait ave plus d'exactitude, que notre civilisation attend pour continuer de vivre. Car il ne s'agit pas de dictature, fait socia dont Lénine, ainsi que l'a bien vu son historien M. Lévine, donné la formule la plus parfaite. La dictature n'est qu'u moyen. Elle vaut pour le meilleur et pour le pire. La civilisation pour durer exige une transformation plus profonde et l'apparition, non d'un homme miraculeux et génial, mai d'esprits doués amplement du sens critique, sachant qu les périodes créatrices de la réalité humaine par la foi son terminées et que la grande tâche consiste désormais à instituer un ordre de plus en plus complexe, laissant place a jeu le plus libre du plus grand nombre de différences. L foi voulait que quelque chose fût vrai à l'exclusion de tou le reste. Cependant, les croyants apportaient des croyance diverses et qui le plus souvent entraient en collision. L'es

(6) Librairie de « l'Humanité ».

prit critique nie que quelque chose soit vrai, mais sous les croyances, qui se veulent uniques, il distingue des réalités qui sont diverses. La foi est exclusive, car il n'y a qu'une forme de la vérité. L'esprit critique est accueillant à toutes les croyances, car il sait que la réalité est multiforme. La foi tend à réduire les différences à l'unité, l'esprit critique à les assembler en une symphonie enrichie d'éléments de plus en plus nombreux.

§

C'est un des préjugés les plus communs à notre époque d'imaginer que la perfection de l'évolution mentale va de la foi en la révélation à la foi en l'Idée, de la croyance théologique à la croyance idéologique. Imagination des plus grossières et qui témoigne de l'ignorance la plus complète de la grandeur de l'intervalle à franchir pour s'élever de l'état métaphysique à l'état positif. Il s'agit là de la substitution d'un mode d'activité psychique à un autre, et non de la substitution d'un objet à un autre, proposé en échange à une activité demeurée la même. L'évolution psychique va de croire à ne pas croire. Elle va de croire à savoir et à comprendre. La substitution d'une croyance idéologique à la croyance théologique marque un affaiblissement, une altération de l'activité mystique de la foi. Elle ne signifie aucun progrès dans l'ordre intellectuel. Elle exprime plutôt une mésaventure, celle d'un homme qui, attiré dans la nuit par l'éclat d'une lueur lointaine, aurait quitté la grande route pour s'enliser dans un marécage.

La foi se fonde sur la révélation, et celle-ci est contemporaine des époques où l'activité mystique de la foi a toute sa force. A vrai dire, elle n'est autre chose que la face objective de la foi. Révélation et foi sont corrélatives. Il est naturel de les voir assemblées. Les idées sont au contraire un produit tardif de la culture. Elles ne mettent en jeu que l'activité intellectuelle, — des facultés critiques, des procédés d'abstraction, de généralisation, de discrimination,

de comparaison, qui tous négligent la foi, l'excluent mên
comme importune et dangereuse. Les idées sont obje
de savoir sous forme de notions. Elles sont moyens
constructions scientifiques ou philosophiques sous form
d'hypothèses. Mais chez un pur intellectuel, la plus bel
construction et la plus harmonieuse, si elle exalte et s
tisfait le sens esthétique, ne détermine jamais la foi. I
foi, qui est un objet de désir pour le croyant, est pour l'in
tellectuel un élément hostile, quelque chose qui s'oppose a
jeu de l'activité intellectuelle et menace d'y mettre fin.

Par cette complexion qui lui fait appliquer les modalit
de la foi à l'égard des idées, Lénine symbolise le mêm
anachronisme qui s'exprime dans la masse du peuple qu'
souleva, qu'il gouverna, qu'il opprima et décima, ce ph
nomène pathologique d'une activité qui survit à son utili
dans le milieu organique ou social où elle s'exerce et qu
par delà son opportunité, détruit les corps qu'elle a formé
le cancer.

JULES DE GAULTIER.

INVENTION ET DIFFUSION DE L'ALPHABET NÉOLITHIQUE

—

J'ai publié avec M. Emile Fradin, sous le nom d'*Alphabet de Glozel* (1), l'ensemble des signes relevés sur les tablettes d'argile et les outils de pierre que nous avons mis au jour dans la station de Glozel, sur les contreforts du Massif Central.



Fig. 1. — Anneau en schiste poli

Nous avons pu dater cet alphabet des premiers temps néolithiques grâce à la découverte de deux *anneaux en schiste* polis, portant des inscriptions (fig. 1), d'un *grattoir-burin*, avec biseau poli, couvert d'un côté de figures stylisées et de caractères linéaires (fig. 2), d'une *gravure sur galet, représentant un renne, accompagné de trois signes alphabétiformes* (fig. 3). L'art consommé avec lequel a été exécuté ce dessin est beaucoup trop vivant pour qu'on

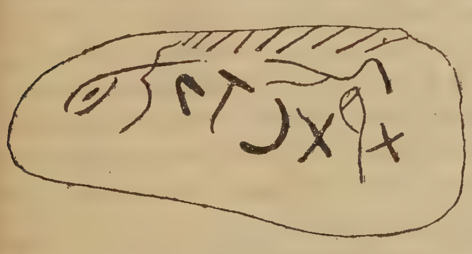


Fig. 2. — Grattoir-burin.

(1) Dr A. Morlet et Emile Fradin : *Nouvelle Station néolithique*, 2e fascicule : l'*Alphabet de Glozel*, avec 20 illustrations, Imprimerie Belin, Vichy, 1926.

puisse y voir l'œuvre d'un copiste attardé. Seul, un observateur direct de la nature, avant que le renne se retire



Fig. 3. — Renne à inscription.

vers les régions boréales, pouvait atteindre ce degré de vérité.

Dans la composition de l'*alphabet de Glozel* (2), comprenant actuellement *86 signes* (fig. 4, 5 et 6), nous avons dû faire entrer plusieurs variantes. Elles peuvent tenir soit à la facture personnelle des scribes, soit à ce que, sur certaines tablettes, les lignes paraissent tracées alternativement de gauche à droite et de droite à gauche par retour sur elles-mêmes comme des bœufs au labour (*boustrophédon*). Comme cette disposition semble demander pour la commodité de l'écriture deux types de caractères semblables, mais renversés ou retournés, le nombre des signes de l'alphabet de Glozel s'en trouverait diminué d'autant.

En suivant l'évolution de cette écriture linéaire, principalement sur le grattoir-burin où des caractères alphabétiformes s'ajoutent à des figures purement représentatives, nous avons pu établir qu'il s'agissait généralement de

(2) La plupart des signes alphabétiformes se retrouvent un grand nombre de fois sur les 30 tablettes que nous avons actuellement recueillies. Leur ensemble nous permet d'établir un alphabet qui ne peut plus varier dans ses grandes lignes. Cependant, nous ne le considérons pas comme définitivement fixé. De nouvelles trouvailles peuvent nous faire connaître des caractères inédits.

signes idéographiques. Mais comme cet alphabet ne possède que 86 signes et que, s'il n'avait été que purement idéographique, ses caractères auraient dû être aussi nombreux que la multitude des objets et des idées à représen-

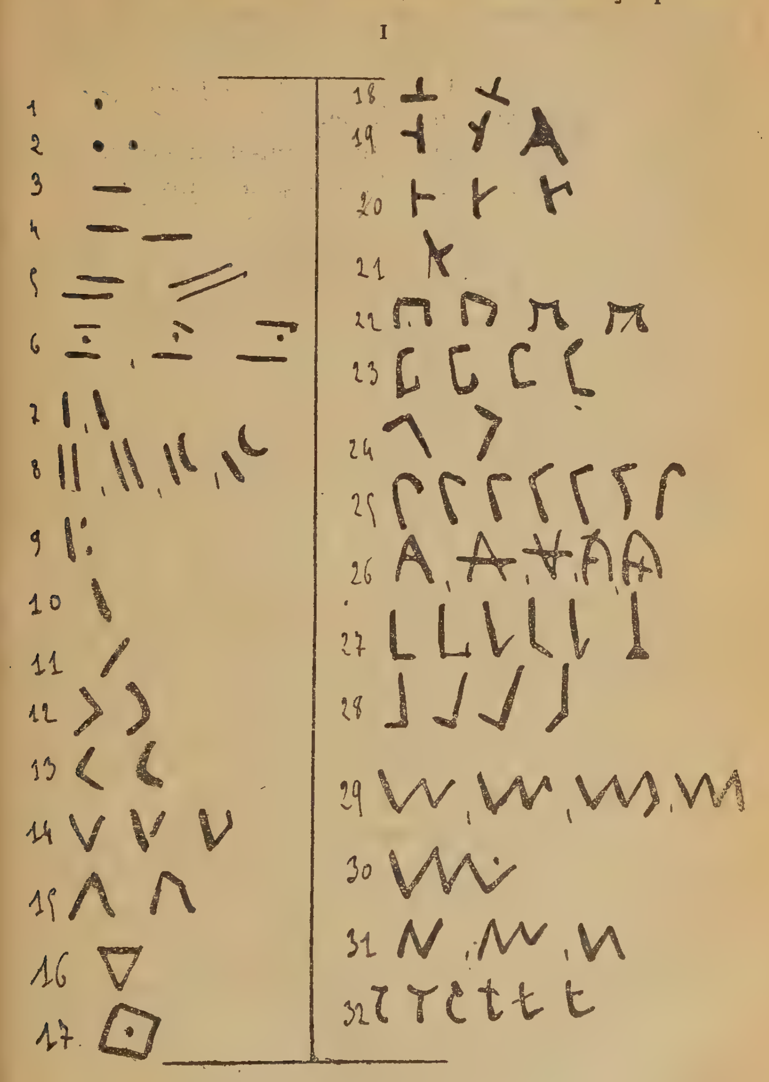


Fig. 4. — Alphabet néolithique de Glozel.

ter, il semble bien que les néolithiques de Glozel étaient parvenus à attribuer une *valeur syllabique à certains signes* et à joindre la peinture des sons à la peinture des idées. Il est bien probable d'ailleurs qu'ils s'arrêtèrent à ce *mélange de caractères idéographiques* (3) *et syllabiques*, car s'ils étaient arrivés à créer de véritables lettres (alphabétisme), il leur en eût fallu beaucoup moins. Une vingtaine eût suffi à fixer leur idiome.

Mais d'où venait cette écriture? Fut-elle importée par de nouvelles tribus ? N'était-elle point, au contraire, née sur place ?

Sans doute, les découvertes archéologiques ne sont souvent que de « précieux révélateurs d'états de civilisation » (4), qui ne sauraient nous rendre l'histoire de l'évolution humaine. Cependant l'observation attentive de l'ensemble de nos trouvailles nous montre qu'*il ne peut s'agir d'un dépôt adventice*. La culture de ces tribus nous apparaît clairement comme autochtone par le caractère inédit, l'abondance, l'homogénéité de l'industrie lithique et de la céramique. De même, les gravures sur galets, rencontrées à Glozel à côté de haches polies, nous font connaître que *l'art des cavernes s'était prolongé jusqu'au premier stade au moins de l'époque néolithique*. Seule une insuffisance de découvertes archéologiques avait pu faire croire, jusqu'à ce jour, à une « sorte de moyen âge artistique » (5), après la brillante époque du renne. Bien plus les petites pièces pédonculées de l'industrie lithique, semblables à celles du sommet de l'aurignacien, les empreintes de main sur briques d'argile rappelant d'une façon très précise les mêmes traditions, nous montrent qu'il existe une sorte de filiation entre ces diverses peuplades, malgré les nombreux millénaires qui les séparent.

Comme nous l'établirons dans un 3e fascicule, la station

(3) *Les signes idéographiques*, nous a écrit A. Evans, *se rencontrent même dans le système linéaire le plus avancé.*

(4) Léon Homo : *L'Italie primitive*, page 50.

(5) Déchelette : *Manuel d'archéologie*, tome Ier, page 583.

II

FIG. 5. — ALPHABET NÉOLITHIQUE DE GLOZEL.

néolithique de Glozel, sans couches stratigraphiques, sans superposition de cultures, nous indique par la similitude qu'offrent son industrie et ses arts avec le magdalénien et plus avant avec l'aurignacien, qu'une longue évolution

III

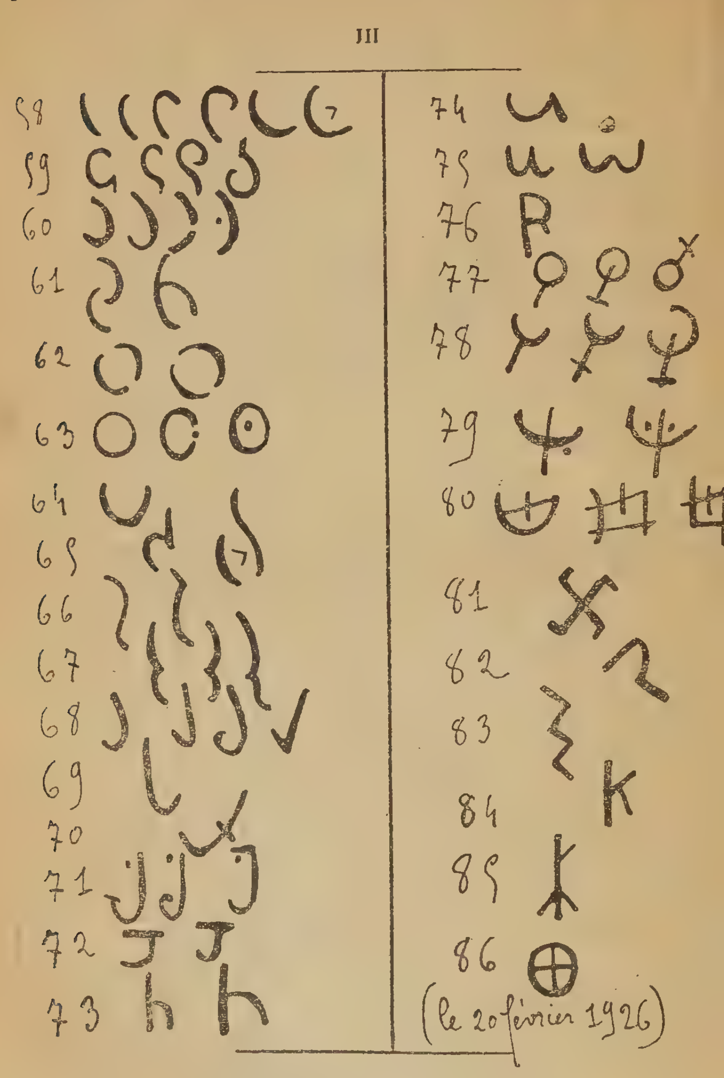


Fig. 6. — ALPHABET NÉOLITHIQUE DE GLOZEL.

humaine s'était produite, au centre de la France, *sans hiatus*, ni lacune. Aussi bien, semble-t-il logique d'admettre que la *culture glozélienne* de nature indigène, en continuation directe avec l'art des derniers paléolithiques, arriva à exprimer sa pensée grâce à un *système d'écriture qu'elle avait tiré progressivement de son propre fonds*, au cours

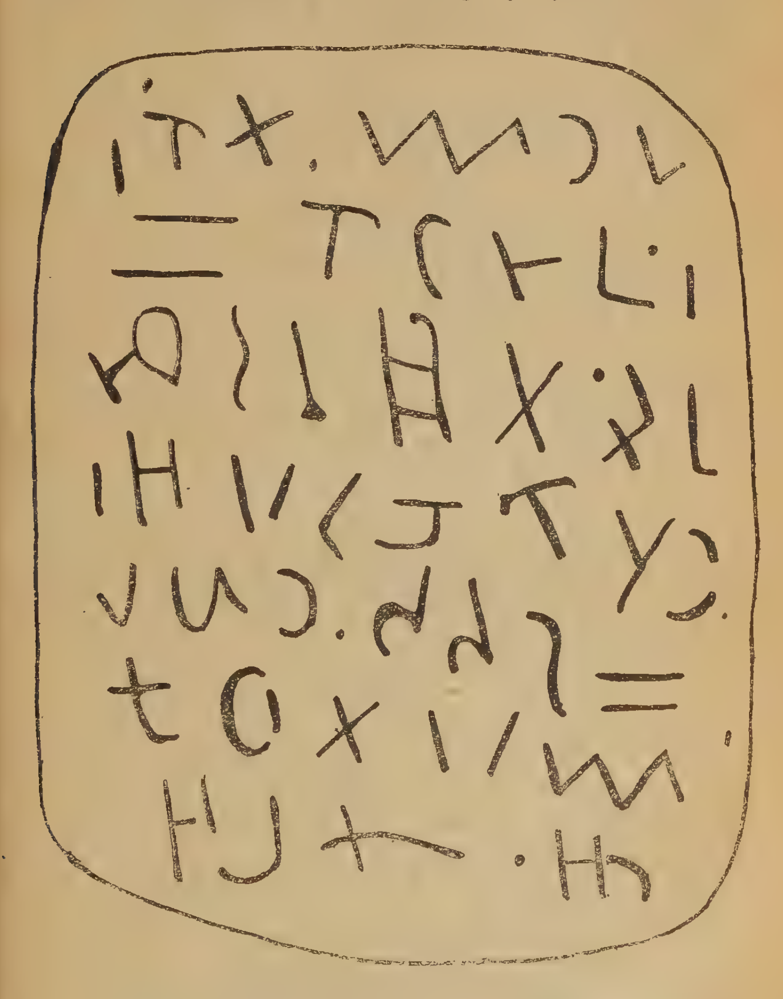


Fig. 7. — Inscriptions des tablettes d'argile de Glozel.

des siècles, par des procédés de schématisations successives (fig. 7 et 8).

Sans doute on est, dès l'abord, frappé de rencontrer des signes semblables à ceux de l'alphabet de Glozel dans les contrées les plus lointaines, sur les inscriptions rupestres des îles Canaries (atlantidien), sur les dolmens numidiques, dans les runes scandinaves et jusque dans l'ancien pâli. Mais la *gravure d'un renne*, à côté des caractères dont vraisemblablement son nom se compose, établit, sans conteste, *la priorité de l'alphabet de Glozel* sur tous les autres.

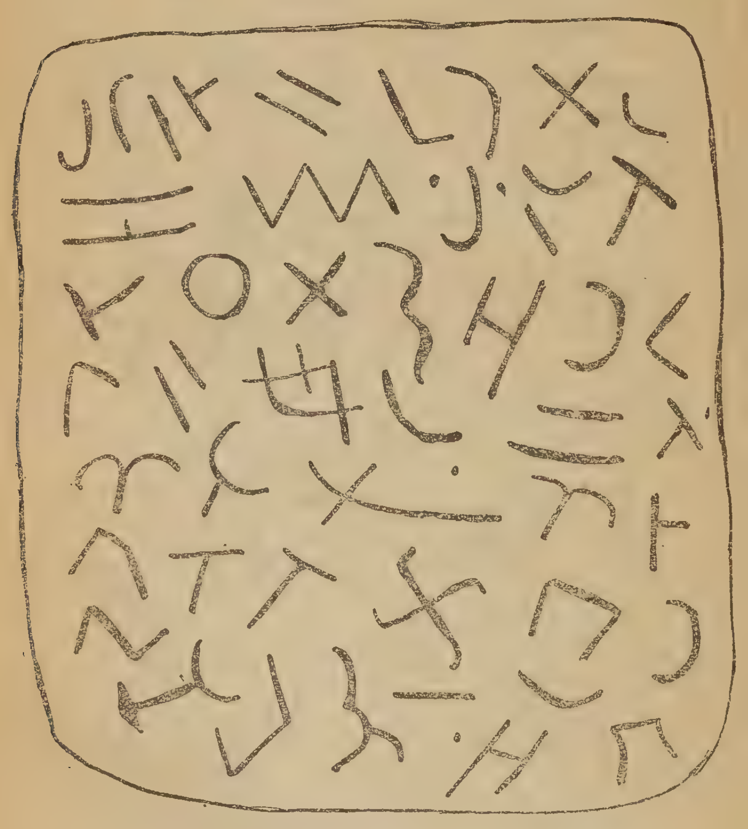


FIG. 8. — Inscriptions des tablettes d'argile de Glozel.

De même en est-il des anciennes langues méditerranéennes. Ce n'est qu'avec un examen superficiel qu'on pourrait se demander si l'alphabet de Glozel n'y aurait pas puisé au lieu de les alimenter. Non seulement il existe dans cet alphabet des signes inédits qu'on ne retrouve dans aucun autre, mais, plus riche en caractères, il pouvait en prêter alors que pour atteindre au total des siens il lui eût fallu absorber tous les alphabets italiques et pré-helléniques.

En réalité, il *constitua le fonds commun où les peuples de souche néolithique continuèrent de puiser selon leur génie propre*. Comment expliquer autrement la présence, dans leurs alphabets, de caractères qui ne sont pas sémites, comme l'exigerait l'hypothèse de leur origine phénicienne, et qu'on retrouve sur nos tablettes d'argile? Bien plus, c'est, croyons-nous, *aux tribus néolithiques que les Phéniciens empruntèrent la forme de leurs lettres*. Mais ils durent en rejeter la signification idéographique ou syllabique qui en eût empêché la lecture par des peuples de race et d'idiome différents. La ressemblance frappante, l'identité presque absolue de la morphologie des lettres, ont une véritable valeur démonstrative qu'il est impossible de retrouver sur le tableau comparatif dressé par de Rougé avec le hiératique égyptien (fig. 9).

Mais il semble que les Phéniciens, pour être compris de tous, ne choisirent que les caractères communs à ces différentes langues. Ainsi, chaque idiome reste caractérisé par un certain nombre de lettres dont il doit être possible de retrouver les prototypes dans l'alphabet néolithique de Glozel, si vraiment elles y furent puisées. Cette filiation apparaît nettement sur les tableaux comparatifs du Glozélien et des alphabets pré-helléniques ou italiques (6) (fig. 10, 11 et 12). Seulement, comme ces différentes langues

(6) Nous avons emprunté les alphabets pré-helléniques et italiques à l'étude de Lenormant dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio, au mot : *Alphabetum*.

Tableau comparatif de E. de Rougé		Glozélien
Hiératique	Phénicien	

Fig. 9.

connurent l'alphabétisme, elles ne conservèrent qu'un nombre de signes beaucoup plus restreint que celui que nous relevons sur nos tablettes d'argile.

Pour certains idiomes, comme le cadméen dont les lettres étaient considérées par les Grecs eux-mêmes comme l'écriture primitive, nous notons deux formes de caractères selon que l'écriture va de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant la disposition boustrophède que nous avons également cru reconnaître sur des tablettes de Glozel.

D'autre part, c'est à tort, selon nous, qu'on considère certains alphabets grecs comme postérieurs au cadméen, et les alphabets italiques comme plus récents que l'étrusque. Les alphabets éolo-dorien, argien, corinthien, ionien,

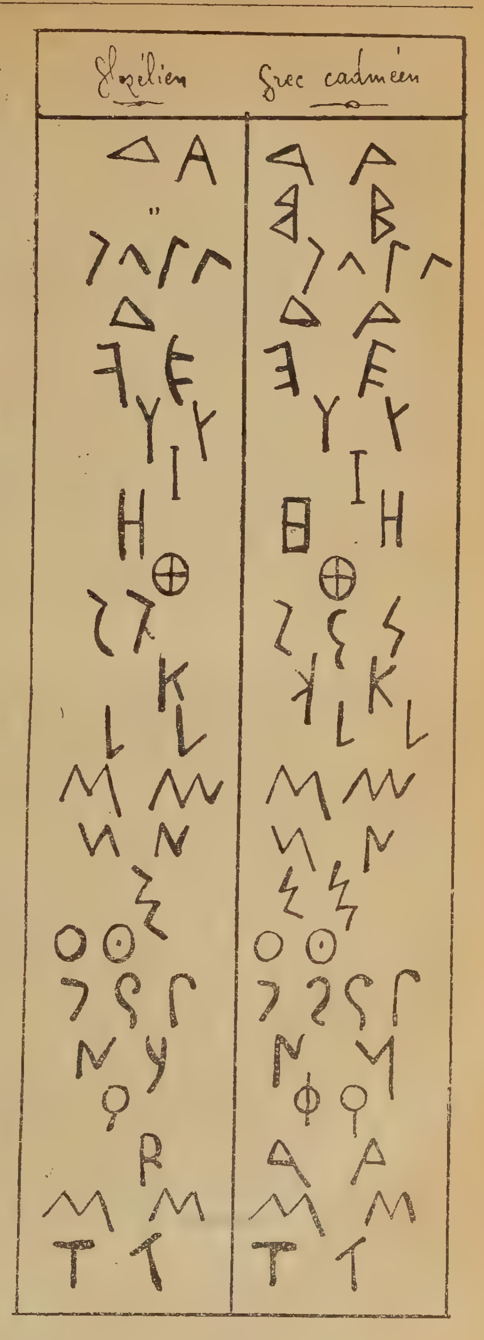


Fig. 10.

etc., diffèrent trop les uns des autres pour n'avoir puisé que dans les 22 lettres du cadméen. Les alphabets italiotes ne peuvent pas davantage devoir à l'étrusque, qui ne les possède pas et dérive lui-même d'une langue pré-hellénique, les lettres spéciales qui caractérisent chacun d'eux. *Toutes ces peuplades avaient puisé, par dérivation indépendante, dans les 86 signes idéographiques ou syllabiques du fonds néolithique.* C'est ce qui explique pour chaque alphabet la variation morphologique de certaines lettres dont les prototypes se retrouvent sur nos tablettes d'argile. C'est ainsi qu'on peut constater qu'un des rares signes sans équivalent dans l'alphabet de Glozel, le 8 étrusque, n'existe pas sur les plus anciens monuments de l'Etrurie, où l'on se sert d'un caractère semblable au n° 77 de notre alphabet de Glozel.

Il n'est pas jusqu'au latin archaïque qui n'ait, croyons-nous, puisé à la source néolithique, et Mommsen avait raison de soutenir la haute antiquité de l'art d'écrire dans la cité de Romulus.

D'ailleurs ces emprunts avaient été entrevus par des savants français bien avant que les fouilles de Glozel en aient apporté la preuve. M. Glotz écrit dans la *Civilisation égéenne* : « Le plus simple dès lors est d'admettre non seulement que les Phéniciens puisèrent à la source crétoise aussi bien qu'à l'égyptienne, mais que les Crétois et les Egyptiens puisèrent également à la source primitive des écritures néolithiques (7). » « Ces tribus, — nous dit également M. L. Homo en parlant des peuplades du Nord de l'Europe avant le 2e millénaire — menaient la vie agricole; elles parlaient une langue commune et pratiquaient la civilisation néolithique. Un jour vint où un mouvement de migration commença à se dessiner dans leur sein... L'Allemagne, les Iles Britanniques, la France, l'Espagne, l'Italie furent submergées; il se fonda ainsi en Europe Centrale et occidentale un Etat « européen » (8)... Les conquérants

(7) G. Glotz : *La Civilisation égéenne*, page 425.
(8) C. Jullian.

avaient partout imposé leur langue particulière, l'européen, vénérable ancêtre du groupe de langues que l'usage désigne sous le nom d'indo-européennes (9). »

Sans doute nous n'admettons pas, pour notre part, que la culture néolithique du Centre de la France ait été importée des bords de la Baltique, puisque nous constatons *dans nos fouilles une véritable filiation entre l'art des Magdaléniens et celui des Glozéliens.* Mais les signes alphabétiformes de Glozel n'en apportent pas moins, par leur grande diffusion, la preuve de l'universalité de la langue néolithique, prévue par ces savants.

D'autre part nous avons voulu rechercher si la morphologie des caractères néolithiques n'avait pas persisté sur place, dans l'écriture primitive des Celtes, dont malheureusement il nous reste si peu de traces. Il semble bien que ce soit eux qu'on retrouve sur certaines estampilles de poteries à noms gaulois (10), sur les médailles marseillaises dites puniques et plus spécialement dans l'Inscription de Carpentras (11), si magistralement étudiée et commentée par C. Jullian qui, réunissant les plus hautes qualités de l'écrivain, de l'historien, du linguiste, a su élever le monument grandiose de l'histoire des Gaules.

Enfin il est bien évident que nous considérons comme vain de tenter actuellement le déchiffrement des inscriptions de Glozel. De même nous ne croyons pas possible d'en déterminer la nature : tablettes magiques, récits de guerre ou de chasse, inscriptions funéraires ou votives. Comme il entre toujours une grande part de convention dans les symboles graphiques, la clé se perd quand disparaissent les groupements humains qui les employaient. Et quoique toutes les langues du Bassin de la Méditerranée aient largement puisé dans l'alphabet néolithique, elles ne peuvent

(9) Léon Homo : *L'Italie primitive*, pages 58 et 59.
(10) Dépôt de poteries à noms gaulois de Vertault (Côte-d'Or).
(11) Inscription de Carpentras. C. Jullian : *Revue des Etudes anciennes*, tome II, 1900, page 136.

TABLEAU COMPARATIF.

Glozélien	Etrusque	Ombrien	Osque	Euganéen	Latin archaïque

FIG. 11.

TABLEAU COMPARATIF.

ozélien	Eolo-dorien	Argien	Corinthien	Des îles	Ionien

FIG. 12.

guère nous en faire retrouver la signification, puisqu'elles ne lui ont pas conservé sa valeur idéographique ou syllabique.

Tant que l'heureuse découverte d'une inscription bilingue ne viendra pas nous en donner la clé, nous ne pouvons guère espérer, ni par la méthode « combinatoire », demandant à nos inscriptions seules la solution du problème, ni par la méthode « comparative » cherchant à déchiffrer le glozélien par comparaison avec des langues connues, dévoiler le secret des tablettes d'argile de Glozel.

Dr A. MORLET.

LA LUMIÈRE QUI NE S'ÉTEINT PAS

—

Elégie pour le petit George.

C'est aujourd'hui le jour de la Toussaint... J'écris
Avec, près de ma main, cette photographie
Où tu tiens ton cerceau... O limpide visage!...
Tu portes un costume bleu, les jambes nues,
Et ces petits souliers, noir vernis, dont j'ai dû
Chausser tes pauvres pieds au matin du voyage...
Sur ce dernier portrait que l'on a fait de toi
Tu as un regard doux, triste et comme blessé;
Ta main, autour du cerceau fragile, est fermée,...
Et l'on dirait que tes yeux voient plus loin que moi...



Parce que tu es mort, que je n'entendrai plus
Ta voix, faut-il que je cesse de te parler?...
Faut-il que, m'inclinant sur la tige où tu fus
Vivante — ô fleur qu'une main cruelle a brisée! —
Je n'essaie de poser sur la fraîche blessure
Ma lèvre?... Et faut-il donc enfermer le murmure,
De ma voix qui te parle, entre mes dents serrées?...

★

...Je rêve; voici l'heure où la douleur s'endort :
Je te vois, tu es près de moi, tu n'es pas mort;
Seulement, tu ne ris plus jamais, tes yeux bruns
Regardent les objets et posent à chacun
La question que ta bouche, autrefois, aurait dite...
Et, comme s'il savait devoir se fermer tôt,
Ton petit cœur ouvert, peut-être s'emplit trop,
Et ton sourire, avant de se donner, hésite...

★

Lorsque tu es parti, l'été venait d'unir
L'âme des lys sans tache à la lumière pure;
Et, comme un lys manquait encore à sa ceinture,
Tu fus la blanche fleur qu'il a voulu cueillir.

Lorsque tu es parti et que je suis allé
Avec toi, le long du chemin que tu suivais,
Mon petit, mon petit enfant, ma bouche amère
Du sel des larmes se serrait, — et j'entendais
La Saint-Jean, dans le ciel, sonner sa fête claire...

Tu n'es pas mort, la Mort est noire, et les enfants
Lorsqu'ils partent, ainsi que toi, vêtus de blanc,
Ne quittent pas la vie : avec eux ils l'entraînent...
Et je te vois vivant, mon petit George aimé,
Sur la nouvelle route où le destin te mène;
Je vois tes jeux avec le chien, ta poche pleine
Des cailloux précieux que tu as ramassés,...
Puis, ce morceau de bois dont tu faisais une arme,
Le cheval sans crinière et le tambour crevé...,
J'entends rire ta joie, j'entends pleurer tes larmes...
Je vois ta mère aller vers toi pour t'embrasser...

★

Je t'ai suivi depuis l'instant où tu es né.
Comme ces humbles gens qui chaque jour se penchent
Pour voir ce qui viendra de la graine semée,
Et qui, l'arbre monté peu à peu, branche à branche,
A son ombre attendront la fin de leur journée;...
Comme ces braves gens, chaque jour j'ai suivi
En toi, mon fils, la marche lente de la vie;
Et, ton cœur affirmant sa bonté d'heure en heure,
J'ai rêvé d'un bel arbre au seuil de ma demeure...

★

...Le premier jour où tu es allé à l'école,
Ta mère a reposé son front sur mon épaule

Et puis elle a pleuré : « Le cher petit enfant,
— A-t-elle dit — est moins à nous, on nous le prend! »
Et elle s'est penchée au bord de la fenêtre,
Regardant, vers le fond de l'allée disparaître

. . . .

L'oiseau, pour la première fois sorti du nid...
Mais tu es revenu, ce soir-là...
Aujourd'hui ?...

★

Aujourd'hui, tu es près de nous, plus près sans doute :
Car notre corps ne fait qu'une ombre sur la route...

Tu es bien près de moi, mon petit George, tu
Es là, de quel côté que se tourne ma vue :
Et tes yeux ont toujours leur grave et doux sourire,
Et ta bouche me dit ce qu'elle doit me dire,
Et tu vis!... Et tu vis, mon cher petit enfant,
Tu vis de tout l'amour dont, en mon cœur vivant,
J'entoure ta présence irréelle et certaine...
Et ta vie d'aujourd'hui est encore la mienne,
O cher rayon de mon esprit et de mon sang!...

★

C'est aujourd'hui le jour de la Toussaint... J'ai mis
Des chrysantèmes blancs et des branches de buis
Sur la terre où tu dors à côté de ma mère...
Les chrysantèmes blancs projettent la lumière
Du soleil en l'allée dont les buis ont l'odeur...
Et c'est l'autre jardin, le jardin du bonheur
Que je vois, l'autre allée où se marquent tes pas,
Où mon père attentif suit ton pied qui se pose;
Le chien qui fuit, revient, jappe et lèche tes bras :
Touny, tes cris, ton rire et tes jeux dans les roses...
Tout le passé, dans le présent, qui ne meurt pas!

TOUNY-LÉRYS.

CÉZANNE ET SES AMIS

NUMA COSTE

—

La correspondance d'Emile Zola, son roman *l'Œuvre* fournissent des éléments divers sur cette jeune troupe de compagnons qui, partis d'Aix-en-Provence vers la gloire, en 1860, arrivèrent plus ou moins loin du but, Emile Zola, Paul Alexis, le peintre Achille Emperaire, le sculpteur Solari et, le premier de tous, Paul Cézanne.

C'est cependant sur Cézanne que l'on possède le moins de documents. Le peintre avait pris soin de conserver la correspondance de son ami l'écrivain; Emile Zola donna moins d'attention encore aux lettres de Cézanne qu'à ses tableaux ; il détruisit ces lettres, témoignages dont nous n'avons que l'écho par la correspondance de Zola. Par ailleurs, les lettres de jeunesse de Paul Cézanne sont rares.

En voici du moins un petit lot. Il a été remis à la *Société Paul-Cézanne* qui a assemblé dans l'atelier des Lauves de nombreux souvenirs cézanniens, par Mlle M. Coste, sœur vénérée d'un des plus sûrs compagnons de jeunesse de Cézanne et de Zola, l'Aixois Numa Coste.

Il n'est pas sans agrément d'esquisser le portrait de ce parfait honnête homme. Coste, Augustin suivant le désir de sa mère, Numa de par la volonté de son père, Augustin-Numa par transaction familiale, naquit à Aix le 28 août 1843, d'un père, maître cordonnier, de race paysanne, féru de lectures romaines. Le cordonnier, fort démuni, mit son fils à l'école gratuite des frères de la Doctrine chrétienne ; le soir après dîner, très vite, le jeune Augustin-Numa prit coutume de se rendre aux cours de dessin de l'école des Beaux-Arts d'Aix que dirigeait le peintre Honoré

Gibert. Il y connut Paul Cézanne. Sorti de l'école, Augustin-Numa rentra comme clerc dans une étude de notaire; mais chaque soir, il était au cours de dessin. Il y devint le plus fervent ami de Cézanne, fils de banquier, généreux, cordial,et qui se plaisait à l'assiduité et au courage de son camarade.

Bientôt il fallut se séparer. Cézanne le banquier, accompagné de sa fille Marie, conduisit son fils à Paris. Moins heureux, Augustin-Numa demeura dans l'étude de notaire, mais avec la ferme espérance de rejoindre son ami dans Paris.

Une correspondance s'engagea. Nous avons, sur notre table, les lettres de Paul Cézanne à Coste. Les voici.

La première lettre est datée de Paris, janvier 1863. Le jeune fils du bourgeois d'Aix est à Paris depuis deux mois. Sa lettre nous fixe sur l'emploi de son temps ; il travaille chez Suisse. Huit heures par jour en deux séances.

Cézanne est l'habitué de M. Chautard, ami lui-même de Villevieille. Ce Villevieille est le peintre aixois, aîné de Cézanne,et qui, fidèle aux disciplines de ses prédécesseurs, s'écartera de plus en plus de son cadet, jusqu'à rompre avec lui une amitié ancienne. Amitié qui se renouera,un instant seulement, quand Cézanne, en 1871, ayant perdu sa mère, quittera en hâte le cadavre pour aller supplier Villevieille d'en venir prendre un croquis. Chautard, Villevieille, Cézanne, Coste sont morts. Seule Mlle Fanny Villevieille, dans une dépendance du magnifique hôtel de Lestang-Parade, au-dessus de la chambre où naquit Louise Collet, fille du receveur des postes d'Aix, vit toujours et enseigne l'art du dessin aux *demoiselles* aixoises.

Dans cette lettre, Cézanne, gamin, blague le peintre apprenti Lombard, son compatriote, élève de Signol, un autre apprenti, Félicien, et enfin Truphème, digne artiste provençal qu'il appelle *Truphemus*. L'excellent latiniste que fut et que demeurera l'ancien collégien du collège Bourbon se

plaît à latiniser les noms de ses contemporains, à signer *P. C. pictor*, etc...

Mais déjà le lionceau admire Delacroix, n'envie pas les élèves des Beaux-Arts, que pour une fois cependant il n'écrit pas *bozards*, suivant la prononciation des Provençaux et de Zola.

La surprise de cette lettre, la surprise... c'est Cézanne poète ! On sait que le peintre des Lauves a écrit et détruit quelques milliers de vers français et latins ; il reste peu de chose de cette production qui, dans sa meilleure partie française, était inspirée de Baudelaire, que Cézanne fut des tout premiers à mettre à sa vraie place.

A peine connaît-on le distique placé en 1862 sur le *grand livre* de la banque paternelle, dont la découverte découragea le père de faire du fils son continuateur :

> *Cézanne le banquier ne voit pas sans frémir*
> *Derrière son comptoir naître un peintre à venir.*

On a retrouvé aussi, derrière l'*Apothéose de Delacroix*, ses vers sur *la jeune femme aux fesses rebondies*. Et Pissarro en égara tout un cahier.

Les petits vers de cette épître à Coste et Villevieille sont charmants et ils débutent sur un ton plaisant. *Black*, le chien, les traverse. Puis le ton monte ; est-ce un pastiche lamartinien ? On y retrouve du moins le paysage d'automne près la rivière, les feuilles jaunies, les plantes flétries, les branches dépouillées et, pour donner la couleur locale, le mistral, ce mistral, grand vent de Provence que Van Gogh assura plus tard retrouver dans la peinture du maître d'Aix. Peignant la terre de Crau, le génial aliéné de Saint-Remy écrivait : *Involontairement, j'ai de temps en temps pensé à Cézanne justement quand je me suis rendu compte de sa touche si malhabile dans certaines études — passe-moi le mot malhabile — ou qu'il a exécuté lesdites études probablement quand le mistral soufflait... C'est son chevalet qui branle.*

5 de janvier 1863. Paris.

Mon cher,

Que cette lettre que je t'adresse soit et pour toi et pour M. Villevieille en même temps. Et d'abord j'aurais pu vous écrire il y a déjà longtemps, car voici deux mois que je suis parti d'Aix.

Vous parlerai-je du beau temps? non. Seulement le soleil, jusqu'ici caché par les nuages, vient aujourd'hui de mettre la tête à la lucarne et, voulant terminer glorieusement cette dernière journée, nous jette en s'allant quelques pâles rayons.

Je souhaite que *la présente vous trouve tous en bonne santé.* Du courage et tâchons de nous revoir dans peu de temps.

[Comme par le passé (car il convient que je vous apprenne ce que je fais), je vais chez Suisse le matin de huit heures à une heure et le soir de sept à dix. Je travaille avec calme, je me nourris, et dors de même (1).]

Je vais assez souvent voir M. Chautard, qui a la bonté de me corriger mes études. Le lendemain de Noël, j'ai soupé chez eux, et j'ai goûté au vin cuit que vous lui avez envoyé, ô monsieur Villevieille, et votre petite Jeunesse, Fanny et Thérèse, est-ce qu'elles se portent bien, je l'espère au moins, et vous tous donc. Mes respects, je vous en prie, à Mme Villevieille, à votre père, à votre sœur, à vous aussi. Mais à propos votre tableau, dont je vous ai vu faire l'esquisse, est-il en train ? J'ai parlé à M. Chautard de ce sujet, il en a loué l'idée, et dit que vous pourriez bien faire quelque chose.

O Coste, Coste jeune, continues-tu à scier le révérendissime Coste vieux. Peins-tu toujours et ces soirées académiques de l'école comment vont-elles, dis-moi quel est le malheureux qui vous tient les poses en X ou qui se tient le ventre, avez-vous les deux magots de l'an passé.

Il y a un mois à peu près que Lombard est retourné à Paris. J'ai appris non sans peine qu'il fréquentait l'atelier Signol. Le digne sire fait apprendre un certain poncif qui mène juste à faire ce qu'il fait ; c'est très beau, mais ce n'est pas admirable. Dire

(1) La correspondance de Cézanne à Numa Coste que nous publions fut remise en juillet par Mlle Coste, sœur de Numa Coste, à la *Société Paul-Cézanne*, d'Aix, que nous avons l'honneur de présider. A notre insu, des extraits de cette correspondance furent donnés dans un article de la revue l'*Art vivant* (1er août 1925), par M. Georges Rivière à un parent duquel nous l'avions confiée. Nous plaçons entre crochets les passages publiés par M. Rivière.

qu'il fallait qu'un jeune homme intelligent vînt à Paris pour se perdre. D'ailleurs l'apprenti Lombard a fait beaucoup de progrès.

J'aime aussi Félicien, le commensal de Truphemus.

Le brave garçon ne voit que d'après son illustrissime ami, et ne juge que d'après sa couleur, Truphème détrône Delacroix à son dire, il n'y a que lui qui fasse de la couleur, aussi grâce à certaine lettre *il va aux Beaux-Arts. Ne crois pas que je l'envie.*

A l'instant je viens de recevoir une lettre de mon père qui m'annonce sa prochaine arrivée pour le 13 de ce mois ; tu diras à M. Villevieille de le charger de ce qu'il voudra et que quant à M. Lambert (mon adresse étant pour l'heure impasse Saint-Dominique d'Enfer ?) il m'écrive ou me fasse écrire quelques renseignements sur l'objet, le lieu de l'achat, le mode d'envoi indiqué, je suis à son service ; [sur ce je regrette.

Ce temps où nous allions sur les prés de la Torse
Faire un bon déjeuner, et la palette en main
Retracer sur la toile un paysage rupin :
Ces lieux où tu faillis te donner une entorse
Dans le dos, quand ton pied glissant sur le terrain
Tu roulais jusqu'au fond de l'humide ravin,
Et *Black*, t'en souviens-tu ! Mais les feuilles jaunies
Au souffle de l'hiver ont perdu leur fraîcheur.
Sur le bord du ruisseau les plantes sont flétries
Et l'arbre, secoué par les vents en fureur,
Agite dans les airs comme un cadavre immense
Ses rameaux dépouillés que le mistral balance.]

Je souhaite que *la présente* que je n'avais pas tout de suite terminée vous trouve tous en bonne santé ; mes respects à tes parents, le bonjour aux amis ; je te serre la main, ton ami et confrère en peinture.

PAUL CÉZANNE.

Vois le jeune Penot, et dis-lui bonjour de ma part.

Un an plus tard, 1864, Cézanne écrit de Paris à Coste, toujours à Aix. Le Parisien a appris une fâcheuse nouvelle; du moins, dans son horreur des disciplines du service militaire, la juge-t-il ainsi. Le pauvre Augustin-Numa a tiré un mauvais numéro à la conscription. Il s'agit de se débrouiller, de le tirer de là. Si Numa devançait l'appel ?

Il viendrait à Paris. Baille, ingénieux, a de nombreuses relations militaires. Numa, dans Paris, pourrait s'y pousser dans son art, la peinture, car Numa est apprenti-peintre. Ils le sont tous alors, nos Aixois, sauf Zola cependant, critique, et Solari, sculpteur. Peintre, Cézanne. Peintre, Coste. Peintre, Antony Valabrègue. Il faudra voir ce que le temps fera de ces vocations...

Tout en plaignant avec une sincérité qui n'est pas douteuse l'infortuné Numa, pour son triste sort, Cézanne le veut attirer à Paris. A Paris, bien que soldat, il pourrait suivre les *bozards*, car cette fois, Cézanne écrit bien les *bozards*; il se tiendra à cette forme désormais. Avec le temps, que de rancœurs, que de peines fera-t-il entrer dans cette déformation !

Cézanne est à Paris pour cinq mois encore, travaillant de loin en loin à une étude d'après Delacroix. Il a peu d'illusions sur son talent. Sa phrase est d'une modestie gentille. Il compte voir bientôt Villevieille, venu d'Aix à Paris, et qu'il écoute encore avec attention, comme l'an passé il laissait corriger ses dessins par M. Chautard. Faut-il que la triple conjugaison de l'incompréhension, des douleurs morales et du diabète se soient acharnés sur ce grand cœur pour en faire, dans la dernière part de sa vie, le vieillard taciturne qui ne voudra plus voir dans Aix ni Villevieille ni Numa !

Paris, 27 février 1864.

Mon Cher,

Tu excuseras le papier sur lequel je te réponds. Je n'en ai pas d'autre pour le moment... Que te dirais-je sur ton malheureux sort, c'est calamité grande ce qu'il t'arrive là, et je comprends les ennuis que tu dois en avoir. Tu m'apprends que Jules aussi a eu mauvaise chance, et qu'il devance l'appel.

Une supposition (Baille était avec moi hier soir quand j'ai reçu ta lettre) : si par hasard tu voulais devancer l'appel et que tu puisses venir à Paris pour y rentrer dans un corps, il pourrait (Baille, j'entends) te recommander au lieutenant de ton corps, parce que, m'a-t-il dit, il en connaissait un grand nombre

sortant de la même école que lui, et de l'école de Saint-Cyr aussi. Ce que je t'en dis là, ce n'est qu'autant que l'idée te viendrait de revenir ici, où tu aurais, même enrôlé, plus de facilité de toutes les façons, soit comme permission, soit comme corvées moindres, pour pouvoir te livrer à la peinture. C'est à toi à te décider, et voir si toutefois la chose te sourirait, et pourtant je sens bien que ce n'est pas gai du tout. — Si tu peux les voir, souhaite le bonjour à ce braves Jules, qui ne doit pas être content, et à Penot, qui devrait bien me donner des nouvelles de sa famille et de son père.

[Quant à moi, mon brave, j'ai cheveux et barbe plus longs que le talent.] Pourtant pas de découragement pour la peinture, on peut faire son petit bout de chemin, quoique soldat. J'en vois ici qui viennent assister aux cours d'anatomie de l'école des bozards (qui, tu dois le savoir, a été bougrement modifiée et dont on a balayé l'institut. Lombard dessine, peint, et pirouette plus que jamais, je n'ai pu encore aller voir ses dessins, dont il m'a dit être content. [Je n'ai plus depuis deux mois touché à ma (*mot illisible*) d'après Delacroix.]

[Je la retoucherai pourtant avant que de partir pour Aix, ce qui n'aura lieu je crois que vers le mois de juillet], à moins que mon père ne me rappelle. [Il y aura dans deux mois, c'est-à-dire en mai une exposition de peinture comme celle de l'an passé, si tu étais ici nous parcourerions ça ensemble.] Enfin que tout aille pour le mieux. Présente mes respects affectueux à tes parents, et crois-moi ton dévoué ami.

PAUL CÉZANNE.

Je verrai bientôt Villevieille, il aura de tes compliments pour moi.

Quatre ans plus tard. Coste est à Paris. Il a suivi en 1864 les conseils de Cézanne ; il a fait appel à l'amitié de Baille. Le bon Numa a devancé l'appel. Il s'est engagé à Paris dans une arme spéciale, la section des commis et ouvriers d'administration. Il s'y est engagé pour sept ans, ce qui était le temps normal. En 1868, date de la lettre qu'on va lire, son application lui a valu de passer sergent. Ainsi a-t-il une petite rémunération, quelques libertés pour voir ses amis, s'occuper de peinture, de lettres et de critique.

Déjà il pense fonder une revue, avoir un magazine à lui pour défendre l'art de ses amis, anciens et nouveaux, Cézanne et les siens.

Le sergent et son ami le fils du banquier, qui, lui, a la bonne fortune de ne pas faire sept ans de service militaire, se voient souvent. Par cette lettre, Cézanne donne rendez-vous à son ancien camarade près du Pont de la Concorde dont il ne sait exactement le nom. Le ton est enjoué, l'heure est fixée de plaisante façon. Cézanne, qui rentre à Aix, s'offre pour des commissions. Qui aurait pu supposer que cette amitié de jeunesse, comme tant d'autres, comme presque toutes les autres, finirait en chanson ?

Monsieur
M. Numa Coste
Sergent, élève d'administration
Place Duplex
En ville
Le Vaguemestre

Mercredi 13 mai 1868.

Mon cher Numa,

J'ai perdu l'adresse que tu m'as donnée. Je pense qu'en adressant ce mot place Duplex (malgré l'incorrection de l'adresse) je serais heureux pour le voir te parvenir. En conséquence donc je te prie de te trouver le jeudi 14 à 5 heures 2 minutes et demi ou à peu près vers le Pont-Royal, je crois, à l'endroit où il débouche sur la place de la Concorde, et de là nous aurons celui de dîner ensemble, car samedi je pars pour Aix.

Si tu as quelque lettre ou autre chose à faire arriver aux tiens je me ferai ton fidèle Mercure, tout à toi, ton vieux

PAUL CÉZANNE.

Si tu ne peux pas demain que ce soit pour vendredi à la même heure, si tu veux, adieu.

Près de deux mois plus tard, Cézanne est à Aix, chez son père au jas de Bouffan où il s'amuse à tant de bouffonneries picturales. Il a promis au pauvre Numa exilé dans Paris, et dans quelle forme d'exil! sous la tenue de sergent, de lui donner des nouvelles de la patrie absente. Mais

pour donner des nouvelles précises, il faudrait être un autre homme que Cézanne. Il ne sait même pas le jour du mois! *Vers les premiers jours de juillet*, date-t-il.

Le Parisien en vacances ne quitte guère le jas; du moins voit-il Alexis, Paul Alexis, alors poète élégiaque et dont le père, bourgeois aisé, moins généreux que le banquier, père du peintre, ne veut pas reconnaître la vocation artistique. Avec Alexis poète, vient aussi Antony Valabrègue, dont Cézanne n'écrira jamais le nom autrement que Valab...

Paul Alexis, fils de riches bourgeois, se promène avec d'Agay, un des élégants d'Aix; on le rencontre aux heures de promenade sur le Cours Mirabeau. Pour le voir, le sauvage de Bouffan se vêtira convenablement; il ira sur le *Cours*, ce qu'il n'aime guère, et même s'il le faut, heurtera-t-il à la vieille maison de la rue des Quatre-Dauphins. Cézanne l'obligeant n'a-t-il pas promis à Numa de voir pour lui Alexis?

Il n'y a qu'un lustre que Cézanne *a manqué* d'Aix comme il écrit beaucoup plus tard; déjà il ne retrouve plus le revenant à même visage. A quarante ans il se plaindra de ne pas voir les mêmes visages de jeunes filles.

Du moins, si les amis se sont envolés, si les visages ont changé, si les promenades sur le Cours Mirabeau lui sont de peu d'attraits, Paul Cézanne a-t-il la ressource de courir la campagne. Hélas! courir seul. Où sont Zola, les frères Baille, Numa? Paris les a tous happés. Solitaire, Cézanne va vers Sainte-Victoire, vers le barrage que François Zola le père a construit et qui porte son nom, vers Saint-Antonin, la barre rouge du haut mont; là il couche dans la paille, tâte le vin, frotte le pain d'ail, à l'habitude. Les amis lui manquent; et même *Black*, le chien, qui cette fois n'est évoqué qu'en prose. L'amitié lui est toujours chère, et de son témoignage il dit joliment qu'elle est *une rosée au milieu d'un ardent soleil.*

Enfin, en post-scriptum, Antony, non plus Valab... ni

Valabrègue, reparaît. Antony est alors peintre ; il a eu, paraît-il, du succès avec un plaisant morceau.

Antony Valabrègue, né à Aix, fut avec Abram, l'un des deux amis israélites de Cézanne, à Aix. Il posa, avec son coreligionnaire, dans des toiles où sont au premier plan Mme Conil et Mlle Marie Cézanne, les deux sœurs du Maître, sous une charmille.

Valabrègue, plus jeune que Zola et que Cézanne, hésita longtemps avant de se fixer à Paris ; il y fit de fréquents séjours, pressé par Zola de s'y installer.

A Paris, en 1867, il débuta avec des vers dans *l'Artiste* d'Arsène Houssaye. Durant la guerre, il quitta Paris comme Zola qui s'en fut à Bordeaux ; il s'installa à Marseille et y créa un journal, *la Marseillaise*, qui ne vécut pas longtemps.

On lui doit une étude sur Le Nain, dont le Musée d'Aix possède une œuvre importante, qu'aimait Cézanne et qui peut-être lui inspira *ses Joueurs de cartes*. Tristan Klingsor a établi à ce sujet un rapprochement heureux.

M. Emile Blémont, poète des *Annales politiques et littéraires*, a publié les poésies posthumes de Valabrègue en 1902, *l'Amour des bois et des champs*.

Valabrègue écrivit des vers, de la critique littéraire et surtout de la critique d'art.

§

[Vers les premiers jours de Juillet 68.]

Mon cher Coste,

Voici quelques jours que j'ai eu de tes nouvelle [et je serai très embarrassé de te conter quelque chose de nouveau, touchant la patrie absente pour toi].

[Je suis depuis mon arrivée au vert à la campagne.] J'ai bien démarré quelques fois. Je me suis hasardé un soir, puis un autre chez ton père, que je n'ai trouvé, mais un de ces jours, en plein midi, je pense bien le découvrir.

Quant à Alexis, il eut l'obligeance de venir me voir, ayant appris par le grand Valabr... mon retour de Paris. Il m'a même

prêté une petite revue de 1840 de Balzac, il m'a demandé de toi, si tu continuais à peindre, etc... tu sais, toute chose qu'on dit en causant. Il m'a promis de revenir me voir ; depuis plus d'un mois je ne l'ai revu. De mon côté, et surtout depuis ta lettre reçue, j'avais le soir tourné mes pas sur le Cours, ce qui est un peu contraire à mes habitudes solitaires. Impossible de le rencontrer. Cependant un grand désir de remplir mon devoir me poussant, je tenterai une descente à domicile. Mais ce jour-là, j'aurais au préalable changé de chaussures et de chemise.

Je n'ai plus eu de nouvelles de Rochefort et cependant la Lanterne a fait bruit jusqu'ici.

[J'ai bien un peu vu Aufan, mais les autres semblent se cacher, et un grand vide semble se faire autour de soi, quand on manque du pays depuis quelque temps. Je ne te parlerai pas de lui. Je ne sais si je vis ou si simplement je me souviens, mais tout me fait penser. Je me suis égaré seul jusqu'au barrage et à Saint-Antonin. J'y ai couché dans une *paillére*, chez les gens du moulin, bon vin, bonne hospitalité. Je me suis rappelé ces tentatives d'ascension. Ne les recommencerons-nous plus ?] Bizarrerie de la vie, quelle diversion, et qu'il nous serait difficile à l'heure où je parle, être nous trois et le chien, là où à peine quelques années auparavant nous étions.

[Je n'ai nulle distraction, sauf la famille, quelques numéros du *Siècle* où je cueille des nouvelles anodines. Etant seul, je me hasarde difficilement au café. Mais au fond de tout ça, j'espère toujours].

Sais-tu, Penot est à Marseille. Je n'ai pas eu de chance et lui non plus. J'étais à Saint-Antonin quand il est venu pour me voir à Aix. Je tâcherai d'aller à Marseille un jour, et nous parlerons des absents et boirons à leur santé. Dans une lettre, il m'a dit : « Et les bocks tomberont. »

P. S. J'avais laissé cette lettre inachevée quand en plein midi, Dethès et Alexis sont tombés chez moi. Tu penses bien qu'on a causé littérature, qu'on s'est rafraîchi car il faisait très chaud ce jour-là.

[Alexis a eu la bonté de me lire une pièce de poésie que j'ai trouvée vraiment très bien, puis il m'a récité de mémoire quelques strophes d'une autre, ayant pour titre « Symphonie *en la*

mineur ». J'ai trouvé ces quelques vers plus particuliers, plus originaux, dont je lui ai fait compliment.] Je lui ai aussi fait part de ta lettre, il t'écrira à ce qu'il m'a dit. En attendant je te souhaite le bonjour de lui, ainsi que de ma famille à qui j'ai communiqué ta lettre dont je te remercie vivement, c'est comme une rosée au milieu d'un ardent soleil. J'ai vu Combes aussi, qui est venu à la campagne. Je te serre vigoureusement la main, tout à toi de cœur.

PAUL CÉZANNE.

La dernière lettre de ce portefeuille est de la même année. La date est à peine plus précise que pour la précédente: *vers la fin de novembre, c'est lundi soir*. Pour l'année, pas de doute ; c'est encore 1868. Il est fait allusion au prochain salon, celui de 1869.

Dans une quinzaine, Cézanne compte être à Paris pour reprendre sa vie *d'apprenti-pictor*. Obligeant toujours, il compte aller voir, avant de s'en aller, les parents de Numa pour se charger de leur commission. Mais lui-même n'aura-t-il pas un bagage ? Si fait ; il le mettra en petite vitesse ; avec lui, il prendra les colis pour son ami. Aussi, il ira revoir Villevieille avant de partir. Et pour ne rien oublier, il emploiera un procédé qui lui deviendra habituel ; il écrira ses commissions sur une feuille de papier. Plus tard, à l'atelier des Lauves, dans des hiéroglyphes indéchiffrables, il marquera ses occupations à la craie blanche sur le mur.

Fin d'automne. Il n'y a plus dans Aix d'amis entreprenants. On a laissé passer le temps de monter à Sainte-Victoire. Déjà le ramollissement chez les petits camarades (Alexis, Valab.). D'ailleurs, il n'est pas que de braves gens dans Aix. Gibert, le conservateur du Musée, directeur de l'école des Beaux-Arts où il a succédé au parfait artiste Constantin, est un *mauvais pictor* et méchant conservateur. Ne l'a-t-on pas vu en 1860 ne donner que le second prix de dessin à Cézanne? Les peintres d'Aix, Combes, Noré, sont des *goitreux*. Les générations se renouvellent et, trente ans plus

tard, de leur successeur, Cézanne dit la même chose, *tou* *des goîtreux.*

Du moins, l'élégant d'Agay a-t-il remis à sa place l Gibert *mauvais pictor*. Aix s'est vidé. Tous les bons esprit sont dans la capitale. Il ne reste guère que Gibert et le autres. Paul Alexis brûle de rejoindre à Paris l'escouad aixoise et cet Emile Zola qui l'accueillera dans le groupe d Médan plus tard. Alexis est poète et amoureux. Il a hât de retrouver à Paris *le grand Valab.* et pour cela est prê à faire rougir de honte le crâne paternel.

Cézanne, le délicat Cézanne, a un scrupule ; il lui déplaî d'écrire à son ami le militaire, *employé* ; car Numa Cost a monté en grade ; il a passé officier, mais toujours dan la section des commis et employés.

Enfin, par cette dernière lettre, nous voyons Cézann travaillant sur ces bords de l'Arc où il reviendra trente an plus tard pour fixer le cadre de ses *Baigneuses*. Il rêve a Salon, au Salon de 1869.

[Aix vers la fin de novembre.]
C'est lundi soir.

Mon cher Numa,

Je ne peux te dire au juste l'époque de mon retour. Mais j l'effectuerai très probablement dans les premiers jours de décem bre environ vers le 15. Je ne manquerai pas de voir tes parent avant mon départ et je te porterai tout ce que tu voudras.

D'ailleurs une caisse de linge devant m'être expédiée pa petite vitesse, je puis me charger de bien des choses.

J'ai vu ton père il y a bien déjà quelque temps, et nous som mes allés voir Villevieille. De t'en parler ça me fait penser aller le voir et surtout de ne pas l'oublier à l'heure de mon dé part. Mais je marquerai sur un papier tout ce que je dois fair et les personnes que je dois voir et j'effacerai au fur et à mesur ainsi je n'oublierai rien. Tu m'as bien fait plaisir de m'écrir car ça vous tire de la somnolence dans laquelle on finit par tom ber. La belle expédition que l'on devait faire à Sainte-Victoi est tombée dans l'eau cet été, à cause de la trop grande chaleu et en octobre à cause des pluies, tu vois ça d'ici, quel ramolliss ment il commence à se faire dans la volonté des petits camarades

mais que veux-tu, c'est comme ça, il paraît qu'on n'est pas toujours vibrant, on dirait en latin *Semper Virens*, toujours vigoureux, ou mieux voulant.

Des nouvelles d'ici je ne t'en donnerai pas, car sauf la création du Galoubet à Marseille, je ne sache rien de neuf. Et pourtant, Gibert Pater, mauvais pictor, a refusé à Lambert de photographier quelques toiles du Musée Bourguignon (2) et lui coupe ainsi le travail. Refus à Victor Combes de copier, etc. Noré est très cancre. Il fait, dit-on, un tableau pour le Salon.

Tout ça c'est des goitreux. Papa Livé sculpte depuis 58 mois un bas-relief, d'un mètre, il en est toujours à l'œil du saint XXX.

Il paraît que le sieur d'Agay, ce jeune Fashionable que tu sais, rentre un jour dans le Musée Bourguignon. Et maman Combes l'y dit « donnez-moi votre canne, papa Gibert ne veut pas de ça ».

« Je m'en fiche », dit l'autre. Il garde sa canne. Gibert pater arrive, il veut faire une scène, « je t'emm.... », lui crie d'Agay. Authentique.

M. Paul Alexis, garçon d'ailleurs très bien mieux, et on peut dire pas fier, vit de poésies et autres. Je l'ai vu quelquefois durant le beau temps, tout dernièrement encore je l'ai rencontré et lui ai fait part de la tienne.

Il brûle de partir à Paris, sans le consentement paternel, il veut emprunter quelque argent hypothéqué sur le crâne paternel et s'enfuir sous d'autres cieux où l'attire d'ailleurs le grand Valab... qui ne donne guère de signes de vie. Alexis donc te remercie de penser à lui, il te rend la pareille. Je l'ai traité de paresseux un peu, il m'a dit que si tu savais ses embarras (un poète doit toujours être gros de quelque Iliade ou plutôt d'une Odyssée personnelle) tu l'excuserais. Que ne lui donnes-tu un prix de diligence ou autre analogue, mais je conclus à ce que tu lui pardonnes car il m'a lu quelques pièces de vers, qui font preuve d'un talent non médiocre. Il a déjà richement la pâte du métier.

Je te serre la main d'un peu loin en attendant de te la serrer de plus près, tout à toi, ton vieux

PAUL CÉZANNE.

Le mot « employé » me semble saugrenu, et cependant comment dois-je t'appeler dans l'exercice de tes nouvelles fonctions?

(2) La collection Bourguignon de Fabregoules se trouve au Musée d'Aix.

Je ne puis mettre cette lettre à la poste que demain dans l'après-dîner.

Je travaille toujours beaucoup à un paysage des bords de l'Arc, c'est toujours pour le Salon prochain, sera-ce celui de 1869 ?

Le Salon de 1869. La guerre de 1870. Cézanne est à l'Estaque. Zola où l'on sait. Déjà à Bordeaux. Numa Coste, officier comptable, fera toute la guerre dans l'armée de Paris.

La guerre achevée, il demeure à Paris. Ne s'y est-il pas créé des amitiés nombreuses ? Dans le sillage de Zola, il a connu la jeune école. Avec son compagnon d'Aix, Paul Alexis, il a de grands projets. Il voit les Provençaux de Paris, au premier rang Alphonse Daudet. Et il y a toujour le fonds d'amis aixois, bataillant pour l'Art neuf, Solari, Emperaire.

Mais aussi un événement important, magnifique, inattendu, a traversé pour l'auréoler la vie du pauvre fils du cordonnier d'Aix. Numa Coste a hérité d'un riche, d'un fort riche ami, cent mille francs « à titre de souvenir et de témoignage d'estime ». 100.000 francs vers 1875, multipliez par cinq ou six, et vous aurez une valeur de francs papier. Aussitôt, l'officier d'administration donne sa démission. Il se veut consacrer à la cause de l'Art neuf. Il fonde le journal l'*Art libre* avec Zola, Paul Alexis, Maurice Roux et Dujardin-Beaumetz qui depuis...

Dès lors, l'amitié de Zola et de Coste se resserre, tandis que semble se détendre celle des deux hommes avec Cézanne. On voit Zola recommandant Numa à Laffitte, directeur du *Voltaire*. Dès l'installation à Médan achevée, Zola invite Coste à y venir séjourner. Le romancier travaille alors à *Nana* (1877), mais Coste s'en va en Algérie. L'année suivante, Zola renouvelle son invitation pour l'été, puis pour l'automne. Numa Coste expose, cette saison, plusieurs tableaux au palais de l'Industrie.

Cependant, Numa fait le service de *l'Art libre* à Cézanne, qui le remercie de s'intéresser à son œuvre et le félicite de

son dévouement à la *cause*. Voici la dernière lettre de Cézanne à Coste :

6 janvier 1883.

Mon Cher Coste,

Je pense que c'est à toi que je dois l'envoi du journal *l'Art Libre*. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt, et pour cause. Aussi je viens te remercier et te dire combien j'apprécie l'élan généreux avec lequel tu prends la défense d'une cause à laquelle je suis bien loin de demeurer étranger.

Je suis avec reconnaissance ton compatriote et j'oserais dire confrère.

PAUL CÉZANNE.

Des deuils frappent Numa, qui s'en vient à Aix enterrer une sœur, puis son père. Zola, Alexis lui disent leur sympathie dans son deuil.

Le bon Numa n'a pas obtenu à Paris le succès qu'il escomptait. Les expositions de peinture ne lui ont pas donné la gloire. Les grands journaux se sont refusés. Aix, qu'il a revu pour ses deuils, le reprend. Aix le reprend en un instant.

Et comment ? Par un paysage.

M. Maurice Raimbault, archiviste du département et conservateur de *l'Arbaudenco*, héritier des manuscrits de Numa Coste, a écrit : « Une question de paysage changea la vie de Coste. Depuis son bas âge, il avait remarqué, en allant à Eguilles voir sa grand'mère, une propriété située à Célony, à l'embranchement du chemin des Figuons et de la route de Lambesc. La vue merveilleuse dont on jouissait à cet endroit lui avait fait rêver la possession de cette terre, si bien que, vers 1881, ayant appris sa mise en vente, il s'empresse d'en faire l'acquisition et revient s'installer à Aix. »

Ce bastidon qui appelle et décide le retour, n'est-ce point de ces voix de la terre qui, malgré les erreurs, chantent et maintiennent d'un seul coup ?

M. Edmond Jaloux, qui a étudié comme pas un le carac-

tère des gens de Provence, n'a-t-il plus d'une fois, dans ses romans, montré le signe de ces destinées ?

Mais on ne peut habiter tout l'an un bastidon. Et Numa acquiert, place de l'Archevêché, face à cette cathédrale Saint-Sauveur qui va être l'objet de ses travaux, un spacieux hôtel où, dernière faiblesse, il fera établir un bel atelier.

Numa Coste se fixe à Aix. Pour n'en plus partir.

Une muse nouvelle a chanté à son oreille, a chanté la grave chanson qui est souvent celle des renoncements, mais heureusement souvent la chanson des travaux utiles. L'archéologie, l'histoire locale appellent l'homme érudit et sage. Le peintre pose la palette ; le journaliste taille sa plume d'un autre couteau.

Numa Coste va devenir historien de province et journaliste du pays.

Le voici qui collabore avec ses deux plumes à l'un des plus anciens quotidiens de France, *le Sémaphore de Marseille*. Vingt ans, il y donnera chaque semaine un article de politique, un article d'érudition. La collaboration va durer de 1885 à sa mort. M. Edouard Aude, le conservateur de la Méjanes d'Aix, l'ami de Mistral et de Maurice Barrès, dira : « *Le Sémaphore* a publié de lui, sous le titre de *Lettres départementales*, des articles incisifs que n'importe quel journal parisien eût acceptés avec bonheur et profit. » Les articles de fond sur la politique étaient signés Pierre Taunel. Les *lettres du lundi*, consacrées à des questions d'art, d'histoire ou d'archéologie, étaient signées de son nom.

Mais dans Aix même, le fondateur de *l'Art libre* s'est fait journaliste. Il a fondé dès son retour, en 1884, *la Démocratie*, « feuille républicaine modérée ». Il est l'un des premiers rédacteurs de l'*Union Républicaine*, qui défend la politique progressiste dans l'arrondissement. Il collabore au doyen des journaux aixois, le *Mémorial d'Aix*.

Correspondant du ministère de l'Instruction publique, il envoie chaque année un mémoire à la *Réunion des Sociétés*

des Beaux-Arts des Départements. M. Edmond Aude a dit :

« Numa Coste écrivit durant de longues années des études que ne pourra manquer de consulter l'historien futur de notre ville.

« C'était surtout notre passé artistique qui l'intéressait ; son étude sur Pierre Puget à Aix, celle sur Daret, celle sur Fauchier, ses monographies sur nos monuments, nos rues, nos églises, nos châteaux, témoignent aujourd'hui de la même probité scientifique, du même souci de l'exacte vérité, de la même inquiétude de ne jamais laisser rien qui ne soit bien éclairci, et d'inlassablement se complaire dans les choses du passé. »

Assez vite en somme, Numa Coste avait compris sa voie et senti son destin. Provincial dans sa province, il étudiait le passé de sa province et se mêlait à sa vie politique.

J'ai les nombreuses brochures qu'il a données, non seulement celles sur Puget, Daret, Fauchier, mais encore sur les *Tombeaux des Comtes de Provence*, sur le *Mouvement artistique au XVe siècle à Aix*, sur l'*Ancien couvent des Récollets d'Aix*, sur les *Origines de l'école de dessin et du Musée d'Aix*, et d'autres dont les plus importantes sont celles ayant trait à la Cathédrale Saint-Sauveur.

Le grand prix de ces travaux, c'est leur sûreté. Fini le temps de *l'Art libre* et des commentaires sur la peinture, le grand art, les peintres et la jeune école. Les brochures sont un peu sèches, minces, mais gonflées de documents inédits. Bibliothèques, archives notariales, le bon Numa les fouillait jusqu'à dénicher la pièces inédite, qu'il publiait. Il eut souvent la main heureuse, surtout quand il travailla sur le fonds de Saint-Sauveur et découvrit les noms des architectes, sculpteurs, et maîtres d'œuvres du grand monument religieux de la Provence ; il y a notamment un contrat en langue provençale, passé entre l'Archevêque d'Aix et le sculpteur de pierre, Pierre Cappelet, le 5 août 1442, qui est plein de saveur.

M. Aude a écrit de ce sûr ami : « Lorsqu'on allait le voir, on le trouvait dans son atelier d'artiste, entouré des souvenirs que cet infatigable promeneur avait recueillis au cours de ses longues excursions; car il n'était pas de ceux qui écrivent un livre à l'aide d'autres livres ; il voulait voir et se rendre compte, et c'est peut-être parce qu'il eut trop souvent raison qu'on l'accusa de ne pas être de l'avis de tout le monde. » Et ici nous touchons un point particulier et délicieux du brave homme. Le bon Numa appartenait à une race au demeurant très sympathique, qui n'est pas perdue en province et qui est celle des redresseurs de torts historiques. Une telle race, c'est la terreur des académies de petits lieux.

Numa Coste livra vingt combats sous cette armure. On devine les amitiés que cela lui valut! Les premiers dans l'ordre parmi les adversaires, ce furent les fonctionnaires de l'administration des monuments historiques ; ces Messieurs classent un objet et n'y pensent plus. Notre polémiste écrivait : « Il existe encore de par le monde un grand nombre d'âmes sensibles et tendres au point de s'intéresser aux monuments du passé. Elles s'imaginent qu'il suffit d'obtenir le classement d'un édifice menacé de ruine, pour le préserver de ce destin cruel et l'administration partage ce noble sentiment. Aussi, dès qu'un monument est classé, il est condamné à rester debout par la force de l'habitude sans que personne se soucie d'effectuer les réparations dont il peut avoir besoin. »

Veut-on un exemple, deux exemples dans Aix même? « Vainement, de temps à autre, le clocher de Saint-Jean ainsi que la tour de la Grande-Horloge d'ailleurs, laissent-ils choir sans crier « gare ! » un morceau de corniche ou un fragment de gargouille, tant que l'édifice n'en sera pas terre, il est interdit d'y toucher, et l'administration donne en cela l'exemple aux particuliers. » Il fallut 25 ans après cet article pour que l'administration réparât la tour de l'Horloge d'Aix, 1924. Numa Coste ne faisait grâce d'au

cune négligence, d'aucune erreur à l'administration des *bozards*. Sans avoir une admiration exagérée pour l'œuvre des architectes de cette administration, il est permis cependant d'avoir pitié de ces fonctionnaires non résidents, disposant de peu de crédits et qui de plus, quand ils ont à entreprendre une restauration, trouvent devant eux la redoutable escouade des archéologues locaux, hommes de science toujours, de goût parfois et qui, l'escopette au point, sachant mieux le passé du monument de leur ville que ne le sait le fonctionnaire, forment pour lui un contrôle bénévole, peu indulgent et très compétent.

Mais si nos érudits locaux forment le carré et bouclent l'escouade contre l'administration des monuments historiques, il n'en faut pas conclure qu'ils vivent entre eux dans une harmonie évangélique.

Numa Coste, sévère envers ses contemporains, était intraitable envers ses prédécesseurs.

Le préfet de Villeneuve ayant en 1828 restauré le tombeau des Comtes de Provence à sa manière, l'intrépide critique flétrit cette époque, la Restauration, « moment où le vandalisme clérical persécutait ce qu'on est convenu d'appeler l'art gothique et venait compléter les ruines accumulées par la Révolution ».

Numa laisse percer ici sa tendresse pour l'art gothique qui lui inspirera ses plus précieuses découvertes.

La ville d'Aix honore l'historien de ses rues, auquel elle a donné le meilleur hommage, une rue, Roux-Alphéran. Numa Coste reprend certaines de ses assertions, « inconciliables avec la vérité ».

La ville n'est pas épargnée qui n'a pas réalisé les volontés testamentaires du sculpteur Rambot, « la ville d'Aix étant par excellence le pays des vœux stériles ».

Le conservateur du Musée G. Gibert, mauvais *pictor* de Cézanne, a commis des erreurs de date en écrivant l'histoire de l'école des Beaux-Arts d'Aix; il prend son paquet, moins vivement qu'il ne fit oralement du fashionable d'Agay,

mais en pleine séance de *la Société des Beaux-Arts des départements*.

Les Aixois de marque voient leur histoire écrite au grand jour. Le maire d'Aix, en 1805, Sallier, *homme éclairé*, possède une fort belle collection d'objets d'art, mais « formée avec les épaves du mobilier des émigrés et des congrégations religieuses ».

Le peintre Fauchier; tous les écrivains qui ont exhumé sa mémoire ont accumulé les erreurs. D'où « une confusion qu'il n'est point facile de dissiper ». Ce Laurent Fauchier, dont il ne demeure aucune œuvre certaine, peignit Mme de Grignan en Madeleine.

Tant d'aménités expliquent la nécrologie que consacra au confrère Coste l'*Echo des Bouches-du Rhône* : « D'aucuns lui reprochèrent de son vivant la sévérité qu'il apportait souvent dans la critique, la causticité ou l'ironie dont il émaillait ses écrits, mais si Numa Coste n'était pas le donneur d'eau bénite de Cour, le complaisant faiseur de compliments..., il le faisait plutôt avec esprit qu'avec une basse méchanceté. » Il était « foncièrement honnête et foncièrement bon ».

De cette bonté, Zola vilipendé reçut maints témoignages. Aux pires heures de sa vie, l'auteur de *J'accuse* trouve dans Coste l'ami fidèle et dévoué. Dans le *Sémaphore*, Numa salue chaque livre de son ancien camarade. Plusieurs fois il l'invite à sa bastide de Provence, à Célony; Zola s'y rend à la fin, mais en prenant d'infinies précautions; il ne faut pas que les adversaires politiques apprennent sa présence. Cézanne non plus. Numa est discret, sûr, attaché. Zola garde le souvenir de son retour à Aix : « Mon court voyage d'Aix paraît déjà un songe, mais un songe charmant, où revit un peu de ma jeunesse. Nous vous attendons en avril. »

A chaque voyage à Paris, Coste se rend à Médan. Aussi bien, Zola utilisa cette amitié.

En 1888, il lui demande un vieux tambourin. Chaque

hiver, de l'huile d'olive. Aix n'a pas encore été vidée par les antiquaires des souvenirs d'une aristocratie parlementaire fastueuse. Zola demande à Coste de lui procurer une chaise à porteurs Louis XV ou Louis XVI, « mais, écrit-il, il me la faudrait très belle en vernis Martin, dorée, ou avec des peintures. Enfin, une jolie pièce et dans un état acceptable ». Le démocrate aime les belles choses du passé. « Quant à l'huile, nous en aurons assez pour cette année.. Ce sera pour la prochaine récolte. »

Pour dénicher chaise à porteurs et tambourin, le bon Numa avait un ami bien placé, le commissaire-priseur Lucien Exel, auquel il dédie des vers le jour de son dîner de garçon, 23 janvier 1902 :

Puisque je suis le plus vieux
Des convives célibataires,
Je suis tenu d'être sérieux,
Puisque je suis le plus vieux.
Je vous invite sans mystères
A vider avec moi vos verres.

Il est permis de préférer la bonne prose d'érudit de Coste à ses vers (3).

Ainsi donc, toute sa vie, Numa Coste sera fidèle à Zola. Est-ce cette fidélité qui a écarté Cézanne vieilli de lui? Peut-être autant que la vivacité des deux caractères (4). Cézanne n'a jamais pardonné à Zola l'*Œuvre*. Coste reçoit Zola à Aix ; il assure à ses visites le mystère nécessaire ; il salue dans le *Sémaphore* chacun de ses livres ; il fait ses commissions dans Aix ; il descend chez lui à Médan. Tout cela l'a éloigné de Cézanne. C'est ce qui le rapprochera un jour, un seul jour.

Zola est mort. Cézanne a senti tout le passé, toute l'amitié remonter à sa gorge. Un grand jour, il a pleuré, souf-

(3) N. Coste écrivit aussi une *Vénus d'Arles*.

(4) Membre de la *Société des Artistes français*, Numa Coste envoie au Salon de ses toiles presque chaque année. Ces envois n'étaient pas pour le rapprocher de Cézanne, toujours écarté.

fert, gémi. Au soir, il est chez Solari qui a pardonné la caricature, assez niaise, de Mahoudeau.

Le dimanche suivant, à l'accoutumée, Cézanne assiste à la grand'messe de la cathédrale Saint-Sauveur. A la sortie, il heurte sous le porche Numa Coste, peu habitué des offices, mais qui habite en face le joli cloître roman de l'église et qui depuis des années travaille à un grand ouvrage sur la cathédrale.

« Zola, Zola... » Les deux hommes se tendent la main.

Les souvenirs évoqués, chacun parle de son travail. Et puisqu'on est à Saint-Sauveur, Numa veut faire connaître à Cézanne les heureuses découvertes qu'il y a faites.

Le premier maître d'œuvre dont le nom soit connu, c'est Pierre Cappellet (ou de la Chapelle). Le mercredi 5 août 1442, l'archevêque de Nicolaï passe avec Cappellet des accords en langue provençale pour la bâtisse de la chapelle de Saint-Mitre, « si Dieu le permet ». Voici nos deux anciens amis dans la chapelle de Saint-Mitre, derrière le maître-autel. Devant l'admirable tableau où Mitre de la Roque, entouré de sa femme et de ses sept enfants, a fait représenter, dans le décor de l'Aix du xve siècle, le martyre de son saint patron. Puis, les voilà devant ce qui reste de la chapelle de Notre-Dame, dont l'architecte fut Gabriel de Sallicibus, originaire de Côme en Lombardie, domicilié dans la rivière de Gênes. « Ce travail, dit Numa, devait être achevé dans le délai d'un an, pour le prix de 900 florins, trente salmées de blé annone et trente meitreras (milleroles) de vin, mesure d'Aix (environ 1.500 litres). » Le chapitre avait de bonnes vignes à Puy-Ricard, non loin du bastidon de Célony.

Au soleil de la place, les deux vieillards s'attardent devant le porche. Cézanne sait le nom du fustier de Toulon qui sculpta les portes de bois. Bien souvent, il s'y est arrêté pour obliger le mendiant poète Germain Nouveau, qui ne se veut plus qu'*Humilis*.

M. Emile Bernard, descendant des Lauves avec P. Cézanne, a noté : « Nous sortîmes de la ville après avoir

passé devant la cathédrale ; là je lui avais dit : « Ces saints m'ont parlé de vous. » — Oui, me répondit-il, je les aime bien. C'est un vieux tailleur de pierres d'ici qui les a faits, voici longtemps ; il est mort. » Cézanne faisait allusion aux restaurations que la révolution avait rendu nécessaires.

— Sais-tu l'histoire du portail ? demanda Numa.

— Dis-la moi.

— Par une délibération en date du 11 décembre 1471, le chapitre métropolitain, s'associant au désir de l'archevêque Olivier de Pennart, décida d'affecter à cette œuvre le quart de ses revenus pendant quatre ans. L'archevêque, de son côté, s'engagea à fournir 1.000 florins dans les mêmes conditions.

» Connais-tu le martyrologe d'Andon, manuscrit du xve siècle, qui se trouve à la Méjanes ? Dans une note marginale de la copie de 1318, il est indiqué que la première pierre du portail fut posée le 30 janvier 1477 par l'archevêque Olivier, qui plaça un écu d'or sous la dite pierre. Dans cette note, tu verrais aussi que Léon Alveringena, du diocèse d'Arles, devait exécuter ce travail jusqu'au-dessous des statues des douze apôtres, destinées à orner les niches du bas. Et depuis ce point jusqu'au sommet, la besogne devait être faite par Pierre Soqueti.

» Par un acte du 4 novembre 1500, Soqueti s'engage à achever le travail, suivant le plan de maître Léon, lapiscide d'Arles.

» Le travail sera fait en pierre de Calissanne. Le chapitre fournira un tour, des cordes, un petit chariot à deux roues. Soqueti recevra 1.500 florins, et en outre cinq salmées de blé par an et deux quarterons de vin. Les dîmes prélevées sur les récoltes fourniront les grains et vins. Soqueti mourut sans avoir pu achever le travail. Cependant, il avait achevé le groupe de la Transfiguration qui ornait le tympan, les prophètes et les anges qui régnaient le long des arceaux, les statues des douze apôtres, la Madeleine et Maximin, enfin

la vierge, la charmante Vierge d'Aix, qui est placée sur le trumeau de la porte.

— Quelle magnifique tranche du moyen âge tu me donnes là, mon ami !

— Hélas ! les massacreurs ont détruit les statues. Seule la Vierge a survécu. Quant à l'Archange saint Michel, qui n'est pas du ciseau de Soqueti, il eut la vie sauve, tu ne sais pas grâce à quoi ?

— ?

— C'est parce qu'on l'avait coiffé du bonnet phrygien.

— La précaution de Frago à Grasse.

— Et de Joseph Sec à Aix.

— Aimes-tu ce Soqueti ?

— Ah ! certes.

Et Numa Coste de célébrer l'ancien tailleur de pierres qui a donné cette haute image du sentiment maternel : « Soqueti est un talent original, procédant directement de la nature, comme la plupart de ces maîtres inconnus qui, durant le moyen âge, préparaient obscurément le triomphe de l'Art français ».

Et tous deux de s'éloigner, parlant du moyen âge, de ses ouvriers et de ses saints. Numa Coste et Cézanne se serrèrent les mains ; ils ne devaient plus s'entretenir de choses d'art ou d'amitié.

La ferveur zoliste de Numa excédait Cézanne, capable d'une crise d'émotion à la mort de l'auteur de l'*Œuvre*, mais qui avait repris le dessus. En 1906, on inaugurait un buste de Zola par Solari (le Mahoudeau de l'*Œuvre*) à la bibliothèque Méjanes ; ce buste surmontait une vitrine qui contenait les manuscrits des *Trois Villes*, légués par l'écrivain à sa ville natale. Numa Coste à cette occasion prononçait un discours gonflé de souvenirs et d'émotion. Ce fut la dernière fois qu'il parut en public. Le pauvre Numa souffrait d'une maladie de cœur qui l'oppressait. Et avec cela, il voulait achever son immense travail sur la Cathédrale Saint-Sauveur. Il se tuait à la peine. Ses querelles de polémiste l'avaient

usé. Le brave homme s'éteignait dans sa maison d'Aix, place de l'Archevêché, le dernier regard vers le mur romain de Saint-Sauveur, le 10 juin 1907.

Un an donc après Cézanne, Numa Coste mourait. C'était au seuil de l'été 1907. Sa vieille mère devait lui survivre et mourir centenaire dans le bel hôtel de la place de l'Archevêché, en face Saint-Sauveur.

Les journaux de la ville et de la province saluèrent le citoyen qui s'en allait. *L'Union Républicaine*, dont il avait été le premier rédacteur, écrivit : « Il fut l'ami de Cézanne, avec lequel il avait fait dans ses premières années quelques jolis essais de peinture. » Et ce fut tout pour le peintre. Le politique local fut mieux traité ; le journal républicain ajoutait : « Numa Coste fut aussi un sincère républicain dont la foi politique ne se trouva jamais en défaut. Fidèle à son idéal, il est mort avec ses convictions premières. » Mais l'*Union Républicaine* disait aussi le grand labeur des dernières années du bon Numa. Numa avait entrepris dans ces derniers temps la chronologie de l'église métropolitaine Saint-Sauveur. Il avait fait à ce sujet de nombreuses et intéressantes recherches à la Méjanes et dans les archives communales. Et quand il sentit sa fin prochaine, il disait tristement son chagrin de ne pouvoir achever l'œuvre.

L'immense manuscrit, par disposition testamentaire, est allé à M. Maurice Raimbault, le félibre et archiviste, qui se doit de publier ce vaste travail.

Tous les journaux aixois consacrèrent des articles au digne homme qui s'en allait et dont l'acte de décès portait : « Coste Numa, homme de lettres, 64 ans, rue de Saporta, 26. » Homme de lettres ; à l'état civil, Cézanne était connu comme « propriétaire ».

De tous les adieux, aucun n'a l'accent de celui de M. Edouard Aude, dans le *Mémorial d'Aix*. Le savant conservateur de la Méjanes qui, un an auparavant, avait consacré une nécrologie émue à Paul Cézanne dans le même

journal sous la signature *Sextius le Salyen*, saluait le pieux historien de la cathédrale. « Le boulanger qui est au coin de la place de l'Archevêché, écrivait M. Aude, me disait qu'il avait vu, de longues années durant, Numa Coste, matin et soir, rentrer chez lui, et que jamais Numa Coste n'avait manqué de jeter un regard attentif sur les pierres du mur à grand appareil, du mur romain qui va de la petite porte de Saint-Sauveur à la porte du cloître. Il me semble que le caractère de notre pauvre ami se peut tout entier déduire de cette observation. »

M. Aude, résumant cette claire existence, disait : « Numa Coste était fils d'un agriculteur. Il reçut une instruction dont sa merveilleuse intelligence sut rapidement combler les lacunes. Toujours et partout il se montra profondément attaché à ses origines, foncièrement provençal dans le bon sens du mot, je veux dire sans rien de l'exagération, de l'emphase et de la superficialité qui, pour certains des nôtres, semblent être les qualités maîtresses de la race. Du Méridional il eut toutes les souplesses d'esprit, toute la curiosité, toute l'ingéniosité. Dès le début, il s'affirma bien armé pour la lutte, prompt à l'attaque, et jamais en retard pour la riposte, trouvant toujours le mot juste, le mot parfois cruel. Ce fut un vrai journaliste mettant au service de ses convictions le moyen de s'exprimer, amoureux de la vérité, inébranlable dans ses opinions, n'hésitant pas à dire toute sa pensée. » Edouard Aude terminait par ce trait : « Il sera impossible à quiconque voudra parler de notre pays de faire abstraction de ses travaux si exactement documentés. Peut-être, en raison de cette dispersion même, serait-il permis aux historiens futurs d'utiliser ces matériaux sans indiquer à qui ils en sont redevables ; cela est arrivé du vivant de Numa Coste. Actuellement, on pourra encore moins se gêner. » On ne se gêna pas en effet...

Numa Coste ne voulu pas de discours sur sa tombe. Une messe fut dite par les soins de sa vieille maman, de son frère et de ses sœurs, le jeudi 20 juin, à 9 heures, à la cathédrale

Saint Sauveur. Et dans cette métropole où pria Cézanne et à laquelle le bon Numa donna trente ans de travail solitaire et inédit, la prière chrétienne monta pour la paix de son âme.

MARCEL PROVENCE.

J.-H. ROSNY AINÉ
ET LE MERVEILLEUX SCIENTIFIQUE

—

> L'Univers serait une bien pauvre chose s'il était vrai que la science humaine pût en atteindre plus qu'une fraction infinitésimale.
>
> J.-H. ROSNY AINÉ, *Pensées errantes*.

J.-H. Rosny aîné est à la fois le philosophe et le poète du Pluralisme. Sans relâche, il dénonce la vaine passion de l'Unité qui envoûta les meilleurs esprits du XIXe siècle et il célèbre la diversité infinie des choses. Si l'on ignore assez souvent les essais philosophiques qu'il a publiés (1), on connaît du moins les romans qui leur composent de si poétiques illustrations (2).

Pour J.-H. Rosny, il n'existe point deux feuilles semblables, ni deux gouttes d'eau, ni deux atomes, et les êtres diffèrent aussi irréductiblement en qualité qu'en quantité. L'Hétérogénéité est la loi suprême de notre monde. Comme aussi de l'Univers ; car s'élevant de l'infinitésimal de l'atome, où il s'est rencontré avec Jean Perrin, jusqu'à embrasser un Espace que l'effort des savants distend vertigineusement, J.-H. Rosny aîné renouvelle de la façon la plus inattendue la conception leibnizienne de l'univers plein. Le

(1) *Le Pluralisme* ; essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des Phénomènes (sous le pseudonyme J. H. Boex-Borel), 1909. — *Les Sciences et le Pluralisme*, 1922.

(2) *Les Xipehuz*, 1887. *Le cataclysme*, 1888. *La Légende sceptique*, 1889. *La contrée prodigieuse des Cavernes*, 1896. *Les Profondeurs de Kyamo*, 1896. *Un autre monde*, 1898. *L'épave*, 1903. *Les Femmes de Setnê*, 1903. *Nymphée*, 1909. *La Mort de la Terre*, 1912. *La Force mystérieuse*, 1914. *L'énigme de Givreuse*, 1917. *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle*, 1924. *L'Assassin surnaturel*, 1924. *Les Navigateurs de l'Infini*, 1925. Cf. aussi : *Vamireh*, 1892. *Les Origines*, 1895. *La guerre du Feu*, 1911. *Le Félin géant*, 1920. *La Terre noire*, 1924. *Le Trésor dans la Neige*, 1925.

de répugne au principe fondamental de raison suffisante; ais tandis que le philosophe de la *Monadologie* arrive 1 dernier lieu au monisme, intégrant toutes les séries ıénoménales dans ce terme général : Dieu, Rosny pos- le l'hétérogénéité absolue des systèmes. Une infinité de ondes dissemblables coexistent, emplissant l'étendue, et otre monde est parmi eux comme un chiffre dans une sé- e illimitée.

Ne savons-nous pas aujourd'hui que les atomes n'oc- ıpent qu'un milliardième du volume apparent de la ma- ère, de même que notre soleil et la ronde inlassable des anètes n'occupent qu'une très petite partie de l'Espace que averse jusqu'à nous le tremblotement pâle des constella- ons ? S'il y a place pour une infinité d'Univers, pourquoi existeraient-ils pas ? Si notre substance n'est qu'une mo- dlité de l'éther ou de l'énergie, pourquoi serait-elle la ule ?

J'ai toujours pensé qu'il y avait partout une infinité de coexis- ıces, que là où nous ne voyons qu'un soleil et des planètes, il y les milliards, des trillions de systèmes différents les uns des tres, qui s'entre-traversent, comme si chaque système était un r néant pour les autres. (*Le Trésor dans la neige.*)

La Création n'est pas si pauvre que notre science isse l'embrasser tout entière ; nous sommes devant elle mme ces appareils qui ne saisissent qu'une note dans le ncert mélodieux des ondes. De tous côtés, la réalité dé- rde notre connaissance. La Vie flue en formes innom- ables et fugitives que remplacent sans cesse des formes uvelles, et chaque monde s'acheminant suivant son thme propre vers un inaccessible devenir, l'Univers est ns le perpétuel enfantement du Futur.

Pluralisme des Etres dans notre monde, pluralisme des ondes dans l'Espace : telle est la clef qui ouvre d'inépui- bles richesses à la méditation du savant ou à l'imagina- n de l'artiste. Savant et artiste, l'auteur des *Xipehuz* a ansposé en fictions romanesques ses théories abstraites.

Sans méconnaître combien lui fut précieuse la collabo ration d'un frère que l'on dit aussi érudit que lui, il permis d'attribuer au seul J.-H. Rosny aîné les romans merveilleux scientifique qui sont dans la dépendance si é dente de la cosmogonie pluraliste. La même pensée em les essais philosophiques et anime les récits d'aventur là sèche et une, ici vivante et parée d'une affabulation d matique.

Et voici se lever, à l'appel du maître, le cortège formes fantastiques, des Xipehuz crépitants de leur électrique et des Mœdingen insaisissables ; voici se dress par delà les millénaires, les races disparues et surgir, d grande matrice du Possible, les nouveaux règnes et autres mondes.

§

Ce n'est qu'au prix de nombreux essais et d'incessa perfectionnements que la nature réalisa les Formes vivan actuelles et particulièrement la Forme humaine, dont l' parente homogénéité résulte d'un long travail d'élimi tion.

Notre espèce a dû se présenter, à l'aurore des âges, n comme un tronc unique poussant des ramifications toujo plus différenciées, mais comme un bosquet dont les essen variées tendent à l'unité sous la pression continue de la lection.

D'autres circonstances eussent imposé à nos ancêtres u autre stucture et d'autres mœurs. La *Guerre du Feu* n montre comment les Hommes-sans-Epaules, chassés plaines et des forêts, refoulés vers les lourds marécage les eaux souterraines, se sont accommodés de ce nouvel bitat ont modifié leurs habitudes et acquis de nouvea instincts. Dans les *Femme de Setnê* et dans *Nymph* J.-H. Rosny a décrit les mœurs d'Hommes-Batracie adaptés depuis des millénaires à la vie aquatique. Certa anthropopithèques ont pu préluder à une humanité t

férente de la nôtre ; des races se sont éteintes. S'abannant à la mélancolie des régressions, les Mangeurs de rs descendirent vers l'animalité, tandis que grandissait umanité splendide de *Vamireh*.

L'influence des milieux fut décisive. Quelque contrée où vie était facile incitait à la mollesse la horde qui s'y inslait ; ainsi les Lémuriens que rencontra Aoùn, le héros *Félin géant*, étaient demeurés si primitifs à cause ıne existence abondante. Souvent, au contraire, la dite tint les énergies en éveil et, sur la savane où la vie est le, les grands dolichocéphales blonds perfectionnèrent r industrie et leur art.

Chaque race eut ainsi son rythme propre d'évolution, de tout temps voisinèrent les civilisations les plus difféıtes. Côte à côte progressent ou rétrogradent, sur la terre éolithique du *Félin géant*, les Lémuriens, les Hommes Poil bleu, les Chelléens et les Kzamms dévoreurs ommes, les Wahs décadents et la collectivité triomante des Oulhamr.

La contemporanéité des forces, des faunes et des civiıtions les plus diversement évoluées est pour le philoso-e-romancier un habituel sujet de méditation et un thème ımatique fécond.

En la personne de son héros favori Alglave, il s'est nné à lui-même le plaisir de découvrir, en des coins core inexplorés de la planète, des hommes de la Préhisre taillant délicatement le silex près des mammouths privoisés et des lions-tigres redoutables (3). Ce sont des smes qui, sur la terre africaine comme dans les neiges Nord canadien, ont isolé du reste du monde des comrtiments quaternaires et les ont clos d'une barrière de ntagnes.

Sous Thoutmès III, roi de Thèbes, l'Égyptien Setnê a contempler les formes étranges des Dragons aban-

3) *Le Voyage. Le Trésor dans la Neige.*

donnés par les âges jurassiques dans les marais de
Mésopotamie (4).

L'Australie ne perpétue-t-elle pas une végétation seco
daire ? Au fond des forêts vierges, les gorilles mâch
les mêmes embryons d'idées qu'aux jours où naiss
l'homme (5).

En pleine France contemporaine, l'héroïne de la *Te
noire* devient la prisonnière d'un clan qui conserve le ty
pur et les traditions des ancêtres préceltiques. Et cela n'
pas plus étonnant que de trouver sur le continent américa
à côté des laboratoires les plus modernes, les dernières t
bus de Peaux-Rouges.

Le spectacle des primitifs est pour nous un tonique. No
orgueil s'exalte à mesurer depuis les commencements
chemin parcouru.

Les Blancs sont aujourd'hui les maîtres de la Terre
ils usent avec une sévérité coupable d'une victoire
pourrait bien n'être qu'éphémère. Peut-être les civili
portent-ils en eux-mêmes, dans l'hétérogénéité de leur êt
un ferment de déchéance. Leur conscience, enrichie
l'effort immense des générations, rasssemble sous une ap
rente unité des éléments dangereusement dissemblab
Le moi enveloppe en une synthèse instable un vérita
pluralisme psychologique. Des personnalités multiples
habitent en nous, qui généralement collaborent dans
respect d'une féconde hiérarchie, mais qui aussi parf
s'opposent et se combattent.

On sait que Miss Beauchamp offrait à ses observate
plusieurs personnalités alternantes. Frédéric Maldar est
prises avec un moi hostile élaboré par sa conscience, e
devient le propre assassin de son double (6).

Depuis des siècles, l'occultisme développe un effort p
raliste, multipliant les Vies autour de l'Homme, trans

(4) *Les Femmes de Setné.*
(5) *Les Profondeurs de Kyamo.*
(6) *L'Assassin surnaturel.*

grant les âmes dans une pluralité de corps. Rosny, par scrupule de positiviste peut-être, lui a rarement demandé la matière d'un roman ; tout au plus a-t-il écrit dans la *Jeune Vampire* l'histoire d'une réincarnation. Préférablement, il imagine des créatures hors de toute expérience et de toute tradition, et volontiers il donne à ces créatures la prééminence sur l'homme.

Pourquoi certains êtres ne nous disputeraient-ils pas un jour la Terre ? La suprématie de notre Espèce fait l'étonnement de l'écrivain. L'homme est-il donc l'aboutissement des enchaînements animaux par lesquels la nature perfectionna les formes ? Est-il bien seulement le dernier venu du règne protoplasmique ? Ne serait-ce pas plutôt l'oiseau, comme le pense René Quinton (7) ?

Précisément, voyez planer, sous la nuée violette, les chauves-souris géantes de la *Contrée prodigieuse des cavernes*. Elles ont domestiqué les autres bêtes et elles se nourrissent de leur sang avec une modération intelligente. Alors que le Primate a évolué si magnifiquement, l'Oiseau s'immobilisera-t-il en son actuelle morphologie ? Ses organes ne sont pas inaptes au langage articulé et les descendants de nos Rapaces offriront peut-être aux derniers hommes une face humaine (8). Au cours d'un merveilleux *Voyage* (9), des explorateurs rencontrent des éléphants qui commandent à des hommes primitifs, et ceux-ci trouvent naturel d'obéir à un animal intelligent, adroit et puissant.

La nature impose des différences, mais point de hiérarchie. Le végétal lui-même, asservi aujourd'hui par nous et par l'animal, pourra prendre sa revanche, à moins qu'il ne l'ait déjà en quelque région inexplorée comme celle où pénètre l'Américain Hareton Ironcastle (10). Savant et curieux comme J.-H. Rosny lui-même, Ironcastle découvre un continent soumis à la volonté mystérieuse des Plantes.

(7) René Quinton : *L'eau de mer*, milieu organique, 1904.
(8) *La Mort de la Terre.*
(9) *Le Voyage* dans l'*Épave.*
(10) *L'Etonnant voyage de Hareton Ironcastle.*

Des Mimosées qui disposent d'une énergie accélératrice alourdissent et paralysent les êtres à distance. Elles savent coordonner leurs efforts et leur volonté implacable est pure de tout caprice. Sur cette terre vivent, respectueux des lois de la Plante, des reptiles au sang chaud et des créatures comparables à l'homme par l'intelligence, mais d'une constitution différente.

Encore cette flore et cette faune ont-elles des analogies avec notre flore et notre faune, mais dans quel règne classer les *Xipehuz* qu'une tribu du bronze rencontre aux portes de l'Asie dans sa migration ? Cônes bleuâtres ou strates gris, les Xipehuz portent une étoile éblouissante et leur puissance vient des charges électriques qu'ils condensent. Les hommes luttent contre eux, pour la maîtrise de la planète et ils l'emportent enfin. Mais triompheront-ils toujours ?

La volonté obscure de la Terre peut favoriser dans l'avenir le développement d'un nouveau règne (11). Une mécanique prodigieuse prolongera la lente agonie de l'Espèce, traquée dans d'étroites oasis par la disparition de l'eau. Des cataclysmes répétés briseront enfin toute résistance, et sur le sol aride s'épandront les fluorescences mauves des Ferro-Magnétaux. Ces créatures métalliques s'élèveront peu à peu à la splendeur d'une conscience qui reflètera leur état magnétique, jusqu'à ce qu'elles cèdent elles-mêmes au minéral, dont l'avènement se pressent dans la vie mystérieuse des cristaux.

De la diversité infinie du monde nos sens grossiers ne perçoivent qu'une partie. Notre œil ne capte ni l'infrarouge, ni l'ultra-violet, ni ces radiations par lesquelles pourrait se révéler le monde des Mœdingen et des Vuren. Les Mœdingen sans épaisseur qui peuplent l'*Autre Monde* rampent à la surface des corps inertes, mais ils traversent directement la matière vivante ; parfois ils s'accouplent en d'étranges combats où le vainqueur absorbe la force du

(11) *La Mort de la Terre.*

incu. Au-dessus palpite la splendeur des Vuren qui se
placent par dispositions rythmiques. Et ces êtres vivent,
ccroissent et meurent à nos côtés sans qu'aucun contact
nous les signale.

Sur d'autres planètes, la Vie a pu revêtir d'autres formes
core et cette hypothèse a obsédé quelques philosophes.
uart Mill, l'un des fondateurs ou des précurseurs du
ıralisme, écrivait :

Dans ces parties reculées des régions stellaires où les phéno-
nes peuvent être différents de ceux que nous connaissons, il
ait insensé d'affirmer hardiment l'empire de la loi de causalité
ssi bien que celui des lois spéciales, reconnues universelles
la Terre.

Même sur la Terre, la matière pourrait subir d'autres
s que les nôtres. Ainsi, le plateau de Tornadres se soumet
riodiquement aux énergies du système stellaire dont il est
taché (12). Tandis que les plats d'argent se teintent d'é-
raude et qu'une lourde densité électrique enveloppe les
es, des forces passent dans un chuchotis de voix, la
uté ruisselle aux profondeurs de l'Impondérable, un
de sang pâle noie le zénith et les plantes dressent vers
space des aigrettes de flammes.

La planète Mars offrit à ses premiers explorateurs trois
tes de Vie (13). Dans la zone tempérée, des plantes
issent qui rappellent nos champignons et nos lichens ;
animaux subissent, comme ici les nôtres, l'impérieuse
de la faim. Les Terrestres reconnurent même dans les
podes de véritables hommes, intelligents et sociables; et
prirent plaisir à leur compagnie quoiqu'ils eussent un
isième pied, des mains en conque et un visage sans nez
luisaient six yeux.

Mais vers les Pôles et l'Equateur pullulent les masses
égulières des Zoomorphes qui ne révèlent à la dissection
une structure intérieure, aucun organe apparent, rien

2) *Le Cataclysme.*
3) *Les Navigateurs de l'Infini* dans les *Œuvres Libres* de décembre 1925.

que des vacuoles vides de tout liquide dans un tissu spo gieux.

Et chaque nuit s'éveille, dans l'atmosphère raréfiée la planète sœur, la symphonie lumineuse des Ethéra Des colonnes doucement phosphorescentes tracent des seaux nuancés de vert, de bleu et de violet. Des formati brillantes y circulent; des points et des filaments scintill et sans cesse montent, descendent, s'entre-croisent.

Parfois des rais pâles réunissent des Ethéraux, et les r tures et les reprises de ces rais suggèrent un langage les vibrations impondérables remplaceraient nos on lations sonores.

Il est vraisemblable que les Univers qui emplissent l'I pace sont tantôt d'une indifférence et d'une perméabil mutuelles à peu près complètes, tantôt susceptibles d'a plus ou moins profondément les uns sur les autres. I interactions sont probables, souvent si ténues qu'el échappent à notre observation ; mais on peut les imagi très graves et parfois catastrophiques. Quand par exem la *Force mystérieuse* traverse notre monde, *notre* lumi est malade. Le violet et le bleu du spectre s'altèrent, tan que le rouge s'avive. Les combinaisons chimiques sont s pendues ou modifiées et les hommes, troublés dans l économie interne, oscillent d'une exaltation pathologiqu une dépression mortelle. Puis le danger s'éloignant, énergies neutralisées reparaissent et une terrible crise carnivorisme secoue l'humanité.

Des travaux récents et assez imprévus — de Daniel B thelot et Gaudechon entre autres — ont établi le rôle t important de la lumière dans certains processus chimiq et la réversibilité de quelques actions. Le même mois q paraissait la *Force mystérieuse*, le savant Jean Perrin, da une note à l'Académie des Sciences, proposait de rappor toute activité chimique à une émission ou à une absorpti de radiations lumineuses.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule hypothèse ingénieuse q

J.-H. Rosny ait filmée dans son roman. Le monde qui filtre au travers du nôtre l'ensemence de nouveaux organismes d'une haute complication. Chacun englobe un groupe d'hommes et d'animaux terrestres que réunissent des lignes de force et superpose délicieusement aux moi individuels une conscience collective. Mais ces êtres, dont la substance dépourvue de toute masse se résout sans doute en énergies stabilisées, ne peuvent vivre dans un milieu essentiellement différent de leur milieu d'origine et ils s'évanouissent sans laisser de traces.

§

Qui donc exprimait la crainte que la science n'étouffât au cœur des modernes l'instinct divin de la poésie ? Ces pages du plus extraordinaire roman d'imagination sont d'une extrême densité scientifique et soulevées cependant par un soufle de lyrisme et d'épopée. Peu de science éloigne de la poésie, pourrait-on dire, mais beaucoup de science y ramène.

L'aube sera-t-elle moins divine à l'âme et aux sens, pour savoir la gamme des rayons, pour pressentir les potentiels variant avec la lumière et la chaleur, la fabrication d'électricité liée à la formation et à l'évanouissement des nuages, pour se sentir vivre dans le courant de forces indéfiniment nuancées et s'abandonner au songe de le connaître davantage(14) ?

Bien loin de dissiper tout mystère, la science éveille de nouvelles questions, de nouvelles énigmes. Elle est une lumière qui croît, mais autour d'elle s'élargit proportionnellement le halo de l'inconnu, et le mystère est chaque jour plus profond et plus multiple.

J.-H. Rosny a dû bien souvent souhaiter de vivre la merveilleuse légende de Luc et de s'abîmer dans l'évocation de la *Physiologie planétaire*, de la *Vie bipolaire* et de la *Pénétration cérébrale*.

Je ne sais rien de plus déconcertant et de plus formida-

(14) *La Légende sceptique.*

ble que ces pays de la *Légende Sceptique* où Luc perçoit le « tissu physiologique » des mondes, les tremblements éthériques portant d'astre en astre des réactions vitales, où il anime l'inanimé de toute l'intensité d'une exaltation intérieure qui rappelle Plotin sans le répéter, où il imagine un repos trouvé dans le renversement de polarité de nos énergies, où il pressent l'éclosion d'un nouveau sens phono-électrique d'une finesse exquise.

Par la suite, J.-H. Rosny devait abandonner le ton de prophète inspiré pour étudier sous forme de fictions dramatiques quelques-uns des problèmes les plus importants de la physique et de la biologie.

Certes, d'autres écrivains ont cherché dans la science une pâture à leurs chimères ; mais tandis que Villiers de l'Isle-Adam glisse vers l'occultisme, que Poe et Maurice Renard soignent principalement l'intrigue, que Wells est obsédé par la politique et la sociologie, le romancier de la *Mort de la Terre* et des *Xipehuz* traite le merveilleux scientifique pour son intérêt propre, comme un genre indépendant trouvant en lui-même sa fin.

Sollicité à la fois par une imagination éminemment créatrice et par la curiosité des connaissances positives, par la poésie et par l'érudition, avec un goût extrême pour la philosophie et la faculté de transposer des idées abstraites en récits vivants, J.-H. Rosny aîné ne devait se réaliser pleinement que dans ses œuvres de merveilleux préhistorique ou scientifique.

A la vérité, il doit moins aux sciences exactes qu'à la métaphysique. Le Pluralisme, en brisant le cercle de l'Absolu et de l'Unité, libère les contingences possibles, tout le probable et le devenir, suggère l'illimité de l'inconnaissable. Les récits de Rosny ne sont jamais les rebondissements de ses lectures savantes aux échos de son imagination ; les romans n'ont pas été conçus pour vulgariser la doctrine, ni la doctrine pour étayer les romans. La pensée de l'auteur s'extériorise tantôt sous une forme et tantôt sous une autre,

toujours aussi significative et spontanée. C'est ainsi que les *Xipehuz* se révélèrent brusquement à lui, alors qu'il contemplait d'un pont de Londres les grisailles de la Tamise.

Une seule fois, dans l'*Enigme de Givreuse*, il a utilisé, pour rajeunir la vieille fiction des Ménechmes, une possibilité de la physique moderne qui pressent la dissociation de l'atome. Ce n'est pas sa manière habituelle, il dédaigne généralement d'exploiter les découvertes récentes ou imminentes de ses contemporains et se soucie moins d'une vraisemblance particulière et immédiate que d'une probabilité générale et transcendante.

D'autres auteurs, un Jules Verne, un Wells, supposent qu'un problème technique est résolu, qu'une invention est réalisée, qu'une hypothèse est vérifiée... Les Hommes ont trouvé le sous-marin, construit un canon qui crache un boulet dans la lune, ils ont isolé une substance opaque à la gravitation ou découvert un aliment provoquant la croissance illimitée des êtres... Quelles en seront les conséquences ? L'œuvre est alors un effort logique pour construire l'avenir en prolongeant les courbes du présent. Le romancier devance son époque, mais demeure sur le même plan.

Sans effort, J.-H. Rosny aîné imagine, hors de toute expérience humaine, des Etres et des Formes. Les Sélénites de Wells sont de gros insectes et ses Martiens sont voisins de nous ; mais les Xipehuz, les Ferro-Magnétaux, les Zoomorphes et les Ethéraux ne s'apparentent à rien de connu et le plateau de Tornadres obéit à d'autres énergies que les nôtres. Seul l'effort d'un Lobatchevsky ou d'un Riemann pour créer des géométries non euclidiennes est comparable à celui d'un Rosny, construisant avec les données de la métaphysique pluraliste dans le monde de la fantaisie.

Quel autre romancier eut le don d'animer des Etres qui ne fussent pas à l'image et ressemblance de l'homme? L'esprit de Rosny s'accorde au rythme des pulsations cosmiques,

il sème et anéantit les races, il fait et défait les univers, il a peuplé le vide effrayant de l'espace. Son œuvre a la sereine grandeur des révélations. En d'autres temps, les peuples l'eussent écouté comme un prophète et les générations se fussent transmis le mystère surprenant de la multiplicité des Mondes et des Formes !

JEAN MOREL.

UN PRÉCURSEUR
DE LA « FUITE DES PLOMBS »
DE JACQUES CASANOVA

—

Il y a une trentaine d'années, c'est-à-dire à une époque
les trouvailles dans les boîtes de bouquinistes n'étaient
s encore devenues très rares, nous avons eu la bonne
rtune d'acquérir, au prix dérisoire de 1 fr. 50, un très
téressant petit volume de 263 pages, reliure du temps,
titulé : *Les aventures de Joseph Pignata, échappé des*
risons de l'Inquisition de Rome, Imprimé à Cologne
ez Piere (sic) *Marteau, 1725.*

Les investigations auxquelles se sont obligeamment livrés
usieurs bibliophiles et bibliographes pour identifier cet
vrage sont restées infructueuses. En dernier lieu, M. Gi-
ud-Badin, expert de la Bibliothèque nationale, éditeur
Bulletin du Bibliophile, nous écrivait :

Mes recherches sur votre petit volume n'ont donné aucun ré-
ltat, et je crois pouvoir vous affirmer que vous n'en trouverez
signalement nulle part. C'est donc une petite rareté.

Tous les Bibliophiles savent que la firme Pierre Marteau
Pierre du Marteau (que nous croyons imaginaire), a été
uvent empruntée au XVIIe et au XVIIIe siècles par les impri-
eurs hollandais pour leurs publications en langue fran-
ise.

C'est aussi en Hollande, selon toute probabilité, que les
ventures de Pignata ont été imprimées (d'ailleurs avec
nombreuses fautes typographiques). L'auteur ne sachant
s le français, l'impression de sa relation n'a pu être faite
e sur une version de l'italien, œuvre d'un traducteur

qui, visiblement peu familiarisé avec les finesses de no
langue, s'est surtout attaché à rendre « le mot pour mo
comme le fait entendre l'éditeur dans son préambule.

Quoi qu'il en soit, cet écrit, par sa simplicité, sa naïve
son incorrection même, revêt un indéniable caractère d'a
thenticité et de sincérité.

Une curieuse réunion de coïncidences l'apparente
quelque sorte, à certains égards, à un autre écrit égalem
rarissime en édition originale, la fameuse *Fuite des Plom*
de Jacques Casanova, ouvrage à la vérité très supérieur
point de vue littéraire, mais non pas sous le rapport de l'
térêt dramatique et de la vraisemblance (1).

§

J'avais, raconte Pignata, autrefois eu l'honneur de servi
Rome, en qualité de secrétaire, plusieurs Cardinaux qui s
morts, pour mon malheur. Le premier était le Cardinal Ba
donna, Vénitien (2) qui me laissa en mourant une pension
gère suffisante pour me faire subsister sans être à charge à p
sonne. Le Cardinal Gastaldi, qui est le dernier que j'ai se
étant mort, M. Pietro de Gabrielli, avec lequel j'avais dep
longtemps beaucoup de familiarité, m'offrit sa table et sa mai
sans que cela m'obligeât à autre chose qu'à lui tenir compagn
Il me promit même que, quand il s'avancerait aux honneurs
la Cour de Rome, il m'avancerait aussi.

(Pignata occupait évidemment quelque degré inférieur
la cléricature.)

Un demi-siècle plus tard, le jeune Casanova, revêtu d
quatre ordres mineurs, — et, hâtons-nous de le dire, f
différent du pieux Pignata au point de vue de la morali
— est également au service d'un cardinal romain, et no

(1) Réimprimé par la maison Bossard, Paris, 1922. Introduction et no
par Ch. Samaran.

(2) Issu d'une ancienne maison patricienne, créature du Pape Clémen
(1670-1675). Etait auparavant Procureur *par mérite*. (Amelot de la Hous
Histoire du Gouvernement de Venise, 1675, pp. 165 et 645.)

rit, lui aussi, l'espoir de parvenir aux honneurs de la carrière qu'il a embrassée... pas pour longtemps du reste.

Je passai environ deux ans dans la maison de M. de Gabrielli, poursuit Pignata. Il y venait quelquefois des gens savants ; on s'y entretenait sur diverses matières de philosophie, mais on ne tombait que rarement sur celles de la religion, et quand on le faisait, c'était un certain abbé nommé Antonio Oliva qui les entamait toujours. Il arriva, par un malheur inopiné, que plusieurs d'entre nous furent accusés comme hérétiques à l'Inquisition de Milan par Francesco Pitchelli, à qui on avait donné le sobriquet de *Checco falegnane* (3), parce qu'il était le fils d'un menuisier, homme d'ailleurs de si méchante vie qu'il avait mérité d'être pendu pour assassinat. La déposition qu'il fit à Milan eut à Rome tant de force contre nous que, l'un après l'autre, jusqu'à neuf ou dix que nous étions trouvés dans une de ces conversations dont j'ai parlé, nous fûmes mis en prison.

. . . .

... Au bout de 22 mois nous fûmes jugés, et si nous fûmes renvoyés absous de l'excommunication, la sentence ne laissait pas de nous condamner à une prison perpétuelle.

Cette sentence nous consterna. Car le plus vieux de nous, (excepté l'abbé Oliva) n'avait pas plus de 32 ans (4).

Par peur persistante du Saint-Office, Pignata, au dire de l'éditeur, s'est toujours refusé à préciser l'accusation portée contre lui ; mais certains indices, entre autres la tournure mystique de sa fervente dévotion, autoriserait peut-être à supposer qu'il avait été poursuivi comme partisan plus ou moins avéré de la doctrine du célèbre Jésuite espagnol Molinos (5), alors très répandue en Italie.

(3) Checco, diminutif de Francesco ; falegnane, menuisier.

(4) Pignata s'évade le 9 novembre 1693 après 4 ans et plus de captivité (p. 65). Son arrestation remontait par conséquent aux environs de l'année 1689 (Pontificat d'Alexandre VIII, 1689-1690).

(5) Né en 1627. Se fixa à Rome et y fut longtemps directeur de consciences. Il publia en 1675 un livre de piété, *la Guide Spirituelle*, où il enseignait un quiétisme qui fut trouvé dangereux. 68 propositions de ce livre furent condamnées par le pape Innocent XI (1676-1688). L'auteur fut jeté en prison en 1685 ; il y mourut en 1696. Les 68 propositions de Molinos ont été réfutées par Bossuet.

En 1755, Casanova est mis sous les Plombs par ordre des Inquisiteurs d'Etat. Son arrestation était motivée principalement pour *disprezzo publico della Santa Religione.*

Tous deux sont âgés de 30 ans environ au moment de leur emprisonnement.

§

Dans la geôle des Inquisiteurs romains et dans les cachots des Inquisiteurs d'Etat, de singuliers augures qui, sans doute, avaient pénétré leur projet d'évasion, prédiront aux prisonniers, en langage mystérieux, le prochain recouvrement de leur liberté. Au Saint-Office, un énigmatique prêtre français, et Molinos lui-même, avec qui Pignata — peut-être à titre d'ancien disciple — avait contracté dans la prison une liaison secrète et intime. Sous les Plombs, un confesseur jésuite dont la prophétie se trouvera confirmée par un vers extrait de l'*Orlando furioso*.

Ces prédictions ne laisseront pas d'impressionner les deux prisonniers et de les raffermir dans les crises de doute et de découragement qui, à certains moments, menaceront de paralyser leurs efforts.

Si je n'avais pas fait attention au vers de l'Arioste, observe Casanova, je ne me serais peut-être pas sauvé.

Par contre, sans la prédiction du prêtre français que nous mentionnons plus loin, le malheureux compagnon de fuite de Pignata n'eût peut-être pas abandonné maladroitement la corde qui le soutenait en escaladant le mur du Saint-Office, et n'eût pas fait la chute où il devait nécessairement se tuer ou du moins s'estropier.

Il y a dans l'histoire générale, ajoute judicieusement Casanova, beaucoup d'événements qui ne seraient jamais arrivés s'ils n'eussent pas été prédits.

Chez les deux prisonniers, même ingéniosité et même audace dans la préparation et dans l'exécution de leur périlleuse entreprise.

Pignata s'évade dans la nuit du 9 au 10 novembre 1693, Casanova dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1756.

Mais, alors que le Vénitien profite de la connivence plus ou moins active de son geôlier, Pignata, pour se tirer de la prison du Saint-Office, n'est favorisé par aucune aide intérieure ou extérieure, en dehors de la coopération purement matérielle de son compagnon de captivité.

D'autre part, tandis que les Inquisiteurs d'Etat se désintéressent de la poursuite du fugitif des Plombs, — ce que, du reste, il n'apprendra que beaucoup plus tard, — Pignata, pendant 8 mois que dure sa course errante avant d'atteindre la Hollande (4 juin 1694), risque à chaque pas, surtout dans sa fuite émouvante à travers les Etats de l'Eglise, d'être découvert malgré ses déguisements, et de retomber entre les mains de ses persécuteurs (6). Dans ce cas, pour lui point de pardon : « le cachot avec un poids de deux cents livres au pied, et deux cents coups de bâton chaque jour », punition que la cruelle alternative où le plaçait l'accident survenu à son compagnon le portait sans doute à exagérer quelque peu : fuite sans délai, ou réintégration inévitable dans les prisons du Saint-Office.

§

Parmi les concordances que le rapprochement des deux relations fait apparaître, la plupart résultent évidemment de la similitude des conditions où se trouvaient les deux prisonniers. Mais, on ne peut méconnaître que, dans la *Fuite des Plombs*, plusieurs de ces concordances ressemblent plutôt à des réminiscences du récit de Pignata qu'à des rencontres fortuites.

(6) Signalement de Pignata donné aux archers lancés à sa poursuite : « plutôt petit que grand, plutôt gras que maigre, de poil blond, le teint blanc, âgé de 33 ou 34 ans, en habit d'ermite fait de couvertures de laine blanche, ayant sur lui une tabatière d'argent, un étui de ciseaux aussi d'argent, une bague avec une tête de mort qui a deux petits diamants dans l'orbite des yeux... »

En voici quelques-unes.

PIGNATA
page 28.

Ayant quelque liberté de parler aux prisonniers par les fenêtres, j'eus un jour un assez long discours avec *Don François Paget*, prêtre français, homme qui passait pour très savant, et parlait parfaitement bien six langues : m'ayant fort regardé, il me dit qu'à en juger par les lignes de mon front, je ne devais pas demeurer encore longtemps en prison, et que si j'essayais de sortir, tout me réussirait, mais qu'au contraire si Alphonsi mon bon ami (et compagnon de chambre) s'y exposait il courrait le risque de se casser une jambe. J'estimais fort le savoir de Paget, mais je n'avais garde d'ajouter foi à ces sortes de discours.

. . . .

CASANOVA
(2e édition Bossard)
page 120.

... Un jésuite vint me confesser... il trouva bon de me faire plusieurs remontrances avant que de me donner l'absolution.... J'aurais réfuté tout si, habile dans son métier, il n'eût pas eu le talent de m'étonner.... par une espèce de prophétie qui m'imposa : *Puisque, dit-il, c'est de nous que vous avez appris la religion que vous professez, exercez-la comme nous vous l'avons appris, et sachez que vous ne sortirez jamais d'ici que le jour dédié au Saint votre protecteur.*

Page 52.

(Molinos) me demanda dans un de ses billets.... un peu de fil noir avec une aiguille pour raccommoder ses bas de laine qui étaient troués.

Je lui préparai tout pour le dimanche suivant, que je le mis dans la manche de ma robe de chambre, et, en le lui donnant avec un billet, il m'en donna un autre qu'il avait tout prêt. Dès que je fus dans ma chambre je le lus, et fus étonné d'y trouver ces mots : *Vous avez voulu me consoler avec*

Le plus grand soulagemen[t] qu'un homme qui est dans la pein[e] puisse avoir est celui d'espére[r] d'en sortir bientôt... L'homme de[venu] impatient et faible parvien[t] à croire que l'on puisse par quel[que] moyen occulte découvrir c[e] moment... Tel était l'esprit de ceu[x] qui consultaient jadis les oracle[s] tel est l'esprit de ceux qui inte[r]rogent encore aujourd'hui les c[a]bales, et qui vont chercher c[es] révélations dans un verset de [la] Bible ou dans un vers de Virgil[e]

beaucoup de bonté, en ce que je vous ai demandé, je veux vous consoler à mon tour; la consolation que j'ai à vous donner est de vous dire que dans peu de temps vous serez délivré de vos misères et jouirez de la liberté.

...Le lendemain je répondis à Molinos par un autre billet en ces termes : je vous rends très humbles grâces, monsieur, de la consolation que vous me donnez en me faisant espérer une prochaine délivrance, soit que cela vous vienne par inspiration, ou simplement parce que vous me souhaitez ce bien... mais si c'est que vous ayez entendu cela de quelque autre, je n'ose pas y faire fond, et je dis à cet égard *omnis homo mendax*.

Je lui donnai ce billet en allant à la messe et en même temps il m'en donna un autre qu'il avait tout prêt, en ces termes : *Je sais que vous me demanderez de qui je puis avoir été averti que vous ne tarderiez guère à recouvrer votre liberté, mais il faut que vous l'espériez sans vous inquiéter davantage.*

En effet, au bout d'environ trente jours, je me trouvai hors de prison.

ce qui a rendu si célèbre les *sortes virgilianæ* dont plusieurs auteurs nous parlent.

(Casanova aurait pu ajouter : voir *Pantagruel*, Livre XII, chapitre XII.)

. . . .

...... J'ai couché une courte question dans laquelle je demandais à une intelligence que je supposais dans quel chant de l'Arioste se trouvait la prédiction du jour de ma délivrance. Après cela, j'ai formé une pyramide à rebours, composée des nombres résultant des paroles de mon interrogation, et avec la soustraction du nombre 9 de chaque couple de chiffres, j'ai trouvé pour le dernier nombre le 9, et j'ai cru que dans le neuvième chant il y avait ce que je cherchais. J'ai suivi la même méthode pour savoir dans quelle stance se trouvait cette prédiction, et j'ai trouvé le nombre 7, et curieux de savoir enfin dans quel vers de la stance se trouvait l'oracle, j'ai reçu l'I. J'ai d'abord pris entre mes mains l'Arioste avec le cœur palpitant, et j'ai trouvé que le premier vers de la septième strophe du neuvième chant était : *Fra il fin d'ottobre e il capo di novembre....* Ce fut positivement au son de la cloche de minuit du trente et un d'octobre que je suis sorti de là... Ce bonheur m'est arrivé dans le jour de la Toussaint, jour de la fête du saint mon protecteur, car, s'il y en avait un, il devait se trouver ce jour-là.

Page 39.

Le quinzième d'août... nous fîmes du plus profond de nos cœurs une ardente prière à Dieu, afin que sa Providence nous illuminât et nous conduisît dans un si pressant besoin,... et le même soir, ayant renouvelé cette même prière, je la continuai avec la même ferveur dans le lit, et je me recommandai au Saint-Esprit afin d'en être bien inspiré dans une occasion si importante. Et, de sens rassis il me vint en pensée comme si on me disait : *Pourquoi songes-tu à rompre une muraille si épaisse, et non pas plutôt le haut de la voûte.* Je réfléchis sur cet avis comme venu du ciel et me représentai qu'effectivement en perçant la voûte du plancher de notre chambre, nous pourrions monter dans la chambre qui était au-dessus, dont les fenêtres sans grilles donnaient justement dans la rue.

Après cela, tout plein de joie, je sautai hors du lit et allai éveiller mon ami, qui dormait de bon cœur. Je lui dis : Que me donneras-tu, Philippe (Alphonsi), si dans deux heures de temps je te tire du Saint-Office? Tu es fou, me dit-il encore à demi assoupi, laisse-moi reposer sans m'importuner avec tes rêveries. Ecoute-moi (lui répliquai-je), ce n'est pas un songe que ceci, c'est plutôt une inspiration divine. Tu sais qu'au-dessus de ton lit est le milieu de la voûte, et comme les voûtes les plus épaisses dans leur milieu n'ont que deux pieds, nous la pouvons rom-

Page 149.

J'ai observé que l'archer qui donnait des coups de barre ne frappait jamais sous le plafond. Cette observation me fit en peu de jours enfanter le projet de sortir par là.

pre en deux heures de temps... Tu ne raisonnes pas mal, me dit alors Alphonsi, et il commença de m'écouter de toutes ses oreilles, et à réfléchir à son tour qu'*en perçant la voûte en haut, où il faisait fort sombre, nous percerions dans un endroit où les geôliers ne portaient jamais leur imagination.*

Page 49.

En me promenant un jour, et rêvant aux moyens de trouver un instrument assez fort et si nécessaire à la perfection de notre ouvrage, j'allai par hazard jeter les yeux sur un endroit de nos chambres où il y avait eu autrefois une porte, et j'aperçus de gros gonds de fer attachés et soudés avec du plomb, qui étaient demeurés dans la muraille ; je dis aussitôt à Alphonsi : nous cherchons bien loin ce que nous avons bien près... où est cela (me dit-il,) ? le voilà (lui dis-je) en lui montrant les gonds. Il est vrai (me dit-il) ces gonds-là nous seraient bien propres, mais le moyen de les arracher de l'endroit où ils sont ? De cela (lui dis-je) laisse-moi le soin ; quand j'y devrais laisser un bras, malgré toute la peine qu'ils pourraient me faire, je les ferai sortir de leur trou. Je commençai donc à détacher la chaux tout à l'entour avec la pointe des ciseaux... et ensuite je soufflai dessus du vinaigre avec ma bouche, ce qui avança admirablement mes travaux, de sorte qu'au bout de trois jours j'eus un des gonds entre les mains.

Page 39.

...Le gardien... nous dit que nous pouvions nous promener dans le galetas pour la demi-heure qu'il lui fallait pour faire servir les autres prisonniers... J'ai vu sur le plancher... une espèce de verrou tout droit, gros comme mon pouce et long plus d'un pied et demi...

Page 103.

Un matin mes yeux s'étant arrêtés sur le long verrou de fer qui était sur le plancher avec d'autres vieux meubles, je l'ai pris et porté dans mon cachot en le cachant sous mon habit.

Page 125.

...J'ai versé dans une concavité une bouteille de fort vinaigre que j'avais, et le lendemain, soit l'effet du vinaigre, soit une plus grande patience de ma part, j'ai vu que je

Page 64.

Je cousis les draps de lit l'un à l'autre afin de gagner du temps et que tout fût prêt la nuit, de sorte que nous n'eussions plus rien à faire que de couper les draps en deux, et les coudre bout à bout afin de les rendre par ce moyen assez longs pour la hauteur de 80 pieds que nous avions à descendre. *Tout cela fut achevé en moins de quatre heures.*

Page 65.

J'avais préparé deux lettres, l'une adressée au Pape et à la Congrégation, l'autre au Révérend Père Commissaire et à son compagnon. Dans la première, je suppliais Sa Sainteté et la Sainte Congrégation de daigner me pardonner mon attentat. Je leur représentais qu'ayant plusieurs fois demandé par charité quelque peu d'élargissement pour respirer, au lieu de m'octroyer cette grâce on m'avait resserré, et que pendant quatre ans et plus de détention, ayant été mille fois tenté par le Diable de me défaire moi-même (comme cela était arrivé à d'autres), plutôt que de me laisser réduire à cette funeste extrémité, j'avais imploré

viendrais à bout (de pulvériser le ciment qui unissait les petits morceaux de marbre du terrazzo).

Page 201.

J'ai employé 4 heures à couper en long tous les draps de lit que j'avais, essuie-mains, serviettes, couvertures et matelas ; en mettant ensemble toutes ces longueurs, je me suis vu maître de cent brasses de corde très forte.

(Cent brasses, c'est-à-dire cent longueurs de bras, soit environ $100 \times 55 = 55$ mètres ou 165 pieds. Or, la hauteur du Palais ducal n'est que de 84 pieds, voir *Mercure de France*, 1er septembre 1912, p. 901. Dès lors, à quoi bon une corde de 165 pieds ?)

Page 210.

J'ai demandé au moine (Balbi) du papier, une plume et de l'encre... et voici la lettre que j'ai laissée à Soradaci (son codétenu).

« Nos Seigneurs les Inquisiteurs d'Etat doivent tout faire pour tenir par force dans une prison un coupable. Le coupable, heureux de n'être pas prisonnier sur parole, doit tout faire pour se procurer la liberté. Leur droit a pour base la Justice, celui du coupable a la Nature. Tout comme ils n'eurent pas besoin de son consentement pour l'enfermer, il ne peut avoir besoin du leur pour se sauver. Ja-Ca, qui écrit ceci dans l'amertume de son cœur, sait qu'il peut lui arriver le malheur qu'avant qu'il soit hors de

la miséricorde de Dieu afin qu'il m'assistât, et me donnât la force et le courage d'entreprendre de me sauver au péril évident de ma vie. Je protestais que je ne m'y étais déterminé par aucun chagrin contre notre Sainte Mère Eglise, ni par aucun doute sur la foi catholique et romaine, mais pour revoir encore un jour avant que de mourir la lumière du Soleil, que la nature ne refuse pas aux plus vils et plus misérables vers de la terre. Ma seconde lettre était pour prier le Père Commissaire et son compagnon, comme gens bien informés des misères du lieu où nous étions, d'avoir la bonté de parler en ma faveur et de regarder avec pitié la résolution d'un désespéré qui s'exposait à une des plus dangereuses entreprises du monde; de permettre qu'on rende à un homme qui avait soin des affaires de mon frère, tous mes livres et mes meubles, et de faire dire douze messes à mon intention de l'argent qu'on avait de reste à moi; de payer deux mois à mon barbier (quoique depuis ce temps-là il ne m'eût pas fait la barbe), de donner deux têtons à chacun des trois geôliers pour boire à ma santé, (le têton valait à peu près 30 sous de France), et autres choses semblables dont je ne puis bien me souvenir... Je laissai ces deux lettres sur la Bible.

l'Etat, on le rattrape et on le reconduise entre les mains de ceux mêmes dont il fuit le glaive, et dans ce cas, il supplie à genoux l'humanité de ses généreux Juges à ne vouloir pas rendre son sort plus cruel en le punissant de ce qu'il a fait, forcé par la raison et par la Nature. Il supplie qu'on lui rende, s'il est repris, tout ce qui lui appartient et qu'il laisse dans le cachot qu'il a violé. Mais s'il a le bonheur de parvenir à se voir libre hors de l'Etat, il fait présent de tout ce qu'il laisse ici à François Soradaci, qui reste prisonnier parce qu'il craint les dangers auxquels je vais m'exposer, et qu'il n'aime pas comme moi la liberté plus que la vie. C... supplie la vertu magnanime de LL. EE. de ne pas contester à ce misérable le don qu'il lui fait. Ecrit à minuit, sans lumière dans le cachot du comte Asquin, le 31 octobre 1756. »

J'ai donné cette lettre à Soradaci en l'avertissant de ne pas la donner à Laurent (le geôlier), mais au Secrétaire lui-même.

Au reste, il n'est pas supposable qu'en 1744, alors qu'il vivait dans les milieux ecclésiastiques, Casanova n'ait pas eu vent de l'étrange et exceptionnel événement survenu le 9 novembre 1693 au Saint-Office, et que, mis sur la piste de

la relation publiée en 1725, il n'ait pas eu la curiosité d'en prendre connaissance là où il était certain de la trouver, c'est-à-dire à la Bibliothèque du Vatican. A cet égard, nulle difficulté, puisque le jeune attaché au Secrétariat du Cardinal Acquaviva avait obtenu du pape Benoît XIV la permission de lire tous les livres défendus (7), au nombre desquels figurait sans aucun doute le petit volume imprimé chez le soi-disant Pierre Marteau.

§

En définitive, supposé que Casanova se soit inspiré de la relation de Pignata lorsqu'il rêvait aux moyens de s'échapper de la geôle des Inquisiteurs d'Etat, on ne saurait évidemment lui en faire un grief, et pour notre compte nous n'y verrions aucun motif de modifier l'opinion que nous avons eu naguère l'occasion d'exprimer sur la véridicité de la *Fuite des Plombs* (8). La conclusion serait peut-être un peu différente, s'il était prouvé que le Vénitien n'a eu connaissance du récit de son devancier qu'entre 1756 et 1788.

32 années se sont écoulées entre l'évasion de Pignata et l'impression de ses aventures.

Ce n'est également qu'au bout de 32 ans qu'a paru la *Fuite des Plombs*.

Bien que Casanova ait allégué, pour motiver sa publication, la fatigue résultant d'un récit oral sans cesse sollicité et recommencé, il est plus que probable, étant donné l'état de ses finances en 1788, qu'un pressant besoin d'argent a été pour beaucoup dans sa détermination.

Peut-être le pauvre évadé du Saint-Office, en livrant sa relation à un éditeur, a-t-il obéi lui-même à une semblable nécessité.

J.-F. ADNESSE.

(7) *Mémoires*, Ed. Garnier, t. I, p. 288 ; Ed. de la Sirène, t. I, p. 226.
(8) *Mercure de France*, 1er septembre 1912, p. 89.

SUR LE QUAI WILSON[1]

—

VI

L'étude du Protocole qui se poursuivait dans les commissions, la discussion du rapport de M. Politis à l'Assemblée, arrachaient chaque jour Morchaud aux préoccupations de son amour. Mais, le soir venu, il y courait de toute l'ardeur de son désir exaspéré par l'étreinte de la veille.Magda possédait un génie de la volupté qui, dans chaque plaisir, laissait entrevoir à ses amants le raffinement nouveau de l'ivresse suivante.

Ne pouvant se rencontrer ni à l'Hôtel de Russie, ni à la Villa de Florissant, ils se retrouvaient dans de discrets hôtels de deuxième ordre, dans des auberges des environs que l'hiver faisait désertes, quelquefois plus loin, à Lausanne, à Evian, à Annecy. C'était alors des heures folles de passion et de géniales luxures, nerfs tendus, sans paroles, rués tous deux dans une allégresse sensuelle comme pour l'épuiser avant qu'elle ne s'évanouît.

Chose étrange, Morchaud s'appliquait beaucoup plus que Mme Rocco-Montès à garder le secret de leurs amours. Il tremblait plus qu'elle à l'idée qu'on pût connaître leur liaison, tenant essentiellement à sauvegarder la dignité, l'intégrité morale de la fonction dont il était investi. Il lui arrivait même de se reprocher aigrement de compromettre la pureté de sa mission. Mais il eût éprouvé les mêmes scrupules auprès de la maîtresse la plus innocente et la moins inquiétante. Des terreurs même de la première soirée, sur les turpitudes du mé-

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 665 et 666.

nage d'aventuriers il ne restait dans son esprit que quelques appréhensions. Sans doute ne se sentait-il pas avec sa maîtresse sur un terrain très sûr, auprès d'une amante de tout repos. Sans doute pressentait-il, derrière la façade de son luxe et la comédie de sa vie, un présent si louche et un passé si trouble qu'il préférait s'abstenir de l'interroger. Il se refusait même habilement à écouter les allusions qu'elle tentait d'y faire, comme si elle désirait se libérer d'un mensonge tacite. Naturellement, par le jeu ordinaire du hasard, depuis qu'il était son amant, de toutes parts on lui dévoilait les secrets de la divine Batangaise, on lui établissait la statistique de ses amours, on lui précisait les turpitudes de son mari sans qu'il voulût rien croire, rien admettre, décidé qu'il était, par une lâcheté dont il était conscient, à rejeter sur le compte de la calomnie tout ce qui pouvait ternir l'or de son idole et, par là même, préciser ses inquiétudes.

Un soir, il fut très troublé. Sa maîtresse arriva au rendez-vous avec un retard qui l'inquiéta :

— Mon mari, lui expliqua-t-elle, a pris la nuit dernière la forte culotte au cercle. Il a fallu trouver de l'argent...

Ces mots d'habitués de tripots sonnèrent douloureusement pour lui, dans cette bouche adorée. Il demanda :

— Combien?

— Cent mille.

Elle était soudain devenue tout à fait canaille et s'exprimait avec les termes, l'accent d'une femme entraînée à ces émotions.

Elle ajouta :

— Plus un sou à tirer de Batang avant d'avoir formé la Société d'exploitation et obtenu l'admission à la S. D. N.

Quand elle fut partie, il éprouva un malaise intolérable à penser qu'elle se prêtait à la triste besogne de

découvrir les prêteurs pour trouver, — à quels prix! — un aliment au vice de son mari.

« Bast, se disait Morchaud, quand les angoisses happaient son esprit, du moment que je ne me mêle pas à leurs affaires, un homme n'est jamais très compromis parce qu'il couche avec une jolie femme! »

Raisonnement assez bas, assez lâche, mais qui le rassurait par sa simplicité.

Pourtant, à mesure que les travaux de la cinquième Assemblée approchaient de leur terme, l'enthousiasme de Morchaud pour le Protocole arrivait souvent à reléguer au second plan jusqu'à ses joies amoureuses.

Il eut un avant-goût du triomphe prochain, et la certitude aussi que sa part occulte de collaboration n'était pas méconnue, à un dîner qui fut donné, deux jours avant la clôture des travaux, en l'étude d'un avocat genevois, représentant du canton à Berne. La froide réserve dans laquelle s'enfermait l'aristocratie financière genevoise à l'égard des illustres hôtes de la cité, son éloignement hautain, avaient frappé le Conseiller national Rigalier. Puisque les gens de la rue des Granges se refusaient à ouvrir leurs salons et leurs parcs aux hommes d'Etat réunis à Genève, il importait de ne pas laisser partir quelques-uns d'entre eux sans leur offrir la politesse d'une cordiale hospitalité.

Rigalier avait d'abord résolu d'offrir son dîner à bord de la maison flottante qu'il avait lancée sur le lac et qui, ancrée dans le port, intriguait tant les étrangers, délicate fantaisie de poète, matière à de si pures et à de si intenses émotions qu'on s'étonnait qu'elle demeurât unique sur cette eau de rêve.

Il avait renoncé à ce projet à cause du nombre de ses invités et des difficultés que sa cuisinière eût rencontrées à œuvrer pour tant de convives. Son étude, d'ailleurs, était un fort beau décor pour une réception d'apparat. Les deux fenêtres s'ouvraient au troisième

étage de la maison qui donne à la fois sur la Place du Lac et sur le Grand Quai. On y découvrait le spectacle mouvant des deux ponts principaux de Genève, le courant rapide du Rhône s'évadant du lac, la rade, dont le saphir était coupé par le sillage laiteux des vapeurs petits et grands, les quais enfin, les bouquets d'arbres des parcs lacustres.

Le cabinet, complètement démeublé, enserrait entre ses murs tendus, rouge et or, de soie empire, entre ses bibliothèques, entre ses vitrines peuplées de précieuses porcelaines, une table somptueuse où se jouaient cristaux, fleurs, candélabres, argenteries, parmi la blancheur des linges, avec des fruits choisis au milieu du pastel des délicats petits fours.

Le maître de céans recevait ses hôtes dans le cabinet voisin, et leur y offrait le Porto. La nuit d'octobre était douce. Par les fenêtres ouvertes, les yeux s'emplissaient du jeu des lumières électriques et de l'eau, les oreilles du bruissement de la chute du Rhône au pont de la Machine.

Morchaud trouva les dix invités déjà au complet. Maître Rigalier, à mi-voix, dans l'embrasure d'une porte, lui énuméra les qualités, les titres et le rôle de quelques-unes des personnalités à qui il ne l'avait pas encore présenté. Surtout il lui fit valoir ce qu'il y avait de nouveau et de réconfortant dans cette réunion qui eût paru, dix ans auparavant, impossible à réaliser. Personne n'aurait osé imaginer un tel spectacle en 1914 :

— Voyez-vous, là-bas, près de la bibliothèque... C'est un lord anglais, propriétaire de quatre châteaux, d'une écurie de courses et de trois meutes... Eh bien! l'interlocuteur auquel il s'adresse sur un mode si amical, c'est un ancien mineur polonais... Et là, dans les deux fauteuils côte à côte, un socialiste ardent et un représentant de Mussolini. Avouez que...

Rigalier fut enlevé par un délégué danois. Mais quatre,

cinq, six mains se tendaient vers Morchaud. Les phrases enivrantes s'entrecroisaient :

« Admirable travail... Rapport remarquable... C'est votre œuvre... C'est vous qui avez mis le Protocole debout... Succès assuré... Unanimité... »

Déjà Morchaud, quoiqu'il dégustât avec une orgueilleuse jouissance ces échos d'avant gloire, était isolé vers la cheminée, incendiée d'un beau feu de bûches, en tête à tête avec Wah-Phon-Yang. Vieux Céleste bien connu de toute l'Europe politique, quoique converti au christianisme, il était attaché à la Légation de la République chinoise à Londres. Sa philosophie souriante et désabusée, sa longue et profonde expérience, son intelligence rapide de Cantonnais lui avaient réservé une situation spéciale à la S. D. N. On aimait à le consulter et, à défaut des conseils qu'aucun des délégués n'eût sollicités, on se plaisait à recueillir son opinion toujours clairvoyante, bienveillante et élégamment exprimée :

— Monsieur Morchaud, fit-il de sa voix où la gravité se mêlait à un zézaiement un peu las — et il fixait le jeune homme derrière ses lunettes d'écaille, — monsieur Morchaud, votre rôle est déjà grand parmi nous. Personne encore dans les bureaux n'avait réussi à s'imposer aussi vite que vous. C'est à un homme important que je m'adresse : permettez-moi de vous ouvrir les yeux, à vous, nouveau venu, sur une situation de fait. Elle peut, un jour ou l'autre, causer la ruine d'une situation qui, je le sais, vous est chère comme à moi.

— Je vous écoute bien volontiers, répondit Morchaud, tout de suite conquis par l'autorité et la douceur de l'homme ridé, grisâtre, clignotant, mais dont il devinait la prodigieuse agilité de pensée.

— La S. D. N., continua celui-ci, a commis la plus grande des erreurs et — est-il besoin de le dire? — je ne me place guère en l'en accusant au point de vue de mon

pays : quelle folie de prétendre réunir la majorité des peuples du monde entre ses bras encore débiles...

— Vous avez tort et raison, interrompit Morchaud. Il est certain que...

— Me permettez-vous de dessiner plus exactement ma pensée devant vous? L'Europe, peut-être, — je dis « peut-être » — est mûre pour la paix. Mais on ne parvient à cette maturité qu'en passant par des siècles et des siècles de guerres et d'horreurs. Sur les divers continents, toutes les nations n'en sont pas encore là. Un exemple : il éclatera un jour un formidable conflit Asie-Amérique qui ne se dénouera que par les armes, soyez-en sûr, parce que les Etats-Unis n'ont pas encore atteint leur saturation guerrière. Ils en sont encore au stade où l'on jette volontiers son épée dans la balance. Pourtant, avant d'éclater le conflit du Pacifique sera, c'est certain, porté devant la S. D. N. par nous, Chinois, ou par les Japonais qui sommes partie au Covenant. En admettant que les droits de notre race soient reconnus, ce qui est encore douteux en supposant que la S. D. N. ose prendre parti contre les Amériques, que vaudra sa décision? Comment sera-t-elle imposée? Qui lui donnera force de loi? La S. D. N. crèvera, je vous le dis en vérité, de cette question où son autorité sera bafouée et son impuissance manifeste. De cette question et... de quelques autres du même goût qui vont se poser dans le monde...

— Avant que le conflit ne se dresse, protesta Morchaud les Etats-Unis auront peut-être adhéré au Pacte, ou la Société des Nations aura acquis une puissance matérielle et morale telle que...

— Hypothèses! Mais pensez-vous que les fondateurs de la S. D. N. n'auraient pas été mieux inspirés tout de même, en limitant son action à l'Europe, en lui assignant le but unique de la coordonner, de l'organiser, de l'unifier... en vue du formidable choc de races qui se prépare? Une S. D. N. européenne pouvait être le Comité de Salut

public du vieux monde le jour proche — c'est un Asiatique qui vous parle cette fois — où l'Asie et l'Afrique se lèveront contre lui. C'était restreindre singulièrement ses ambitions, certes. Mais c'était les réduire à la mesure de la sagesse. Ce point de vue est si exact que, malgré tout, malgré les prétentions universelles de la Société des Nations, c'est l'instinct européen qui, en somme, en dépit d'elle-même, prévaut dans son sein. Sans la force obscure de cet instinct, comment expliqueriez-vous cette injustice sans nom : l'immense Asie, grouillante de nations, agitée d'un réveil formidable et pleine des germes de l'avenir depuis que la Chine en a été évincée, l'année dernière, n'est représentée au Conseil que... par le seul titulaire japonais! La S. D. N., je le répète, eût dû être strictement européenne pour vivre et pouvoir agir... du moins en commençant.

Les toasts, au dessert, vibrants de confiance dans l'avenir du Covenant, calmèrent un peu les inquiétudes que l'argumentation serrée du Chinois avait versées dans l'âme de Morchaud. Dautant qu'il n'y fut oublié par personne et qu'on promit à l'œuvre, à *son* œuvre, un succès prodigieux et certain.

Oui, prodigieux! Et qui mettait fin aux angoisses, aux énervements qui l'assaillaient depuis qu'on discutait son ouvrage : quelques heures après ce dîner, le Protocole était voté à l'unanimité par l'Assemblée. Et, passant en trombe, pressés de sauter dans leurs trains et de se disperser vers toutes les capitales du monde, les délégués et tous ceux qui touchaient de près ou de loin à la S. D. N. prirent la peine et le temps de complimenter Morchaud, dont on n'ignorait pas la part active de collaboration dans la nouvelle charte humaine.

Genève se vida en quelques heures, les drapeaux furent amenés, les rues devinrent tout à coup trop larges, les halls d'hôtels retombèrent dans le calme morne, les cafés et les pâtisseries furent comme éberlués de se retrouver

déserts... La Réformation ferma ses portes, ses volets, se replia dans le silence. Coïncidence, deux jours après la dernière séance de l'Assemblée, le ciel, sur la Cité abandonnée à elle-même, pâlit, peu à peu se fit gris, bas; la rade s'endormit presque subitement, bateaux amarrés à leur poste d'hiver sur des eaux ternes et plombées; les oiseaux du bas-lac, annonciateurs de la mauvaise saison, commencèrent à se réfugier à l'abri des jetées; les premières brumes se mirent à rôder çà et là, escortées des premiers froids. Tout s'enfonça dans une lividité glacée.

Morchaud, malgré la griserie de son succès et les joies d'une liaison qui croissait quotidiennement en intensité passionnelle, s'affaissa soudain, comme si le mouvement de la session, son animation, ses fêtes, ses intrigues, ses discours avaient été les supports de la sensibilité surmenée. Il lui sembla que ces fuites de délégués dans toutes les directions, ces trains bondés, ces files d'autos emportaient la substance et la matière vivante du Protocole, l'éparpillaient sinistrement et que le grand Acte, vidé, allait s'endormir du sommeil de la Cité.

L'hiver, quoiqu'il n'eût rien d'effrayant pour lui dans les circonstances où il l'affrontait, le glaçait moralement. Il en éprouvait mille sensations désagréables. Bêtement, mais réellement, la première fois qu'il sentit en entrant dans le hall du Palais qu'on avait allumé le chauffage central, il se prit à avoir moins confiance dans son œuvre. Heureusement que, ce matin-là, pour l'arracher à sa dépression nerveuse, il reçut la visite de Mme Matthews, une femme éminente, attachée à une œuvre de Coopératives intellectuelles féministes et retenue à Genève par d'importants rendez-vous au Quai Wilson. La conversation s'engagea sur un tout autre sujet que celui qui amenait Mme Matthew.

— Je m'adresse à vous, monsieur Morchaud, bien que vous sachant antiféministe...

— Vous vous trompez, madame, je suis féministe, mais d'une autre façon que vous-même.

— Je suis heureuse d'être renseignée plus équitablement sur votre compte et de ne pas me trouver en face d'un adversaire.

— Il serait criminel, continua-t-il, à l'heure où l'humanité bat le rassemblement de ses forces, de nier, de méconnaître la valeur de la Femme. Faites-moi l'honneur, madame, de croire que je n'ai jamais pensé autrement.

— N'est-ce pas? C'est un premier point acquis. La valeur humaine de la Femme est égale à celle de l'homme. Nous sommes d'accord.

— Assurément... Valeurs égales. Mais valeurs différentes. La raison et l'intelligence, qui sont l'apanage de l'homme, ne sont ni les seuls moyens de connaissance, ni des moyens en eux-mêmes supérieurs à la sensibilité, propriété bien personnelle de la femme. Etant donné que les deux sexes perçoivent le monde suivant deux modes personnels, leur activité doit nécessairement se diriger vers des buts spéciaux. Le foyer a plus à gagner à la sensibilité qu'au cerveau. C'est pour cela que je suis partisan des droits civils, de tous les droits civils à la femme. La conduite de l'Etat, au contraire, est pure affaire intellectuelle, ce qui fait que je ne suis pas partisan pour elle des droits politiques. Non que je veuille enfermer strictement la femme à son foyer, non. Les temps de la claustration sont révolus : la femme a droit à toutes les charges, à tous les postes, à toutes les responsabilités, à toutes les carrières où l'intuition est la meilleure directrice de l'action. De même, dans le domaine de la création, c'est-à-dire dans le domaine de l'art, je crois que la femme, plus intelligemment et, surtout, plus sincèrement préparée, surprendra un jour par l'abondance et la beauté de ses œuvres. Je ne crois pas qu'elle donne jamais un grand critique ou un

grand philosophe. Où pensez-vous voir là la moindre trace d'un antiféminisme qui serait complètement contraire à mon vrai sentiment? Et je ne vous parle ici que de la femme, être social; je vous surprendrais bien si je vous dévoilais ce que je pense de la femme, être humain. Ceci dit, madame, je suis à votre disposition. Que désirez-vous de moi?

Morchaud s'engagea à recommander le groupement de Mme Matthews à la Section des bureaux internationaux.

Cette conversation dissipa son spleen. Il possédait en lui une puissance d'exaltation qui se déclanchait aussitôt qu'il frôlait un autre enthousiasme.

D'ailleurs, au déjeuner, à l'hôtel de Russie, une bonne nouvelle l'attendait : Dawson lui fit signe de s'approcher de sa table :

— L'appartement est libre! Nous pouvons emménager demain.

C'était un vieil et charmant appartement genevois que celui où s'installèrent les deux célibataires, rue des Alpes : alcôves chaudes et confortables, placards, commodes, murs épais. L'ameublement en était vieillot, suranné, mais plaisant, d'inspiration « Louis-Philippe ». On était bien assis sur les chaises spacieuses et dans les fauteuils larges; les tables étaient puissamment plantées : les lits vastes, épais, moelleux et fournis d'édredons à l'ancienne mode. Il y avait sur le rebord des fenêtres des coussins brodés de laines, bien fournis et multicolores, qui permettaient de s'asseoir confortablement, aux cheminées des chenets, des soufflets...

Les deux locataires s'occupèrent pendant huit jours de rendre leur logis un peu plus moderne. Ils reléguèrent une partie des meubles dans le vaste grenier, louèrent des divans, installèrent un éclairage nouveau, achetèrent des coussins surprenants, beaucoup de coussins, des étoffes audacieuses, ils parvinrent à faire du salon — qui, avec la salle à manger, leur était

commun — une pièce assez troublante et qui évoquait plutôt la présence dans l'appartement d'une actrice que de deux jeunes hommes. L'antichambre et la salle à manger furent, elles aussi, transformées de fond en comble. Leurs prédécesseurs leur avaient légué un domestique lucernois et une parfaite cuisinière savoyarde.

Morchaud, le jour où il prit possession de son logis de la rue des Alpes, sentit que quelque chose de fixe s'introduisait enfin dans sa vie et qu'il s'embarquait pour être heureux. Surtout le décor le ravissait parce qu'il lui paraissait tout à fait convenable pour y recevoir Mme Rocco-Montès. Plus d'hôtels meublés, plus d'auberges, plus de hasards. L'entrée de la maison était une voûte qui servait de passage pour gagner le square et correspondait à un autre passage qui s'ouvrait sur le quai du Mont-Blanc. Sa maîtresse pouvait donc s'y engager sans risquer de se compromettre. Il s'était réservé la chambre qui donnait sur le jardin, loin du tapage des tramways et des claksons de la rue. Il lui plaisait, le matin, en s'habillant, de voir, par les fenêtres et autour des maigres arbustes des buissons, la vie mesquine et réduite de cette sorte de Cité s'organiser : ateliers de tailleurs, cartonnières, blanchisseuses, photographes, gosses encore mal éveillés. Piaillements, bruits des eaux déversées, secouage des tapis, interpellations de logis à logis...

Ah ! quel frilottement de sa chair, quels spasmes de son cœur, la première fois qu'il attendit Magda chez lui, — dans la chambre qu'il avait parée pour leurs amours ! Il était ému comme aux jours du Lac Vert. Plus ému peut-être, car il lui semblait que son amour se casait enfin, se classait, s'établissait pour durer toujours. Il entoura cette réception de fleurs, de fumée d'encens, de bonbons et de vingt puérilités : pantoufles marocaines, pyjama de soie, eaux de toilette sensationnelles...

A l'impression délicieuse de confortable qu'il éprouvait et qui se répandait sur toute sa vie, se mêlait pourtant

une amertume qui ne quittait pas sa pensée : les lettres de Duvillier, depuis quelques semaines — l'ingénieur étant parti en Amérique — étaient devenues plus brèves et plus rares encore et les nouvelles d'Arlette avaient, à l'exception de quelques cartes postales insignifiantes, presque complètement cessé.

Il démêlait mal l'essence de son malaise.

Souffrait-il d'être ainsi brutalement coupé de sa vie antérieure et retranché de l'existence sentimentale qu'il s'était constituée à Paris? Réclamant pour lui seul le privilège de se détacher aisément des autres, était-il atteint dans son orgueil et blessé d'avoir été si vite oublié? Ou bien, y avait-il, au fond de son angoisse, une réelle douleur de cœur : le chagrin de la rupture devenue plus définitive qu'il ne le souhaitait, l'impossibilité de continuer à distance une intimité amoureuse qui lui tenait plus à cœur qu'il ne l'avait cru ?

D'ailleurs, la mélancolie qu'il éprouvait à voir la figure un peu triste d'Arlette s'estomper et le souvenir vivant de sa plus belle œuvre se dissoudre dans le passé, s'exaspéra et se raviva dans l'atmosphère de profonde déception qui ne tarda pas à envelopper Morchaud comme une épaisse brume envahit une haute vallée.

Dès la chute du cabinet travailliste, il fut certain que l'Angleterre renierait le vote de ses délégués à la dernière Assemblée de septembre et qu'avec Mac Donald s'éteindrait la brève flamme humanitaire qui avait, un jour, réchauffé la Grande-Bretagne. Jamais, même au temps où il était mêlé aux batailles les plus fiévreuses de la politique française, la chute d'un ministère n'atterra à ce point Morchaud. Il sentit vaciller, avec ses magnifiques espoirs, le nouvel ordre de choses qu'il avait cru déjà fondé sur l'Evangile ressuscité et la Société des Nations elle-même. Puis, les craintes peut-être encore chimériques qui le harcelèrent partout, pendant quelques jours, à table, au Palais, au café, jusque dans

les bras de sa maîtresse, se précisèrent, prirent une allure plus concrète. Les journaux annoncèrent que, soucieux de ne pas suivre, sans une sérieuse enquête, les traces du précédent cabinet, MM. Baldwin et Chamberlain avaient demandé l'opinion des Dominions sur le Protocole, consulté les juristes de la Couronne et les divers organes de la Défense nationale. De plus, ils avaient réclamé un rapport à M. Balfour, l'homme le plus compétent quant au fonctionnement de la S. D. N. et aux nécessités de la politique impériale.

Par une triste journée d'hiver qui endormait les choses et les âmes dans des brouillards aqueux, un attaché de la Section d'Informations pénétra dans le bureau de Morchaud pour l'informer qu'aussi bien le rapport Balfour que les Dominions — qui tous avaient repoussé même le projet d'une réunion du Conseil d'Empire — couvraient le Protocole de fleurs, mais concluaient à son rejet.

Ce fut un effondrement, puis des heures et des jours de profonde dépression.

Sa pensée, découragée, désespérée, s'épuisait à constater l'inutilité de son effort, la diminution personnelle que cet échec lui infligeait. Elle était harcelée aussi de craintes plus nobles, moins égoïstes : est-ce que les nuées sanglantes, un instant dispersées par le souffle puissant du ministre anglais renversé et du ministre français chancelant, n'allaient pas se reformer pour éclater bientôt sur les peuples?

Le 20 février, M. Waltaire se fit annoncer à son bureau. Il arborait un air triomphant :

— Cher monsieur, dit-il, en s'asseyant... Ouf! quelle délivrance! Je n'oublie pas que je m'adresse à un Français... Mais je parle avec d'autant plus de liberté que, vous le savez bien, je suis aussi Français que vous... de cœur! plus Français que vous peut-être, ajouta-t-il malicieusement. Mais avouons que si l'Allemagne a, sans discussion possible, déchaîné la catastrophe sur le monde,

c'est elle qui, aujourd'hui, lui apporte la délivrance : depuis ce matin, le gouvernement de votre pays est saisi par Berlin d'une proposition de pacte de garantie qui écarte définitivement tous risques de guerre. C'est autrement sérieux que le Protocole...

— Un pacte de garantie?... En dehors de la S. D. N.? demanda Morchaud que cette nouvelle emplissait à la fois d'une nouvelle espérance et d'un grand découragement. Un pacte de garantie?... Sans conditions?

— Sans conditions... avec la seule réserve de pouvoir faire jouer normalement l'article 19 du traité de Versailles.

— Ah! oui!... Qui prévoit précisément la revision de ce traité...

— Enfin, coupa M. Waltaire, les nouvelles doivent être excellentes puisque Norot, qui a du flair, s'est mis à la hausse dès midi, à la Bourse... Et j'ai fait comme lui.

Il réfléchit : un pacte de garantie! Soit! cette formule valait mieux que le néant. Mais n'était-ce pas l'esprit de Londres qui dérivait vers d'autres conséquences auxquelles la S. D. N. demeurerait étrangère? Et d'ailleurs que pèserait ce document diplomatique restreint en face du magnifique document humain qu'on venait de déchirer?

La fin de février et les premiers jours de mars virent l'enterrement lamentable du Protocole.

Sauf la France, les grandes puissances et la plupart des petites s'étaient abstenues de signer le document libérateur. L'attitude du cabinet britannique avait retourné la situation et Morchaud, dans sa rancœur contre l'Angleterre, en était venu à souffrir, presque physiquement, de sa cohabitation avec Dawson. Cohabitation qui, d'ailleurs, était loin d'être paisible et bourgeoise. Le secrétaire anglais sortait peu le soir, mais recevait beaucoup. Du salon, dont il ne laissait que parcimonieusement la

disposition à son colocataire, venaient, souvent jusqu'à l'aube, aux oreilles du Français, soit des voix masculines détrempées de whisky, soit des voix plus légères, coupées de soupirs variés, de cris révélateurs et de gloussements très spéciaux. Quelquefois Morchaud était convié à ces réunions. Il y avait retrouvé Fozzioli, Perrion, Ragois, de la Section des Commissions administratives, deux ou trois dactylos du Palais, quelques actrices, même quelques femmes du monde. Le personnel féminin se renouvelait d'ailleurs souvent. Mais éreinté, abreuvé d'autre part de toutes les voluptés qu'il pouvait souhaiter, il se retirait toujours avant le déchaînement de l'orgie.

Ereinté ! Il avait des raisons de l'être. En effet, au milieu de toutes ses préoccupations, de ses chagrins, de ses déceptions, il fallait bien qu'il s'occupât de préparer la session du Conseil de la Société qui devait s'ouvrir à Genève le 9 mars. Naturellement, les travaux des diverses sections étaient centralisés au Secrétariat général et confiés à son service. Or, les questions qui devaient être évoquées, moins brillantes assurément aux yeux des foules que le Protocole, n'en étaient pas moins de première importance : conflits polono-dantzikois et gréco-turc, droits d'investigations sur les armements des pays vaincus en 1918, reconstruction financière de la Hongrie, nomination de la Commission de la Sarre... Morchaud comptait beaucoup que la déception générale causée par l'abandon du Protocole serait, dans une certaine mesure, atténuée par un accord à la Conférence sur le contrôle des armements, par un résultat heureux des conversations que M. Briand devait avoir avec M. Chamberlain au cours de la session à propos de la sécurité, par le règlement du grave problème de l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations.

Assurément, le cabinet Herriot, à l'unanimité, avait décidé de défendre obstinément à Genève le fantôme du Protocole. Mais le Président du Conseil avait rencontré

M. Chamberlain traversant Paris, en route pour les rives du Léman, et, à l'issue de deux entrevues successives, le communiqué officiel annonçait une étude des « problèmes extérieurs actuellement posés et en particulier le problème de la sécurité ». «Ils ont, ajoutait-il, parlant de deux ministres des Affaires étrangères, procédé à un premier échange de vues dans un esprit de parfaite cordialité avec la volonté de rechercher des solutions pratiques et efficaces. »

En revenant le long du quai désert contre lequel clapotaient de courtes vagues, dans la lumière des réverbères diffuse parmi la brume nocturne, un de ses collègues, marchant à côté de lui, formulait tout haut la conclusion que Morchaud reculait de tirer :

— Nous sommes donc revenus à pied d'œuvre. Le Protocole est au panier, le problème de la Sécurité n'est pas résolu. On en est aux « premiers échanges de vues » et on n'a pas encore franchi le stade de « l'esprit de parfaite cordialité ». Ça va bien.

Il croisèrent à ce moment un homme qui descendait d'auto, engoncé dans une pelisse, espèce de grosse masse de fourrure qui, singulière démarche, traînait un pas pressé. Morchaud eut le temps de reconnaître M. Rocco-Montès qui se dirigeait vers le Cercle. Il attendait sa femme tout à l'heure chez lui, rue des Alpes.

Que ne mit-il pas dans l'étreinte de ce soir sinistre! Tout le désespoir qu'il sentait rôder sur les choses et sur les hommes, toute sa conscience des temps de misère qui se levaient et comme un défi à la pluie glaciale, lui qui se sentait chaudement pressé contre une chair brûlante, dans la moiteur d'un lit, dans la caresse d'une tendre lumière! Et jamais le corps adoré de Magda n'avait été plus ondoyant, plus lascif, plus inventeur de caresses inédites!

Après le dîner, remâchant les souvenirs récents, s'excitant encore au parfum qu'elle avait laissé dans le

nid, il s'attabla devant le dossier de l'admission de l'Allemagne, qu'il avait emporté pour l'étudier pendant une partie de la nuit. Il s'agissait de mettre au point les éléments du travail de M. Quinonès de Léon, rapporteur de la matière. De ces pièces juxtaposées jaillissait, irréfutable, la conclusion même de la France, celle que Briand avait si nettement formulée en septembre dans le petit salon de l'hôtel des Bergues : le Reich ne pouvait entrer dans la S. D. N. qu'au même titre, sous les mêmes conditions, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs que les autres Etats sociétaires. Il n'y avait pas d'exception possible à l'article du Pacte auquel l'Allemagne prétendait se soustraire...

On frappa à la porte. Le domestique lui annonça qu'une dame insistait pour le voir.

— La dame qui est venue tout à l'heure? demanda-t-il, surpris de voir revenir à cette heure Mme Rocco-Montès qu'il venait de quitter.

Immédiatement il fut saisi d'inquiétude, dans l'attente où il vivait continuellement d'une catastrophe qui entraînerait le ménage et l'éclabousserait, lui.

— Non, monsieur, une dame que je n'ai jamais vue ici. Cette dame paraît affolée...

Morchaud se rappela avec un soupir toutes les pauvres toquées qui assiégeaient chaque jour les bureaux de la S. D. N. ; elles venaient de toutes les directions cardinales confier aux êtres du Palais Wilson, qui leur paraissaient tout puissants et quasi divins, leurs déboires, leurs projets, leurs panacées, leur demander assistance dans leurs amours malheureuses, aide dans leurs crises domestiques, secours dans leurs peines morales.

— Faites entrer, dit-il pourtant avec résignation, ayant l'habitude démocratique de recevoir tout visiteur.

Dans l'ombre de la chambre, il ne reconnut pas d'abord Eva Marine. Mais, entendant une explosion de larmes, il se leva pour rouler un fauteuil vers la pauvre femme.

Il se trouva tout à coup en face de son ancienne maîtresse, soudainement transformée en une pauvresse lamentable, flétrie, aveulie, écroulée. Elle était à moitié vêtue, humide de brouillard, grelottante. Il jugea inutile d'essayer de percer immédiatement son effroyable misère : la malheureuse étouffait de sanglots et, suffoquée, cherchait à respirer. Comment aurait-elle parlé? Il s'employa maladroitement, ne sachant que faire, à mettre un peu d'ordre dans les vêtements de la désespérée, tachés de boue, ruisselants, incohérents. Il caressa la tête brûlante, lissant des mèches désordonnées; puis il se courba vers le visage labouré de malheur, terne, flasque, mort presque. Alors, le sentant contre elle, elle cria deux fois, parmi le halètement rauque de sa détresse, ce nom qu'elle n'avait plus prononcé depuis tant d'années :

— Jean!... Jean!...

Il y eut encore un long silence, tragiquement rempli des hoquets de sa poitrine brisée. Puis des paroles sortirent avec des pleurs :

— J'ai voulu une dernière fois essayer de le voir!... Il m'a fait jeter à la porte de son Cercle!... Que faut-il faire?... Où aller?...

Morchaud profita d'une minute où il crut qu'il pourrait maîtriser cette immense souffrance. Il posa ses mains sur les épaules de la pauvre femme et se pencha encore une fois vers elle :

— Remettez-vous, Eva. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Mais expliquez-moi...

Sans se retourner, sans le regarder, elle lui saisit la main et s'y accrocha comme au dernier secours qu'elle pût espérer. Puis lentement, péniblement, sans honte, presque avec indifférence, elle dit :

— Je suis enceinte, Jean, je suis enceinte...

Il se releva, se dégagea et se mit à marcher longuement dans la chambre, les mains au dos, le front bas. Il réflé-

chissait, sans que le silence fût troublé par autre chose que par la dernière écume des sanglots.

Enfin il se rapprocha d'elle.

— Me permettez-vous de vous demander le nom de votre amant?... Quelqu'un du Palais sans doute... Il sera facile d'agir sur lui si, comme vous venez de le dire, il essaye de se dérober...

Il se raccrochait à cette espérance de pouvoir rapidement arranger cette navrante aventure :

— Non, Jean... Pas quelqu'un du Palais... Norot!

— Le banquier?

Elle fit un « oui » de la tête. Puis elle éclata de nouveau :

— Alors, que voulez-vous que je fasse? Continuer mon service... Avec un ventre comme ça! — Et elle tapa rageusement, à deux mains, sur sa pauvre chair. — Je suis portée malade depuis huit jours... Il était temps... Je ne tiens plus debout...Et puis après? En admettant que personne ne devine rien au Palais... Elever cet enfant et continuer à entretenir en même temps mes parents et ma jeune sœur?... Vous voyez ça... Cinq personnes...

Elle éclata d'un rire qui se perdit dans un redoublement de larmes. Elle ajouta :

— Je n'aurai même pas de quoi payer mes couches! Ce mois-ci, j'ai tout envoyé, tout, jusqu'au dernier sou...

Morchaud s'était remis à marcher, s'enfonçant dans l'ombre, puis reparaissant en pleine lumière. Maintenant, silencieuse, résignée, anéantie, elle attendait ses décisions...

La première idée qui lui vint à l'esprit fut de proposer son aide matérielle à la pauvre fille. Mais il n'osa pas. Il craignit de la blesser, étant donnée leur situation délicate. Alors, toutes leurs amours passées se ruèrent dans son cerveau impitoyables : les heures d'insouciance et de joie de leurs débuts... La belle fille ardente, saine, propre... Les dimanches de chansons et de rires... Les

plaisirs délirants dans les humbles lits d'auberge... Toute cette jeunesse loyale et fraîche, effondrée là, ce soir lugubre, dans ce fauteuil, en pleine débâcle!

Le souvenir était à peu près le seul sens poétique qu'il eût dans l'esprit. Et encore n'y dominait-il jamais longtemps. Son entraînement politique l'avait fait l'homme du présent et des solutions apparentes. Aussi sa promenade à travers la chambre fut-elle bientôt rythmée de « salaud! salaud! » qui prouvaient que sa pensée était revenue, agressive et révoltée, à l'amant d'Eva Marine.

Immédiatement, dans son indignation, il pensa à aller trouver le banquier, à le contraindre, sous la menace du scandale, à un peu plus d'humanité ou même de simple propreté. Mais cette démarche révélerait d'elle-même les raisons spéciales qu'il avait de s'intéresser à la jeune femme et cet homme aurait le droit, le droit atroce, mais le droit pourtant de lui répondre : « Cette fille a été votre maîtresse avant d'être la mienne! Qui m'affirme qu'elle s'en est tenue à deux amants et que cet enfant soit *mon* enfant? » C'était briser brutalement tout espoir d'accommodement par trop de précipitation. Après tout, Norot était peut-être plus affolé de peur que lâche, plus terrifié des conséquences effroyables d'une amourette extra-conjugale que véritablement décidé à se conduire en criminel. Il s'agissait donc de parer au plus pressé, à l'accouchement prochain et de réfléchir posément aux moyens de sortir ensuite le mieux possible ce pauvre être de la bourbe où il se débattait. Il verrait Norot plus tard. Un projet s'était précisé en lui. Sa décision était prise. . . . .

Il revint vers le fauteuil où Eva, n'ayant plus rien à dire, demeurait effondrée dans une demi-hébétude :

— Ma chère Eva, vous êtes incapable ce soir de comprendre ce que je pourrais vous expliquer. Laissez-moi agir pour vous. J'espère, dès demain, vous donner des nouvelles qui vous assureront momentanément la tran-

quillité. Nous aviserons après. Comptez sur moi. Ayez confiance. Pour le moment, je vais vous reconduire à votre pension.

Soutenant cette loque humaine, qu'il avait jadis tenue fringante et vivante contre lui, il la ramena jusqu'à son seuil.

Le lendemain, vers onze heures, après s'être fait annoncer par un coup de téléphone, il se présenta à Chambézy, à la villa des Waltaire. Mme Waltaire tenait essentiellement à paraître surmenée. Aussi fit-elle attendre Morchaud assez longtemps et, en entr'ouvrant la porte du hall où il était installé, elle s'arrêta encore longuement pour donner des ordres à ses secrétaires, au travail dans une pièce voisine.

— Excusez-moi, cher monsieur!... fit-elle en s'asseyant enfin en face du jeune homme. Si vous saviez ce qu'est ma vie! Je classe, je dicte... même en mangeant. Je me couche à minuit et je me lève à six heures du matin. Mais que voulez-vous? C'est toute ma joie de me dévouer. Je me suis découverte pendant la guerre... Et, en plus, un gros ménage à conduire, domestiques, jardiniers, chauffeurs, des enfants, un mari... Que puis-je pour vous, cher monsieur? Vous savez à l'avance que je vous suis tout acquise. D'abord, quand on est Français...

Et Mme Waltaire installa au milieu des coussins son corps un peu fatigué de Germaine presque cinquantenaire.

Morchaud lui exposa le cas. Elle écouta attentivement; elle paraissait souffrir réellement de cette détresse.

— C'est donc, termina Morchaud, à la Présidente de la Fédération des Œuvres en faveur des filles-mères que je m'adresse aujourd'hui.

Mme Waltaire, à l'énoncé de son titre, se rengorgea et, instinctivement, sans même y faire attention, porta la main à sa poitrine, à l'endroit où était épinglé un arc-en-ciel de décorations qu'elle ne quittait jamais.

— Je suis fière, très fière, répondit-elle, en pinçant la bouche et en traînant les mots pour se donner le temps de réfléchir, que vous ayez pensé à moi pour vous aider dans une bonne œuvre de ce genre. En effet, mon action en faveur des filles-mères est, avec ma campagne — qui portera bientôt ses fruits — pour la suppression des maisons de tolérance, un des efforts de ma vie qui satisfait le plus et le mieux ma conscience.

Morchaud, pendant le silence destiné à lui laisser savourer la forme et le fond de cette phrase, eut juste le temps de s'étonner, évoquant quelques souvenirs fugaces: pourquoi les lèvres puritaines de son interlocutrice et qui, à l'ordinaire, visaient au beau langage de la rue des Granges, éprouvaient-elles le besoin de rappeler certaines visites scabreuses, sous prétexte d'enquête, aux établissements qu'il s'agissait de supprimer?

Mais Mme Waltaire venait de trouver la formule propice à un refus et continuait :

— Oui, il existe une maison de l'œuvre franco-suisse que je représente à la Fédération, une maison dans l'Ain, la seule où j'exerce une influence directe, dont je m'occupe personnellement et où j'aurais pu faire entrer votre protégée. Malheureusement elle est comble, archi-comble. Les places sont, bien entendu, réservées d'abord aux filles-mères présentées et recommandées par les membres fondateurs... Et puis, la... demoiselle en question aurait-elle rempli les conditions requises pour être admise dans notre établissement?... Est-elle enceinte de sept mois? Peut-elle apporter des preuves formelles et écrites d'abandon? Fournir une attestation qu'avant son... aventure elle menait une vie honnête et qu'elle n'avait jamais eu d'amant? Il faut des pièces, le temps d'une enquête poussée, des formalités...

Morchaud, déçu, inquiet, irrité de constater que les règlements des œuvres charitables ne s'appliquent jamais aux cas des malheureux qui y souhaitent un refuge et

entourent d'ailleurs l'exercice de l'entr'aide humaine de tant de conditions qu'ils la rendent absolument illusoire, allait se retirer quand entra Elisabeth.

Heureusement, il ne s'était pas encore levé et il put aisément, sans paraître rester pour elle, prolonger sa visite. La conversation dévia immédiatement et prit le tour que Mlle Waltaire voulut lui donner. Elle était encore émue du récent sermon d'un pasteur neuchâtelois qui était venu prêcher à Genève et Morchaud se plut, en l'écoutant, à pénétrer plus intimement dans sa pensée dont l'allure calviniste et doctrinaire n'était pas très loin de sa mentalité radicale.

En regagnant la ville, il s'aperçut avec un peu de honte qu'il pensait plus à Mlle Waltaire qu'à la malheureuse dont il tentait le sauvetage.

L'ouverture de la session du Conseil n'étant plus qu'une question d'heures, il fut retenu toute la journée à son bureau. C'est avec une lettre portée par sa secrétaire qu'il dut, sans savoir exactement ce qu'il pourrait désormais faire pour elle, rassurer Eva, lui conseiller le courage et lui faire entrevoir une issue favorable de la crise dans laquelle elle se débattait. Au fond de lui-même, il se prenait quelquefois à lui en vouloir d'avoir jeté un drame dans sa vie au moment précis où de graves intérêts sollicitaient toutes les forces de son cerveau.

D'ailleurs, Genève avait retrouvé un peu de l'animation, du vertige des grands jours de septembre et le tourbillon dans lequel ses fonctions le plongeaient l'emportait souvent assez loin de sa malheureuse amie. « Une femme souffre ! Un être se meurt ! » lui criait pourtant de temps à autre sa conscience. Mais aussitôt il était happé par vingt visites, pressé de cent questions, harcelé par dix invitations. Il trouva cependant le moyen, pendant les deux journées qui précédèrent l'ouverture de la session, le 7, de courir lui-même à la petite pension de Plainpalais et, le 8, d'y envoyer quelques phrases hâtives.

Mais, au fond, ne valait-il pas mieux gagner du temps en silence ? Les mots qu'il pouvait dire ou tracer ne reflétaient-ils pas l'angoisse où il était lui-même devant l'impossibilité de porter secours à la naufragée?... Dans quel état de prostration, dans quel désastre d'âme l'avait-il trouvée lors de sa visite! Que pouvait-il faire? Sans qu'elle le sût, il avait, en s'en allant, réglé les deux mois en retard de sa pension. Il voulait bien se charger encore de l'accouchement. Mais accepterait-elle? Et après?... Et puis il était littéralement surmené... Gagner du temps! Il ne pensait qu'à gagner du temps, à la maintenir, à la fixer dans l'attente et l'espérance jusqu'à la fin de la session. Alors, libéré, plus maître de ses heures, il aviserait.

Les journalistes ne lui laissaient pas un instant de répit. La discussion du Protocole en conseil les avait attirés nombreux à Genève, plus nombreux qu'à aucune autre réunion. Les grands quotidiens et les grandes agences de toutes les parties du monde étaient représentés. Dans le hall du palais, on bavardait, on pronostiquait. Quelques nouveaux venus s'informaient auprès des garçons et huissiers de l'organisation des services télégraphique et téléphonique.

Précédant de quelques heures les ministres en charge, les anciens chefs de gouvernement, les ambassadeurs membres du Conseil, une foule brillante d'observateurs officieux, de diplomates, de secrétaires, de membres de commissions diverses, avait envahi le Palais des Nations, siège du Conseil, centre de la vie, animant brusquement son morne recueillement ordinaire, vivifiant d'une agitation fébrile et vaine la grande Idée, assoupie entre les sessions, dans ses couloirs feutrés et sombres, dans ses salons discrets et dans son hall méditatif. C'était un tourbillonnement de jaquettes bien taillées, de vestons irréprochables, de cravates éblouissantes, mêlés aux crépons, aux draps veloutés, aux turbans ardents, aux feu-

tres sombres, aux blouses brodées, aux serges cossues des femmes, filles, maîtresses de ces messieurs et des luxueuses dactylos qu'ils avaient amenées. Déjà celles-ci établissaient, dans cette maison dominée par leurs collègues sédentaires, leur autorité provisoire. Mais quand Mme Rocco-Montès apparaissait dans cette foule, elle éteignait toutes les autres splendeurs comme elle eût soufflé des flambeaux. Les femmes, malgré elles, faisaient un chemin triomphal à sa grâce aisée, à sa beauté éclatante, et les hommes se ruaient, tête perdue, vers sa blondeur.

Elle n'avait pas attendu un jour entier pour insinuer, parmi les personnages qui détenaient tous une parcelle d'autorité ou d'influence, ses savantes intrigues. Elles tendaient toujours aux deux mêmes buts : constituer une société d'exploitation des terrains radifères de Batang dont son mari serait le président, — clause qui empêchait toute négociation d'aboutir, — et obtenir l'admission de l'Etat que M. Rocco-Montès représentait dans le sein de la S. D. N.

Morchaud, qui éclatait d'orgueil quand il voyait le désir des hommes et l'envie des femmes envelopper sa maîtresse, souffrait furieusement quand elle se retirait dans les salons les plus lointains et les plus mystérieux, avec tel de ces officiels, séduisant ou par son charme ou par son prestige. Souvent, de loin, à travers des glaces et des portes ouvertes, il l'entendait rire, l'apercevait qui se penchait trop vers son interlocuteur. Sans doute, elle et lui ne s'entretenaient-ils pas uniquement de radium ou d'admission. Il lui arrivait même, en quittant le Palais, d'emmener dans son auto un de ses adorateurs dont elle escomptait la capitulation. Morchaud, torturé, courait s'enfermer dans son bureau pour y mieux souffrir, pour se répéter à satiété, jusqu'à épuisement de sa cervelle, une phrase rassurante, une phrase d'amour qu'elle lui avait murmurée la veille. Ou bien, serrant

les poings, ou déchirant rageusement des papiers, il se révoltait contre lui-même, contre sa lâcheté, contre son imprudence : « Elle ne se ficherait pas longtemps d'un homme comme lui! Il portait en lui trop de grandes et nobles choses pour souffrir qu'une grue de son espèce, que la marmite honteuse qu'elle était, le bafouât publiquement! Dans sa situation avait-il même le droit de tolérer?... » Et quand, pour un instant, il parvenait à se délivrer de l'obsession atroce de la femme adorée, il était assailli et rafraîchi par le souvenir troublant de Mlle Waltaire ou par le regret mélancolique d'Arlette... ou par la vision tragique d'Eva Marine! Que de femmes et que de passions dans la vie de cet apôtre!

Enfin, le lundi matin, 9 mars, sous la présidence de M. Austen Chamberlain, ministre des Affaires Etrangères de la Grande-Bretagne, s'ouvrit la 33e session du Conseil de la Société des Nations.

Quand Morchaud arriva, de bonne heure, au Palais du quai Wilson, tout le personnel était déjà en mouvement. Il remarqua immédiatement en entrant une cohue qui se pressait, se bousculait dans le vestibule, à droite de la grande porte. Les têtes, les yeux étaient tendus vers un rectangle de papier collé au mur. Un ordre vint rapidement du Secrétariat général pour qu'on l'arrachât. Mais Morchaud, avec une angoisse du cœur, multipliée par les rires confus et inconscients qui fusaient de toutes parts, avait eu le temps de reconnaître un dessin satirique de Roth : *L'enterrement du Protocole.* Ainsi sa chère œuvre, saluée à son aurore par le joyeux soupir de délivrance de la Terre civilisée, descendait dans sa tombe crépusculaire au milieu de l'ironie des hommes responsables!

Qu'allait donner une session ouverte sous de si pitoyables auspices? Comment, dans cette insouciance générale, arriver à résoudre les formidables difficultés qui se dressaient devant le Conseil?

En l'absence de MM. Hymans et Unden qui ne pou-

vaient arriver que le mardi matin, la première séance — privée — devait être consacrée à régler des questions financières et administratives. C'est dire qu'on en attendait sans émotion le communiqué. Il n'était pas le moins du monde question de prodiguer les efforts et les ruses habituels des jours de réunion à huis-clos pour percer les mystères du cabinet du Secrétaire général où se tenaient les Conseils secrets.

Cependant, un à un, les délégués traversaient le grouillement du hall, chacun arborant, suivant son tempérament, dans un détail du visage, dans une ride du front, dans un plissement des yeux, dans une contraction de la bouche, sa volonté de ne pas se laisser interwiever sur les questions brûlantes du lendemain.

M. Briand, l'œil résolu dans sa face ironiquement joviale, les mains aux poches du veston arrondi par son dos voûté, gardait obstinément sa cigarette aux lèvres. Impossible de connaître les arguments dont il se servirait pour ressusciter le Protocole-Lazare déjà enterré. Et d'ailleurs, il roulait pour l'avenir d'autres projets sous son front lumineux, robustement modelé par la noble passion pacifique qui s'y agitait. Le monocle glacial de M. Chamberlain manifestait nettement, lui aussi, que l'Anglais ne dirait rien sur la tactique qu'il comptait employer pour sceller la pierre sur ce même Protocole. On comprenait, à scruter son regard loyal, qu'il s'associerait avec joie à toute tentative pour l'avènement de la Paix... sans être capable d'en concevoir une. Sous les regards d'envie de ses confrères londoniens, l'envoyé du *Times* arrêta le ministre dans sa marche somptueuse, soucieuse, « très Chambre des lords ».

Celui-ci prit la main tendue du journaliste, mais de quelle voix blanche laissa-t-il tomber ces simples mots :

— *Very busy!...*

Et il passa...

Tout le monde s'enfonça de nouveau dans les fauteuils

et les divans pour décider... si le soir on se retrouverait au Maxim's ou au Tabarin, jusqu'à ce que parût M. Quinonès de Léon. Cet Espagnol comptait ses paroles et le gentilhomme venait au secours du bonhomme pour repousser les assauts curieux.

Mais ce fut M. Benès qui souleva la plus furieuse vague d'informateurs. Sa barque était la plus dangereusement engagée dans les écueils et c'est de lui qu'on attendait les exercices du plus fin pilote. Nul ne connaissait comme lui les mystères politiques de l'Europe centrale. Mais comme il savait les dissimuler sous un mystérieux sourire qui désarmait ! On savait qu'il devait avoir des entrevues officieuses avec MM. Briand et Chamberlain, un des prochains jours... Que n'eussent-ils donné, tous ces journalistes, pour apprendre ce qui s'y dirait.

Quant au vicomte Ishii, il n'avait aucune peine à demeurer impénétrable.

Cheveux et robes courtes ondoyèrent dans le hall, une fois de plus, en remous nuancés : il leur appartenait, désormais, les derniers membres attardés du Conseil étant entrés en séance et la presse s'étant précipitée vers les cabines du téléphone et les bureaux du télégraphe. Personne ne savait rien, personne n'avait rien dit, mais sur tous les fils volaient quand même des nouvelles authentiques. Faisant allusion au croquis de Roth arraché du mur par ordre du Secrétariat, à la demande de quelques membres du Conseil, les Américains n'hésitaient pas à câbler que la Société des Nations venait d'être pourvue d'une Censure. Ceux qui étaient à court de vraies ou fausses nouvelles passaient aux guichets des paragraphes entiers du volumineux dossier de documents que le service de presse du Palais distribuait chaque jour aux « accrédités ».

Mais quelques membres du Conseil, déjà blasés sur les beautés du rapport technique du jury international d'architectes pour la construction d'un Palais des Assemblées et sur l'intérêt du rapport non moins technique

de M. Ijoborg sur la question des emprunts, avances et placements de capitaux privés dans les territoires sous mandats, revenaient dans les salons et dans la rotonde d'entrée, assombris par un temps bouché, pleins des rires et des chuchotements étouffés qui venaient de l'ombre, essayant d'atténuer, par des poignées de mains placées au mieux des intérêts de leur pays et de leur propre gloire, ce que leur attitude mystérieuse pouvait avoir eu tout à l'heure de décevant et de rébarbatif.

La séance ouverte, Morchaud s'était retiré dans son bureau. On lui y porta presque aussitôt une bonne nouvelle et un document d'importance : il constatait que les difficultés qui séparaient les experts militaires et juridiques de la S. D. N. au sujet du contrôle militaire étaient levées.

Ce premier résultat le ragaillardit un peu.

Ce fut dans d'heureuses dispositions qu'il retrouva Mme Rocco-Montès au dîner offert aux délégués par l'Etat de Genève. Mais tout à coup, dès le poisson, une plaisanterie banale d'un de ses voisins dressa devant ses yeux l'image de sa maîtresse telle qu'elle lui était apparue le matin même, au Palais, dans l'ombre propice aux séductions les plus inavouables, frôlant, excitant les hommes, s'abandonnant, se livrant presque...

Au salon, il l'attira immédiatement dans un coin, et à voix basse, souriant, prodiguant les gestes les plus gracieux et les plus mondains pour dérouter les regards qui s'égaraient vers eux, il lui fit une scène courte et violente :

— Tu m'as trompé vingt fois en pensée, ce matin... et peut-être en réalité cet après-midi. Tu t'amuses à me torturer...

— Oui, pour te faire plaisir, il faut que j'abandonne tous nos projets, que je sacrifie tous nos intérêts. Sale égoïste, va !..

— Je comprends maintenant certaines allusions...

— Brute... Brute!

Morchaud vit, dans un tourbillon au milieu duquel il paraissait flotter, M. Rocco-Montès, plus veule que jamais, accablé et ennuyé, maigri mais boursouflé pourtant, qui s'attablait au poker cosmopolite. Deux diplomates discutaient âprement sur un divan; une belle Norvégienne offrait à un Japonais du kummel dans son propre verre et s'enfuyait en esquissant du bout des doigts un baiser...

Le lendemain matin, la rotonde et les salons du Palais des Nations étaient plus agités et plus fiévreux encore que la veille. C'est que, dans l'après-midi du lundi, on avait abordé le vif du sujet : M. Briand avait eu avec M. Chamberlain une conversation privée. De toutes parts, on cherchait à en pénétrer le secret. On voulait à tout prix se renseigner ou paraître renseigné. — « Ils n'ont parlé que de Dantzig, de la Sarre, du mémorandum de l'Allemagne, de son entrée dans la S. D. N., affirmaient les uns... — « Pas du tout, soutenaient les autres, il a été nettement question dans cette entrevue du Protocole de sécurité, de désarmement et d'arbitrage et la preuve, ajoutaient-ils, c'est que le secrétaire de Chamberlain a été autorisé à déclarer que la Grande-Bretagne soutiendrait le pacte de garantie à cinq, y compris l'Allemagne, si elle entrait à la Société. » Parmi tous les bruits qui couraient, les seuls qui parussent sûrs étaient ceux concernant des pourparlers officieux engagés d'abord entre Londres et Paris, poursuivis à Genève et qui visaient à remplacer le Protocole défunt par un autre instrument diplomatique plus vivant.

Après une longue conférence dans le bureau de Sir Eric Drummond, Morchaud avait regagné son service. Il y reçut toute la matinée. Lily Backwell vint, entre autres, le mettre au courant des renseignements personnels qu'elle possédait sur l'important entretien de la veille : les deux hommes d'Etat avaient bien abordé la question du Protocole, mais uniquement pour décider

qu'ils feraient, chacun de leur côté, une déclaration au Conseil. Peu de temps après, le Secrétariat fut officiellement informé de la teneur de cette conversation décisive. Miss Backwell était très exactement informée.

Morchaud, qui se reprochait de trop négliger Eva dans le désespoir où il la savait plongée, voulut profiter de la visite de la directrice du personnel féminin pour tenter une première démarche — et urgente — en sa faveur.

— Vous me feriez personnellement plaisir, lui déclara-t-il, sans s'arrêter au souci de se compromettre, si vous pouviez prolonger de huit jours le congé de maladie accordé à Mlle Eva Marine. J'ai connu à Paris la famille de cette jeune fille...

Lily Backwell ne sourcilla pas. Elle avait acquis, en deux ans d'exercice, une trop grande expérience des hommes pour risquer même un sourire complice. Elle griffonna une note. Et ce fut tout.

Treize heures. Morchaud, partant déjeuner, avait déjà la main sur la poignée de la porte quand tinta la sonnerie du téléphone : « Magda ! » pensa-t-il aussitôt. Et, pendant qu'il faisait les trois pas qui le séparaient de l'appareil, il éprouva un immense soulagement. Toute la matinée, dans l'affairement des visites, des pièces à signer, des documents à dicter, des conférences, des questions et des réponses échangées entre deux portes et dans les couloirs, il avait été torturé par le souvenir du heurt bref et brutal de la soirée. Dès son réveil, habitué qu'il était à penser, les yeux à peine ouverts, au rendez-vous quotidien, à l'accueil de sourire et de joie qui l'attendait régulièrement, il avait senti que, ce jour-là, sa vie était détraquée, qu'elle ne pouvait espérer sa ration coutumière de bonheur... Certes, un amour de la qualité du leur ne s'anéantissait pas dans une querelle comme celle de la veille et qui est l'épisode normal des grandes passions. Mais il n'en était pas moins vrai qu'ils s'étaient séparés, pour la première fois, sans convenir du rendez-

vous où ils se rencontreraient. Maintenant, où se retrouveraient-ils et se pardonneraient-ils en se retrouvant? Qui ferait le premier pas? Qui téléphonerait le premier à l'autre? Il se sentait tout prêt à capituler.

Il tremblait donc d'une émotion heureuse en décrochant le récepteur. La téléphoniste l'avertit :

— On vous demande de Lausanne.

Puis une voix inconnue, lointaine, bredouilla tristement ces mots :

— Je vous téléphone de la part de Mlle Marine. Je ne puis vous dire de quoi il s'agit. Mais c'est très grave. Prenez le premier train. Vous trouverez une lettre à l'Hôtel Continental, en face la gare... une lettre à votre nom.

Et son interlocutrice coupa la communication. Maintenant il ne songeait plus à déjeuner. Il tournait dans son bureau, désemparé, ruminant des hypothèses, cherchant dans son cerveau surexcité des explications.

« Prendre le premier train, se dit-il, d'abord, c'est très joli... Mais j'ai du travail. Il y a Conseil en ce moment. C'est une chose grave aussi et plus grave que la plus grave des affaires personnelles... Après tout, Eva Marine...

Si!... Elle lui tenait encore à cœur et plus qu'il ne voulait se l'avouer. Une femme qu'on a aimée réellement, ne fût-ce qu'un instant, demeure éternellement un élément vivant de votre chair et, dans l'ordre de l'Univers, ce n'est probablement pas par hasard que deux corps s'unissent même un jour. Les plus définitives séparations ne peuvent plus jamais abolir l'étreinte d'une heure. Tous les détails de leur éphémère aventure se précisèrent soudain devant ses yeux, profondément burinés, ressuscités. Leur premier rendez-vous surtout!... Après sa longue supplication et l'obstiné refus de la jeune fille, ils avaient enfin dîné tous deux, en cabinet, dans un vieux et confortable restaurant de la rue Saint-Marc.

Qu'elle était troublante quand, émue, rose, elle s'était présentée dans le décor ancien sous une grande capeline démodée, mais ravissante, de paille souple chargée d'une lourde cascade de fleurs, et tenue par deux brides de velours noir! Et quand il frôla, pour le relever, l'organdi mauve de sa jupe en forme!... Eva! Eva! quelle futile petite poupée elle était alors, poupée fraîche et tendre. Comme elle lui avait donné naïvement, sans arrière-pensée, l'allégresse savoureuse de sa chair de jeunesse!

Un sanglot lui monta du cœur aux lèvres. « Grave, c'était grave », avait dit la voix. Dans l'exaltation où l'avait jetée le malheur, il la sentait capable de toutes les folies... Le premier train! Il n'en avait plus maintenant qu'un seul possible : celui de 17 heures qui le déposait à Lausanne à 18 heures 20! Après tout, la journée serait finie, le Conseil presque terminé... Il reprendrait le premier train, le lendemain matin. Il serait à 9 heures à son bureau. Il pouvait aisément concilier les devoirs de sa charge et les devoirs de son souvenir.

Ravagé par l'émotion, il alla se sustenter légèrement au restaurant de la Régence, sous le Casino Municipal. Tandis que, distrait, il absorbait des viandes froides, une idée se fixa irrévocablement dans son cerveau : un malheur était possible, probable... Ne pas être seul là-bas... Pouvoir appuyer sa détresse éventuelle à quelqu'un, à quelque chose... Avoir auprès de lui une affection, en cas de catastrophe. Qu'allait-il apprendre? Il était trop usé par un surmenage intellectuel et sentimental de plusieurs mois pour affronter dans l'isolement d'une solitude lourde... un deuil peut-être. Magda! Oui, là-bas, seule à seul, serrés l'un contre l'autre dans le désert nocturne d'une ville étrangère, ils se réconcilieraient éperdument, elle, lui apportant le réconfort de sa présence, lui, lui offrant l'orgueil d'être son ange tutélaire et son courage vivant! De son bureau, il lui envoya par sa dactylo, qui n'avait plus rien à apprendre de sa vie intime, une longue

lettre, écrite dans la fièvre. Il lui présentait ses tendres excuses, lui exposait ses angoisses, lui proposait le beau rôle de l'assister tout en laissant son appel désespéré enveloppé d'un certain mystère. Il lui donnait rendez-vous à minuit au Lausanne-Palace. « Elle n'a plus de train, pensa-t-il, mais elle a son Hispano ». Il y avait au fond de ses lignes, pour qui eût su les lire, une supplication déchirante.

A Lausanne, au Continental, il trouva, comme on le lui avait dit, une enveloppe à son nom. Elle ne contenait qu'une adresse et la signature : Eva Marine! Pauvre écriture tremblante, presque illisible, d'une main vieillie et désespérée, qui l'effara. Ne sachant ce qu'il allait trouver au terme de sa course, vers quelle boue il marchait, mais le pressentant, il jugea plus prudent de ne pas prendre un taxi, de ne pas mettre un chauffeur, fût-ce par une simple adresse, dans la confidence du drame qui pouvait éclater demain. Il se renseigna d'abord auprès du portier d'hôtel. La rue de la Mercerie? Le sourire complice et indulgent de l'homme galonné lui fit immédiatement comprendre vers quel quartier de bouges il allait se diriger... Il se mit en route à pied. Comme il se sentait perdu dans cette nuit malsaine de mars, pourrie de pluie diffuse! Il avait traversé Saint-François presque désert, suivi la rue de Bourg. Mais un passant auquel il s'adressa lui apprit qu'il s'était trompé. Il revint sur ses pas et traversa le Grand-Pont. Il se perdit encore dans les rues et ruelles lugubrement éclairées, moroses et qui l'entraînaient comme par une magie au milieu d'une cité très ancienne.

Il cherchait à déchiffrer les noms des voies sur les plaques, interrogeait les personnes rares qu'il rencontrait, entrait dans des échoppes encore ouvertes pour s'informer, mais écoutait mal et s'égarait de nouveau. Il atteignit à la fin la place de la Riponne et, vers les escaliers du Marché, découvrit par hasard la rue de la Mercerie.

C'était le Calvaire qu'Eva avait dû monter, trébuchant d'épuisement, chargée de sa honte comme d'une croix, tenant à deux mains sa maternité infâme. Il s'enfonça dans la ruelle.

Pourtant, après quelques pas, il hésita une minute, tant le pavé sur lequel il marchait, les maisons, l'ombre dense qui l'étouffait malgré l'éclairage, étaient hostiles et misérables. Il s'avançait au milieu de bordels camouflés, de bars interlopes, de boutiques suspectes, entre de grands murs lépreux coupés par les taches sombres des fenêtres sans volets et les taches pâles des linges pendus qu'un vent fétide agitait. Il respirait une odeur de cave, d'urine, de violette, d'ambre à quatre sous, de pierre moisie, de punch. Enfin, au milieu de cet enfer, il trouva le numéro de l'immeuble indiqué sur la lettre. L'escalier était pittoresque, large, ouvert par des voûtes de plein cintre sur une courette d'où montaient des bruits métalliques de boîtes à ordure et le gloussement énervant d'un robinet d'eau; les marches étaient larges, basses, la molasse en était usée par le pas des générations. Une pauvre lumière enveloppait tout d'une sorte d'irréalité dramatique. Au deuxième étage, une carte de visite grossière, fixée par des punaises sur une porte massive, lui indiqua qu'il était arrivé : Madame Diar — Sage-femme. Il comprit. Il sonna. Sans qu'il entendît aucun bruit, la porte fut ouverte par une grande femme sèche et triste. Son buste était écrasé par un corsage de futaine noire qui lui enserrait le col comme une pièce de cuirasse. Une tête d'oiseau, chevauchée d'un binocle et coiffée à la mode de 1830, sortait de ce passe-col-carcan. Il eut le temps de remarquer les mains énormes, gercées, durcies. Au premier pas, dans l'entrée biscornue et vide de meubles, il fut suffoqué par une senteur de latrine, d'éther et de pierre à évier.

Sans un mot, la femme ouvrit une porte à droite, le poussa dans une chambre et referma. D'abord il ne vit

rien que la pauvre flamme jaune d'une bougie sur une cheminée. Quelque part, dans l'ombre, il entendait un gémissement continu. Sur le marbre nu et tapissé d'une épaisse couche de poussière, de miettes de pain, de taches de lait et de suif, il prit la bougie et se dirigea vers le lit qu'il entrevoyait, poussé contre un mur où les déchirures d'un papier crasseux dénudaient le plâtre. Alors une masse de cheveux blonds, épars sur un oreiller gras, se retourna et il découvrit l'horrible figure d'Eva Marine. Elle était vidée de sa chair et la peau, plaquée directement sur le squelette, avait cette teinte jaunâtre qu'ont les pétales de roses blanches qui se décomposent. Dans ses yeux démesurés, il ne restait plus rien de son regard d'enfant. Ils ne vivaient plus que d'une flamme farouche et mourante.

En se retournant, elle avait, dans un râle plus profond, jeté son bras gauche au bord du lit, sans doute pour que Morchaud prît sa main. Un mouvement nerveux des jambes avait rejeté la couverture, révélant des taches de sang pâle sur la chemise et des taches de pus séché sur les draps.

— Jean, Jean, murmura-t-elle... Vous avez compris sans doute...

Elle reprit profondément son souffle...

— Ça va être fini...

Il tenta une dénégation.

— Oh!... Tu vas voir... Quand l'effet de la piqûre passera...

Et déjà elle portait la main à son ventre, cherchant à comprimer, avec l'horrible élancement de sa matrice trouée, les flots hémorragiques qui en coulaient... Dans une accalmie, elle susurra :

— Maman... Vous direz à maman... ce que vous voudrez.

Son squelette de visage grimaça et elle poussa un cri. Une mouche bourdonnait dans la chambre et se posait

obstinément sur ses mains exsangues, sur son front. Elle la chassait faiblement d'un geste las et continu.

La crise fut horrible et acheva d'épuiser la malade. Morchaud, terrifié de se trouver seul et impuissant avec cette agonisante, appela sans qu'on vînt, sans que le moindre bruit lui répondît dans l'appartement. Il n'osait pas la quitter une minute, voyant bien qu'elle allait mourir. Il était isolé du reste du monde, en tête à tête avec un fantôme rugissant de douleur, dans une obscurité presque complète. Eva faisait dans son lit des bonds atroces, secouant dans ses spasmes un sang pourri qui s'étalait en flaques sur les draps sales et rugueux, où elle s'engluait quand elle retombait au beau milieu. Après avoir, en vain, tenté de la maintenir, de la calmer, Morchaud, la bougie à la main, cherchait dans la misérable chambre un flacon, un verre d'eau, il ne savait quoi, quelque chose qui pût l'aider à soulager la martyre, qu'il pût verser entre ses mâchoires contractées. Peu à peu la moisissure qui suintait partout lui serrait les tempes et le front. Il circulait entre ces murs lépreux, gluants, saturés du hurlement continu de la mourante, parmi des tas de linge sanglants, accumulés dans un coin, sur une vieille commode poisseuse, où Eva avait, en arrivant, jeté son humble bagage. Il bousculait les pièces ébréchées, disparates, souillées de la toilette.

Il revint vers le lit sans avoir rien trouvé. Eva ne bougeait plus, calmée, couchée sur le dos, les narines dilatées, un filet de bile noirâtre aux commissures des lèvres. Maintenant, une odeur fade montait de ce corps déjà décomposé.

Il se rassit près d'elle, ne sachant faire autre chose que lui reprendre la main. Elle lui jeta un tel regard que, bouleversé, il se souleva pour se courber sur son front et poser ses lèvres sur la moiteur de mort. Alors, profitant de ce que l'oreille du jeune homme était près de sa bouche, elle murmura dans un souffle :

— Il y a d'autres malheureuses... Je ne suis pas la seule... Combien ont passé ici!... C'est dangereux de lâcher des jeunes filles dans la vie... On aime trop... C'est la tentation... l'isolement... la promiscuité!...

Elle parla d'abord en hoquetant péniblement puis, plus vite, sentant que ses secondes étaient comptées.

Tout à coup, un sifflement fusa entre ses dents soudées, elle saisit dans une étreinte formidable la main de Morchaud et puis... ne bougea plus... La mouche vint une fois de plus se poser au coin de sa bouche. Elle ne la chassa pas.

Le vieux restaurant!... La robe d'organdi!... La capeline aux fleurs!... Le premier rendez-vous!...

Mais tout à coup, la douleur de Morchaud fut submergée comme par une trombe, par l'idée du scandale : il était là, seul, la nuit, près du cadavre d'une avortée!...

La terreur, le chagrin tourbillonnaient dans sa tête vidée, tordaient ses nerfs épuisés...

Quelqu'un! Il lui fallait quelqu'un contre qui pleurer! La chaleur d'un corps pour revivifier son sang glacé! Il lui fallait un baiser, un mot d'amour qui le remît dans la vie, qui l'arrachât à la tragique vision, à lui-même!... Magda! Magda!...

Il sortit comme un voleur de la maison. Comment se reconnut-il dans le dédale des rues? Comment arriva-t-il, haletant, au Lausanne-Palace?

— Mme Rocco-Montès? demanda-t-il au bureau, mettant dans ces syllabes plus d'espoir et d'angoisse qu'il ne l'eût souhaité.

Le secrétaire consulta ses fiches.

— Nous n'avons pas de voyageuse de ce nom.

MARCEL ROUFF.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Robert-Gigl : *Colette*, éditions des « Belles-Lettres ». — Colette : *Aventures quotidiennes*, Flammarion. — Henriette Charasson : *M. de Porto-Riche ou Le « Racine Juif »*, Editions du Siècle — Dr J.-C. Mardrus : *Le Koran*. Traduction littérale et complète des sourates essentielles, Fasquelle.

En ce petit livre où l'œuvre de **Colette** est étudiée et qui est en même temps une petite anthologie de ses plus belles pages, M. Robert-Gigl écrit :

En dehors de la valeur esthétique d'un livre, il y a ce que les philosophes appellent sa valeur de signe. Un beau livre révèle en plus, pour le futur, l'état des mœurs à un moment donné, l'atmosphère psychologique d'une époque. Qu'il s'agisse des premières *Claudine* où apparaît la jeune fille émancipée de la fin du XIXe siècle, jusqu'à la femme libre au début du XXe, quelles magnifiques trouvailles feront là les futurs historiens et les futurs philosophes! Les livres de Colette serviront à étudier une étape de la vie sociale des femmes.

Mais si l'œuvre de Colette a cette valeur de « signe », c'est que cette œuvre est plus qu'un vain document, quelque sincère qu'il puisse être : une œuvre lyrique, un poème où la sensibilité la plus sensible se cristallise esthétiquement en intellectualité. Toutes les émotions, les sensations qu'elle butine dans la vie, elle vient, abeille de race, les déposer dans les petits losanges stylisés de son cerveau : elles y prennent la forme et le parfum de son être : son style. Ce style dont on pourrait dire, écrit encore très justement M. Robert-Gigl, ce qu'on a dit à propos de celui de Rimbaud, qu'il est « une synthèse émotive intéressant à la fois tous les modes de sentir ». Cette rare qualité du style, jointe aux qualités de santé morale et intellectuelle, font de Colette un grand écrivain. Chez elle, non seulement l'objet qu'elle décrit, mais les idées qu'elle émet s'adaptent miraculeusement à son style, qui recrée la vie captée. C'est qu'elle n'est pas seulement, observe le critique, une descriptive plastique :

La description chez cet écrivain n'est jamais faite pour le plaisir de l'œil. L'auteur se met à nouveau dans l'émotion première, et les souvenirs auditifs, visuels, ceux du toucher même, viennent recomposer la vie dans son intégrité.

Et cela par le seul miracle des mots simples choisis pour leur couleur ou leur parfum d'évocation et assemblés selon le rythme même de son émotion. Il n'y a pas là le rythme factice du vers, la musique trompeuse de la rime, mais la tonalité vivante et nuancée d'une voix, son timbre et son accent personnels. L'œuvre de Colette est toute une vie d'émotion qui jaillit, fraîche comme la source d'un sous-bois, du plus profond de son subconscient; mais il semble que ce jaillissement spontané soit immédiatement comme filtré, purifié, stylisé par l'intelligence. A ce sujet, M. Robert-Gigl, évoquant le *Belphégor* de M. Julien Benda, disculpe Colette de belphégorisme. Ses livres sont, en effet, autant qu'une occasion d'émoi, un plaisir de l'esprit. Et il y a là une synthèse de la sensibilité vitalisant l'intelligence que les philosophes feraient bien de cultiver eux-mêmes. L'art n'est pas une chimie de dissociation, et ce n'est que pour la commodité des théories que l'on sépare dans l'art l'élément mâle, la raison, de l'élément femelle, la sensibilité. Sans leur conjonction, l'art et la philosophie demeurent stériles : onanisme. Ne cherchons d'ailleurs aucune méthode dans cette réussite qu'est l'œuvre de Colette ; — n'y cherchons pas non plus le dosage de virilité intellectuelle et de sensibilité féminine : ce phénomène esthétique est aussi injuste et imprévisible que la Beauté et le Génie.

Les Pécuchet de l'Art d'écrire ou de penser n'y comprendront jamais rien.

Le dernier livre de Colette : **Aventures quotidiennes**, ne fait que confirmer ce miracle d'équilibre esthétique. J'y découvrirais encore, par delà cette synthèse émotive, une sorte d'instinct primitif resurgi et qui a la sûreté de l'instinct animal. D'où cette fraternelle compréhension des bêtes, des innocents criminels et des pauvres hommes de génie. Cette notation sur Landru, instinctive et douce bête de proie :

l'œil paisible, noir, insondable... brillant comme l'œil des oiseaux, comme eux dénué de langage, d'attendrissement et de mélancolie. Œil créé pour voir, guetter, réduire, pour céder l'émotion, jauger tout passant et tout spectacle. Œil serein comme celui des premiers hommes.

œil qui contemplait le sang versé, la mort et la douleur sans fermer les paupières...

Ces notes encore, qui nous apportent plus sur la mystérieuse psychologie de nos bêtes domestiques et autres que tant de savants et aveugles traités :

Nous sommes, écrit Colette, l'éternelle curiosité, la passion malheureuse de toutes les bêtes, leur climat décevant, gonflé d'orages. Si elles goûtent à notre intempérie quotidienne, elles en demeurent nostalgiques à jamais. Sous la colère incompréhensible de l'homme, si l'une gémit, pure de haine : « Ah! quel mauvais temps! » l'autre soupire, avec la gratitude désespérée d'une amante qu'on rudoie : « Ça vaut encore mieux que pas du tout. »

Il semble que parfois les bêtes sont lasses des délices du Paradis terrestre de l'Inconscient que nous avons déserté. Notre douloureuse et divine conscience, notre état de perpétuel Péché contre Dieu, les attire obscurément. Leur amour pour l'Homme est une inutile et inconsciente tentative de révolte. Mais cette compréhension émotive de la vie agenouille Colette jusque devant l'âme obscure des plantes et des fleurs (ce que Maeterlinck, avec une intuition un peu trop anthropomorphiste, appelait : l'intelligence des fleurs). Après avoir assisté, au cinéma, au miracle des germinations, elle s'écrie : « Nous voulons pour nos enfants et pour nous, nous voulons, auprès de l'indigence de l'œuvre imaginée, l'extravagance de la réalité, la fantaisie sans frein de la nature ; nous voulons le conte fantastique de la germination du pois, l'Histoire merveilleuse des métamorphoses d'une libellule, et l'explosion, la distension formidable du bouton de lys, entrebâillé d'abord en longues mandibules plates sur un grouillement sombre d'étamines, travail de floraison glouton et puissant devant lequel une jeune fille disait tout bas, un peu effarée : « Oh! un crocodile ! »

On pourrait épiloguer à l'infini sur les pages de ce livre qui nous suspend, émus, comme au bord d'une sensibilité nouvelle, élargie dans la communion des bêtes et des plantes. Mais il faut ajouter que ces fugitives notes critiques n'ont pas la prétention de recréer l'œuvre de Colette, et n'en veulent donner qu'une entrevision, ce qu'il en peut entrer dans le déclic instantané d'un Kodak.

En littérature, tout ce qui n'est pas poème n'est que documen-

tation déjà morte ; mais poème ne signifie pas versification, car la plupart des vers sont une négation rythmée et rimée de la poésie. Je songeais à cela en lisant la très pure adaptation que M. Jules Derocquigny vient de nous donner de l'*Hamlet* de Shakespeare (1). *Hamlet* est un poème, et c'est ce poème que l'auteur a voulu nous restituer en transposant en français la mélodie shakespearienne. Que cet essai soit une incitation pour nos auteurs dramatiques qui, par leur réalisme étroit, se sont évadés de l'art ! Déjà la tragédie du XVIIe siècle, par la monotonie de son alexandrin, échappe au poème, surtout depuis que les acteurs ne chantent plus les vers musicalement. Quant à notre théâtre moderne, il n'est plus qu'une anticipation retardée du cinéma. Becque lui-même ne touche à l'art, au poème, que par son goût de l'essentiel ; mais il n'y a aucun lyrisme dans sa prose. Les drames en vers de Rostand ne sont que du simili-poème, et la prose poétique de Bataille n'est qu'un dévergondage sans excuse. Il y aurait une formule moderne du poème dramatique à trouver : peut-être découvrirait-on une indication dans des œuvres méconnues comme *Axël*, *Les Aveugles*, *Lilith*... etc. Il faudrait surtout ne pas s'inquiéter des goûts fatalement bas du grand public, et lui imposer notre jugement : l'élever jusqu'à nous, au lieu de nous abaisser jusqu'à lui.

§

Mme Henriette Charasson vient de nous donner ce pamphlet : **M. de Porto-Riche ou Le « Racine juif »**. Pamphlet, c'est-à-dire jugement volontairement exagéré ; ce qu'est la caricature au portrait. Mais sous cette critique qui est à la fois juste et injuste, on découvre au moins très nettement la psychologie de Mme Charasson, toute rafraîchie comme par un nouveau baptême chrétien, et par une grâce renforcée. On y découvre aussi un petit essai de la psychologie juive chez les littérateurs et les artistes. A ce sujet, je crois pouvoir remarquer que le juif de race pure et sans mélange se réalise rarement en art. Il n'y a que ceux qui se sont un peu évadés de leur race par une alliance étrangère qui chercheront par l'art à retrouver la vraie température de leur sang. Montaigne, dit-on, était de mère juive, c'est peut-être cette inquiétude ethnique qui l'a créé philosophe

(1) Editions du Trianon. Avec seize lithographies d'Eugène Delacroix.

et l'a fait dominer et comme survoler les petites idées, les petites religions de ses deux races contradictoires. Rien n'est plus favorable à l'évolution et à la dissociation des idées que le heurt de deux races dans le cerveau d'un homme de génie. S'il est vrai que Barrès, lui aussi, avait un peu de ce sang asiatique, on pourrait, par jeu, trouver dans ce fait une explication hypothétique de son œuvre. On montrerait l'auteur des *Déracinés*, réagissant intellectuellement contre cette inquiétude physiologique de n'être d'aucune religion, d'aucun « monde » terrestre, et se jetant à corps et âme perdus dans un nationalisme excessif et artificiel, s'accrochant avec un désespoir lyrique à l'idée de patrie jusqu'à l'hallucination et au vampirisme, jusqu'à se vouloir le plus Lorrain des Lorrains, le plus patriote des patriotes. Cette terre ancestrale qui lui manque, il la crée cérébralement et il s'y enfonce jusqu'au cou, y ensevelissant jusqu'à ses ailes de poète. Malgré lui, encore, son imagination va vers une Espagne sarrasine, vers un rêve sadique d'auto-da-fé où peut-être un de ses ancêtres fut brûlé..., etc. Henry Bataille, « demi-israélite d'origine, comme l'on sait » (écrit Mme Charasson), essaie, ainsi que Porto-Riche, de se hausser à la passion racinienne ; mais le théâtre de Bataille n'est qu'une exaspération sensuelle sans mysticité, un prurit sexuel, un méprisable secouement de larmes et de frissons impurs : un manque absolu de tenue. C'est ce même sensualisme romantique qui a fait comparer Porto-Riche à Racine ; mais sans Phèdre et sans Andromaque, hélas ! A ce propos, Mme Charasson écrit plaisamment :

Si M. de Porto-Riche, quand il écrit *le Vieil Homme*, par exemple, appelait ses personnages Bernheim, Weiss, Dreyfus, Lyon-Caen, et leur attribuait quelque commerce de brocante, si son héroïne se nommait Sarah et le fils de celle-ci Jacob, peut-être se douterait-on tout de suite, dans le public, de leur race ? Mais un Michel Fontanet, imprimeur à Grenoble, une Thérèse née Chavassieux, un jeune Augustin, qui irait soupçonner d'abord leurs origines ethniques ? Ecoutez le dialogue pourtant, pénétrez dans le conflit et jugez. Croyez-vous qu'elle soit faite de Celtes baptisés, — fils, petits-fils, arrière-neveux de gens baptisés — cette famille où l'on aime et où l'on aime avec une impudeur qui soulève le cœur ?

Il y a dans ce bas sensualisme sans intellectualité, sans rayonnement mystique, une sorte de déchéance des êtres, et, de la part de ces écrivains, un essai inconscient de destruction de nos forces

morales. Destruction parallèle à la désorganisation des forces sociales, qu'essaient de pratiquer de naïfs hommes politiques, en s'appuyant sur des idées juives. C'est le perpétuel recommencement du christianisme juif : le nivellement des intelligences et le règne des esclaves.

C'est presque un rôle sacré, ce rôle du juif dans la démolition des civilisations. Incapables eux-mêmes de construire, on dirait qu'ils se sont, comme des termites, éparpillés à travers le monde pour ronger nos religions, nos morales et nos philosophies. Leur patrie à eux est un état d'être, une abstraction qu'ils projettent idéalement devant eux et qu'ils promènent à travers le monde ; nos réelles constructions matérielles et intellectuelles, dont est faite notre civilisation, leur paraissent aussi vaines que les pierres éparpillées du Temple de Jérusalem, qu'ils n'ont jamais songé qu'en songe à reconstruire.

Mais ainsi les juifs sont dans le monde un perpétuel élément de rajeunissement et d'évolution. Sans remonter plus loin dans l'histoire, le christianisme juif a renversé les valeurs du Paganisme. L'idée chrétienne a ensuite évolué jusqu'à l'impérialisme catholique qui est la négation absolue du christianisme. Mais voici que les termites sacrés réapparaissent : ils vont à nouveau tout détruire et renverser une fois encore les valeurs morales, jadis déjà détruites et dont nous avions recollé les morceaux. Mais peut-être que cette révolution religieuse est nécessaire au rajeunissement, au renouvellement de notre civilisation. Le xxe siècle, qui a commencé d'une façon si somptueusement tragique, sera sans doute une époque bien curieuse. Qui en sera le nouveau Celse ?

§

Avec le Dr J.-C. Mardrus et sa traduction littérale et complète des *Sourates Essentielle* du **Koran**, nous rentrons dans l'immuable et dans la relativité de l'éternité humaine. Le style du Koran, écrit le traducteur dans sa préface, est le style personnel d'Allah...

Comme le style est l'essence de l'être, il ne saurait être ici que divin. Et de fait, les écrivains, même les plus sceptiques, en ont subi la fascination. Son emprise est encore telle sur trois cent millions de musulmans du globe, que les missionnaires étrangers s'accordent à recon-

naître qu'on n'a guère pu produire jusqu'à aujourd'hui un seul cas avéré d'apostasie musulmane. Tant il est vrai que le verbe bien conduit est la seule vraie magie.

Aussi le Dr Mardrus ne se dissimule pas la tâche ingrate que c'est d'essayer de rendre « les effets de cette prose inouïe dans une langue étrangère, et surtout dans la langue française, si contenue, si intransigeante et sévère », dans cette langue française qui « n'est pas une langue religieuse et n'a jamais servi de moyen d'expression à la divinité » (1).

Nous ne savons, ajoute trop humblement le traducteur, si, « au bout de neuf années de recherches, d'essais et de méditations, nous avons enfin dominé la difficulté ».

Nous avons, en tout cas, tenté ici un décalque rigoureux, en langue française, du texte arabe, et nous nous sommes mis dans les conditions les plus favorables pour obtenir ce décalque français des versets koraniques. Nous avons opéré une sorte de transmutation des valeurs verbales, en faisant appel aux mots français les plus simples, ceux-là seuls qui possèdent toutes vertus du fait de leurs racines profondément enfoncées dans le terroir de la race.

Ainsi que tous les livres et manuscrits musulmans, la dernière page de cette traduction se termine par une sourate disposée dans le sens d'un triangle renversé. C'est le triangle symbolique de la ferveur et de la sauvegarde : « Par la vertu de ce triangle, tout auteur, même d'un livre profane, se met à l'abri de ses propres errements. »

Rabbana, ô notre Maître ! Point ne nous tiens rigueur
si nous sommes oublieux, ou même si nous péchons.
Rabana, ô notre Maître ! point ne charge sur
nous un fardeau comme celui que tu char-
geas sur ceux d'avant nous. Rabbana !
O notre Maître, point ne nous charge
de ce qui n'est pas supportable.
Fais-nous grâce. Pardonne-nous.
Sois-nous miséricordieux.
Tu es notre Patron,
Mawlana ! Fais-nous
triompher sur la
race des mé-
créants.

(1) Sans doute parce que les dieux se méfient de la lucidité française.

Cette prière, qui évoque notre Pater, nous montre, plus parfaitement qu'un maladroit commentaire, quelle poésie pure est ce texte sacré.

Que ce triangle symbolique, ô Rabbana qui n'es pas mon maître, me mette seulement, par sa vertu, à l'abri des errements critiques ; et je te louerai, quoique mécréant, Mawlana !

JEAN DE GOURMONT

LES POÈMES

Francis Jammes : *Ma France poétique*, « Mercure de France ». — Guy-Charles Cros : *Retours de flammes*, « La Centaine ». — André Chardine : *Les Jeunes Tristesses*, La Mouette, le Havre. — Georges Bonneau : *L'Offrande à l'Infidèle*, Messein. — Urbain Mô : *Le Masque de Cristal*, la Caravelle. — Albert Sauret : *Bric-à-brac*, Messein. — Fernand Granier : *Les Glaives, Les Rubis*, les Tablettes. — André Cantel : *Les Filles du Vent*, H. Defontaine, Rouen. — Camille Bruno : *Tambours voilés*, les Gémeaux. — Alexandre Léty-Courbière : *Souvenez-vous !*, préface de Jean Richepin, éditions Athéna. — Pierre Legrand : *Peu de Chose*, les Gémeaux.

Je goûte cette simplicité d'accent à quoi aboutit le lyrisme de Francis Jammes. Il l'adapte à la simplicité, peut-être moins ingénue qu'elle ne l'était autrefois, de son cœur. C'était, on se souvient, l'haleine des brises les plus ténues qui soulevait à peine les feuillages du printemps et qui se confondait en ses rythmes caressants ; c'était la ride vive courant sur la surface du gave ou plissant les eaux dormantes de la saligue, c'était la tendre innocence de ses jeux innocents de naïf amoureux, de coureur des bois ou des plaines, de chasseur ou de pêcheur. Le voluptueux souvenir des ancêtres, des jeunes femmes d'autrefois, des êtres qui furent familiers et bons à son enfance, le frémissement des ombres mélancoliques et prédestinées dont ses lectures s'étaient enchantées, se suscitaient au timbre délicat et assourdi de ses vers. Aujourd'hui, l'expérience de la vie, avec des joies et des déceptions qu'on ne s'avoue pas, aurait desséché les flammes de ses illusions les plus chères, si la foi, avec des images innocentes et joliment pensives, n'avait incliné son âme à accepter les mêmes grâces de l'existence quotidienne, si les ébats ailés et gazouillants d'une petite famille nombreuse ne l'entretenaient de sourires aisés, si l'assiduité de ses souvenirs les meilleurs n'était imprégnée d'air, d'odeurs de la nature et du bienfait des horizons qui

lui demeurent familiers. **Ma France poétique**, déclare-t-il ; et c'est l'évocation d'heures puériles ou adolescentes, naguère à Orthez, où il vécut si longtemps et où vinrent le visiter Samain, Charles Guérin, Claudel, d'autres poètes encore à qui parfois il accordait gracieusement de leur révéler son beau pays, et de leur déclarer que, pour y être passés, ils faisaient « désormais partie de ces paysages ! » C'est l'évocation des sites divers où il a vécu, aimé et rêvé, souffert par l'imagination et aspiré à la beauté. Il y a joui encore d'inaltérables et saines amitiés, de sympathies profondes avec les choses de la nature, avec les gens du pays. Et il célèbre, selon la couleur de ses pensées, les provinces d'où lui est venue la forme de ses inspirations, et les plaisirs et les travaux, les foyers, les montagnes, les parcs et jardins, l'eau, les bois, les chasses, la pêche, l'air, et l'effusion religieuse du pays avec lequel il communie.

Sa poésie est faite de ces souvenirs qu'il veut les plus simples, les plus familiers, d'un ton intime, véridique, modéré. Elle n'en est que plus captivante en raison de ce qui s'y devine de foncière sincérité, et, par places, elle s'accommode d'adorables évocations :

> Quand vous avez laissé glisser de vos bras nus
> Toutes ces fleurs, les fruits aussitôt sont venus
> Gonfler comme des seins l'osier de vos corbeilles...

Francis Jammes, semble-t-il, réussit à ce que d'autres poètes avant lui ont tenté : extraire des choses le sens poétique de leur attitude coutumière, en recueillir la secrète signification, sans qu'intervienne en surplus, en l'étouffant, l'élan lyrique de son propre cœur ou surtout de son esprit qui les interroge Il ne sollicite pas les confidences, il les retrouve et les doue d'une voix, la leur.

Avec une gravité souriante et l'imperturbable sagesse d'un homme déçu suffisamment pour goûter de sceptiques joies au frôlement léger des choses et des amours, M. Guy-Charles Cros assiste, amusé non moins que mélancolique, à d'insistants et souples **Retours de Flammes**. Il en a éprouvé la valeur peu durable et ne conserve aucun doute, mais il se réjouit les yeux et se réchauffe l'âme à oublier où les flammes renaissent pour le plaisir des yeux l'amère rancœur des douleurs anciennes. C'est d'une âme trempée comme celle d'un Moréas lorsqu'il écrivait les *Stances*, mais, étant plus jeune, les apparences n'ont point encore

revêtu l'aspect fugitif et inutile, évanescent, insaisissable. Les doigts s'amusent, la passion se réveille, et l'à quoi bon ? n'est pas si ancré qu'il ne soit vaincu sans cesse, même aux jeux puérils dont le poète éprouve encore le charme s'il en déplore la fragilité.

Le talent de M. Guy-Charles Cros participe de son singulier état d'âme ; il est viril, résolu, puis se transmue en d'étranges nonchalances. Sa manière de traiter le vers libre, dont il fait comme le tenant lieu des vers traditionnels qu'il ne vaut pas la peine de s'appliquer à écrire, avec des assonances ou des disparitions de la rime, lui est toute personnelle. Elle excite la curiosité, suscite des réflexions, des doutes, plutôt qu'une satisfaction complète, — mais, étonnamment, elle répond à son objet, et suggère par son ambiguïté même le caractère si particulier et étrange de cette poésie à la fois ferme qui renonce et molle un peu qui se reprend, se redresse.

M. Guy-Charles Cros est un des poètes les plus curieux à suivre du temps présent.

Ce serait un jeu trop aisé et parfaitement décevant de signaler à M. André Chardine les témoins sans nombre de ses lectures et de ses admirations dans le déroulement des poèmes qu'il a réunis sous le titre **les Jeunes Tristesses**. Il me plaît, au contraire, infiniment, qu'un poète à ses débuts ne dissimule pas ses enthousiasmes et ses préférences littéraires. Qu'on en subisse l'emprise, voilà qui est inévitable, et moins on songe à en cacher les vestiges, plus la sincérité apparaît évidente et ingénue. Pourtant M. André Chardine, dans les bondissements de ses joies, dans les crispations de ses dégoûts et de ses ennuis, ne pose certes pas à l'ingénuité, et je retrouve dans cette ignorance de toute attitude apprêtée un garant de plus de noblesse et de franchise. En présence d'un recueil comme celui-ci, nourri de sentiments croisés et que l'expression tantôt ardente et tantôt embarrassée ne hausse pas toujours à un équilibre parfait ou à l'harmonie qu'il faudrait, la joie consiste à découvrir dans cette surabondance les jaillissements par intermittence d'une personnalité qui s'ignore. Ils proviennent de sources nombreuses et généreuses. On peut avoir foi en l'avenir de M. André Chardine. Ses vers sont pleins, sonores, ses rythmes variés, ses images toujours justes ; toutes les ressources du lyrisme s'offrent à son talent déjà curieux et très souple. Dès qu'il se sera saisi de sa

propre inspiration et qu'il l'aura dégagée des désirables et nécessaires influences nous assisterons, je gage, à la formation d'un poète intéressant et original.

D'un art extrêmement adroit et ingénieux, M. Georges Bonneau tresse les petits bibelots jolis ou les pièces plus fermes de **l'Offrande à l Infidèle**. M. Bonneau se délecte à faire montre de virtuosité en adoptant volontiers les rythmes fluets et délicats et les cadences variées des vers courts ; il s'essaie même au vers de deux ou de trois syllabes, et excelle dans l'heptasyllabique et l'octosyllabique. On a l'impression que ce jeune poète accomplira toujours avec un goût très sûr et d'un doigté parfait toutes les tâches lyriques qu'il se sera proposées. Ce n'est pas, de nos jours, un mérite banal que celui d'un sûr et prestigieux ouvrier.

Le Masque de Cristal, de M. Urbain Mô, est fort décevant. Un élan enlève le poète constamment, mais il ne se soutient guère ni par le rythme ni par la persistance de l image. Promesses brèves, mais confusion de moyens qui les démentent par l'abstraction qui explique, par la sécheresse qui énonce, par la banale construction d'une phrase le plus souvent neutre. Je crains que l'auteur manque de souplesse et de réserve. Il apparaît impatient à l'excès et un peu trop sûr de soi-même. Défauts de pure jeunesse, probablement, et qui lui passeront, comme ils ont passé à tant d'autres...

Les sonnets et rondeaux de M. Albert Sauret font un **Bric-à-brac** confus, facile et point déplaisant, avec le mérite de l'impromptu, et dépourvu de prétention. **Les Glaives, les Rubis** de M. Fernand Granier sont des « études poétiques » de formes, d'expressions, tantôt redoutables, tantôt apaisées et toujours sonores, avec de longs éclats de pierreries. M. André Cantel dédie « à mes camarades, capitaines au long cours et officiers de la marine marchande » ses poésies marines, **les Filles du Vent**. Il les a écrites, déclare-t-il, pour s'amuser et mystifier ses camarades. Il y a là d'âpres et fortes sensations d'espace et de lumière, une farouche humeur de grandeur et d'indépendance, c'est fort par nature, mais totalement dépourvu d art et de science. Passe-temps d'énergie et d'application, éminemment sympathique, on ne peut à l'auteur que manifester beaucoup d'estime. Le cœur de Mme Camille Bruno bat des marches funè-

bres, je suppose, retentissant comme les **Tambours voilés**. Souvent le souvenir de Sully-Prudhomme passe dans ces vers, et on y pourrait découvrir jusqu'à une version nouvelle du *Vase Brisé*. Ils plaisent cependant, et l'auteur a pu triomphalement insérer dans son livre la liste nombreuse de ses « interprètes », qui, longuement ou un instant à peine l'ont, comme elle s'exprime, « transmise à des cerveaux, unie à des cœurs peut-être... » On y salue des noms d'acteurs et d'actrices, mais aussi de personnalités mondaines et de gens de lettres fort en vue.

M. Alexandre Léty-Courbière nous a depuis longtemps accoutumés à ses redondances abondantes. **Souvenez-vous !** clame-t-il, et le buccin grave et profond de M. Jean Richepin accourt à la rescousse. Il n'y met, nous assure t-il, « aucune complaisance » et y a trouvé l'occasion favorable d'affirmer en quelle estime il tient son art, « le premier de tous ». Parbleu ! Mais le musicien ou le peintre ne seraient-ils point admis à dire du leur exactement la même chose ? Si l'on ne croyait pas son art le premier de tous, pourquoi s'y adonnerait-on ? Au surplus, là n'est pas la question. La poésie lyrique est le premier des arts. En résulte-t-il que M. Léty-Courbière ou même M. Jean Richepin soit un grand poète ? M. Richepin, à ses débuts, l'a donné à penser, et il fut assurément, ce qui est fort noble déjà, un vrai et un beau poète. M. Léty-Courbière s'en donne les attitudes, et du poète patriote, et du poète de guerre, mais j'aperçois chez lui plus de grandiloquence à la manière, si l'on veut, de Déroulède, que de puissance, d'enthousiasme entraînant et d'émotion intime à la manière de Hugo ou, parfois et encore, de M. Jean Richepin.

M. Pierre Legrand a la verve familière qui sautille aimablement et progresse à pas menus. Souvent ses inventions sont jolies, ses arrangements coquets. Il ne s'élance guère au-dessus du sol. Ce n'est point désagréable, c'est reposant, et, au demeurant, ainsi que l'auteur l'avoue, **Peu de Chose**.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Gide : *Les Faux Monnayeurs*, Librairie Gallimard. — Jean Giraudoux : *Bella*, Bernard Grasset. — Jean Barreyre : *Le Maire aveugle*, éditions Fast. — Rachilde : *Monsieur Vénus*, E Flammarion.

Les Faux Monnayeurs, par André Gide. Si la preuve avait besoin d'être faite que M. Gide, essayiste admirable, n'a rien

d'un romancier, elle le serait par cet étrange ouvrage dont le principal protagoniste déclare s'intéresser plus aux idées qu'aux hommes. Nul doute, en effet, que M. Gide, qui ambitionna d'écrire un roman qui ne ressemblât à aucun roman dans *Les Faux Monnayeurs*, n'y ait attesté son impuissance à douer de vie des personnages indépendants et à les laisser agir par eux-mêmes, ce qui est la qualité essentielle du romancier. On chercherait, du reste, en vain un sujet ou une action véritable aux *Faux Monnayeurs* qui pèchent, d'abord par manque d'unité ou d'homogénéité, étant à la fois, ou prétendant être, un roman et la projection de ce roman sur le plan intellectuel, un tableau de la vie et sa critique, non point morale ni même psychologique, mais esthétique. Mais quand Edouard, le héros de M. Gide, et dont M. Gide fait son interprète, compare les hommes à des roseaux, pour reprendre le mot pascalien, et les idées au vent qui agite ces roseaux, nous ne sommes pas dupes de sa paradoxale assimilation. Point d'analogie, il est vrai, entre la condition des roseaux par rapport au vent, et celle des hommes, par rapport aux idées. Le vent est extérieur aux roseaux, il est autre qu'eux, et nous ne connaissons de lui que par le mouvement qu'il leur imprime, Les idees, au contraire, ne s'expliquent, elles n'ont de sens et d'intérêt pour nous, qu'en raison des hommes qui les engendrent, des sensations et des passions des hommes dont elles procèdent. C'est bien cela. M. Gide a coupé le cordon ombilical. Il a isolé de leurs créateurs les idées, et tout arbitraire, tout artifice, ou toute métaphysique, si l'on préfère, lui est dès lors permise. Qu'il veuille, ensuite, que le romancier néglige ou dédaigne de peindre la figure de ses personnages, une telle prétention n'a rien qui nous surprenne. On devine que les individus qu'il montre ainsi, se manifestant dans le vide ou dans l'abstrait, ne peuvent tenir leur vie que de la sienne propre, et qu'ils ne sont, par conséquent, qu'une représentation animée de ses idées ou de ses sentiments, auxquels il oppose, naturellement, les idées et les sentiments qu'il mésestime ou qu'il exècre.

Résumer *Les Faux Monnayeurs* serait trahir cette œuvre touffue, claire, cependant, comme une forêt d'acier, dont la valeur intellectuelle est considérable et qui ne cesse un instant de passionner l'intérêt, à cause de la valeur de la personnalité de M. Gide. Seul le cerveau de ce curieux homme, bien déplaisant,

je l'accorde, sous plus d'un rapport, pouvait concevoir le monde pervers — *faux*, je crois, dans son ensemble, comme la monnaie qui le symbolise — et qui projette des gesticulations diaboliques sur l'écran d'une fiction qui laisse voir sa trame. Non qu'il n'y ait une réalité, et une réalité profonde dans les *Les Faux Monnayeurs*, dont je serais tenté de dire de l'atmosphère qu'elle est celle des romans russes, de Dostoïevski, en particulier, mais traversée d'un courant froid de protestantisme... La sincérité de M. Gide à l'égard de lui-même le contraignait de nous apporter des révélations sur les hommes, à cause, précisément, de ce qu'il y a de général dans le particulier, comme il le reconnaît. Ainsi que tous les vrais subjectifs, c'est sur l'époque de sa vie la plus trouble et la plus riche en aspirations diverses et contraires, c'est-à-dire sur son enfance et son adolescence, que M. Gide a concentré l'effort de son examen lucide ; et les aspects qu'il a représentés de ses différents « moi » puérils et juvéniles dans *Les Faux Monnayeurs* constituent un ensemble de documents cruels, et navrants, mais d'une qualité psychologique de tout premier ordre. Enfin, M. Gide est un grand écrivain, le plus ferme et le plus souple, peut-être, à la fois, de notre temps. Son aisance à manier la langue classique, en la modernisant sans cesse pour la plier à ce qu'il a à dire de complexe, est un enchantement.

Bella, par Jean Giraudoux. Il faut au fantaisiste, pour qu'il soit lyrique, une part d'enthousisme et, si l'on veut, de candeur, sinon de naïveté, et sans doute est-ce à cause de sa trop vive intelligence que M. Giraudoux n'avait pu, jusqu'ici, faire prendre à sa spontanéité charmante qu'une forme d'humour. Il manquait à cet humour, pour qu'il mît en valeur toutes ses qualités, de s'exercer sur le réel, et d'abandonner la préciosité pour la satire, ou de fortifier d'ironie sa malice. Bien des constructions, parmi les plus joliment artificielles de M. Giraudoux, s'écroulaient sur elles-mêmes à cause de la fragilité de leur mécanique, et j'ai signalé déjà que, seuls, se dressaient encore, au milieu des ruines de ces châteaux aériens, tels portraits moraux comme celui de l'orgueilleux, par exemple, dans *Juliette au pays des hommes*. C'est parce que l'observation psychologique fait le fond de son nouveau livre, et c'est parce qu'il y arme de dards aiguisés sa voltigeante afféterie, que ce livre me paraît le meilleur que M. Giraudoux ait écrit. *Bella*, sans doute, n'est point un roman.

Mettons que c'est un conte, dans le genre de ceux de Voltaire, mais d'un Voltaire qui serait poète, et, au lieu de traiter Shakespeare de barbare, s'efforcerait de renchérir sur son euphuisme. S'il est vrai que M. Giraudoux a pris, comme on le lit, ses modèles dans le monde politique, où nous savons qu'il a ses entrées par le quai d'Orsay, son regard a dépassé leurs formes périssables. Ainsi, La Bruyère, quand il dessinait les *Caractères* ; et son analyse, quelque poussée qu'elle soit, atteint à la synthèse. Mais je viens de citer Shakespeare. Dans *Bella*, comme dans *Roméo et Juliette*, deux jeunes gens s'adorent, en dépit d'une inexpiable rivalité de famille, à cette différence près, toutefois (et cette invention est bien dans la manière de M. Giraudoux), que l'amant cache à sa maîtresse son identité, et qu'il ne laisse pas d'apporter quelque malice, et comme une intention de paradoxe, à lui inspirer de l'amour, et je dirai presque à en ressentir pour elle... Car je ne sache pas qu'il y ait autre chose, à l'origine de la haine des Rebendard pour les Dubardeau, qu'une antipathie congénitale, comme celle des maigres pour les gras, des méchants pour les bons, et des individus factices pour les êtres simples et naturels — ou de la lettre pour l'esprit. Point d'action dans *Bella* dont le récit gravite autour d'une scène, et de la scène par quoi ce récit se termine : la suppression par la belle-fille de Rebendard du document qui doit déshonorer les Dubardeau. Aucune analyse, non plus, des sentiments particuliers des principaux protagonistes, qui n'évoluent point au cours de l'histoire. Quelque chose de vague, et comme une brume de mystère, entoure, notamment, jusqu'à la fin la belle-fille de Rebendard, et fait d'elle une sorte de vision de rêve ou d'apparition. Mais des scènes spirituellement évoquées, ou d'un charme précieux ; et des portraits-charges. Ah ! ces portraits... Les meilleurs, pourtant, à mon sens, ne sont point ceux des Dubardeau, d'une fantaisie sur laquelle pèse le poids d'une admiration un peu lourde , — mais des mauvaises gens, c'est-à-dire de Rebendard et de sa famille et de ses créatures. C'est dessiné du burin le plus fin, mais qu'il est corrosif l'acide qui a mordu sur le trait ! Et quel sens aigu du comique ! Pour ces seuls portraits, il n'est point excessif de déclarer que M. Giraudoux est déjà un maître.

Le Navire aveugle, par Jean Barreyre. Les écrivains de langue anglaise ont si profondément marqué de leur griffe les

histoires maritimes, qu'un auteur de chez nous ne saurait composer un récit ayant l'océan pour théâtre sans avoir l'air de s'être inspiré d'eux. Aussi bien le roman de M. Barreyre fait-il tout d'abord songer au *Nègre du Narcisse* et au *Typhon* de Conrad, auxquels il serait permis de supposer qu'il a emprunté certaines scènes. Mais cette première impression se dissipe bientôt, et plus on réfléchit sur *Le Navire aveugle*, ou plus on s'abandonne au prolongement de l'émotion qu'on a éprouvée en le lisant, et moins on lui trouve de ressemblance avec quoi que ce soit. C'est qu'il a vraiment son originalité propre, et qui tient au symbolisme qui s'en dégage, comme d'un poème, symbolisme si étroitement lié, d'ailleurs, aux moindres détails de sa fabulation qu'on ne l'en pourrait détacher sans ruiner du même coup celle-ci. Sur un trois-mâts, le *Sea-Shine*, un Malais, qui s'était glissé à fond de cale, est venu crever comme un chien, d'un mal inconnu. Ce mal se révèle bientôt contagieux. Il frappe sans exception tous les marins, du capitaine au dernier manœuvre, et les rend aveugles les uns après les autres. Livré, dès lors, à l'aventure, le *Sea-Shine* ne peut plus espérer son salut que du hasard d'une rencontre. Cette rencontre se produit-elle, cependant, les misérables, au lieu de la joie immense qu'ils en attendaient, n'en éprouvent qu'une détresse plus grande. En effet, par peur qu'ils ne contaminent son propre navire, le capitaine, qui avait mis une embarcation à la mer pour s'informer d'eux, les abandonne à leur sort en apprenant qu'une espèce d'ophtalmie pesteuse leur a dévoré la vue. Assaillis par une tempête, à bout de vivres et bientôt privés d'eau douce, ils seront encore quelque temps ballottés sur la mer avant de périr dans les tortures qu'on devine, et après avoir été dédaignés par un transatlantique qui, ayant aperçu de loin leur voilier démâté, ne se sera pas décidé à se détourner de sa route pour cette épave... Sur ce thème tragique, M. Barreyre a brodé, non seulement en artiste, mais en philosophe et en psychologue, des variations nombreuses, et d'une suggestion qui atteste qu'il a médité sur la vie et qu'il n'est pas un béjaune, s'il débute en littérature. Il a composé une manière de *Nef des Fous* — aussi imagée que celle de Sébastien Brandt est abstraite — et presque à chaque page il y témoigne des plus belles qualités d'imagination. Une de ses meilleures trouvailles est celle où il montre les matelots concentrant leur espoir sur le dernier d'entre eux qui voit en-

core — un gamin ! — et ce gamin accablé autant par le fardeau de leur tyrannie que par celui de la responsabilité terrible dont il est chargé. Les personnages de M. Barreyre, tout en ayant une signification générale, sont cernés de traits particuliers, d'un sûr réalisme, et le capitaine, l'homme d'action et de devoir, un peu borné, le second qui s'observe et suce la moelle, trop souvent amère des choses, le cuisinier, enfin, que tourmente, jusqu'à le pousser au suicide, le démon de la vanité, sont des types d'une vérité rigoureuse. La langue, essentiellement lyrique, de M. Barreyre est expressive et colorée, d'arêtes un peu saillantes parfois, mais dans leur gaucherie même les cassures de son style ont du caractère, si l'on peut reprocher à ce stye d'être incorrect.

Monsieur Vénus, par Rachilde. Dans la lettre autographe inédite de Maurice Barrès, que Mme Rachilde a reproduite en tête de la nouvelle édition de son roman, — la première remonte à près de quarante ans, — j'ai relevé une phrase qui donne la clef de cette œuvre où l'on n'a voulu voir, d'abord, qu'une fantaisie scandaleuse. La voici : « Ce serait un vrai service littéraire à rendre au public et à la critique de souligner... que ce livre est le seul *écrit par une femme sur l'humiliation qu'il y a pour la femme à être aimée.* » Envisagé du point de vue indiqué par Barrès, *Monsieur Vénus* cesse de choquer : il intéresse, il émeut, s'il étonne encore. C'est la projection, sur le plan du rêve — et selon le processus même du rêve, tel que Freud l'a décrit — de la pensée et des sentiments (disons des sentiments-pensées) d'une jeune fille fière autant de l'aristocratie de son intelligence que de celle de sa chair, et à qui répugne la supposition qu'un homme, inférieur à elle, puisse spirituellement et physiquement prétendre la courber sous son joug, ou lui imposer sa loi, au nom du génie de l'espèce. Maladie de l'orgueil, sans doute. Mais sainte Thérèse d'Avila déclarant à son père, qui la voulait marier, ne pouvoir accepter d'autre maître que Dieu, ne péchait-elle pas autant par défaut d'humilité que Raoule de Vénérande quand elle signe du sang de Jacques son pacte avec Satan ? Une flamme de cérébralité exaspérée purifie, du reste, ce qu'il y a d'obscène ou de susceptible de ressortir à l'obscénité dans ce livre, indubitablement écrit, d'ailleurs, par une jeune fille qui ne trahit jamais autant son inexpérience que dans les moments où elle s'ingénie à se montrer le plus perverse. Le psychologue et l'artiste, loin

de jeter l'anathème contre Mme Rachilde pour avoir osé concevoir ce livre à vingt ans, doivent la féliciter d'avoir eu le courage moral de l'écrire. Il est bien curieux, et d'une originalité remarquable, tout influencé qu'il se révèle par Villiers de l'Isle Adam et surtout par Barbey d'Aurevilly, sur le dandysme diabolique de qui il raffine avec une ardeur enragée. Il faut le lire attentivement, après s'être bien pénétré de l'admirable préface que lui a consacrée Barrès qui le qualifie, du reste, de chef-d'œuvre. Jamais on n'a été aussi capable qu'aujourd'hui de le comprendre et d'en tirer l'enseignement profond qu'il comporte.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Ariel, drame en quatre actes de M. Henry-Marx, maison de l'Œuvre. — *La Rose de Septembre*, comédie en trois actes de M. Jacques Deval, Athénée.

On dit que M. Henry-Marx serait menacé de perdre la vue. Cette circonstance me gêne un peu pour parler de sa pièce, **Ariel**, que vient de présenter le théâtre de l'*Œuvre*. Voulez-vous que nous feuilletions plutôt le programme? Il contient justement une sorte de manifeste : « Et pour la XXXIVe année d'existence, l'*Œuvre* poursuit!... Nous subsistons, curieux, indépendants, hardis. Les boniments sur la renaissance théâtrale nous laissent indifférents... » C'est très bien. Comme le mouvement par la marche, la renaissance doit se prouver par des œuvres. « Nous ne croyons qu'au profit que peut trouver le théâtre français de produire sans cesse des écrivains jeunes et originaux... » Il serait malséant d'accabler le pauvre Copeau, enlisé, paraît-il, dans je ne sais quelle chimérique et campagnarde entreprise, mais son tort le plus évident, s'il en eut jamais d'autre, n'a-t-il pas été de trop sacrifier l'art dramatique proprement dit à la réforme de la mise en scène? Lugné expose son programme de la saison prochaine et conclut fièrement : « Nous tomberons peut-être, mais nous ne nous lasserons pas de produire. » Puisque Lugné n'aime pas les boniments, disons-lui que ce petit air de bravoure a un peu l'air d'en être un, mais reconnaissons ce qu'a de sympathique cette crânerie arrogante d'un vieil homme blanchi dans les affaires de théâtre. Je ne suis pas assez naïf, malheureusement, pour croire à l'héroïsme de Lugné-Poe. Il a pourtant exercé une action sur l'art dramatique par l'acharnement qu'il a mis à recruter des

ollaborateurs nouveaux. Que de mauvaises pièces il aura jouées ! lais si grâce à elles il a pu en monter quelques-unes de bonnes u'on eût refusées partout ailleurs, on se sent tout disposé à ou-lier bien des erreurs, notamment *Ariel*, qui est en vérité une ièce détestable. J'en emprunte le résumé au programme. Vous reconnaîtrez tout de suite le style de l'auteur :

Ariel vit à la campagne chez son oncle Baptiste. L'air pur l'a guéri 'une maladie qui le minait chez ses parents de Payoune. Le voici fort fraternel aux bêtes et aux plantes. Il a rencontré un vieux savant ui, charmé par ce jeune corps en délire, a écouté sa voix qui chante et ui a enseigné des sentiments et des idées. Dans un de leurs entretiens, riel avoue, comme un grand secret, qu'il a dans un moment de joie encontré Dieu Dieu est ici le bonheur d'Ariel, sa clairvoyance devant s êtres et les choses, sa jeune et profonde lucidité qui lui permet de oir vrai et d'être juste. Le vieux maître s'émerveille. Mais il faut u'Ariel rentre à Payoune où ses parents l'attendent. Il faut qu'il quitte air pur et le travail sain pour rentrer à la ville. Que va-t-il advenir du eune homme admirablement doué qui a rencontré Dieu ?

Le décor de ce premier acte est d'une grande simplicité : un rbre au milieu d un champ et au pied de cet arbre un vieux avant en jaquette. On pense à une fresque pour la Sorbonne, ans le goût de 1895. Seulement, cette simplicité du décor ne e retrouve point dans le texte. Quel pathos, Seigneur, et d'au-ant plus frappant que l'un des personnages, l'oncle chez qui riel vient de passer quelque années, nous explique les raisons u départ de son neveu avec un accent paysan d'opéra-comi-ue !

Au deuxième acte, Ariel rentre chez ses parents et la ville aux rands murs et la misère des pauvres et les voix chargées d'erreurs èsent sur lui et le ploient. Il est accueilli chez lui par une jeune fille, arah, qui travaille pour créer une patrie juive de Palestine. Il l'émeut out de suite, tant il est pur. Contrairement à ce jeune être dont le orps sent et presse infiniment la vie, Sarah médite sur les choses et ur les gens et oppose à Ariel sa raison pure. Le colloque entre ces eux êtres est défini par ces deux répliques qui contiennent tout le dra-e : « Je vous plains, dit Sarah à Ariel, d'avoir besoin de souffrir pour omprendre. » A quoi Ariel répond : « Je te plains davantage, toi qui besoin de comprendre pour souffrir ».

L'antithèse est belle, mais ne signifie apparemment rien. n tout cas, cette réplique, trop exactement calquée sur la précé-

dente, dément tout ce que l'on nous a dit de la jeune et pure animalité du bel adolescent, fraternel aux bêtes et aux plantes : il n'est qu'un rhéteur, lui aussi. Nous nous en doutions. Le personnage de la jeune juive, incarné par Mlle Gisèle Picard, a l'air plus vrai. J'ajouterai que Mlle Picard a, poussé à la perfection, le physique de l'emploi : nez aquilin, profil aigu, yeux chargés de toute l'étincelante langueur des nuits d'Orient.

Au troisième acte, la famille Joubert et Sarah vivent depuis un an dans leur humble logis. Ariel, endolori chaque jour par la misère d'autrui et l'indignité des hommes, a conçu en lui une telle révolte qu'il songe à jaillir en héros vengeur de son martyre quotidien. Ses parents vieillissent dans l'erreur et ne souffrent pas de leur malheur, et ses pauvres compagnons d'atelier soumis à leur fatigue le désespèrent. Il a trouvé en Sarah un amour exaltant. Il veut conquérir la jeune juive, qui se refuse à ce chrétien pour rester fidèle à sa mission juive et elle désole son aimé. Il supplie, il menace et voici qu'elle comprend que ce révolté va commettre un acte vengeur et mortel. Elle se promet à lui pour qu'il explique son acte. Humilié devant le don total, il avoue qu'il va tuer le patron de Payoune. Mais voici le docteur Gazin, appelé auprès d'Ariel que tourmentent des douleurs mystérieuses, et Ariel reconnaît dans le médecin la psychique présence de M. Mottin, son maître du premier acte, devant qui il se promet à l'action rédemptrice.

Aurais-je, mieux que l'auteur, fait ressortir le caractère saugrenu et incohérent de tout cela?

La fin nous comble :

Au quatrième acte, c'est le soir de Noël. Toute la famille Joubert se dispose à assister à la messe de minuit de l'église voisine. Le patron de Payoune y assistera. Ariel, qui comptait pour son acte justicier sur ses camarades ouvriers, désespéré par leur renonciation, se sauve malgré les adjurations de son ami Virot et de Sarah. Il pénètre dans l'église et, surmené par son désir, il attente à l'office sacré, cependant que Sarah et Virot enfermés s'affolent. Ariel revient illuminé par sa foi transfiguré, et il meurt surchargé de misère humaine au milieu de Sarah, de Virot et d'un inconnu en lequel Ariel reconnaît la présence mystérieuse de M. Mottin du premier acte, qui, dans ses trois incarnations, personnifie un état d'âme de pureté que l'on trouve au fond de tous les vrais hommes. Ariel meurt appelé par des voix que quelques hommes seulement entendent sur la terre et qui lui révèlent l'infini. Ariel entend un mot qu'il écoute comme un mot d'ordre et qu'il veut crier aux hommes de bonne volonté pour qu'ils en soient enseignés : Révolte. Il meurt sans savoir si les hommes ont entendu.

Ce résumé explicatif, si j'ose m'exprimer ainsi, est accompagné des lignes suivantes :

L'auteur a donné pour sous-titre à ce drame : la *Passion de la Révolte. L'Enfant-maître*, représenté naguère au théâtre du Vaudeville, était la *Passion de la Douleur. Un Homme en marche*, représenté à la Comédie-Française, était la *Passion de l'Intelligence*. et *le Porteur de Flamme*, qui sera représenté prochainement, sera la *Passion de l'Amour*.

Notez que les pièces de M. Henry-Marx ne valent pas plus cher les unes que les autres, mais il se trouve toujours des directeurs pour les monter. Il faut donc nous attendre en effet à voir représenter prochainement une *Passion de l'Amour* aussi boursouflée, aussi creuse, aussi faussement pathétique que les trois *Passions* précédentes. Si du moins M. Marx faisait preuve de dons dramatiques ! Mais il n'a visiblement aucun sens de la scène et c'est bien fâcheux de la part d'un auteur qui s'obstine si énergiquement à se croire doué pour elle. Je ne dirai rien de sa philosophie ou, plus exactement, de sa mystique. On la lui pardonnerait volontiers, pourvu qu'il eût un peu de talent à mettre à son service. Et tout cela n'est pas agréable à dire pour la raison que j'ai indiquée en commençant.

Ariel a d'ailleurs été furieusement applaudi à la première par les admirateurs de M. Marx. Celui-ci a un public sur qui sa mystique humanitaire et son éloquence personnelle font grand effet. Car il est orateur, m'assure-t-on, et qu'il nous arrive seulement une petite révolution, nous le verrons aussitôt y jouer un rôle de premier plan. Ce jour-là, M. Henry-Marx aura peut-être trouvé sa voie.

A l'Athénée, où M. Jacques Deval a fait représenter **la Rose de septembre**, la consternation a été à peu près générale. M. Deval appartient à la nouvelle génération, dont il est considéré comme un des espoirs, et voilà que tout à coup il s'élance comme un furieux sur les traces de Pierre Wolff, il le rattrape, il le dépasse ! Ah, cette *Rose de septembre* éclose au printemps d'un jeune écrivain, quelle tristesse !

Il s'agit d'un parrain grisonnant, amoureux de son ingénue filleule et qui la fuit pour ne pas succomber à la tentation. Mais l'ingénue le rattrape à Paris, où il s'étourdit à faire la noce et le ramène au bercail provincial. Là ils s'aimeront d'une passion

blanche et ce pourrait être très gentil ainsi, et même assez humain au fond, mais M. Deval a compliqué la situation en flanquant son ingénue d'un mari invraisemblablement falot, ce qui fausse tout et fait du personnage de la jeune femme un être impossible. A cela s'ajoute un de ces curés de convention pour qui les auteurs dramatiques contemporains nourrissent une passion coupable. A cela s'ajoute un pays basque non moins conventionnel que le curé. A cela s'ajoute un dialogue pâteux, débité d'un ton mélodramatique. A cela s'ajoute que Mme Soria est beaucoup trop « femme de trente ans » pour une ingénue. A cela s'ajoute que M. Rozenberg n'a aucunement le physique d'un honnête homme de province... Je suis sorti de l'Athénée mal à l'aise.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Boubier : *L'Evolution de l'Ornithologie*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — La distribution géographique des animaux et leurs migrations ; la bipolarité des faunes.

Parmi les ornithologistes contemporains, M. Maurice Boubier, de Genève, est l'un des plus réputés. J'ai déjà parlé ici, il y a quelques années, d'un ouvrage de lui, *l'Oiseau et son milieu*. **L'Evolution de l'Ornithologie**, qui vient de paraître, est non moins intéressant.

La science ornithologique poursuit des buts très variés : reconnaître et inventorier les formes innombrables d'Oiseaux répandus sur toute la terre ; en distinguer les plumages, sexuels, juvéniles et saisonniers ; rechercher les affinités de ces formes et les classer en groupements hiérarchiques ; observer les mœurs de la gent ailée, si craintive et méfiante, ce qui exige beaucoup de patience et même de ruse.

M. Boubier retrace l'histoire de l'Ornithologie. Voici tout d'abord « les Précurseurs », Aristote en tête, puis Pline... ; l'auteur insiste sur l'œuvre de Pierre Belon, dont un petit in-folio de 381 pages, *l'Histoire de la nature des oiseaux, avec leurs descriptions, et naïfs portraicts retirez du naturel*, parut en 1555. Belon s'y montre un savant enthousiaste ; il exalte la valeur des hommes qui « s'addonnants et travaillants aux choses hautaines et se ravissants sur la contemplation des choses magni-

fiques, aient mérité être participant du bien de quelque divinité » ; en revanche, dans une langue savoureuse et truculente, avec quelle force il ravale ceux qui ne savent élever leurs pensées au-dessus des biens matériels : « Il nous faudra aussi advouër qu'un tas d'hommes inaptes, encore pires que les Epicuriens, et qui ne se sont arrestez que sur les choses mondaines et terrestres pour maintenir leur gresse, et pour avoir leur pance fournie, n'ont mérité avec toutes leurs grandeurs et honneurs terriens, qu'on face estime d'eux non plus que d'une beste terrestre. »

Au commencement du XVIII[e] siècle parut un ouvrage de vulgarisation qui eut un succès énorme. Le *Spectacle de la Nature*, de l'abbé Pluche, neuf volumes, eut dix-huit éditions et fut traduit en plusieurs langues ; il répandit le goût des sciences, et prépara le grand public à comprendre Buffon, qui apporta une contribution fort importante à l'avifaune européenne.

Au premier rang des ornithologistes allemands, il faut placer la lignée des trois Naumann. L'ancêtre Johann Andreas Naumann naquit en 1744 dans un petit village de l'Anhalt ; enfant, il accompagnait son père, lui-même bon connaisseur d'Oiseaux, au cours de ses expéditions de piégeage, et il se plaisait à l'accabler de questions sur les noms et les mœurs des volatiles ; il avait quinze ans lorsque son père mourut, il dut quitter l'école pour s'occuper des travaux des champs ; mais cela ne l'empêcha pas de continuer à se passionner pour l'observation des mœurs des Oiseaux, et il sut raconter ce qu'il voyait ; il écrivit de petits volumes pleins de poésie.

Les deux chapitres suivants du livre de M. Boubier sont consacrés aux explorations et expéditions scientifiques.

Une des questions les plus passionnantes de la biologie des Oiseaux est celle des apparitions et des disparitions rythmiques et saisonnières de bon nombre d'entre eux, liée à celle des migrations. Elle avait déjà été exposée dans le précédent ouvrage de M. Boubier.

L'auteur parle ensuite de « l'Art de décrire et de dénommer les Oiseaux », et de l'évolution de nos connaissances en anatomie et paléontologie aviennes.

Entre autres, Harvey — qui le premier a démontré expérimentalement la circulation du sang — décrivit le cœur et les reins des Oiseaux, et Claude Perrault, médecin, physicien et

anatomiste de valeur, en même temps qu'architecte de grand talent, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux* (1670), a rassemblé pas mal de documents sur les organes internes des Oiseaux.

En terminant, M. Boubier rappelle la création, en 1884, du « Comité ornithologique international », qui organisa une série de Congrès internationaux; le 6e devait tenir ses assises en 1915, à Serajewo. « Puissent, dit-il, la paix et la concorde renaître bientôt et définitivement entre les peuples, pour le plus grand bien des relations scientifiques ! »

§

Une branche de la Biologie qui prend actuellement beaucoup d'importance est **la distribution géographique des animaux**. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les derniers numéros de l'*Année Biologique*, excellent recueil bibliographique.

Tout d'abord, voici une étude, précisément de M. Boubier, sur *les Oiseaux cosmopolites* ; les vrais cosmopolites ne compteraient que dix espèces, dont l'Hirondelle des cheminées. A propos de *l'extension de l'habitat de certains Insectes à l'époque actuelle*, M. F. Picard fait observer que les espèces à habitat étendu, capables de se plier à toutes les circonstances, polyphages et peu sensibles, sont souvent des espèces nuisibles. La Mouche domestique et la Mouche piquante sont répandues sur la terre entière.

La question de l'extension de l'habitat est liée à celle des **migrations**. A cet égard, un article très curieux de C. B. Williams, du Caire, a paru en 1925 dans *Nature* (anglais), et est rapporté par H. de Varigny : il s'agit des migrations d'une Vanesse, *Pyrameis Cardui*. Chaque année, au printemps, des essaims innombrables partiraient du centre de l'Afrique pour se diriger vers le Nord ; ils arriveraient à la Méditerranée en avril, dans l'Europe du sud en mai, atteindraient l'Angleterre fin mai, l'Ecosse septentrionale vers le milieu de juin et l'Irlande en juillet. Chemin faisant, beaucoup de Papillons se détachent de l'essaim, s'arrêtent, cessent de monter plus au nord. D'autres migrations suivent cette migration principale : on voit encore des Vanesses traverser la Méditerranée au mois de juillet, pour n'arriver en Angleterre qu'en septembre. Comment un Papillon,

né en Afrique, peut-il attendre d'avoir gagné la France ou l'Angleterre pour se reproduire ? Les Lépidoptères sont d'habitude très pressés. La Vanesse le serait moins : elle disposerait d'importantes réserves de graisse, aux dépens desquelles s'élaborerait le système génital au cours de la migration. Mais il est possible encore que ce ne soient pas les mêmes individus qui fassent tout le trajet. En Amérique, d'autres Papillons émigrent vers le sud.

Il y a des analogies avec la migration des Oiseaux; seulement chez les Papillons, on n'a pas observé de voyages de retour inverses.

Et nous voici conduits à la question de la **bipolarité** des faunes. Ainsi, la présence des *Hylidæ* (Rainettes) et celle des Bufonides à dents à la fois en Australie et en Amérique du Sud, et leur extrême rareté dans les autres continents, ont fait penser à Metcalf que ces groupes de Batraciens étaient d'origine australe; Dunn, au contraire, croit qu'ils sont, comme les Marsupiaux, d'origine boréale et qu'ils ont gagné leurs habitats actuels en venant du nord ; s'ils sont rares en Afrique, en Asie, dans l'Amérique du nord, c'est qu'ils ont été déplacés ou se sont éteints ; il est possible que les Ranides (Grenouilles), qui présentent en Indo-Malaisie et en Afrique de si nettes adaptations arboricoles, aient fait disparaître ou aient refoulé les Hylidés.

Récemment, la Corse a donné lieu à toute une série de travaux faunistiques présentés à la société de Biogéographie. Ainsi, on y trouve 43 Myriapodes, formant un groupement disparate, un mélange d'apports de provenances diverses, dans lequel l'apport oriental prédomine. M. Brölemann conclut que la Corse et la Sardaigne ont fait partie d'une terre plus vaste couvrant toute la Méditerranée septentrionale, de la Catalogne à l'Italie et au Midi de la France, avec des connections avec le Nord de l'Afrique. Pour M. Sainte-Claire-Deville, qui s'occupe des Coléoptères, la liaison avec la Provence est fort hypothétique.

Comme M. Rabaud l'a fait justement observer à la *Société de Biogéographie*, la dispersion des animaux n'est pas nécessairement liée à la présence ou à l'absence d'obstacles mécaniques (mers, déserts, montagnes) ; il faut aussi tenir grand compte des conditions climatériques. Voici un fait à l'appui de cette manière de voir.

On peut diviser la Berbérie, au point de vue de la répartition des Oiseaux, en deux régions bien tranchées : au nord de l'Atlas, de l'Aurès, de la « dorsale tunisienne », se trouvent des espèces européennes, mais aussi des formes nettement tropicales ; celles-ci manquent au sud de cette ligne. Or, la localisation des types tropicaux dans la zone septentrionale s'expliquerait par la présence de forêts et de broussailles denses, ainsi que de marais : le facteur humidité interviendrait. Et précisément au Maroc, où la zone humide est beaucoup plus vaste, les formes tropicales sont plus nombreuses.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

L'admission de l'Allemagne ajournée. — Le Brésil a sauvé l'honneur. Peu importe la raison de son veto. Le fait est là. L'Allemagne entrera dans la S. D. N. par la porte commune, en session ordinaire. Le monde entier semble avoir blâmé l'attitude intransigeante du Brésil, à la séance du 17 mars 1926. Comme si l'Allemagne n'avait pas été la première à formuler un veto et à le maintenir jusqu'au bout. Si le monde entier semble s'être incliné devant les exigences allemandes, il y a eu cependant des silences singuliers, notamment le silence de l'Italie. Quoi qu'il en soit, grâce au seul Brésil et à ses amis secrets, l'honneur est sauf. Mais qui parle d'honneur ? Il s'agit bien de cela ! Il s'agit de beaucoup de choses à la fois. On a vu le débat d'heure en heure changer d'aspect et d'objet, osciller entre le combat singulier et une mêlée des cinq continents.

A l'origine, il y a le séculaire conflit franco-allemand. Après une passe d'armes Briand-Stresemann, le conflit germano-polonais. Chacun des adversaires appelle à la rescousse ses amis. Chamberlain se tient loyalement à côté de Briand. Respect pour lui. Mais certains combattants dégainent l'arme redoutable du veto. Veto de l'Allemagne, veto de l'Espagne, de la Pologne, de la Suède, du Brésil. La mêlée devient générale. Sur le conflit franco-allemand généralisé se greffe un conflit constitutionnel, politique et juridique. Combien de sièges permanents, combien de sièges non permanents ? Les conflits d'ordre national passent au second plan, le Conseil est aux prises avec l'Assemblée. Parmi les petits Etats, un mouvement se dessine contre l'extension du Conseil, de peur

qu'il ne prenne trop d'importance aux dépens de l'Assemblée. C'est une vieille querelle que le veto suédois remet à l'ordre du jour de la S. D. N.. Après s'être ainsi généralisé et déplacé dans le sens théorique, le conflit revient en arrière sur le plan national. Comme s'il ne s'agissait plus que de savoir si la Pologne aura un siège (permanent ou temporaire) au Conseil. Le *Journal de Genève* et M. Stresemann estiment que c'est là un objet « minime », s'agissant de la paix du monde (1) Car il y a toujours des gens qui prennent plaisir à confondre la cause avec le prétexte. En réalité, suivant les phases de la Conférence, les négociateurs ont en vue, tour à tour et simultanément, la question du Rhin, l'équilibre continental, l'organisation de la S. D. N.. Et plus le temps passe, plus ils tendent fiévreusement vers un point final quelconque. Il ne s'agit plus que d'en finir.

Le duel franco-allemand met aux prises, suivant l'ancienne classification, vainqueurs et vaincus. Mais depuis les accords de Locarno, qui théoriquement ne sont pas encore en vigueur bien qu'ils aient reçu un commencement d'application, le Pacte de la S. D. N. se substitue de plus en plus au Traité de Versailles, dont il ne reste plus grand chose, quoi qu'en disent le *Temps* et le *Journal des Débats*. Les anciens vainqueurs et vaincus sont remplacés par toute espèce de groupements d'Etats : grandes puissances avec leurs satellites, ébauches de coalitions, velléités d'alliance.

Depuis six ans, on voit assez bien, dans chaque affaire, le dessein de tel Etat ou groupe d'Etats, tandis que la politique de la S. D. N. se fait au jour le jour, suivant les circonstances. La S. D. N. est pour l'opinion publique en général une sorte d'entité, d'abstraction allégorique. A cause de la tendance des hommes à prendre le mot pour la chose, la forme pour le fond. Le fond, c'est l'ensemble des choses qui se résument dans l'expression « forces nationales », y compris le fait de la mutuelle dépendance des Etats et certaines aspirations de fraternité. La forme, c'est la Sainte Alliance, c'est le concert européen, c'est la S. D. N. En l'an 1926, il semble absurde de se demander si la S. D. N. vivra ou non. La question est de savoir quelles relations s'y établiront

(1) *Journal de Genève* des 12 et 13 mars 1926. Le fameux article de Stresemann dans le *Journal de Genève* n'est que la reproduction édulcorée d'une déclaration faite la veille aux journalistes.

entre les Etats, quelle hiérarchie prévaudra avec quelle mystique. Il est contraire à l'expérience historique de s'imaginer que la S. D. N. pourra vivre et se développer sans luttes intestines, démissions, radiations, avec ou sans effusions de sang.

Dans l'assemblée, qui figure le souverain, une double tendance s'est manifestée. Chaque Etat, isolément, défend avec acharnement sa souveraineté nationale. Mais l'Assemblée, dans son ensemble, résiste instinctivement à l'Etat ou au groupe d'Etats qui pousse la défense de ses intérêts au delà de certaines limites. Tant que la France a semblé (à tort ou à raison) songer plus à sa sécurité qu'à ce qu'on appelle la restauration de l'Europe, elle s'est heurtée à une vive opposition. Mais quand il apparut que l'Allemagne résistait aux efforts de conciliation et repoussait dans son intransigeance toute espèce de compromis, un revirement se produisit dans l'Assemblée (à partir du 13 mars). En fin de compte, ce fut la tendance à l'universalité, du moins européenne, qui l'emporta. On fut bien aise de crier haro sur le Brésil.

Le Conseil, organe exécutif, s'efforce de suivre une ligne moyenne entre ces deux tendances opposées et d'accorder les ambitions nationales avec l'intérêt dit général. Ce qui rend cette tâche difficile, c'est qu'il n'est pas toujours possible de déterminer l'intérêt dit général. Est-ce de partager la Haute-Silésie ? de donner Mossoul à l'Irak? d'élargir le Conseil? Qui tranchera ces questions ? l'Assemblée se borne à répondre : Pas de guerre. L'intérêt général, est-ce la conclusion d'une paix à tout prix ? Une mauvaise paix vaut-elle mieux qu'une guerre ? Le Conseil examine les cas au fur et à mesure qu'ils se présentent. Siégeant par intermittence, il est impuissant à prévenir les conflits, il se borne à les apaiser. Sa politique a consisté à appliquer les traités de paix.

Comme le peuple romain ne voulait pas de roi, mais s'accommodait d'une dictature ou d'un Empereur, l'Assemblée des Nations, jalouse de sa souveraineté, ne veut pas d'un super-Etat, mais s'accommode d'une hégémonie. Il est sans exemple depuis les amphictyonies qu'une puissance ou un groupe de puissances n'ait pas eu le commandement dans une association d'Etats. C'est toujours une minorité qui gouverne. Ainsi peu à peu un usage s'est établi. Les grandes puissances, c'est-à-dire les anciens

alliés, c'est-à-dire les grands vainqueurs, ont pris l'habitude de régler les affaires au jour le jour, sous le contrôle respectueux de l'Assemblée. L'équilibre était maintenu tant bien que mal entre les forces d'intérêt particulier et d'intérêt dit général. On s'entendait à l'amiable. Tout finissait par s'arranger. Or, depuis Locarno, tout a changé. Il n'y a plus de vainqueurs et de vaincus et l'Allemagne très naturellement demande sa part de commandement. Il n'y a plus de traité à appliquer ; quelle sera désormais la politique du Conseil ?

Entre les sessions de l'Assemblée et du Conseil, le Secrétariat de Genève assure la continuité. Il est la mémoire de la S. D. N. Le rôle des techniciens et experts est d'autant plus considérable qu'ils ne reçoivent que des instructions intermittentes. Les membres du Conseil passent, les bureaux demeurent. Les membres du Conseil, comme les ministres de toujours et de partout, sont prisonniers des bureaux. C'est une « boîte anglaise », disait Viviani. Oui, mais à qui la faute? Il faudra dire un jour comment le Secrétaire général, avec une habileté à laquelle on doit rendre hommage, s'est fait conférer des pouvoirs absolus. Quant au Secrétariat, il y règne un esprit qu'on dit international et qui est tout simplement un esprit de corps, qui subit l'impulsion britannique. On verra tout à l'heure le rôle important qu'a joué le Secrétaire général dans l'affaire de l'admission de l'Allemagne,

Les pourparlers de Locarno ont montré que les Allemands n'acceptaient pas et n'accepteraient jamais leurs frontières orientales. C'est pourquoi les anciens alliés, au moment d'ouvrir la porte à l'Allemagne, ont fait des promesses à la Pologne. C'était un dernier geste en faveur des traités de paix, avant de tourner la page. Les anciens alliés ont cru de bonne foi que des promesses suffisaient. On était pressé d'en finir. A quoi bon soulever des questions épineuses? Une fois les accords signés, on s'entendra sur le reste, car il sera trop tard pour revenir en arrière. On a donc passé sur le siège polonais comme chat sur braise. On y pensait, on n'en parlait pas. Depuis que la S. D. N. existe, est-ce que quelqu'un a jamais résisté sérieusement aux décisions prises par les grandes puissances et ratifiées par les autres membres du Conseil?

Le 12 février 1926, il y eut à Genève une courte session du Conseil. Session de pure forme, en apparence, qui dura vingt

minutes et que les Allemands ont appelée Ersatzrat. Il s'est passé pendant cette courte session quelque chose d'important. Le Suédois Unden voulut soulever la question de l'article 4 du pacte (élargissement du Conseil). Le Secrétaire général vit le danger. Les chancelleries allaient s'emparer de l'affaire et à leur suite les journaux, l'opinion publique. C'était l'entrée de l'Allemagne retardée. Le Secrétaire général réussit à dissuader le Suédois. Avait-il reçu des instructions de Londres, où l'on désirait hâter les choses? Les autres gouvernements furent-ils consultés? Le fait est que le débat préalable qu'on voulut escamoter eut lieu tout de même, mais à la dernière heure, dans les coulisses de Genève, tandis que les délégués des nations attendaient à la porte.

Les pourparlers de Genève ont paru longs. On a parlé de honteux marchandages. Ici encore, il faut distinguer la forme du fond. Les marchandages ne sont qu'un signe. Du moment qu'il n'y a plus de vainqueurs et de vaincus, les forces entrent en jeu pour une nouvelle résultante. Faute d'un pouvoir suprême qui dicte une politique, on procède nécessairement par tâtonnements. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'une semaine.

L'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N. a eu pour effet de réveiller les rivalités nationales, les rancunes, la défiance, les préoccupations de prestige. Il en sera ainsi chaque fois qu'une grande puissance viendra prendre rang dans l'Assemblée et s'y mettre au pas ; chaque fois qu'un conflit éclatera entre deux ou plusieurs Etats. Les grandes puissances se sont retrouvées peu changées autour du tapis vert de Locarno. Comment le léopard changerait-il de peau? Comme si on pouvait ruser avec l'histoire naturelle et, par des raisonnements plus ou moins logiques, déjouer les lois de la mécanique. La guerre finie et les morts enterrés, les peuples d'Europe tendent à revenir à l'équilibre antérieur, modifié par la bataille. On le constate à l'intérieur des pays comme en politique internationale.

Les rivalités nationales d'Europe se sont accordées tant bien que mal à Locarno. Avant la guerre, on s'en serait tenu là. Depuis la guerre, il y a un fait nouveau : le pacte de la S. D. N. Le pacte est entré en conflit avec les accords de Locarno. Le veto suédois a obligé les puissances locarnistes à tenir compte du pacte. De même, le veto brésilien a rappelé le caractère universel

de la S. D. N., qu'on s'apprêtait à sacrifier aux besoins de l'Europe. Mais l'expérience de Locarno montre qu'à tout moment un groupe de puissances peut s'organiser en dehors de la S. D. N., rompre avec elle ou la subjuguer. Dans cette affaire, une force grandissante a exercé son action dans le sens de la S. D. N., c'est la deuxième internationale. Quant aux petits Etats, ils se sont montrés désunis, mécontents et dociles. A certains moments, leur masse a fait frein. Même les Etats moyens de la Petite-Entente ont évité autant que possible d'intervenir dans la querelle des grandes puissances.

L'ajournement est une solution saine. Quelque chose finit. Les pourparlers de Genève ont montré la nécessité d'une réorganisation du Conseil et de l'Assemblée. La période d'improvisations et d'opportunisme au jour le jour est terminée. Quelque chose commence. Il va falloir choisir une route. Dans les six prochains mois, les Etats devront prendre position. La France a hésité entre deux politiques. L'amitié polonaise, c'est tout ce qui reste du système des alliances continentales contre l'Allemagne. Si Locarno et Genève ont un sens, la politique de la France tend au système inverse, c'est-à-dire au rapprochement franco-allemand. L'Italie, qui s'est toujours montrée très réservée à l'égard de la S. D. N., travaille à nouer d'utiles amitiés. L'Allemagne semble incliner à l'institution d'un Conseil peu nombreux et fort qui gouverne l'Europe. Quant à l'Angleterre, elle s'est montrée, grâce à Chamberlain et à ses conseils, aussi habile que loyale. Elle a travaillé au rapprochement franco-allemand, mais de manière à pouvoir reprendre son rôle traditionnel de défenseur des petits Etats.

FLORIAN DELHORBE.

SCIENCE FINANCIÈRE

C.-J. Gignoux et F.-F. Leguéu : *Le Bureau de rêveries*, Grasset.

L'histoire est un perpétuel recommencement. MM. C.-J. Gignoux et F.-F. Legueu nous en fournissent une nouvelle preuve dans leur ouvrage intitulé **Le Bureau de rêveries**. Le Français moyen, qui se débat depuis la guerre au milieu de graves difficultés financières, tient son époque pour singulière et n'est pas éloigné de se considérer comme un cas. Les auteurs entreprennent de lui enlever cette illusion en lui démontrant que

nous ne sommes pas en train de créer un précédent. Le mal d'argent dont nous souffrons n'est pas nouveau ; on le rencontre à diverses reprises dans notre histoire. MM. Gignoux et Legueu limitent leur étude aux années qui suivirent la mort de Louis XIV. La France d'alors offre une curieuse ressemblance, disent-ils, avec la France d'aujourd'hui.

Les caisses de l'Etat, pompées par des guerres glorieuses, sonnent le creux pareillement, les mêmes rentiers se plaignent et les mêmes sont spoliés; de semblables enrichis de la guerre encourent la réprobation populaire, avec cette différence qu'au temps de la régence, ils sont rançonnés et quelquefois pendus; les contribuables inquiets organisent avec une égale ingéniosité l'évasion de leurs capitaux au mépris du fisc débordé; les ministres sont à la chasse de solutions providentielles; enfin Law apparaît avec sa presse à billets. C'est l'euphorie passagère, suivie du plus cruel des réveils.

Au lendemain de la mort du Grand Roy, Louis XV, âgé de 5 ans, fut placé sous la tutelle d'un conseil de régence dont la composition avait été prévue par Louis XIV lui-même. La présidence en appartenait au Duc d'Orléans, régent de France. Dès le principe, l'entourage de ce dernier l'incita à éluder le testament du feu roi. Après un certain nombre de pourparlers et de discussions, on fit tenir par le jeune roi, assisté de sa gouvernante, un lit de justice au cours duquel on déclara purement et simplement aboli le testament de son prédécesseur. Les postes de chancelier, contrôleur général et secrétaire d'Etat ayant été supprimés, on institua le système des Conseils. Naturellement, il fut créé un conseil spécial pour les finances. A côté des grands seigneurs, on fit place aux techniciens. Parmi ceux-ci se trouvait Rouillé du Coudray, bien curieux homme, qui, selon les auteurs, cherchait parfois dans les vignes du Seigneur la vérité financière. Un des grands du conseil, indigné de la conduite de Rouillé du Coudray, laissa un jour, du haut de sa seigneurie, tomber ces mots dédaigneux : « Il y a ici bien de la bouteille ». Jérôme Coignard du Coudray lui répondit joyeusement : « Oui, Monsieur, mais il n'y a pas de pot de vin. »

La présidence fut confiée au Duc de Noailles, et son premier soin fut de dresser un inventaire exact de la situation laissée par les contrôleurs généraux. On établit ainsi que le passif s'élevait

à 3 milliards et demi de livres, c'est-à-dire environ 40 ou 50 milliards de francs 1925. Saint-Simon proposa la banqueroute. Le Régent ni Noailles n'en voulurent et ils s'ingénièrent, suivant le mot de MM. Gignoux et Legueu, à substituer la banqueroute perlée à la banqueroute ouverte.

Le premier expédient auquel on recourut fut le visa; c'était l'obligation imposée aux porteurs de billets et d'ordonnances de toute nature de les présenter dans le délai d'un mois à une commission chargée de les reviser, c'est-à-dire de les soumettre arbitrairement à une réduction plus ou moins forte de leur valeur nominale. En même temps, tout ce papier devait être converti d'office en billets d'Etat d'un seul type portant 4 o/o d'intérêts. On convertit ainsi 600 millions d'effets en circulation en 190 millions de billets d'Etat. Pour la dette consolidée, l'Etat recourut à une conversion forcée et se déchargea d'environ 25 millions en capital et 3 millions en arrérages. Après avoir affaibli le papier, Noailles affaiblit la monnaie, puis il prétendit diminuer les dépenses de l'Etat en réformant l'administration. En septembre 1715, on licencia 1.200 gardes du corps, 400 jardiniers des palais royaux et une nuée de petits employés, ainsi que sept intendants des finances.

Pour les titulaires d'office, on eut recours aussi à des mesures d'exception, en supprimant ceux dont le prix n'avait pas été entièrement acquitté par les détenteurs et en réduisant les gages de tous les offices créés depuis 1689. Enfin, par l'intermédiaire de la chambre de justice, on s'attaqua aux traitants et financiers. Toutes les personnes qui avaient été en rapport d'affaires avec l'Etat depuis un quart de siècle furent invitées à produire le détail complet de leurs biens et acquisitions.

On organisa et stimula les dénonciations. Après instruction sommaire, les inculpés étaient condamnés à des peines qui pouvaient aller de l'amende à la mort. Il faut lire, dans le livre de MM. Gignoux et Legueu, le récit du supplice du malheureux Gruel et l'histoire du sieur Bourvalais ; il faut voir par quelle série d'injustices on ravit à ce dernier son magnifique hôtel de la Place Vendôme pour y installer, suprême ironie, le ministère de la Justice.

Les résultats de toutes ces mesures ne furent pas ceux qu'on avait espérés. En juin 1717, on n'avait pu faire entrer, en tout et

pour tout, que 70 millions. Noailles ne vit pas d'autre moyen de remédier à la situation que de substituer à la taxation empirique l'imposition proportionnelle. C'était une innovation considérable dont le conseil des finances s'effrayait. Noailles invita tous les Français à lui faire parvenir leurs suggestions sur la réforme de l'impôt. Une commission fut chargée d'examiner tous les mémoires qui seraient ainsi adressés à l'administration pour lui proposer « de diminuer les charges de l'Etat, de faciliter le commerce, de procurer le soulagement du peuple et l'avantage du royaume ». Le spirituel XVIII[e] siècle surnomma aussitôt cette institution « le bureau de rêveries ». MM. Gignoux et Legueu assurent qu'au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, les mémoires adressés au bureau remplissent trois gros volumes ; ils ajoutent que la plupart des auteurs se sont bornés à reprendre les idées de Vauban et Boisguilbert sur la nécessité d'un impôt proportionnel sur le revenu. Peu de temps après, le Régent débordé se sépara de Noailles, jugé d'une insuffisante combativité en face du Parlement, et le remplaça par d'Argenson, celui-là même qui, quelques années auparavant, avait expulsé de Paris l'Ecossais Law « pour le motif qu'il en savait trop aux jeux qu'il avait introduits dans la capitale ». Ces deux hommes ne devaient pas tarder à se retrouver, car Law était rentré en France. Au moment où tout le monde parlait banqueroute, visas, impôts et vexations diverses, un homme qui prétendait avoir un moyen plus doux de sortir d'embarras était sûr de réussir. Le Régent fut le premier à partager l'enthousiasme de Law. Moins de deux mois après la mort de Louis XIV, l'Ecossais avait été autorisé à soumettre ses projets au conseil de régence. Ceux-ci, il est vrai, avaient été rejetés, mais Law ne s'était pas découragé.

Le 2 mai 1716, il avait obtenu de créer pour son propre compte un organisme semblable à celui qu'il avait proposé à l'Etat. L'établissement se constitua immédiatement au capital de 6 millions, distribué en 1.200 actions de 5.000 livres payables par quart, un quart en espèces, les 3 autres en billets d'Etat. La banque avait un privilège de 20 ans, qui la préservait de toute concurrence dans ses opérations, qui consistaient à émettre des billets à vue et au porteur, remboursables en écus de banque, c'est-à-dire en espèces du poids et du titre qu'avaient les espèces au jour

de l'émission des billets. C'était une garantie contre la dépréciation de la monnaie. De plus, la Banque générale escomptait les effets de commerce et lettres dechange et recevait en dépôt l'argent des particuliers Elle faisait les encaissements et paiements de ses clients soit en argent, soit au moyen de virements, et fournissait au cours du change des lettres payables à vue chez les directeurs des monnaies dans les provinces françaises ou chez les principaux banquiers dans les pays étrangers. Ce qui fit la fortune de l'affaire, ce fut la garantie contre la dépréciation de la monnaie. L'aléa monétaire ne pesait plus sur le marché. Les seules protestations vinrent des receveurs d'impôts, à qui il fut prescrit de faire leurs envois d'argent sur Paris en billets de banque et d'acquitter à vue ceux qui leur seraient présentés. Ils perdaient du coup le bénéfice du change de leur province sur Paris. On destitua les receveurs généraux des fermes de Lyon et de Bordeaux ; les autres se turent.

Law ne s'arrêta pas là. En août 1717, il était autorisé à créer « la Compagnie d'Occident », que le public devait appeler Compagnie du Mississipi. Elle recevait, pour vingt-cinq ans, le privilège du commerce en Louisiane, y compris celui des fourrures canadiennes, le don perpétuel de toutes les terres, cours d'eau, mines et forêts de la région, avec possibilité de les exploiter et liéner sans aucune redevance. Law était autorisé à lever une flotte le guerre pour la protection du commerce, et les colons étaient exonérés de tout impôt. C'est à l'occasion de la mise sur pied de a société que furent créées les actions au porteur et les assemblées générales d'actionnaires. L'attitude du parlement en 1718 aillit tout compromettre. Les conseillers furent matés et la Banque générale transformée en Banque royale. Le péril était ertain désormais. Lorsque la Banque générale poursuivait ses xpériences fiduciaires, elle n'engageait qu'elle-même et pouvait ar contre rendre des services localisés. Dès le moment où le roi renait l'établissement sous sa direction et son nom propre, il se onstituait responsable de son destin ; il donnait aux billets la nême universalité et le même pouvoir qu'à l'argent frappé à son ffigie : il liait tout le système monétaire du pays aux accidents ossibles de la banque et contraignait son peuple à admettre ce en. Il faut lire, dans le livre de MM. Gignoux et Legueu, les eux chapitres intitulés : « Plutus déchaîné » et « La Folle Vie »,

pour se rendre compte de la singulière agitation de cette époque. On voit des fortunes miraculeuses s'élever chaque jour. Un garçon de café, le sieur Gabriel Bourdon, gagne 30 millions, passe quelque temps en Angleterre, revient avec un train magnifique et le titre de milord que personne ne lui conteste. Un pauvre diable, du nom d'André, gagne 70 millions. Un frotteur, Chambéry, gagne 40 millions et veut acheter une charge de secrétaire du Roy. Le cocher de Law devient naturellement millionnaire. « Je vous quitte, Monsieur, dit-il, un jour à son maître. Il vous faut un cocher pour me remplacer. En voici deux que je connais et dont je réponds. Choisissez : je prends l'autre pour moi. » Une mercière de Namur, la dame Chaumont, se lance dans les jeux de bourse et en tire une centaine de millions. Elle se loge dans le palais de l'archevêque de Cambrai, puis achète le château d'Ivry où la cuisine réclame chaque jour un bœuf, deux veaux, six moutons.

Mais, au plus haut de sa fortune, Law sentit le terrain s'effondrer sous lui, « non seulement, disent les auteurs, pour avoir violenté l'inévitable rapport de la circulation et des prix, mais surtout pour avoir prétendu forcer cette condition indispensable de la santé financière d'un Etat : la confiance des citoyens dans son crédit et dans sa gestion ». On commence à le mettre en chansons. Témoin cette scène qui se passe au ciel :

Avec sa mine arrogante
Law parut en ces lieux ;
D'une voix insolente,
Il dit au Roi des Cieux :
« Seigneur, vous êtes gueux ».
Tout ici-bas nous manque :
Prenez des actions
Don, don
Et ne négligez pas
La La
De faire un compte en banque.

Afin de permettre à Law de lutter plus aisément, il fut nommé, le 5 janvier 1720, Contrôleur général des Finances. En mars le Régent rétablit pour l'Ecossais le titre de surintendant. Réunissant entre ses mains les titres les plus brillants et les pouvoirs les plus étendus, fermement soutenu par le Régent

Law pouvait conduire en dictateur la défense du système. On sait trop qu'il perdit la partie et qu'il n'eut d'autre ressource que la fuite. Lorsqu'il fut bien avéré que l'enchanteur ne reviendrait plus, on commença la liquidation du système. Elle fut des plus brutales.

En manière de conclusion, les auteurs rappellent deux principes essentiels ; le premier est que toute politique financière est à base d'autorité ; le second qu'il n'est pas d'autre politique saine que la poursuite implacable, par l'économie ou l'impôt, de l'équilibre budgétaire dans l'ordre et la clarté. C'est assez dire que les années qui viendront pour nous ne seront pas des plus folâtres.

LOUIS CARIO.

FOLKLORE

P.-L. Duchartre et R. Saulnier : *L'Imagerie populaire*, Paris, Librairie de France, in-4°, nomb. ill. dans le texte et 20 reproductions en couleurs. — Ch. Florange : *Etude sur les Messageries et les Postes d'après les documents métalliques et imprimés*, Paris, J. Florange, in-4°, nombr. ill. dans le texte et 4 planches en noir. — A. Chapuis : *La Montre chinoise*, Paris et Neuchâtel, Attinger, in-4°, 245 fig. et 33 pl. en noir et en couleurs.

La lecture de ces trois volumes, également bien documentés et de bonne foi, prouve combien il devient de plus en plus difficile de distinguer, de l'art tout court, l'art dit « populaire ». L'un des éléments d'appréciation d'autrefois, l'anonymat du producteur, disparaît dans un nombre croissant de cas, grâce aux recherches des savants dans les archives publiques et privées, grâce aussi à la bonne volonté plus active d'industriels ayant hérité, de leurs ancêtres ou prédécesseurs, des dossiers commerciaux, des dessins, des bois ou des cuivres qu'ils conservent maintenant avec soin et communiquent volontiers, alors qu'il y a cinquante ans on jetait au rebut, au foyer ou à la fonte ce qui avait « cessé de plaire au public ».

Ce fait est surtout frappant pour l'**Imagerie populaire**. MM. Duchartre et Saulnier l'ont étudiée en France, région par région, et exhumé des documents qui prouvent que cette branche d'art, non encore industrialisée jusque vers le milieu du siècle dernier, est moins qu'on ne le croyait une production d'inconnus. Ce sont surtout les inscriptions fiscales et les règlements de police qui ont mis les auteurs sur la voie de découvertes qui permet-

tent de discerner les vrais fabricants, même quand les images ne portent pas d'indication d'origine. Il y a d'ailleurs dans l'image populaire un « faire » qui ne peut pas tromper, pour peu qu'on en ait examiné, comme les auteurs, des milliers avec soin. Les reproductions données sont excellentes ; M. Jacomet, qui s'est chargé des couleurs, a refait du « vieux » étonnant ; et comme les pièces anciennes sont pour la plupart dans des collections privées ou de petits musées provinciaux, on est reconnaissant aux auteurs de nous donner un moyen exact d'appréciation de ce qui, dans l'imagerie, est vraiment populaire. Les productions d'Epinal, à côté de ces chefs-d'œuvre de franchise et de naïveté, sont de l'article de bazar.

Mais, malgré leur savante introduction, MM. Duchartre et Saulnier n'ont pas, je crois, résolu le problème. L'argument de l'anonymat étant écarté, il reste : 1° le milieu d'origine des imagiers (il ne s'agit dans le volume que de la gravure sur bois) ; ils sortent du peuple et ont commencé petitement. Mais on objectera que de grands peintres se sont trouvés dans la même condition et que ce qui les distingue n'est alors que le talent ou le génie. 2° la plupart étaient illettrés ; mais les grands peintres des mêmes époques l'ont sans doute été au même degré ; en tout cas, la faute d'orthographe n'est pas un signe « populaire » ; les rois et les princes en faisaient davantage encore. 3° la naïveté de la gravure, ses maladresses ; mais cela prouve seulement que nous voyons un charme, actuellement, dans ce qui était et est réellement un défaut. 4° l'adresse à jouer de trois ou quatre couleurs seulement ; ici nous mettons aussi du nôtre; cette simplicité de coloration est due à la fois à la pauvreté des artisans, au bon marché nécessaire de leurs productions et à une limitation d'ordre technologique, ou si l'on veut chimique ; la même limitation valait pour les miniaturistes et les peintres dits Primitifs ; le petit nombre des couleurs nous fait l'effet « populaire », mais c'est seulement de l'indigence ; c'est comme si on disait que les Nègres chez eux ont un vêtement plus « populaire » parce que réduit à peu de chose.

Reste la composition : ceci vaut mieux. Il est de fait que le groupement des personnages, la disposition en caissons, en médaillons ou à la queue leu leu, la mise à plat au lieu de perspective, l'elimination des détails, la modification, parfois l'inversion

des proportions différencient l'imagerie populaire de l'illustration savante. Mais elle suit en cela l'exemple des miniaturistes, qu'avaient suivi déjà les sculpteurs de porches d'église au moyen âge. La force qui a réuni ces diverses conditions est visiblement l'usage du produit ; la feuille volante ne peut pas être basée sur les mêmes principes que la gravure pour livres, car elle ne s'adresse pas au même public et doit par suite tenir compte à la fois de la grossièreté et du mauvais goût (dits maintenant : naïveté) de ce public, ainsi que du contenu moindre de sa bourse.

On en revient alors à l'argument que j'ai développé dans mes *Remarques sur l'Imagerie populaire* en 1911 (*Revue d'Ethnographie*) et que les auteurs semblent avoir ignoré : ce qui fait l'image populaire, c'est la réaction de la masse sur l'individu et la qualité des thèmes dessinés ; au lieu que le peintre ou dessinateur supérieur s'adresse à un public restreint, qui de nos jours s'est très accru sans doute, mais n'est pas encore la masse et choisit ses thèmes dans la littérature supérieure.

Or à la fin du moyen âge, si avec les auteurs on reporte à cette date la naissance en Bourgogne de la feuille volante faite pour elle-même et non pour illustrer des livres, la masse est surtout religieuse. Aussi, les premières images populaires sont-elles des saintetés en tant que « images de préservation » répandues par les couvents. Je renvoie au volume pour la discussion des faits et ne puis signaler ici que l'adresse avec laquelle ils sont exposés (p. 18-26). Mais enfin ceci ne nous fait pas remonter plus haut que 1423, ou tout au plus 1380. Malgré les recherches de Bouchot, de Courboin et des auteurs de ce volume, le problème d'origine n'est pas résolu.

Le seul moyen que je voie pour faire comprendre ce qu'est la véritable image populaire, c'est de regarder les reproductions choisies par MM. Duchartre et Saulnier ; il faut les avoir dans l'œil ; ensuite, on ne s'y trompe plus. Mais par des mots seuls, le « populaire » en imagerie est indescriptible. Parfois l'inverse s'est produit : p. 84 et 85, on trouvera des illustrations de livres qui ont la facture d'images populaires. D'autre part, des tailles-douces ont servi de prototype à des bois qui ont naturellement un aspect plus archaïque.

Observation curieuse, l'imagerie populaire ne s'est développée que dans certaines régions de France et pas du tout dans d'au-

tres. Les auteurs se demandent (p. 441) pourquoi des provinces entières n'ont jamais eu d'imagiers, alors que Chartres, Orléans, Rouen, Troyes, Avignon, Toulouse, etc., ont été des centres de production importants. MM. Duchartre et Saulnier ne trouvent pas de réponse. Moi non plus.

§

Mêmes phénomènes et mêmes problèmes avec une sorte spéciale d'« imagerie » qui doit sa naissance à l'organisation des **Messageries et des Postes**. M. Florange n'a pas étudié ses faits de ce point de vue, mais plutôt en numismate et en sociologue ; il tenait à montrer comment ce système de communications s'est greffé sur le réseau des Ponts-et-Chaussées et a acquis dans la vie sociale une importance croissante, qui s'est exprimée plastiquement. Les reproductions de ponts, sur les jetons et médailles, ont un caractère aussi populaire que sur les sceaux et les églises ; très populaire au sens imagier est la médaille des *Routes de Lorraine* ; populaires à la fois comme usage et comme facture sont les jetons qu'on donnait comme paye préliminaire aux ouvriers des chaussées, ainsi que les méreaux de plomb et les morceaux de carton imagés donnés en échange du paiement de certains péages. Populaires encore les premières plaques de postillons, qui deviennent ensuite au XIXe siècle des horreurs, par suite d'une dégénérescence identique en principe à celle des images ; mais elles redeviennent populaires en 1848.

M. Florange a publié in-extenso, par clichage, des règlements et avis de toute sorte : aux amateurs de costumes populaires, je signale l'ordonnance de 1777 sur l'habillement des Visiteurs, Maîtres de Postes et Postillons ; puis l'instruction de 1832, qui modifia ces costumes entièrement.

Jetons, méreaux, boutons, plaques ont été dessinés et gravés un peu partout, sauf les jetons sortis des « monnaies » officielles ; de même les images et vignettes qui se distribuaient. Ils s'adressaient à un public populaire; souvent la facture est simple, parfois grossière. On ne saurait en dire exactement autant de la **Montre chinoise**, c'est-à-dire de la « montre d'un calibre et d'un type spéciaux, faite pour l'exportation en Chine ». Le fait important ici, et qu'a fort bien mis en lumière M. Chapuis dans une monographie admirablement documentée d'après les archives

communiquées par les familles d'horlogers et des spécimens conservés en Europe ou représentés dans la belle collection rapportée de Chine par M. Gustave Loup, c'est que cette industrie est d'abord celle des petits artisans, empruntant à l'art européen ou chinois, même à des images sur papier de riz de quelques sous, des thèmes qu'ils supposent devoir plaire à leur clientèle lointaine.

La belle peinture chinoise n'a été découverte que depuis une cinquantaine d'années: or la fabrication en Suisse, et surtout dans les régions de Genève et de Fleurier, de montres et de pièces d'horlogerie, y compris des automates et des boîtes ou même des pistolets à musique, remonte au milieu du XVIIIe siècle. Elle se faisait surtout par Londres. Le goût pour cette sorte de mécanique a été de tout temps très vif en Chine (le livre de M. Chapuis est introduit par une excellente monographie de M. Léopold de Saussure sur l'horométrie et le système cosmologique des Chinois) : et l'on sait que dès le XIIIe siècle l'orfèvrerie et l'horlogerie européennes y étaient appréciées.

Je n'ai pas à m'occuper ici des nombreux détails techniques et biographiques que donne M. Chapuis : ce qui m'intéresse, ce sont les thèmes et leur arrangement. Ils sont dus à trois ouvriers : d'abord le graveur-décorateur, puis l'émailleur, enfin le peintre sur émail. La forme de l'objet détermine des limitations et des arrangements ; de même sa grandeur. M. Chapuis montre, p. 72 et planche jointe, comment ont été modifiés les thèmes européens des Saisons sous l'influence de ces nécessités techniques. Les thèmes chinois ont été souvent empruntés aux gravures qui décorent les récits de voyage, et plus récemment à des photographies : mais les artistes neuchâtelois ont voulu faire plus vrai que nature et ont teinté la peau des Chinois en jaune franc, ignorant que la peau des Chinois, surtout riches, est aussi blanche que celle des Suisses. D'autres thèmes européens proviennent aussi de gravures, d'estampes, mais ont été simplifiés. Le fait intéressant est que la spécialité de fabrication de ce type de montre a passé à Genève et à Fleurier de père en fils ; c'est de la production artisane qui obéit à des règles traditionnelles et atteint parfois l'art supérieur, mais en règle générale manifeste des tendances et des goûts collectifs restreints. C'est en ce sens qu'on doit regarder la « montre chinoise » « comme populaire, malgré son prix souvent élevé, dû surtout

aux perles et aux émaux chers qui la décorent. Le caractère traditionnel se voit autant sur les « mouvements », souvent décorés des nuages chinois typiques, que sur les boîtiers. On doit remercier M. Chapuis de cette belle monographie et souhaiter qu'il publie bientôt le livre qu'il annonce sur une autre technique plus ou moins populaire, celle de la fabrication des automates.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La suprématie navale en Méditerranée. — Les trouvailles de M. le sénateur de Kerguézec. — Lieutenant-colonel Clément-Grandcourt : *Nos Indigènes Nord-Africains dans l'Armée nouvelle*, Berger-Levrault. — Mémento.

Périodiquement, avec la régularité du pendule, certaines questions, usées jusqu'à la corde, reviennent devant l'opinion publique pour la troubler et la précipiter à des solutions mal étudiées qui ne sont profitables qu'à de gros intérêts dissimulés dans la coulisse. La question de **la suprématie navale dans la Méditerranée** est un de ces thèmes que reprennent sans se lasser les publicistes en mal de copie. Ils en parlent éternellement de la même façon, en invoquant des arguments éculés, qui n'ont plus aucun fondement. Mais ils mêlent à leurs suggestions un noble souci patriotique, qui leur vaut les suffrages. A qui doit appartenir le contrôle de la Méditerranée ? A l'Angleterre qui y promène la flotte la plus nombreuse, avec les garages certains de Gibraltar, Malte, Chypre, Alexandrie, Port-Saïd ? ou à la France qui a son empire africain à protéger, son armée noire à rapatrier en cas de guerre avec certaine puissance du Nord ? ou à l'Italie dont le développement côtier et le souvenir d'une domination ancienne provoquent les ambitions ? ou à l'Espagne qui rêve encore parfois de Charles-Quint ? Disons de suite, pour éviter de nous empêtrer dans les lieux communs habituels d'une pareille question, qu'un fait nouveau, qui découle des enseignements de la dernière guerre, met définitivement hors de cause le contrôle de la flotte anglaise en Méditerranée, quelle que soit sa supériorité numérique et la valeur militaire, d'ailleurs discutable, de ses bases telles que Malte et Gibraltar. Il suffira, en effet, dans l'avenir, d'établir un barrage de mines, ou mieux de sous-marins, entre la Sicile et la côte africaine, pour interdire, ou tout au moins rendre très aléatoire, toute communication

entre les deux bassins méditerranéens, l'un à l'occident, l'autre à l'orient de la Sicile. L'établissement de ce barrage dépendra suivant le cas, soit de l'initiative de l'Italie, soit de celle de la France. Bien que nous soyons les premiers, croyons-nous, à parler d'une pareille suggestion, il semble qu'on ait depuis quelque temps le sentiment que l'ère de la suprématie anglaise en Méditerranée est allée rejoindre, avec beaucoup d'autres choses, la région des vieilles lunes. Ainsi, **M. le Sénateur de Kerguézec**, président de la Commission sénatoriale de la Marine, pour stimuler les pouvoirs publics et préparer l'opinion en faveur de la construction de mastodontes cuirassés, à un milliard la pièce, dont notre marine a évidemment un besoin urgent, consacrait récemment une série d'articles à une question brûlante entre toutes, la question du transport de notre XIXe corps en temps d'hostilités. M. de Kerguézec n'envisageait plus l'obstacle de la flotte anglaise, mais seulement celle de l'Italie. Il invoquait, pour montrer les périls de cette opération et la fragilité de notre domination en Afrique, la supériorité de la flotte italienne sur la nôtre, ce qui est absolument inexact, en s'en tenant au dénombrement des facteurs matériels, c'est-à-dire au nombre des unités flottantes et à leur potentiel militaire. Nous avons, en effet, en Méditerranée, six cuirassés d'artillerie un peu plus nombreuse et de construction plus récente : *Provence*, *Bretagne*, *Lorraine*, *Paris*, *Courbet* et *Jean-Bart*, à opposer aux cinq mastodontes italiens : *Duilio*, *Doria*, *Cavour*, *Jules César*, *Dante-Alighieri*. Je sais bien ce qu'il y a de spécieux dans ces comparaisons de matériel. Cela nous constitue cependant une marge de supériorité, à moins que M. Kerguézec n'attribue au commandement italien une plus grande valeur qu'au nôtre. Cette idée ne semble pas l'avoir occupé. Il ne se soucie que d'obtenir des constructions nouvelles.

Dans l'état actuel des choses, écrit-il, l'infériorité quantitative de nos armées navales est telle que, dès maintenant, si l'Italie voulait s'y opposer, nous serions hors d'état d'amener en France un seul régiment de nos contingents africains ou de nos troupes métropolitaines du Maroc. Nous serions également dans l'impossibilité de les ravitailler.

Pour écrire de telles choses, il faut que M. le Président de la Commission sénatoriale de la Marine soit tout à fait mal informé

ou singulièrement déprimé. Il nous paraît remplir toutes les conditions pour devenir ministre de la Marine. Qu'on le nomme tout de suite !

M. de Kerguézec n'a pas songé à une chose, c'est que si nous nous trouvions, à Dieu ne plaise ! en difficultés avec l'Italie, toutes nos troupes d'Afrique devraient être maintenues là où elles sont. Elles y seront plus utiles que dans la métropole. Dès lors, toute son argumentation s'écroule. Enfin, je ne voudrais rien dire qui pût froisser nos amis italiens si sensibles, dont je garde personnellement, malgré quelques ombres légères, un si grand souvenir, mais enfin, dis-je, si nous venions au point qu'envisage avec tant de légèreté M. de Kerguézec, il est permis d'espérer que notre armée de terre ne resterait pas l'arme au pied à regarder la ligne des Alpes. Ne peut-on pas croire que le conflit se dénouerait de ce côté plutôt que sur mer ? Dès lors, que nous importe la rodomontade d'un journaliste italien, qu'il faut citer pour donner une idée des excitations malsaines que la presse chauvine de tous les pays lance à tout propos, à un moment où ni les peuples, ni les gouvernements ne voudraient et ne pourraient faire la guerre. L'*Impero* du 6 février écrivait : « Ou la France fera la guerre à l'Italie et se trouvera alors dans l'impossibilité de faire appel à ses réserves coloniales et devra abandonner ses colonies, ou la France fera la guerre aux côtés de l'Italie, et alors la France devra préalablement renoncer en notre faveur à une bonne partie de ses possessions africaines et asiatiques. » Telle est la rodomontade qui a fait partir en guerre M. de Kerguézec. Il ajoute : « Rien ne peut nous garantir que la pensée exprimée par l'*Impero* ne sera pas un jour celle de l'Italie tout entière. » Sans doute continuons-nous, les uns et les autres, à perdre la boule, chaque jour davantage. J'ai cependant plus de confiance que M. de Kerguézec dans le bon sens de nos voisins.

§

Il nous paraît plus essentiel, si nous voulons travailler à assurer la sécurité de nos possessions africaines, de nous appliquer à réorganiser notre armée indigène et de l'adapter à des conditions nouvelles. Notre argent sera mieux employé qu'à construire des cuirassés, qui ont donné toutes les preuves de leur parfaite inutilité pendant la dernière guerre. Pour conserver notre empire

africain, la première condition à remplir est d'y maintenir une armée indigène, dont le loyalisme ne puisse pas nous faire défaut. On trouvera, à ce sujet, dans une étude tout à fait remarquable du lieutenant-colonel Clément-Grandcourt, **Nos Indigènes nord-africains dans l'armée nouvelle**, les réflexions les plus judicieuses et des indications d'ordre pratique, suggérées par une longue expérience. Nous souhaitons les voir réaliser. Il nous reste à faire beaucoup pour nos indigènes. Nous ne devons pas oublier qu'ils nous ont fourni, pendant la dernière guerre, un contingent d'un demi-million de combattants, sans compter plus de 300.000 travailleurs. Il serait d'une criminelle légèreté de ne pas consentir aujourd'hui les sacrifices nécessaires pour reconnaître l'immense service que nos contingents coloniaux nous ont rendu. Or, nous en sommes au point — ce qui est une grave erreur, à notre avis, — de faire entrer dans la constitution de notre armée nouvelle sur le pied de paix un effectif de 190.000 indigènes, soit plus du quart de notre effectif total. Nous créons une armée de mercenaires, dont une grande partie garnisonnera dans la métropole, en se trouvant astreinte à une durée de service double de celle des citoyens français. Nous en sommes au service obligatoire, au moins pour nos contingents algériens et tunisiens. Quelle folie !

Quand on a des colonies, écrit le lieutenant-colonel Clément Grandcourt, il faut voir loin. Lorsqu'elles sont peuplées de races prolifiques, vigoureuses et guerrières, comme l'Afrique du Nord, la Nation conquérante doit montrer une prudence extrême dans toutes les innovations qui pourraient compromettre un équilibre demeuré instable. La population française, réellement française, est à peine le dixième de la population indigène de l'Algérie, dont le taux d'accroissement est rapide (20 p. 100). Et c'est pour cela surtout que nous ne sommes pas partisans de l'appel, surtout de l'appel généralisé.

Nous avons offert jusqu'ici à l'indigène, surtout à la partie misérable de la population, un moyen honorable d'existence, conforme à ses goûts, avec une sécurité pour ses vieux jours, que nul gouvernement de sa race n'avait pu lui offrir. Nous sommes en train de détruire une œuvre si belle, pour avoir la satisfaction d'avoir une armée de caserne ou de couverture, ce qui est la même chose, nous l'avons montré déjà, et nous n'hésitons pas,

pour avoir ce fantôme de force militaire, à aller au-devant des pires dangers. Que nos législateurs lisent et méditent l'étude du lieutenant-colonel Clément-Grandcourt et qu'ils fassent leur profit de la longue expérience d'une vie vécue au milieu des troupes indigènes.

MÉMENTO. — *Revue militaire française* (février). — *Verdun, le premier choc* (Lieut.-col. Grasset). — *L'offensive de Bonaparte contre l'Angleterre.* — *Réflexions sur la campagne Riffaine*, etc. — *Revue maritime* (janv.) : M. Guierre : *Marine, propagande, publicité.* — L. V. Coindreau : *Le transport des troupes américaines, en France*, etc. — Signalons deux ouvrages particulièrement utiles à une époque de bougeotte : *Guide du passager, pour voyager en Paquebot*, par M. le cap. de Corv. Rouch ; *La Pratique du Yachting*, par M. Clerc-Rampal.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Æsculape : Accouchements en Bulgarie : superstitions et coutumes. — *La Paix* : Français et Allemands ; Etats-Unis d'Europe. — *La Revue franco-nippone* fondée pour rapprocher France et Japon. — *Jabiru* : Nouvelle revue très à la mode, présentée par M. Pierre Mac Orlan ; poème de M. André R. Maugé. — Mémento.

Æsculape, « organe officiel de la Société internationale d'histoire de la médecine», est une revue bien remarquablement composée. On y trouve le plus souvent de fort belles reproductions de gravures sur bois, anciennes, qui feraient honneur à une revue d'art. Le texte est toujours intéressant. Le numéro de février contient, entre autres, un fort curieux article sur « Les accouchements en Bulgarie » :

Voici, d'après le Dr Gountcheff-Svanoff, quelques curieux renseignements sur les soins donnés par les matrones bulgares. Le diagnostic du sexe de l'enfant pendant la grossesse se fait, comme presque partout, à l'aide de procédés bizarres. Une ligne noire sur le ventre annonce un garçon ; quand le ventre de la mère est fort bombé, c'est qu'elle porte une fille.

Mais la façon la plus originale de faire ce diagnostic est la suivante. Lorsque la femme est parvenue au sixième mois de sa grossesse, la matrone la fait asseoir sur une chaise sur laquelle elle a mis au préalable un petit sac de linge fin contenant du sel ; la patiente, bien entendu, ne doit se douter de rien. On entame une conversation quelconque, pendant laquelle la matrone ne perd pas sa cliente des yeux. Au bout

de quelques minutes, le sel procure à la patiente des démangeaisons. Si elle se gratte par devant, l'enfant sera du sexe masculin ; si elle se gratte par derrière, l'enfant sera du sexe féminin.

Pendant l'accouchement, le mari et la mère ou la belle-mère de la parturiente restent auprès d'elle, avec la matrone. La femme doit accoucher debout. Pour activer le travail, le mari prend de temps en temps sa femme sous les aisselles et la fait danser sur place. Sitôt l'accouchement terminé, la matrone lie le cordon ombilical et le sectionne ; elle trempe alors son doigt dans le sang qui s'écoule de la section du cordon et en frotte les gencives du nouveau-né.

Ensuite a lieu un repas auquel assistent les parents et la matrone. Parmi les mets figurent obligatoirement une tourte fraîche et une tête d'oignon crue, bénies par la sage-femme ; l'accouchée doit en manger, si elle veut avoir le lait nécessaire pour nourrir son enfant.

Au troisième jour qui suit l'accouchement, si l'enfant est vigoureux, ou à la fin de la première semaine, s'il est chétif, on procède à la *solaison*. On baigne l'enfant dès le matin ; puis on le saupoudre avec une poignée de sel auquel la matrone ajoute de 20 à 30 grammes de sucre, et avec ce mélange on exerce des frictions sur tout le corps. L'enfant passe toute la journée ainsi salé et, le soir seulement, il est permis de lui donner un second bain.

C'est également ce troisième jour qu'on procède à la première toilette de la mère. La matrone n'oublie pas de lui frictionner le thorax avec un oignon pour favoriser la sécrétion lactée.

L'accouchée peut alors se lever, mais il lui est défendu de sortir de chez elle avant le quarantième jour. Elle peut cependant se mettre à la fenêtre, sortir dans son jardin. Mais, dès que le soleil se couche, il lui est défendu de rester hors de la chambre. Cette règle est strictement observée parce que, d'après les matrones et d'après l'Eglise, la femme reste impure jusqu'au quarantième jour.

C'est alors que, accompagnée de la matrone et de ses voisines, la jeune mère se rend à l'église où le pope dit les prières de la purification. En sortant de là, elle va voir ses parents et reprend sa vie ordinaire.

§

La Paix, « revue internationale de critique pacifiste » (3, place de la Sorbonne : directeur : M. Ed.-E. Plantagenet), fondée en janvier et paraissant tous les deux mois, donne, en supplément à son premier numéro, la traduction française d'un article publié en allemand dans le corps de la revue : « Le rapprochement dans la nuit. »

L'auteur, M. Kurt Tucholsky, un Allemand, prêche la nécessité d'une entente franco-allemande :

Ce rapprochement s'avère indispensable au rétablissement de la paix européenne. Les horreurs de la guerre chimique, que nous dénoncent les recherches et les découvertes qui s'effectuent dans le secret, mal gardé, des laboratoires, nous font un devoir de lutter sans répit contre le crime qui se prépare.

La prochaine guerre ne connaîtra plus de combattants et de non-combattants ; ce sera l'offensive sournoise, meurtrière et perfide des gaz. Les vieillards, les femmes, les enfants y seront immolés comme les soldats ; ce ne sera plus l'homicide et sanglante bataille, ce sera le lâche, l'immonde, l'anonyme assassinat.

Et notre tâche est sacrée. Il nous faut nous unir contre ce crime... Mais pour s'unir, il faut se comprendre ; pour se comprendre, il faut mieux se connaître. C'est là qu'est le problème.

Les deux peuples se connaissent mal ; ils doivent se mieux connaître, écrit M. Tucholsky. Il constate franchement que, du côté allemand, la « disposition pacifique » est moindre que du côté français ; « malheureusement », ajoute-t-il. Il parle de l'état des esprits en 1911. Alors, de généreux esprits, des deux côtés du Rhin, tentaient un rapprochement des nations. Ils n'ont pu empêcher leur heurt et « les croix de bois qui hérissent le sol ensanglanté de la France ». Il ne s'agit plus d'un pacifisme académique, aujourd'hui ; il faut une action continuelle contre la guerre. « Nous devons en arriver aux Etats-Unis d'Europe », constate M. Kurl Tucholsky. « Tous nous aimons notre patrie, mais est-ce une raison pour nous cramponner à l'Etat ? » demande-t-il. Il faut créer un esprit européen afin de parvenir, d'abord, à rapprocher Français et Allemands, par des échanges d'étudiants et de conférenciers. Il convient que tous soient pénétrés de cette « vérité essentielle » :

En 1914, aucun de nous n'a fait son devoir. Chaque peuple a pensé qu'il était attaqué par l'autre, les Français avec plus de raison que les Allemands.

Où se cachait alors cette masse bien éduquée qui aurait dû crier : *Non !*

Où était-elle ? Elle n'existait pas. Les militaires seuls étaient prêts.

Ce n'est pas à moi à prêcher aux Français le désarmement. J'ai trop honte des crimes monstrueux de l'état-major allemand. Mais laissons...

J'aime à me dire compatriote des bons Allemands; je ne veux avoir

rien de commun avec l'Allemagne de Herr Ludendorff et de ses séides.

Nous devons nous soutenir mutuellement, et nous devons en terminer une fois pour toutes avec cette formule stupide, qui veut que l'on ne puisse pas se mêler de la politique intérieure d'un autre pays. Cette intervention peut être un devoir impérieux. Dans une communauté habitée, personne n'a le droit de mettre le feu à sa demeure.

Notre ennemi n'est pas, comme les déments d'en deçà et d'au delà du Rhin l'affirment, « de l'autre côté ». Nous avons tous un commun ennemi, celui qui, dans notre pays, prêche la guerre et fabrique des canons. C'est contre lui que nous devons nous unir et nous armer pour défendre notre vie et le sang de nos enfants.

Nous avons besoin d'un pacifisme d'action. Lui seul engendrera le vrai rapprochement franco-allemand.

§

La **Revue franco-nippone** vient d'être fondée (15 février) par MM. Nakanishi et M. K.Matsuo (7, rue du Débarcadère), pour servir l'idée de Paix et « combattre l'hostilité entre les hommes ».

Nous, Japonais, nous aimons la France et les Français, tant pour leur sentiment artistique que pour leur esprit clair et humanitaire ; en échange, nous voudrions que les Français comprissent notre âme, car ils prétendent que l'âme et l'esprit japonais sont trop difficiles à saisir, les différences de mœurs entre ces deux pays étant trop grandes. Pourtant, c'est souvent à cause d'une différence que deux Nations s'attirent et quelquefois désirent échanger leur mutuelle sympathie; leur rapprochement doit alors être courageusement cultivé.

M. René Maublanc publie dans ce numéro une fort bonne étude sur « le haï-kaï français ». M. Henri de Régnier a donné de belles strophes à la jeune revue.

§

Jabiru, « magazine littéraire mensuel » fondé le 15 février par MM. Paul Massonnet et Jean-George Auriol, 5, boulevard Voltaire, est présenté par M. Pierre Mac-Orlan avec humour et sagesse :

Cinq rubriques littéraires doivent suffire à *Jabiru* :
1° La chronique de l'œil,
2° La chronique du nez,
3° La chronique du toucher,
4° La chronique du goût,

5° La chronique de l'oreille.

Les cinq chroniqueurs désignés par le sort doivent être lâchés en liberté au moins une fois par semaine et sinon faire le désespoir de leurs parents, du moins ne pas craindre d'être responsables. En ce moment, une photo vaut un poème, une odeur vaut un souvenir, le contact d'une main un dégoût, un fox-trott américain vaut une jeune fille et la saveur d'un fruit des combinaisons littéraires dédiées, par politesse, aux belles œuvres que nous découvrîmes.

Toute force qui anime un écrit est une force perdue pour l'auteur de l'écrit. Il existe des auteurs qui ne perdent jamais leur force dans leur livre. Ceux-là ne peuvent être cités en exemple : ce sont cependant les plus heureux et les plus près du personnage-auteur créé par la faveur du public.

Jabiru tient, en ce moment, dans son bec harmonieux, les clefs de l'aventure personnelle. Aux jeunes compagnons qui le firent naître, de choisir à l'anneau.

Il est indispensable d'ajouter que M. Mac Orlan explique ainsi *Jabiru* :

Depuis quelques mois, *Jabiru* s'est installé chez moi sous la forme d'une pensée de reproche transposée dans le corps d'une sorte de merle mécanique en tôle peinte.

Allons-nous voir l'école « jabiruiste » ? Il n'y a pas encore eu de nouvelle école littéraire cette année — et nous faisons cette constatation en mars ! !

Les œuvres publiées dans *Jabiru* ont un air de parenté. Elles sont à la mode du jour. M. Edmond Gréville écrit, par exemple :

Jobin se trouva dans le pot d'échappement de la société.

M. Jean-George Auriol conte dans ce ton :

En entrant dans l'hôtel, il sauta les cinq marches à pieds joints, et dut se retenir pour ne pas frapper violemment l'épaule du portier en fracassant un large rire.

M. André R. Maugé, enfin, donne ce poème, tout à fait au goût de 1926, comme la profusion des perles fausses. On le lit avec agrément, mais sans surprise. On le connaissait d'avance. Il cause une toute petite émotion et disparaît sans retour, comme une image passe sur l'écran :

SÉPARATION

—

Nous boirons le bock des adieux
au Splendid Bar
et on nous donnera avec,
des frites, des tomates et du fromage,
parce que c'est Port-Saïd.
Tarbouchs, Fords, tramways à chevaux,
charmants soldats anglais, si blonds.
Ce jeune homme plein de mouches
vous vendra du rahat-loukoum
et de ces molles Levantines peintes
obèses, et qui mâchent on ne sait quoi.
Vous dites que vous voudriez voir des chameaux,
Mais le Jardin Zoologique
est au Caire.
Ne faites pas l'enfant gâtée ;
demain vous filerez sur Suez,
entre les lacs salés et les dunes sableuses,
sous un ciel sans fantaisie
qui n'a pas déteint depuis Cléopâtre.
Et maintenant qu'il est trop tard,
je sens que vous êtes déçue,
et qu'il aurait suffi d'insister un peu plus.
Mais vous avez les cheveux longs et du poil sous les bras,
et il faut bien rester fidèle à ses principes.

Mémento. — *Bulletin de la Société Littéraire des amis d'Emile Zola* (n° 8) : « L'Exil de Zola en Angleterre pendant l'affaire Dreyfus (1898-1899) », extrait d'un livre du traducteur anglais de Zola, qui n'a jamais été transcrit en français.

Revue des Etudes hongroises et fino ougriennes (tome III, nos 1 et 2): M. Lajos Ráez : « L'inspiration française dans le protestantisme hongrois ». — « Un apôtre français de Petöfi : Thalès Bernard », par M. Béla Tóth. — « Don Juan en Hongrie », par M. Arthur Weber. — « Les origines du *Coche* », par M. Vilmos Tolnai. — « Les traces de la Sorcellerie dans la langue hongroise », par M. Manó Kertész.

Les feuilles libres (janvier-février) : un poème de G. Apollinaire. — « Une magie individuelle », par M. R. Vitrac : étude sur Apollinaire. — « 14 juillet 1918 », par M. J. Delteil. — Huit dessins et deux hors-texte de E. Josephson, exécutés « lorsqu'il avait perdu la raison ».

La Revue de France (1er mars) : M. Camille Mauclair : « L'idolâtrie de *l'état pur* dans l'art moderne ». — M. J. Xydias : « Les Français

à Odessa » (déc. 1918-avril 1919). — « Crise financière ou crise de régime », par M. Raymond Recouly.

Revue bleue (20 février) : M. C. Vellaux : « L'évolution des mœurs ». — « M. le duc de la Force », par M. J. Bertaut. — « Gounod et son temps », par M. J. de Lassus.

Le Correspondant (25 février) : « Mme de Sévigné et Port-Royal », par Mme Cécile Gazier. — « Joseph Serre », par M. Tancrède de Visan.

Commerce (numéro d'hiver) : « Banalité », par M. Léon-Paul Fargue. — Extraits du *Log Book*, de M. Edmond Teste, de l'Académie française, sans doute ? — De M. Valéry Larbaud : « Le vain travail de voir divers pays ». — « Saint-Juin de la Primevère », par M. André Suarès. — Poèmes de MM. Ch. Mauron, Boris Pasternak et Ossipe Mandelstam.

Le Divan (février) : « Alphabet de la fleur », par M. Jean Lebrau. — Lettres de P.-J. Toulet. — « Heures d'Asie », par Mme Renée Frachon. — « Chant pour Ariel » par M. F. Dauphin. — « Célénie Leblond », par M. Ed. Pilon.

Revue anglo-américaine (février) : « Sean O'Casey et le Théâtre irlandais », par M. Raymond Brugère. — « Wordsworth et Colette », par M. Emile Legouis.

Nouvelle Revue française (mars) : M. Léon Bopp : « Essai d'une conception psychologique de l'histoire ».

Revue des Deux Mondes (1er mars) commence la publication du nouveau roman de M. Paul Bourget : « Le danseur mondain ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une enquête sur le crime passionnel (*Paris Midi*, 2, 3, 4, 5, 6 février et 8 mars).

A propos du meurtre de M. Mange par M. Lancel, M. Noël Sabord a demandé à un jury idéal choisi par lui : « Dans quel cas le mari outragé est-il excusable du meurtre de l'amant ? » Ce jury d'honneur se compose de six avocats et de six écrivains. L'idée d'avoir fait entrer six avocats dans cet aréopage ne me semble pas très heureuse. De par leur fonction même, il est interdit aux avocats d'exprimer une opinion personnelle. Appelés à défendre tantôt l'assassin et tantôt l'assassiné, ils ne doivent avoir que des opinions de circonstance.

Avocat de la partie civile dans ce procès d'adultère criminel Me Moro-Giafferi ne peut rien dire :

Néanmoins, répond-il, je vous autorise à dire ceci : que j'ai sur c

els crimes et leurs excuses des idées très personnelles, très arrêtées et que je mettrai dans ma plaidoirie.

Seront-ce les mêmes idées personnelles que celles qu'eût exprimées, avec d'ailleurs la même éloquence, Me Moro-Giafferi, s'il avait été chargé de défendre M. Lancel? On espère que non, dans l'intérêt des futurs meurtriers de l'amant de leur femme, qui lui confieront leur cause.

Me Albert Salles se récuse ; il n'est pas un criminaliste. Il faut savoir se spécialiser dans la vie. Il ne voit dans cette affaire qu'une question de port d'arme prohibée.

Me Henri Robert répond sans hypocrisie :

Dites, Monsieur, que j'ai trop plaidé d'affaires de ce genre pour pouvoir donner une opinion.

Cela signifie-t-il que les opinions d'un avocat ne sauraient jamais correspondre aux nécessités de ses plaidoiries ?

Me Campinchi s'en tire par une formule évangélique : « Il n'est pas de vraie justice sans humanité. »

Me Henry Torrès a plus de courage :

Si, dit-il, dans la passion il y a la moindre trace de calcul, de ruse, d'intérêt, les jurés doivent se souvenir que la vie est sacrée et se garder de ces verdicts scandaleux qui consacrent je ne sais quel droit de propriété de l'homme sur la femme, de la femme sur l'homme, où je vois pour ma part la forme la plus exécrable de l'esclavage.

Me Aubépin dit avec une ironique sagesse :

Il y a plus de maris que d'amants dans les jurys.

Et au sujet de ces chevaliers de l'honneur qui manient si facilement le revolver :

Qu'ils divorcent, que diable ! C'est tellement plus facile aujourd'hui, et plus propre que de se tuer !

On nous annonce que le M. Lancel va demander le divorce. Alors si son mariage n'est plus indissoluble, il n'y a plus cette grave question d'honneur, et le meurtre est inexcusable. Demain, M. Lancel se choisira un nouvel honneur d'une autre couleur.

Maintenant, voici ce que pensent de ce meurtre le jury des six écrivains choisis par M. Noël Sabord.

M. Marcel Prévost, qui ne défend pas seulement les demi-vierges, pense qu'« il n'y a pas d'excuse à un meurtre quel qu'il soit, même passionnel. »

Tout au plus dans certains cas, des circonstances atténuantes. Donc, de l'indulgence parfois ; jamais d'acquittement !...

Je pense aussi que, si l'on envoyait au bagne quelques-uns de ces Sganarelles, cela apprendrait aux autres à se maîtriser.

Je trouve, répond Mme Marcelle Tinayre, qu'on abuse de ce terme : crime passionnel. L'homme trahi ne tue guère par passion. Plutôt par fierté blessée et dans un faux sentiment de l'honneur qui ne justifie pas le crime.

Elle ajoute :

Il faut se montrer sévère pour l'exemple...

Mme Lucie Delarue-Mardrus :

Tuer ? non jamais !... c'est le seul geste absolument irréparable...

Et quand au meurtrier :

Peut-être devrait-on l'abandonner à son remords, à sa honte ?

Rachilde répond à cette question : « ...et le mari, Madame, comment le jugez-vous ? »

— Le mari ? Un imbécile ! Un imbécile est toujours dangereux. Et l'on est un imbécile quand on traite sa femme de *fille publique* pour pleurer ensuite d'attendrissement sur sa dignité maternelle.

M. Gaston Chérau ne voit ni excuse ni passion dans le cas de ce mari qui décide « de *les* surprendre lui-même avec ses témoins et armé ».

Voilà qui dénote, n'est-ce pas, avec une singulière maîtrise de soi, un sadisme particulier et le goût atroce de la vengeance... La seule rage froide et basse de l'orgueil blessé, la chose la plus vile, la plus exclusive de tout amour.

Et M. Gaston Chérau pense que l'indulgence du jury est à notre époque « la faiblesse la plus dangereuse et la plus déplorable qui soit ».

Georges Courteline :

Pensiez-vous, Monsieur, répond il, qu'on pût souffrir d'un orteil à une jambe coupée ? Comment peut-on tuer quelqu'un, fût-il l'amant de sa femme, quand un seul morceau qui s'en va nous cause tant de regrets ?

Et quant au cocuage :

— La faute en est aux vieux, monsieur. En amour, la jeunesse cherche la jeunesse, la vieillesse aussi. Un vieux mari qui tue un jeune amant, je serais pour lui sans pitié... Pourtant, tel que vous me voyez, je serais incapable d'écraser une mouche.

E. Gomez-Carillo :

— En Espagne, nous dit-il, le cocu a la vie impossible. On le met au ban de la société. Officier, fonctionnaire, ses camarades le tiennent en quarantaine jusqu'à ce qu'il ait tué, qu'il ait vengé son honneur. Il est condamné à se suicider ou à tuer : il faut qu'il devienne un cocu tragique.

— Et s'il tue ?

— Jurys et tribunaux l'acquittent toujours. Il en est de même en Amérique latine et, je crois bien, en Italie.

— Et que pensez-vous de cette absolution ?

— Je l'exècre. On n'a jamais le droit de tuer. Le crime passionnel est le plus bas de tous, et je ne vois qu'un moyen de l'ennoblir.

— ... ?

— La mort pour le meurtrier, la mort sans discussion. Plus rare, le crime prendrait alors une sorte de grandeur. Et l'on saurait qu'il est vraiment passionnel, car il faut ne plus se connaître pour préférer la vengeance à la vie.

Claude Farrère prononce avec énergie :

Si l'on veut faire à un meurtrier l'honneur de croire qu'il a tué par amour, il n'est qu'un moyen de rehausser son crime : la peine de mort. Jadis, en de certains pays, être « justifié », c'est-à-dire exécuté, passait pour hautement honorable. Il fallait avoir fait quelque chose de rude. Mais est-ce faire quelque chose de rude que de tuer un rival dans la quasi-certitude de l'impunité ?

C'est dans cette dernière phrase de Claude Farrère que je veux trouver la morale de cette enquête : Le meurtre dans la certitude de l'impunité est une lâcheté.

§

A la suite de mon article du 15 mars au sujet de « la vraie poésie chez les tout petits » j'ai reçu, de M. Guy Lavaud, cette réponse à la lettre que j'avais publiée de M. Louis Dumont :

16 mars 1926.

Mon cher confrère,

Je lis dans le *Mercure* du 15 mars la lettre par laquelle M. Louis Dumont revendique avec une aigreur inutile le mérite d'avoir le premier composé une anthologie de poètes modernes à l'usage des enfants.

Je n'ai aucun souvenir que M. Louis Dumont m'ait jamais parlé de cet ouvrage. Je n'ai non plus aucune intention de nuire à la réputation de son livre.

M. Dumont peut donc considérer dès maintenant que tout ce que j'ai

écrit au sujet de l'initiative de M. A. Got s'adresse à sa propre anthologie et à son honnête préfacier, M. Blanguernon. De son côté, M. A. Got, averti par la protestation que vous avez publiée, ne fera sans doute aucune difficulté pour reconnaître l'antériorité de M. Dumont.

Croyez-moi, mon cher confrère, votre très dévoué

GUY LAVAUD.

R. DE BURY.

ART

La rétrospective des Indépendants, Grand Palais. — Exposition de L.-C. Breslau, galerie Durand-Ruel. — Exposition Alexandre Urbain, galerie Dru. — Exposition Louis Valtat, galerie Dru. — Exposition de dessins et d'aquarelles de Georges d'Espagnat, au Nouvel Essor. — Exposition Henri Martin, galerie Georges Petit. — Exposition d'Art argentin, Musée du Jeu de Paume. — Le Centenaire de Gustave Moreau.

C'est Cézanne qui préside la **rétrospective des Indépendants**. Hommage rendu à une présence éphémère et aussi à son influence. C'est obéir plutôt à la lettre qu'à l'esprit de ne pas y avoir invité Camille Pissarro, qui fut le grand-père du groupe, si Seurat, Signac, Augrand et Dubois-Pillet en furent les pères.

Doyen d'âge, Guillaumin triomphe avec un éblouissant panneau, où les *Voleurs de charbon* représentent la magnifique période de 1882, les rochers rouges d'Agay et les bords pierreux de la Creuse, l'épanouissement multiple.

On a discuté le bien fondé du choix des Seurat. Sans doute, il eût pu être représenté plus majestueusement. Pourtant il existe des arguments pour justifier la préférence donnée à la *Parade*. C'est une de ses dernières toiles. Elle représente son ultime pensée, sa détermination de peindre, pendant plusieurs années, les soirs de Paris, leurs foules, leurs lumières. Les paysages et les dessins qui entourent la *Parade* servent bien sa gloire. Plus encore que les peintures, ses dessins expliquent son influence sur les générations qui vinrent après lui.

Les traces de cette emprise sont assez nombreuses. Naturellement, elles sont visibles chez les pointillistes. L'ami de la première heure, Paul Signac, a porté le pointillisme au plus haut degré de splendeur décorative. Henry Cros le suit, avec une finesse particulière, avec un souci de la variété des bouquets de tons, qu'il diversifie jusqu'à une apparence de paradoxe qui n'est peut-être que la révélation de nuances d'une vérité supérieure, la trouvaille

d'accords rares difficiles à percevoir. On la retrouve telle quelle chez des adeptes, Person, Petitjean, Mme Salmersheim-Desgranges.

Mais elle éclate aussi chez des peintres dont la technique exempte de pointillisme présente un aspect tout différent des œuvres de Seurat ou Signac. Augrand et Luce en s'y dérobant gardent le souvenir du dessin de Seurat. Les cubistes l'ont réclamé comme un précurseur. Cette influence dure encore chez les évadés du cubisme. S'ils n'ont point admis le jeu des harmonies colorées, ils ont été séduits par le hiératisme vériste de ses figures. On peut faire honneur à la sculpture d'avoir dicté certaines abréviations et certaine recherche du modelé strict. Seurat y est aussi pour quelque chose.

Son influence est parallèle à celle de Gauguin, plus forte, car la composition de Gauguin, présentant des types exceptionnels, ne se mêle point à l'atmosphère parisienne autant que celle de Seurat, réaliste et visionnaire, saisissant la vie de Paris dans toute l'acuité de sa vérité totale.

Les Indépendants ont été fondés pour et par les Pointillistes. C'était Dubois-Pillet qui avait trouvé le principe de cotisation qui a assuré la durée des Indépendants. Il était pointilliste et il complète à cette rétrospective des Indépendants avec Lucien Pissarro, encore bien vivant et actif aux côtés de Signac, Luce et Augrand, ce qu'il peut demeurer, en cette vaste exposition, des ouvriers de la première heure et de leurs expositions au pavillon de bois des Tuileries et au pavillon du Cours la Reine. Dubois-Pillet eût peut-être pu être mieux représenté. Paul Signac, à côté d'œuvres plus récentes, accroche un de ses grands essais : « Au temps d'Harmonie, décoration projetée pour une Maison du Peuple ». Que d'illusions réveillées par ces quelques mots et quelle cruelle simplicité dans cet enterrement de quelques rêves esthétiques ! La maison du peuple étant partout n'est nulle part et n'a donc aucun besoin d'être décorée, ou plutôt personne ne songe ni à en construire ni à en décorer, au moins actuellement.

Tout de même, devant cette page si claire, d'un hiératisme si heureusement mitigé par l'amour de la vie, on regrette que Paul Signac n'ait jamais été invité, par qui que ce soit, par n'importe quels bureaux, à décorer même le palais de la tyrannie. Ce lui est un sort commun avec tous les grands Impressionnistes.

Luce se souvient de Seurat autant que de Puvis, dans le ferme dessin de ses ouvriers. Sa rue de Paris, vidée par la terreur, aux jours de la répression de la Commune, avec son pavé bosselé d'un cadavre et la terreur des boutiquiers qui tiennent toutes fenêtres fermées, est d'un pittoresque humoristique et tragique.

§

Passons en revue les rétrospectives posthumes. Elles sont nombreuses. Trente ans d'art. Beaucoup de morts.

Georgette Agutte (Mme Marcel Sembat) avec un tragique effet de neige à Bonnières, ciel noir, eaux lourdes ; Cordey qui fut le compagnon des vieux impressionnistes ; Lucie Cousturier avec des natures mortes et un beau paysage de Saint-Tropez, fidèles au pointillisme, dans de jolies atmosphères roses et bleues ; Fauconnet, un amoureux de synthèse, d'un goût un peu rude, mais très décorateur ; de la Fresnaye, peintre cubiste et aussi peintre militaire ; Van Gogh, représenté ar un très intéressant portrait de lui-même et d'autres toiles qui ne le représentent pas ; Dourouze, fin paysagiste ; Mme Betty de Jong dont on pouvait attendre de belles œuvres, Launay (Fabien Vieillard, dit Launay) qui a des affinités avec Lautrec (affinités ne veut pas dire imitation) ; Maurice Locquin, Paul Madeline, un beau peintre de fleurs : Jacques Martin, représentant de l'école lyonnaise, après Vernay ; Charles Maurice, Braquaval, peintre des places et des marchés d'Arras ; Henry Moret, bon peintre impressionniste ; Pirola qui donne des espérances ; Dario de Regoyos qui compte parmi les exposants des premiers Salons des Indépendants, des expositions bruxelloises de la libre Esthétique ; Zak, le plus récent disparu, un Polonais, doux, mélancolique, demandant à la peinture de représenter des fictions, se servant pour formuler des images un peu frêles, frappées en accords de tons rares, d'un faire paradoxalement vériste ; Dorignac aux dessins précis, enlevés en rouge ou noir massif sur fond blanc pour donner toute sa valeur à l'arabesque du corps et concentrer sur elle l'attention avec aussi des panneaux décoratifs de belle ordonnance et d'une vaste érudition de détail ; Doucet qui fut un des grands espoirs de la peinture, des la génération d'Asselin, de Picard le Doux, de Berthold Mahn, Filiger dont le nom, comme celui de Seguin, évoque Pont-Aven,

les longues journées de travail et les soirs de causerie avec Gauguin, Filiger, de tempérament lyrique, tour à tour réaliste et presque Rose-Croix; Person, peintre de la Méditerranée qu'il regardait de ses fenêtres à Saint-Tropez, et dont il réussissait parfois à rendre la fête colorée de tartanes avec les vols blancs de mouettes; Maxime Maufra, bon peintre de la Bretagne, Milcondeau, un peintre de la Vendée, un peintre aussi de l'Espagne, capable de donner un portrait aussi parisien que celui de Mlle Polaire, avant de se réenfoncer dans le Marais vendéen pour en noter le paysage bleuté fiévreux et les moires des boues près des cahutes frêles.

Et voici une mémoire plus littéraire que picturale, Paterne Berrichon, que représentent un portrait d'Isabelle Rimbaud, de bonne valeur documentaire et une nature morte. Ranson aussi avait appartenu à la littérature, et la scie d'atelier, entre ses mains, était élevée à la Saynète.

Steinlen voisine avec Willette. Voici de Willette des œuvres de sa période la plus heureuse, spirituellement anecdotique avec ce mélange de macabre et de farce qui lui allait si bien; le croque-mort montmartrois n'est pas beaucoup plus sérieux que le gendarme que Willette évoquait parfois auprès du Moulin de la Galette, autorité falote, autant que le Dieu du *Parce Domine*, personnages tirés avec Pierrot et Colombine d'une comédie lyrique qui n'a été que dessinée et qui touchait à l'opérette. Il enferma en ces œuvres fantasques quelque chose de printanier, car Willette n'avait pas vieilli, sa couronne de cheveux blancs semblait n'être que neige de pommiers. Il eut toute sa vie les qualités et les défauts des débutants brillants. Il était Parisien, mais badaud de Paris et spirituel échotier de Paris, tout ensemble, tandis que Steinlen, toujours grave, empli de philosophie, pénétré de revendications sociales, dramatisa sur ses premières pages et ne cessa de dramatiser, Parisien aussi, mais de choix et d'adoption, et dessinant, d'après la descente de Clignancourt, tout un peuple en révolte, des blanchisseuses lasses du lourd panier et prêtes à le jeter pour acclamer, de bras actifs et de cette bouche toute tordue de fatigue, la révolution.

Une rétrospective de Steinlen, où l'on aurait de la place, devrait consacrer un panneau à ces reproductions du *Gil Blas* illustré où les dessins de Steinlen, colorés selon les nécessités du

tirage, synthétisaient le point essentiel des contes qui leur servaient de thème et parfois en constituaient, seuls, la valeur.

Rétrospective d'Odilon Redon : tentative d'évasion par le macabre ou le paradisiaque. On ne peut dire : aucun souci du réel, mais total mépris de la réalité.

Des épouvantes serties par des trouvailles de métier d'un lithographe qu'aucun lithographe n'admettait comme un homme de métier, un baudelairien dont le *Marchand de ballons* promenant, sous un ciel noir des Champs-Elysées, ses bulles de rêve, évoque les poèmes en prose et le mauvais vitrier. Et ensuite des cortèges d'Apollon et d'Icares, une descendance de Delacroix et aussi de Beaulieu, mais, dans son art de peintre, une maîtrise, autodidacte, mais pénétrante, insuffisante, mais précieuse.

De Lautrec, quelques belles pages, classées.

A la sculpture, Baffier, sculpteur robuste et vivant, épris d'archaïsme. On ne comprit pas tout de suite pourquoi il se spécialisait Berrichon. C'était affaire de fantaisie. En réalité, il voulait remonter à l'art populaire, il le voyait sous un angle restreint. Il prenait pour des formes purement locales des formes qui perduraient de la vie provinciale ancienne de Bretagne en Provence, en passant par le Berry, mais il en a tiré de nobles œuvres élégantes et simples, naïves autant que pouvaient l'être les œuvres d'un sculpteur qui a tout regardé et sait beaucoup de son métier.

Une curieuse rétrospective de Lucien Schnegg parmi laquelle quelques beaux bustes, des bijoux de Rivaud, artisan artiste sincère et habile, qui inaugura, un moment, une tentative de bijouterie populaire (modèle dessiné avec art, matière de peu de prix, fer, acier ou argent), qui pourrait bien être reprise un jour.

§

La rétrospective de Lançon.

Je ne sais pas si Lançon a jamais exposé aux Indépendants. Mais on ne peut qu'approuver les organisateurs d'avoir voulu réveiller le souvenir d'un artiste qui fut bon peintre, graveur excellent et sculpteur de premier ordre. Ce fut un remarquable animalier, un esprit dans l'ordre de Barye. Il était animé d'une ardeur sociale combative qui se traduisit par de très beaux dessins sur la Commune. Un grand artiste à remettre à sa place.

La rétrospective d'Henri Rousseau ramène la discussion sur ce

primitif si curieux, ce vériste si amusant, compliqué d'un songeur si imprévu. Il commença à se manifester aux premières expositions des Indépendants, où nombre de critiques le rangèrent parmi les originaux pittoresques, dans son exposition ou plutôt parmi ses curiosités, aux côtés par exemple de Mme Urban; un douanier qui faisait de la peinture aux heures libres, et, mieux, qui prenait sur ses heures de service au bord de la Seine, pour peindre la Seine ! C'était donc un excentrique populaire. On a discuté sur ce point de savoir qui fut son premier admirateur ou défenseur. Ce premier ami était de marque : ce fut Camille Pissarro, que séduisait la sincérité de Rousseau, son dessin et l'ingénuité de sa construction.

Quoi qu'on pense de cette peinture, où la naïveté du thème est générale et l'exécution toujours savoureuse, elle a exercé une influence assez diffuse. On peut la saisir à des paysages de banlieue de Vallotton qui, par ailleurs, dans ses portraits, n'abandonne jamais cette carrure, cette netteté du modelé des personnages si opposé à l'imperceptible flottement du contour chez Rousseau.Elle est fréquente dans la jeune peinture : Marie Blanchard, etc...

Il manque ici une rétrospective d'un fidèle des Indépendants, qui y apporta souvent, par le tableau ou la statue, des affirmations qui paraissaient audacieuses, mais qui ont été souvent reprises, soit par des artistes au fait de son œuvre, soit par des artistes qui, l'ignorant, prenaient la même route et atteignaient les mêmes points de vue. Je veux parler de Merodack Jeaneau qui, après des tableaux d'Espagne, peints d'après la technique usuelle, se manifesta par des statues parfois ingénieusement polychromées, toujours d'un rythme assez intéressant et par des gouaches sur thèmes de vie moderne, paysages de ville, scènes de cabaret, de foirails, d'un beau dessin résumé et d'une belle sonorité de couleurs, teintes plates ingénieusement agencées. C'était une tentative de synthèse, raisonnée et antérieure à d'autres similaires, ou trouvées au nom des mêmes principes, qui s'imposaient pour la recherche d'un art pareillement elliptique et suggestif.

§

L'art décoratif n'a jamais été représenté aux Indépendants en nombre. La vitrine de Metthey rappelle qu'il le fut en qualité.

Rien de plus harmonieux que cette vitrine, où l'élégance classique des formes sert de substrat au plus bel art ornemental et à des fêtes de la couleur. La décoration de Metthey, une fois qu'il s'est assuré d'une ligne de dessin de l'objet, simple et usuelle, se permet tous les luxes d'imagination, et c'est de la diversité de sa couleur, de la beauté de la nature-morte dont il décore une assiette, de la vérité picturale des figures de danseuses, de nymphes ou de musiciennes dont il pare la panse d'un vase, que procède la beauté diverse de son œuvre. Comme l'œuvre de Gallé, l'œuvre de Metthey prouve que le caractère d'utilité, s'il doit être assuré, est secondaire en matière d'art décoratif, et aussi que le décorateur doit être un poète, capable de transporter dans son art la plastique et l'harmonie de la peinture.

§

Les peintres qui soutinrent avec les pointillistes l'intérêt des Indépendants, et les dépassèrent en nombre, peuvent pour la plupart se féliciter d'une rétrospective, qui, si elle ne nous apprend rien sur leur valeur d'art, sans cesse affirmée par des participations nouvelles aux expositions de groupe, ou des expositions particulières, nous renseigne sur la solidité de leur technique et nous permet de constater que leurs tableaux, en vieillissant, ont gagné du charme et de la solidité d'harmonie.

C'était un grief de leurs adversaires ; on insinuait que ces tableaux, peints dans des techniques plus libres, seraient moins durables que ceux de l'art de Salonniers, exécutés d'après la tradition de l'Ecole et, disait-on, un usage plus savant de recettes meilleures.

Si peu sérieuse que fût l'allégation, on est heureux de la voir démentie. Les anciens tableaux ont gagné. Parfois, il est possible de jauger les progrès d'un artiste par la juxtaposition d'une première toile à ses œuvres récentes.

C'est l'occasion de noter l'ascension d'un Urbain, d'un Valtat, d'un d'Espagnat, d'un Henri Matisse, d'un Georges Dufrénoy, d'un Flandrin, d'un Othon Friesz, de Mme Marval, de Jean Puy, d'un Victor Charreton, de Manguin, de Marchand, de Barat-Levraux, de Ramey, de tant d'autres que nous allons retrouver à l'exposition nouvelle des Indépendants, qui, sitôt que se terminera cette rétrospective, nous montrera au Palais de Bois

tout un afflux de nouvelles peintures et les envois de nombreux débutants.

Nous y retrouverons les créateurs de formules audacieuses et logiques, tels André Lhote et ses amis, et aussi Kramstyk et Pierre Charbonnier, et Geneviève Gallibert et Kars et Gromaire, et Gondouin et Bouquet et Rij Rousseau et toutes les pléiades de chercheurs, aussi bien que des réalisateurs tels que Suzanne Valadon qui juxtapose en cette rétrospective, à ses *Lanceurs de filets* d'une si belle évocation, ses nus tout diaprés d'atmosphère, tels que Verhoeven si ornemental et exotique, André Utter, Alix Luc Albert Moreau et tant d'autres artistes de talent.

J'eusse aimé voir mieux placée la série des Richard Rauft. Ce bel artiste, excellent graveur et bon peintre, doué de couleur, de fantaisie, de variété et de somptuosité décorative expose rarement, trop rarement. Il nous montre une jolie scène de coulisses d'un théâtre de danse, peuplé de belles figurantes aux mouvements souples et justes et de beaux paysages tempérés, couleur d'Ile-de-France, vus avec une remarquable précision et un souci de tout dire de la nuance vraie du paysage qui retient l'attention, devant la vision évoquée avec autant de conscience que de complexité.

§

Comme l'art décoratif, la sculpture n'a jamais été représentée en nombre aux Indépendants. Question matérielle, les pavillons des Indépendants n'offrant point aux sculpteurs de clairs et spacieux abris.

Le sculpteur le plus fidèle aux Indépendants, c'est Albert Maique qui crée, dans les salles d'entrée de cette rétrospective, au centre des peintures de ses amis, une belle avenue de bronzes, de marbre et de terre cuite, exécutés dans une belle tradition française et avec une rare entente du sujet sculptural.

Un buste très vivant de Gaston Chérau s'impose à l'attention, par la vérité et la sobriété du modelé. Puis ce sont des groupes d'enfants aux jolies flexions de danse, de nus d'une parfaite élégance de ligne et de pose, toute une série de petites sculptures harmonieuses et vivantes.

On retrouve aussi aux Indépendants des traces de l'art moderniste de Pimianta, le bon buste de Lucie Delarue-Mardrus, de Raymond de Broutelles, des statues d'un beau mouvement de

Halou. Mais encore nous allons retrouver à l'Exposition ordinaire des Indépendants presque tous leurs bons sculpteurs. Je dis presque, car la scission, causée par la discussion provoquée par l'ordre de placement, creuse des vides parmi les anciens et amène des noms nouveaux.

§

Les premières œuvres de **Louise-Catherine Breslau** marquent une réaction contre l'impressionnisme. D'ailleurs L.-C. Breslau n'est point paysagiste. La variation diaprée de la lumière recherchée dans la richesse extrême de ses nuances d'éclat est bien moins sa préoccupation que le modelé des figures dans leur atmosphère juste, cette atmosphère servant à accuser l'intimité de la scène que le peintre suscita par le voisinage, sur la même toile, de portraits.

Dès le début, malgré le brio des étoffes, les taches colorées de bouquets construits avec soin et serrant la vie vraie de la fleur, l'œuvre de L.-C. Breslau s'empreint d'une sincérité profonde, non de primitif, mais de peintre hollandais, patient, soigneux, amoureux de la vie méditative et résolu à ne lâcher son modèle qu'après complète traduction de son allure et de sa mentalité.

Cette recherche acharnée de la vérité dans le portrait, grâce à une admirable souplesse d'exécution, juxtapose dans l'œuvre de l'artiste des portraits de femme de la plus fraîche élégance et de la plus haute sérénité. Cela va de portraits de fillette où une méticulosité hardie, une émotion intellectuelle, une sobriété remarquable du dessin rendent toute la fleur de jeunesse, la mollesse imprécise voisine des sécheresses enfantines, l'acidité et la fraîcheur tout ensemble de l'enfance, jusqu'à ces beaux tableaux composés, jusqu'à cette *vie muette*, d'une si large composition symphonique, où il semble qu'on entend bruire du silence autour des deux personnages. Le rêve est là, ambiant, non de chimère, mais de songerie, de regard sur la vie, passé et avenir.

C'est, toute fixée, la mélancolie, avec son caractère tout moderne, entre les heures de travail, auquel cette propension à la méditation ne nuit pas.

Ce sont deux pôles dans l'œuvre de L.-C. Breslau que ce tableau, *la Vie muette*, et cet autre tableau, les *Communiantes*, rangée drue de fillettes vêtues de blanc, couronnées de blanc,

avec des faces d'extase amusée sous les éclatantes bannières neuves.

Une partie de l'œuvre de Breslau consiste en tableaux de fleurs, de deux sortes.

Des bouquets, peints frais cueillis, avec fougue, presque avec fièvre, roses, violettes, les bleus voisinant avec les pourpres, les jaunes pâles, les blancheurs, puis des tableaux composés, décoratifs, où toutes ces couleurs fraîches des fleurs s'appuient sur les solidités d'instruments de musique, harpes vieil or, violons aux riches tons fauves.

Dans ces tableaux, dans ces natures-mortes, se décèle la volonté de tout dire, avec une sobriété absolue, mais sans rien oublier d'essentiel.

Cette exposition de L.-C. Breslau, qui n'abuse pas de ces manifestations (celle-ci n'est-elle point la seconde en cette carrière déjà longue?) ne présente pas toute son œuvre, mais elle touche à tous les points essentiels.

Elle donne l'image d'un grand peintre à qui les variations de la mode sont demeurées indifférentes, qui n'a jamais écouté que son désir de donner le plus d'expression possible dans la langue picturale la plus stricte. Cette peinture décèle l'amour d'une vérité supérieure. Elle se maintient dans la plus haute sphère de la plastique, résumée par la cérébralité. C'est une œuvre pleinement durable.

§

Cette route de Nice, qu'**Alexandre Urbain** a notée à Cagnes, à l'heure où la matinée commence à s'imprégner de soleil, alors que la lumière n'accable pas encore le paysage, mais le chauffe déjà d'un éclat qui pâlit et unifie l'atmosphère, prendra rang parmi les chefs-d'œuvre de la peinture actuelle. On y retrouve l'art singulier d'Urbain à silhouetter les passants en les dotant d'un mouvement si juste que leur mentalité se trouve décrite par leur allure. Il y a là une nappe d'ombre graduée, nuancée, opaque par endroits, transparente à d'autres, qui est un magnifique épisode de vie naturiste. Il est autrement difficile d'orchestrer ainsi l'apparence que de l'équarrir en quelques teintes plates.

Auprès de ce beau tableau, des éventaires de fleurs dans les marchés de Toulon, des personnages en barque, sur la Méditer-

ranée, par un matin si beau qu'on croirait que les Sirènes vont se lever sur l'étendue glauque, d'étonnants paysages des Andelys, dont *un gros temps*, dont la menace de vent et de pluie, le frisson des arbres et comme le renfrognement des maisons sont admirablement traduits, et, nouveauté dans l'œuvre d'Urbain, deux compositions, l'Histoire d'Actéon en deux tableaux.

Rien de plus souple et de plus harmonieux que le jeune corps d'Actéon se glissant entre les arbres pour admirer de plus près les corps des baigneuses, des nymphes de Diane. Rien de plus vraiment élégant que ces corps de chasseresses. Le paysage, très harmonieux, c'est celui des Andelys. Le mythe de Diane est éternel, et ses épisodes peuvent se passer dans tous les pays.

Urbain donne ici, aux peintres d'évocation, une leçon excellente. Tous les éléments sont véristes; la cérébralité de l'artiste réchauffe ces éléments par le surgissement du mythe dans son attention. Le modèle lui donne la vie, d'après le geste que son imagination a exigé. Procédé de poète : ce sont les meilleurs des procédés.

§

Louis Valtat : un labeur acharné, divers, on dirait inquiet, si la parfaite certitude du procédé n'excluait toute idée d'inquiétude, un épanouissement de dons de coloriste, tel que l'entrée dans la salle de la galerie Dru est un enchantement, de par l'éclat, la vie, la nuance de la couleur nourrie de ces quarante toiles. Et parmi tant de panneaux de fleurs éblouissants, une étude de *femme à sa toilette*, d'une extraordinaire justesse de mouvement, avec une grâce chaude et simple du cou, de la nuque, un miroitement des épaules, un geste délicat et exact des mains, captivant.

Cette exposition se pare d'œuvres de Valtat d'époques différentes. On y retrouve des toiles de son éblouissante série du Midi, de paysages captés à Antheor dans l'Esterel. Des oliviers dévalent le long des collines cimées de roches rouges.

Une heure de brise rapide et presque violente, les vaguettes bleues accourent pressées, à peine un point d'argent à leurs crêtes. Un vaste rideau de pins s'apeure et tremble. Sur le poin[t] de côte en face, les arbrisseaux moirent la roche. Un grand silence heureux, car la lumière reste ardente, et c'est d'une magnifique impression.

Les tableaux de fleurs et les natures mortes de Valtat sont sonores commes de belles symphonies. Leur éclat prend une valeur particulière parfois de l'appui noir des baies de sureau ou une légèreté particulière du sertissement de grands panaches d'herbes. Il arrive que la clarté en soit augmentée d'un résumé de paysage parisien entrevu par la fenêtre ouverte.

Parfois la composition en est spéciale, empruntée à la flore de l'Esterel, branches d'arbousier, feuilles de salsepareille aux larges dimensions. Des groupements de roses et d'anémones au cœur multicolore emplissent la toile. Ce sont là d'admirables peintures devant lesquelles on peut prononcer le mot chef-d'œuvre.

§

Galerie du Nouvel Essor, un éclatant éparpillement d'aquarelles de **Georges d'Espagnat**. Quelques unes doivent être l'idée première de tableaux récemment admirés. Beaucoup offrent la notation rapide d'une claire minute de soleil où jouent des enfants aux manteaux rouges, près d'éclatantes corbeilles de fleurs. Il y a une petite *maternité*, tout à fait exquise dans sa fraîche spontanéité.

Des nus de femme sont doués d'une grâce légère, stricte, d'une frémissante pureté.

Pour rappeler le peintre, dans un coin de l'exposition, une étude de femme, très étudiée et qui garde toute la sincérité primesautière de l'esquisse.

§

Henri Martin remplit toute la grande salle de Georges Petit de toiles récentes.

Dans le fond, un des panneaux de la salle de délibération du Conseil d'Etat. Celui-ci contraste vigoureusement avec cette belle promenade méditative d'un juriste dans une esplanade de pins qu'Henri Martin avait imprégnée d'un si grand charme de silence et de nature. Le panneau de cette exposition est consacré au travail manuel.

Des terrassiers au labeur, place de la Concorde. Le fond, hôtel Crillon, ministère de la Marine, est imprégné de lumière vibrante, un peu sourde, d'une belle exactitude. De sveltes groupes de femmes et d'enfants en toilettes claires font valoir le robuste

dessin des groupes ouvriers, et Henri Martin a su tirer un thème harmonieux des gravats que soulèvent les pics, sans arrangement trop visible et en conservant aux matériaux leur rugosité.

Collioure a fourni au peintre les thèmes très variés d'architectures fauves et rissolées au bord de la mer d'un bleu profond. On trouve là de ces savoureuses évocations de maisons du midi, la façade pavoisée de fleurs, du seuil du perron jusqu'au faîte orné de clématites ou de glycines, des jardins harmonieux autour de petites pièces d'eau d'un bleu tendre,varié de reflets de nuage.

Toute une évocation diverse du beau village de Saint-Cirq-la-Popie se diversifie en hameaux amoncelés, en clairs chemins vers l'église, en pittoresques maisonnettes flanquées d'un escalier qui monte de ses bouquets vers le toit envahi d'herbes folles et de fleurs éphémères. Il y a un beau portrait de femme, et un remarquable portrait de l'artiste par lui-même.

§

Au Jeu de Paume, exposition d'**Art argentin**. Il s'agit ici de peintres argentins qui ne se sont pas,comme Alcorta, naturalisés Parisiens Parmi ces peintres, trois artistes s'imposent à l'attention, Antonio Terry, d'un faire un peu sombre et d'une belle probité de dessin, qui a de plus ce mérite, pour nous, de prendre ses sujets dans ce que la vie argentine peut évoquer de spécial, marchés peuplés d'Indiens ou de campagnards au costume encore quelque peu traditionnel.

Dans la même gamme, mais doué d'un coloris éclatant, M. Gramajo Guttierez fait vivre des foules bariolées, se pressant sur leurs petits chevaux, vers les marchés, cavaliers en chemise blanche et ceinture colorée, paysannes coiffées de fichus éclatants, aussi une pittoresque scène de baptême. M. Franco Bermudez silhouette fortement des personnages colorés, sur fond blanc, de façon à rabattre tout l'intérêt sur l'allure et le costume des personnages. Notons M. de la Carcova pour une nature-morte, M. Alice, bon portraitiste et paysagiste, M. Alfredo Guido avec un bon portrait de femme en costume local, d'un faire quelque peu académique, mais très conscien ieux ; M. Marteau, qui traduit largement les aspects colorés et mouvementés des grandes places de Buenos-Ayres ; M. Panozzi qui nous donne de belles impressions du paysage local ; M. Vena, agréable paysagiste.

M. Massino est un excellent graveur. Il traduit fortement ses allures de chevaux de labour, de repos de paysans.

A la sculpture, M. Lagos, le seul familier de nos expositions qu'on rencontre là. Les influences françaises sont nombreuses. On y rencontre celle de nos meilleurs peintres de salon et aussi celle, moins suivie, de Georges Seurat.

Cette exposition qui est le résumé, la sélection d'un Salon buenos-ayrien, est destinée à faire son tour d'Europe. Elle demande tout d'abord le suffrage de Paris.

§

On va fêter le centenaire de **Gustave Moreau**. Ce sera la réparation d'une longue injustice vis-à-vis d'un peintre qui, s'il a dû se créer, pour traduire les symboles qui le hantaient, une technique spéciale, n'en était pas moins un technicien excellent, qui fait suite harmonieusement à Chassériau, et exerça une influence parallèle à celle de Puvis de Chavannes. Pendant l'épanouissement glorieux de l'impressionnisme, on a raillé les poètes, qui étaient reconnaisssants à Gustave Moreau de retracer les belles figures légendaires, en leur laissant leurs halos de rêve et de mystère.

Mais l'art peut prendre des routes diverses pour aboutir à la beauté. La grandeur de l'ensemble impressionniste, paysages et tableaux de figures, n'infirme pas la beauté de la Galathée, de l'Orphée, de Salomé, et de ces admirables interprétations des fables de La Fontaine que Moreau entoura, au moins pour quelques-unes, des somptuosités de leurs origines orientales, en en retrouvant, par delà l'allure familière du fabuliste, la majesté native.

Rien n'est plus pur dans l'art moderne idéaliste que son dessin rehaussé du poète persan qui chevauche, inspiré par le Péri. Sa liberté d'art et d'esprit est confirmée par la valeur de tant d'élèves qui reçurent son enseignement et figurent parmi les gloires solides de l'art actuel.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition du troisième centenaire de Mme de Sévigné au Musée Carnavalet. — Mémento bibliographique. — Erratum.

Le **Musée Carnavalet** — installé, comme on sait, dans

l'hôtel qu'habita de 1677 à 1696 Mme de Sévigné, née tout près de là, place Royale, il y a trois cents ans, le 5 février 1626,—vient d'organiser à l'occasion de cet anniversaire une exposition commémorative aussi captivante qu'instructive (1), où un ensemble de peintures, de gravures, d'autographes, de meubles et de souvenirs de toute espèce, intelligemment choisis et disposés avec goût par M. Jean Robiquet, aidé de ses adjoints MM. Prosper Dorbec et François Boucher, la fait revivre à nos yeux avec son entourage dans les pièces mêmes qu'elle occupa et dont le décor n'a presque pas changé, éclairé par la lumière tamisée des fenêtres aux petits carreaux verdis par le temps.

Au fond de la cour de l'ancien hôtel, l'escalier de pierre à rampe de fer forgé construit par Mansart y introduit directement, et tout de suite, dans une première pièce en forme de long vestibule, l'évocation commence, avec deux grands portraits (venus du château des Rochers, près Vitré, appartenant encore aujourd'hui à la descendance de la marquise) des parents de la future Mme de Sévigné, M. et Mme de Rabutin-Chantal. Leur fille leur fait face, peinte toute jeune, dans la manière sobre et délicate de Corneille de Lyon, par Henri Beaubrun, effigie charmante, infiniment plus séduisante que la toile voisine, d'ailleurs sans doute très repeinte (prêtée par le Musée de Versailles) où le peintre Ferdinand Elle l'a représentée quelques années après son mariage. Mignard se montre plus brillant dans le portrait d'apparat (appartenant à Carnavalet) de sa fille, la jolie mais sèche Mme de Grignan, dans les riches atours et la pose altière qui conviennent à la femme du gouverneur de la Provence. Et voici ce dernier, en armure, brave homme un peu rude d'aspect (on se rappelle la lettre de Mme de Sévigné annonçant à Bussy-Rabutin le mariage de sa fille : « La plus jolie fille de France épouse non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume : c'est M. de Grignan »). Puis, leur fils : le marquis de Grignan, et, tout autour, les amis illustres qui fréquentèrent ici et dont tant de passages des lettres de la marquise — que l'excellent et érudit catalogue de l'exposition a eu l'heureuse idée de reproduire — évoquent la physionomie : le surintendant Foucquet, si impressionnant dans le magnifique portrait (du moins on voudrait que

(1) Ouverte du 15 mars au 15 avril.

ce fût le sien, car il est d'une rare valeur psychologique ; mais rien ne le prouve et un autre, que nous trouverons plus loin, montre une figure d'un caractère tout différent) attribué à Sébastien Bourdon et appartenant au Musée de Versailles ; le cardinal de Retz, assagi et empâté (ce fut lui qui arrangea le mariage de son cousin Henri de Sévigné avec Marie de Rabutin-Chantal) ; l'oncle de celle-ci : l'abbé de Coulanges, le « Bien bon » qui l'avait élevée lorsqu'elle resta orpheline de si bonne heure, et qui avait ici son appartement ; son frère Emmanuel, dit « le petit de Coulanges » ; le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, dont l'orgueil et la brutalité sont peints sur le visage ; La Fontaine vieilli, portraituré par Largillière ; Turenne, dont une « préparation » de Le Brun fait revivre les traits imprégnés de bonté ; le futur président François de Lamoignon, dont l'hôtel était tout voisin, buste en terre cuite venu de Versailles comme les deux portraits précédents ; Boileau ; l'historiographe Dangeau ; Bussy-Rabutin ; Ninon de Lenclos, etc. Et voici maintenant, dans des vitrines, de précieux documents : dans l'une, les premières éditions, publiées d'abord à Rouen puis à La Haye en 1726, des célèbres *Lettres* ; celle de Paris de 1754, plus complète, et à côté un ouvrage du fils de la marquise : *Dissertation critique sur l'Art poétique d'Horace* (1698) ; dans une autre, des souvenirs de Foucquet : vue du château de Vaux ; exemplaire unique (appartenant à M. Allard du Cholet) d'une médaille à l'effigie du surintendant, avec, au revers, une allégorie énigmatique, frappée pendant sa détention et que Louis XIV fit saisir ; etc. Une autre vitrine évoque le jansénisme avec lequel, comme on sait, sympathisa Mme de Sévigné : vue gravée de l'église de Port-Royal-des-Champs ; petits portraits, peints par Philippe de Champaigne, de la mère Agnès et de la mère Angélique Arnauld ; cachet et autographe de cette dernière. Dans deux autres, des autographes de Bossuet, de Turenne, de Mme de Montespan, du Grand Condé (dont une lettre chiffrée), de Huet, évêque d'Avranches, du prince de Conti, de Lauzun, de Mlle de Montpensier, etc., des volumes reliés aux armes de Mme de Montespan, de Mme de La Meilleraye, d'autres encore.

Dans le salon qui suit, resté à peu près tel que du temps de Mme de Sévigné, on a exposé, venue des Rochers, une grande toile où, dans des tons un peu sombres et heurtés, la marquise nous apparaît, jeune épousée, fraîche et souriante, des fleurs dans les

mains, se détachant en pied sur un fond de parc, et, après un autre portrait d'elle un peu plus tard, celui de son inconstant mari, Henri de Sévigné dans son costume de maréchal de camp, l'air suffisant, peint par un artiste anonyme. Anonymes également trois nouveaux portraits de Mme de Grignan. Dans la vitrine centrale sont groupés autour de l'écritoire de la marquise, d'où sortirent tant de jolies choses, et d'un fragment de la robe qui l'habilla dans la tombe, des autographes captivants : lettres de sa main, parmi lesquelles une à son maître Ménage, lettres de sa fille et de son fils, le petit marquis Charles de Sévigné, généalogie dressée pour elle, par son cousin Bussy-Rabutin, de la famille de ce nom ; dans une autre vitrine, à côté de fables autographes de La Fontaine, une pièce particulièrement précieuse : un exemplaire (appartenant à M. Dionys du Séjour) des *Maximes* de La Rochefoucauld tout couvert d'annotations par Mme de La Fayette ; dans une troisième, les plaques tumulaires qui, dans l'église voisine (devenue aujourd'hui temple calviniste) de Sainte-Marie de la Visitation, fondée par l'aïeule de Mme de Sévigné, sainte Chantal, et que montre un dessin de Pérelle, désignaient les sépultures d'Henri de Sévigné et des membres de la famille de Coulanges. Les deux petits cabinets qui suivent, l'un à droite, l'autre à gauche, contiennent, le premier, un somptueux lit Régence en bois doré provenant du château de Grignan, le second un autre (appartenant déjà au musée), provenant de la demeure qu'occupait la marquise pendant ses séjours à Vichy, et un nouveau portrait de Fouquet, probablement plus fidèle, mais bien moins expressif que la toile de Sébastien Bourdon.

L'on passe enfin dans l'appartement du fils de la marquise : Charles de Sévigné, dont un portrait, d'allure passablement théâtrale, venu des Rochers, retrace la jolie figure. Au-dessous, un charmant petit tableau aux tons délicats (appartenant au duc de Sutherland), commandé au XVIIIe siècle par Horace Walpole, fervent admirateur de Mme de Sévigné, au peintre parisien Raguenet, nous montre l'aspect à cette époque de l'hôtel Carnavalet. A côté sont d'autres portraits : celui d'une demoiselle Catherine de Grignan, issue du premier mariage du comte, puis celui d'une « Précieuse » que Mme de Sévigné put rencontrer à l'hôtel de Rambouillet et qui, sans doute admiratrice de Voiture, s'est fait peindre en Uranie. Mais voici, de nouveau, la maîtresse de ces

lieux : à côté du pastel bien connu de Robert Nanteuil, appartenant au Musée Carnavalet, qui la montre, coiffée à la « hurluberlu » comme elle dit dans ses lettres du 4 et du 15 avril 1671 (elle avait donc alors quarante-cinq ans), on verra (prêté par Mlles de Luçay) un admirable portrait d'elle un peu plus jeune, peint pour la comtesse de Grignan par Mignard : en robe gris perle largement décolletée, sur laquelle est retombé son léger voile de veuve qu'elle ne quitta jamais, des perles autour du cou, elle semble s'adresser à l'absente adorée et son visage rayonne de tendresse et de bonheur. Combien froide, à côté de cette vivante effigie, si savoureusement peinte, est la grande toile où sa petite-fille, Mme de Simiane, s'est fait représenter en Hébé! A côté, encore deux portraits venus des Rochers : ceux d'Emmanuel de Coulanges et de sa frivole et mobile épouse, « la Feuille », comme l'avait surnommée Mme de Sévigné. On s'arrêtera ensuite devant les fauteuils et la chaise Louis XIII en vieille tapisserie où, aux Rochers, la marquise se reposait de ses promenades, cette commode laquée noir et or où s'annonce déjà l'influence chinoise, ce miroir et le nécessaire de toilette laqués rouge, venus des Rochers (que ne nous a-t-on apporté en même temps le fameux livre de comptes de la marquise !), puis, dans la même vitrine, ces jolis portraits en miniature (parmi lesquels l'émail de Petitot qui appartient au Musée du Louvre) de la jeune marquise Charles de Sévigné, et ce saisissant dessin de Coypel, bien connu des visiteurs de Carnavalet, montrant le visage angoissé de la Brinvilliers conduite au supplice, tel que Mme de Sévigné le vit quand la condamnée passa sur le pont Notre-Dame, dans le tombereau où elle était jetée sur un tas de paille; enfin cette amusante série d'estampes qui pourrait être intitulée : « Mme de Sévigné à travers les âges », c'est-à dire la marquise accommodée au goût du XVIIIe siècle, puis de la période romantique. Et, dans une dernière vitrine, au-dessous d'un tableau représentant la chambre de Mme de Sévigné aux Rochers, des vues du château de Grignan reportent la pensée vers cette demeure où, venue en 1696 soigner sa fille dangereusement malade, la pauvre marquise, atteinte à son tour, succomba, victime de son dévorant amour maternel.

Mémento. — Outre le précieux catalogue de l'exposition dont nous venons de parler, nous recommanderons au pèlerin de Carnavalet

le petit *Guide* du musée publié l'an dernier par M. Jean Robiquet (in-16, 78 p. avec 1 fig. et 2 plans), brochure sans prétention, mais qui, sous sa forme succincte et dans sa présentation claire et pratique, remplit excellemment l'office qu'elle se propose en conduisant le visiteur de salle en salle, et en lui donnant sur les objets exposés dans chacune tous les renseignements historiques désirables; — puis un numéro spécial de la revue *Beaux-Arts* publié également l'an dernier, où M. Prosper Dorbec, mettant, lui aussi, son érudition à la portée du grand public, a résumé en 16 pages l'histoire et la description des collections du musée, accompagnant son texte de 29 figures reproduisant, avec des vues des bâtiments et des salles principales, les peintures, sculptures et dessins les plus intéressants.

Erratum. — Dans notre dernière chronique (*Mercure* du 15 mars), p. 708, 9e ligne, il faut lire : «... commencement du XIIIe siècle. Deux chapiteaux du XIIe siècle... ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Henri Baraude : *Aux Pays du Mirage*, Challamel. — Myriam Harry : *La Vallée des Rois et des Reines*, Arthème Fayard. — Mémento.

Si l'on veut bien faire abstraction de quelques petits défauts sans importance, le livre écrit par M. Henri Baraude : *Aux Pays du Mirage*, sur son voyage en Orient (Syrie, Palestine, etc...), est un intéressant et remarquable ouvrage. C'est un récit d'exploration en Terre Sainte au lendemain de la guerre. Ce que le voyageur retrouve dans cet Orient d'histoire et de légende, ce ne sont point des événements d'hier, mais le parfum des siècles morts, — le souvenir de l'immense épopée qui s'y déroula depuis les temps antiques et dont bien des témoignages, même matériels, ont persisté.

C'est par l'Egypte que M. Henri Baraude gagne les vieilles terres bibliques. Débarqué à Alexandrie, il visite en passant le Caire et les Pyramides, puis gagne les ports et Echelles du Levant. Dans cette région et la Terre Sainte limitrophe, deux souvenirs surtout subsistent, par les débris abondants qu'ils y ont laissés : celui des Phéniciens et celui des Croisés. L'itinéraire passe à Beyrouth et Jaffa, — une des cités les plus sales de l'Orient et où règne toujours la peste. En passant, M. Henri Baraude nous parle des Alaouïtes, qui ont une nuance de religion spéciale en Islam et occupent le pays au sud d'Antioche et au nord du Liban, comprenant la plaine maritime et les monts Ansariés,

avec Lataquié comme capitale. On en trouve jusqu'en Cilicie et aux environs d'Alep.

D'autres races, les Druses et les Maronites, occupent la région du Liban, sur lesquels nous trouvons d'assez nombreux détails; et l'on sait qu'on en parla surtout à propos de notre expédition de 1860.

Nous descendons cependant avec le voyageur à Jaffa, ville très sale, nous l'avons dit, et sans beaucoup de caractère. Dans les vieux quartiers, le passage des Croisés a laissé l'abside et quelques arcades d'une église Avec le Progrès, Jaffa est surtout la tête de ligne du chemin de fer de Jérusalem. En arrière du rivage, sur toute la côte, on aperçoit des ruines, des restes de tours et châteaux des Croisés. Au bord de la mer, on passe à Kaysarié (Césarée), qui remonte à Hérode le Grand. On y trouve des routes, des remparts, des tours, des murs croulants. Une légende place ici l'origine du Saint-Graal. On se trouve de ce côté en pleines colonies juives. On arrive à Cantonia, qui garde elle aussi les ruines d'un château fort des Croisés. A Atlit, autrefois *Château des Pèlerins*, était le siège de l'Ordre des Templiers, qui y construisirent un « château de mer » en 1218. Des tours, une église et des murs en subsistent. On sait que des colonies juives s'y établissent maintenant.

L'itinéraire nous conduit à Saint-Jean-d'Acre (Acco), la Ptolémaïs des Romains. Au-dessus s'élève le Mont-Carmel, avec son célèbre monastère. La ville garde encore ses murailles, des portes ogivales. On y trouve une belle mosquée du XVIIIe siècle, bâtie avec des matériaux pris aux cités antiques ; et l'abside ruinée d'une vieille église, ainsi qu'une cour à arcades et des tours. Le port dit des Phéniciens fut remanié par les Croisés On approche de Tyr et ce sont encore des fortifications des Croisés. On montre des inscriptions phéniciennes et des grottes où s'abritent des tombeaux.

Sur les hauteurs sont encore des ruines de châteaux. A Tyr, la cité maritime est bâtie sur deux îlots qu'Alexandre le Grand réunit à la terre par une large digue. Du port phénicien il reste le môle et quelques blocs de pierre; des Croisés, c'est la base d'une tour et des débris informes d'églises ; mais les grottes du rivage forment une immense nécropole. Des fouilles méthodiques y donneraient sans doute d'intéressants résultats.

La côte au delà continue à offrir des ruines *franques* et des débris phéniciens. On arrive bientôt à Saïda (Sidon). Il y subsiste les restes de deux ports phéniciens, des châteaux du XIIe siècle qui dominent la ville. Saladin en fit raser les fortifications (1187), mais la ville fut reprise et, réédifiant ses murs, ce fut une des forteresses des Templiers. Des restes intéressants se rencontrent partout dans Sidon, rappelant les Romains, les Grecs ou les Croisés. On peut se rappeler que Renan entreprit de ce côté des fouilles qui ont été continuées depuis et ont donné d'excellents résultats. Nous retrouvons le voyageur à Beyrouth. Il y a encore de ce côté des grottes funéraires, des ruines phéniciennes et des restes de châteaux francs. Derrière la ville, se dresse encore la muraille du Liban, mais dans la ville même rien n'intéresse, sauf peut-être une abside d'église romane que M. Henri Baraude rencontre par hasard. Ces restes proviendraient d'une église de Saint-Jean-des-Croisés.

En quittant Beyrouth, on atteint l'ancienne Byblos, célèbre autrefois par le culte d'Adonis. On y voit les ruines importantes d'un château des Croisés, bâti sur les fondations d'un palais phénicien et d'une église du XIIIe siècle. Le sol est d'ailleurs pétri de ruines; notre musée du Louvre y a fait une abondante récolte.

Mais toute cette région en est, comme nous l'avons dit, couverte ; des débris s'y rencontrent à chaque pas. On passe à Tripoli, près duquel on peut voir encore la forteresse construite par Raymond de Saint-Gilles, en 1104, pour réduire la ville; à Tartous, l'ancienne Tortose où demeurent des restes importants — cathédrale, château, murailles phéniciennes, etc.

De ce côté est encore le « crac » des Chevaliers du Temple, restes magnifiques, mais habités par une misérable population de Bédouins. On passe à Homs, l'ancienne Emèse; à Alep, l'ancienne Beroé des Grecs. M. Henri Baraude va jusqu'à Palmyre et Baalbek, qui gardent des ruines romaines d'une étrange beauté, parmi les sables ou les médiocres arrangements de la vie moderne. Damas est un autre centre, mais bien vivant, celui-là, avec sa superbe mosquée des Omniades, bâtie en 707, le tombeau de Saladin, des jardins réputés.

On revient en Palestine et c'est le lac de Tibériade, dont les rivages virent en grande partie les miracles de Jésus-Christ. C'est Cana, Nazareth, le Jourdain ; c'est encore la Samarie, la

Judée avec Jérusalem, dont nous avons une longue et intéressante description avec le Saint-Sépulcre, bâti sur l'emplacement, peut-être un peu arrangé, du Calvaire, et le tombeau de Jésus; la mosquée d'Omar et les vestiges du temple de Salomon; la vallée de Josaphat, etc. Plus loin, Gethsémani, Béthanie, Bethléem, Hébron, — la Mer Morte, territoires volcaniques, où F. de Saulcy prétendit autrefois avoir retrouvé l'emplacement des villes de la Pentapole : Sodome, Gomorrhe, etc.

Mais il n'y a pas que des descriptions de ruines dans le volume de M. Henri Baraude; il y a de beaux paysages, des scènes de la vie actuelle; des épisodes même concernant l'établissement du chemin de fer dans ces pays bibliques qu'on croyait si loin autrefois de la vie présente.

Il y a enfin des anecdotes amusantes concernant surtout Guillaume II et son voyage d'autrefois en Terre-Sainte. Lorsque l'empereur allemand vint à Jérusalem, il ne voulut pas y entrer comme le vulgaire par une porte, — dans l'espèce la porte de Jaffa, mais sur un large char drapé on dressa une estrade où le Kaiser se tenait debout, casque en tête, l'épée d'Arminius à la main, ce qui nécessita la démolition de 40 m. de murailles.

Quand il s'était rendu au monastère du Mont-Carmel, il s'étonna de voir le drapeau français dans la décoration du monastère et demanda qu'on voulût bien le retirer. Le supérieur s'y refusa. Mais au moment de la Grande Guerre, le consul allemand de Haïffa, à la tête d'une troupe de croquants, envahit l'abbaye qu'il pilla, enlevant le linge, les meubles, la vaisselle, l'argenterie, les vivres, vaches, brebis, etc. Cependant, il devait y avoir une suite à cette affaire. Un peu plus tard, le cuirassé *Jeanne d'Arc* vint s'embosser en rade de Jaffa et, avec une précision consternante pour l'Allemand, commença à détruire le consulat dont il ne resta bientôt que des décombres. Le consul s'était enfui. En manière de consolation, il déclara ensuite que les artilleurs du navire devaient être des Alsaciens dressés par des instructeurs allemands.

Le volume de M. Henri Baraude est agrémenté d'une série agréable d'aquarelles dues au pinceau de l'auteur.

§

A propos de l'Egypte et de Toutankhamon, ce débile Pharaon de la XVIII[e] dynastie dont on avait retrouvé dernièrement l'hy-

pogée, avec son merveilleux mobilier, par chance intact, Mme Myriam Harry, auteur déjà de plusieurs romans fort goûtés, a publié un intéressant volume : *La Vallée des Rois et des Reines*, qui est surtout le récit d'une longue promenade sur le Nil.

Le roi Toutankhamon n'a pas eu la célébrité de Ramsès et des Sésostris; le livre de Mme Myriam Harry revient sur quelques détails curieux. Mais la découverte du tombeau de Thèbes a été surtout un événement archéologique. Refermée provisoirement, à cause des contestations élevées par le gouvernement égyptien, l'hypogée a été rouverte enfin cet hiver et l'on est arrivé jusqu'au corps du Pharaon, recouvert de trois enveloppes d'or imprégnées d'onguents et de parfums, et après lesquelles le masque d'or de la momie apparut, moulant le visage et descendant jusqu'aux épaules.

Le livre de Mme Myriam Harry, s'il s'intéresse aux faits, aux souvenirs pouvant concerner le roi Toutankhamon, est surtout le récit d'une promenade sur la vieille terre d'Egypte. C'est une visite du musée du Caire, des ruines de Thèbes, à Louqsor et Karnak; de la Vallée des Rois avec les tombes béantes des Pharaons; et plus loin, dévastés encore davantage, les tombeaux de la vallée des Reines, les colosses de Memnon, etc.

Je passe sur ce que la vie moderne ajoute de banal et même de trivial à l'exploration des villes mortes de la vieille Egypte, dont les pierres sont encore polluées par la lie de la vie arabe. Mais Mme Myriam Harry, qui connaît bien son sujet, a peut-être été obligée d'interpréter certains textes, afin d'en faciliter la connaissance au lecteur qu'on veut entretenir des choses d'autrefois et des civilisations disparues.

Mémento. — Les travaux ont été terminés au *Moulin de la Galette*, et *le Radet* ou son remplaçant, à l'angle de la rue Girardon, qu'on nous avait indiqué comme assez malencontreusement placé contre un escalier, a repris, à peu près, sa place primitive. Peut-être a-t-il une chemise de bois et des ailes un peu trop neuves, mais l'ancien moulin tombait sans doute en poussière et l'on a surtout voulu sauver l'enseigne et le décor de l'établissement.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS FINANCIERS

A propos de « Finances et Bon Sens ». — On nous écrit :

Alger, 2 mars 1926.

Monsieur le Directeur,

Dans son remarquable article « Finances et Bon sens », du 15 février dernier, votre collaborateur, M. de Boubée, a osé prendre la défense de l'inflation, d'une inflation modérée s'entend, et vous avez osé publier le plaidoyer de ces circonstances atténuantes, si le terme défense paraît exagéré. Grâces vous soient rendues pour le lumineux et judicieux exposé des pages 104 et suivantes, dont je rappelle (et m'en excuse) les passages les plus caractéristiques :

La nouvelle inflation sera très faible et, si elle est accueillie avec sang-froid, n'aura que fort peu d'effet sur la situation monétaire du pays ; elle en aura même d'autant moins que beaucoup de bons, actuellement en circulation, servent souvent de moyens de paiement et qu'au fond l'inflation tant redoutée a été créée en même temps que ces bons...

D'ailleurs, à tout prendre, l'inflation réalisée, en admettant qu'il y ait vraiment inflation, aurait au moins l'avantage, pour l'Etat, de remplacer des bons portant un intérêt assez élevé par des billets correspondant à une avance nouvelle de la Banque de France, avance pour laquelle cette dernière ne reçoit qu'un intérêt extrêmement faible.

Ici, qu'on nous permette de préciser. Les Bons de la Défense Nationale portent intérêt de 4,16 o/o à 5,25 o/o suivant la durée pour laquelle ils sont émis ; la plupart des Bons du Trésor sont à 6 o/o, notamment ceux qui arrivent à échéance le 20 mai prochain. Quant aux avances nouvelles de la Banque de France, qui sont actuellement de l'ordre de 34 à 40 milliards (selon qu'on comprend, ou non, les 5 milliards de bons du Trésor escomptés pour avances à des gouvernements étrangers), le premier projet de budget pour 1926 leur affectait 108.750.000 francs, soit environ 0,30 o/o ; les nouveaux projets financiers du gouvernement leur affecteraient 925 millions supplémentaires, consacrés d'ailleurs à l'amortissement, à raison de 2,50 o/o environ et correspondant par conséquent à leur amortissement en quelque quarante ans, à condition que le même effort budgétaire fût continué durant toute cette période.

Supposons maintenant : 1° que le ministre des Finances demande au Parlement, et en obtienne prochainement, — avant le 5 ou le 10 mai — la consolidation pour une période de 35 à 50 ans, des *arrérages* 6 o/o qui sont actuellement servis aux porteurs des 3 milliards de bons du Trésor dont le remboursement a été demandé à la date du 20 mai ;

2° Que le Gouvernement affecte la totalité de ces 6 o/o à la Caisse d'amortissement nouvellement créée ;

3° Que, en avances sur cette dotation, la Caisse d'amortissement demande à la Banque de France de lui monnayer la valeur nominale des Bons à rembourser ;

Est-ce que ce sera là de l'inflation? Les vigilants gardiens de l'orthodoxie financière répondront certainement *oui* ; mais ils seront bien obligés de reconnaître qu'il y aurait pourtant une certaine différence à établir entre ce système d'*Emission amortissement* et l'inflation précédemment utilisée : car, avant même d'être réalisée, la nouvelle émission aurait reçu sa couverture, irrévocable s'entend, qui permettrait :

a) ou bien d'amortir en 17 ans en y consacrant la totalité des 6 o/o ;

b) ou bien d'amortir à 2 o/o en cinquante ans, — à 2,5 o/o en 40 ans, — tout en affectant dès la première année 4 ou 3,5 o/o au rachat de rentes perpétuelles, destinées à amorcer la constitution d'un portefeuille productif de la Caisse d'amortissement ;

c) ou bien de créer des Obligations 3 o/o amortissables en 35 ans dont le coupon 6 o/o serait partagé en deux parts égales : l'une de 3 o/o devant toujours faire retour à la Caisse et destinée à assurer le retrait progressif des billets émis ; la seconde servant d'intérêt pour un titre 3 o/o que la Caisse serait autorisée à remettre en circulation si elle trouvait avantage à le négocier à un cours voisin de 50 francs, ce qui lui permettrait de récupérer presque la moitié de la valeur nominale remboursée, et alors :

Réduire rapidement la nouvelle tranche d'inflation, si tant est qu'il y ait eu nouvelle inflation, ou racheter avec ces 50 francs de la rente 4, 5 ou 6 o/o.

Pourquoi, demandera-t-on, cette émission de nouveaux titres, et ce rachat compensateur d'autres titres similaires? Tout simplement parce que les 6 francs de rente 6 o/o étant actuellement cotés autour de 64 fr, et 3 fr. de rente 3 o/o autour de 49 francs, soit 98 francs pour 6 francs, le franc de rente 6 o/o vaut moins que le franc de rente 3 o/o, et nous prétendons que la Caisse d'amortissement, bien gérée, trouverait un avantage des plus appréciables à racheter les francs de rente dont la valeur unitaire est la moins élevée. Que ce point particulier soit discutable, c'est possible, surtout suivant le point de vue auquel on se placera pour apprécier le bénéfice de l'opération totale ; mais il n'en reste pas moins qu'il y a dans l'exposé ci-dessus le schéma de solutions que M. de Boubée semble n'avoir pas prévues lorsqu'il écrivit, page 107 :

> Cette diminution (de la dette flottante) ne peut être obtenue que de deux manières : par le remboursement définitif d'une partie des bons au moyen des crédits budgétaires, par la conversion de la dette flottante en dette perpétuelle ou à long terme...

Nous nous imaginons en avoir apporté une troisième en préconisant la consolidation des ARRÉRAGES de la Dette flottante elle-même, puisque

cette catégorie de la Dette publique serait ainsi résorbée par une utilisation plus judicieuse des crédits qui lui sont déjà affectés, sans qu'il fût besoin de faire appel à de nouveaux crédits budgétaires, et sans accroissement de la valeur nominale de l'ensemble des titres de rente perpétuelle déjà en circulation.

Voilà pourquoi nous sommes pleinement d'accord avec M. de Boubée pour demander au nom du « Bon sens » à ce que l'Assemblée Nationale soit appelée le plus tôt possible à apporter une légère modification à l'article 8 de la loi constitutionnelle, puis à voter et à adopter la consolidation des 17 milliards d'arrérages de la Dette publique antérieurement prévus tant au budget qu'aux projets financiers.

En nous excusant de n'avoir pas réussi à vous présenter un exposé plus concis, nous vous prions d'agréer, etc...

R.-J.-P. BERARD.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

A propos d'une enquête. — Edmond Gilliard : *Alchimie verbale*, Lausanne, Editions du Verseau. — Florian Delhorbe : *Une saison chez les femmes* Paris, Editions du Siècle. — Mémento.

Il y a une quinzaine d'années, un journal genevois — très répandu en Suisse romande dans un public de condition analogue à celle des gens qui, en France, s'attachent au *Petit Parisien* — posait à ses lecteurs cette question insolite : « Quel est notre plus grand écrivain ? » Le choix était, comme de juste, limité aux auteurs vivants, de langue française et de nationalité helvétique.

Les réponses affluèrent. Des milliers de suffrages allèrent à un magistrat dont les gens de lettres avaient coutume de louer les travaux juridiques, tandis que les juristes lui accordaient de grands mérites littéraires. Les « jeunes », dont j'étais, tenaient alors cet aimable homme pour un confrère à peu près dans la mesure où M. Clément Vautel pourrait être aujourd'hui celui d'André Gide ou de Giraudoux, ce qui n'empêcha point le vieillard de continuer. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : Ramuz, que nous vénérions comme un maître, obtint dix-huit voix ; Henry Spiess, que nous eussions volontiers proclamé Prince de nos poètes, en obtint douze.

Il y avait donc divorce entre la foule et les lettrés (que nous disions, ajouterai-je pour faire plaisir à Clément Prud'homme).

Or, tout récemment, la *Gazette de Lausanne* posait à nouveau la question. La majorité des électeurs se prononça pour

C.-F. Ramuz, et le nom que des phalanges compactes acclamaient en 1911 ne fut pas même prononcé. En faudrait-il conclure que le goût du public ait changé ?

Ce serait aller bien vite en besogne. Tout d'abord, il convient d'observer que le premier plébiscite était organisé par un journal populaire et que la *Gazette* s'adresse à une clientèle comparable, *mutatis mutandis*, à celle des *Débats*.

Ce n'est pas tout. La *Tribune de Genève* avait demandé à ses lecteurs d'inscrire un nom sur un bulletin de vote. La *Gazette* a invité les siens à justifier, en quelques lignes, leurs préférences. Bon moyen d'éloigner des urnes les neuf-dixièmes des électeurs: peu de gens sont capables de dire les raisons d'un choix et, soit nonchalance ou mépris, ceux qui le peuvent n'en ont souvent pas cure. Entre les deux plébiscites, il n'y a pas de mesure commune : autant comparer une délibération des Dix de Venise avec un *referendum* suisse au XXe siècle.

La consultation à laquelle vient de procéder le journal vaudois montre que, si l' « élite » d'aujourd'hui juge un peu mieux que la foule de 1911, son goût n'est cependant pas infaillible et que son érudition présente des lacunes. Que Ramuz ait décroché la timbale, c'est très bien ; mais que personne n'ait songé à Piachaud, à Blaise Cendrars, à François Fosca, cela donne à réfléchir.

Il vaudrait la peine de recommencer l'épreuve, en prenant à la fois la température de l'opinion lettrée et celle du grand public.

Je souhaite que l'un de nos quotidiens tente l'expérience suivante : 1° publier une liste, par ordre alphabétique, des écrivains romands vivants à qui nous devons au moins un volume (si j'ai bien compté, cette liste ne comprendrait guère plus de quarante-cinq noms, en éliminant, bien entendu, les auteurs d'ouvrages qui relèvent de disciplines spéciales — érudition, sciences, questions techniques —, inaccessibles au lecteur moyen ou dénués d'intérêt pour le simple honnête homme) ; 2° imprimer un bulletin de vote invitant l'électeur bénévole à désigner non pas le meilleur, mais celui qu'il préfère. Le dépouillement du scrutin permettrait d'utiles constatations.

D'autre part, un périodique comme la *Semaine littéraire* de Genève pourrait, simultanément, reprendre l'idée de la *Gazette de Lausanne* et interroger les concurrents sur les motifs de leur prédilection.

Enfin, pour mesurer l'intérêt que porte le public à la production littéraire du pays, ne conviendrait-il pas de décerner des récompenses aux personnes capables d'indiquer sans faute le plus grand nombre possible de titres d'ouvrages publiés par les auteurs figurant sur la liste ? On obtiendrait sans peine — du moins je l'imagine — des volumes des favoris du plébiscite pour les offrir aux lauréats.

Voilà qui me vaudra, j'espère — une fois n'est pas coutume — la reconnaissance de mes confrères romands et celle des directeurs de journaux, auxquels j'offre un moyen peu coûteux de remplir leurs colonnes pendant les mois d'été.

§

En attendant, il me reste à vous parler de deux « essais » que le sort a réunis sur ma table.

Je présume que M. Edmond Gilliard a cherché, dans son **Alchimie verbale**, à exprimer l'essence même de la pensée et de la parole. Il est permis de se demander jusqu'à quel point sa quête fut sincère, car on éprouve parfois le sentiment que cet homme sérieux erre avec délices autour d'une énorme galéjade et que, tout à coup, par un subtil escamotage, il va nous en faire admirer la secrète ironie. Mais non, jamais la clef, attendue jusqu'à la fin du numéro, ne tournera dans la serrure sous les doigts du magicien.

Cet opuscule somptueusement imprimé et rehaussé de bois par Henry Bischoff, il faut donc le prendre pour ce que l'auteur assure qu'il est : un « poème critique,... où l'on tente, à la lumière de certaines données, d'analyser les forces du Moi humain s'exprimant dans la Nature par la *vibration verbale* ». A ces fins, M. Gilliard emploie le vocabulaire de la kabbale, corsé de certaines associations d'idées, telles que les peuvent suggérer à un philologue d'ingénieux rapprochements de mots. Projeté par de tels ressorts, il atteint, comme en se jouant, à une incomparable grandeur dans le charabia. Et pourtant il serait un de nos esprits les plus originaux s'il voulait bien convenir qu'il existe d'autres moyens d' « être soi » : hermétique et singulier ne sont pas synonymes de profond et de personnel.

Quels qu'en soient les défauts — et je me refuse à les croire incorrigibles —, tout n'est pas à rejeter dans cet obscur bréviaire,

dans ce ténébreux art poétique. Il faut louer l'auteur de préférer l'inspiré à l'érudit, de prétendre que « l'initiale de tout, c'est le Souffle », que « le savant, c'est le poète », que « la Poésie, c'est le Verbe fait homme ». On peut souscrire à ce qu'il dit de l'Image et, lorsqu'il poursuit : « humainement, seule la propriété des mots peut donner la propriété des choses », il faudrait n'être guère homme de lettres pour ne pas approuver. Quel dommage qu'un chercheur aussi consciencieux s'égare avec tant d'opiniâtreté dans la forêt des symboles, au point de se donner des airs de mystificateur pour ceux-là même qui souhaitent le plus cordialement de lui rendre pleine justice et hommage sans réserves !

En consignant les expériences d'**Une saison chez les femmes**, M. Florian Delhorbe a sans doute visé moins haut que M. Edmond Gilliard. L'épigraphe empruntée à Tacite, *Impotentia muliebris*, avertit qu'il s'agit d'un pamphlet misogyne. L'auteur y étire en cent-vingt pages le fameux quatrain de Louis Bouilhet :

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon âme au vide de ton cœur.

Le thème n'est pas nouveau et son développement n'a rien de révolutionnaire. Mais la prose de M. Delhorbe se lit avec agrément, comme celle d'un Ramuz un peu prolixe et qui serait moins poète qu'orateur. On y trouve d'amusantes remarques, des traits d'une belle verdeur d'expression. Pourquoi faut il que s'y marque par instants, sous la drue liberté du langage, une sorte de hargne qui n'est pas celle de l atrabilaire amoureux et qui pourrait bien remonter, par dessus Alceste et même Calvin, jusqu'au moine Paphnuce ?

MÉMENTO. — Sa santé l'obligeant à se ménager, M. Robert de Traz s'est fait adjoindre, comme co directeur de la *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, M. Jacques Chenevière.

Ouvrages reçus : les quatre premiers volumes de la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, recueillie par Th. Dufour et publiée par P.-P. Plan (Paris, Armand Colin) ; *H.-F. Amiel, essai sur sa pensée et son caractère*, par Léon Bopp ; *Principes généraux de pédagogie d'Amiel*, publiés par Léon Bopp (2 vol. Paris, Alcan).

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

Caroline F. E. Spurgeon : *Five Hundred Years of Chaucer Criticism and Allusion*, 1357-1900, Cambridge University Press. — Arnold Bennett : *Things that have interested me*, Chatto and Windus. — Osbert Burdett : *The Beardsley Period*, John Lane. — Harry Furniss : *Paradise in Piccadilly, The Story of Albany*, John Lane. — *The New Coterie*, A Quarterly of Art and Literature, E. Archer's Bookshop. — Francis Vielé-Griffin : *La Damoiselle Elue*, « La Connaissance ». — Mémento.

Il est des tâches qu'il faut entreprendre quand on est très jeune, alors que l'expérience ne peut encore paralyser l'enthousiasme. Ce sont des tâches dont on dit qu'elles sont de « longue haleine », ou, selon l'expression de Sir Thomas Browne, qu'on ne saurait les faire « sur une jambe ». C'est une œuvre de ce genre qu'a entreprise, il y a près d'un quart de siècle, Miss Caroline F. E. Spurgeon, lorsqu'elle commença à réunir les allusions critiques faites à Chaucer non seulement en langue anglaise, mais en français et en allemand.

Ce formidable travail bibliographique fut imprimé d'abord pour les seuls membres de la « Chaucer Society ». La Cambridge University Press le publie maintenant en trois volumes, sous le titre **Five Hundred Years of Chaucer Criticism and Allusion, 1357-1900**, et au prix de cinquante shillings. L'auteur de cette compilation fait preuve d'une modestie extrême ; cependant son introduction constitue une étude singulièrement remarquable, où elle a admirablement utilisé les connaissances incomparables acquises sur son sujet. Déjà, en 1911, pour sa thèse de doctorat en Sorbonne, je crois, elle avait publié, chez Hachette, *Chaucer devant la critique en Angleterre, depuis son temps jusqu'à nos jours*, ouvrage dans lequel elle décrivit les vicissitudes de la renommée de son auteur. La première louange que reçut Chaucer comme poète lui vint de son contemporain le poète français Eustache Deschamps, en l'année 1386, autant qu'on puisse le supputer, et vers cette époque Froissard le mentionne comme envoyé du roi anglais à « Monstruel-sur-Mer » pour y traiter la paix.

De nos jours, les *Contes de Canterbury* ne sont plus « un de ces chefs-d'œuvre qu'on salue de très loin et qu'on ignore ». Une phalange d'anglicisants érudits, sous la direction de M. Emile Legouis, savant et poète, ont traduit l'œuvre dont Mlle de Scudéry se proposait, en 1698, — elle avait quatre-vingt-douze ans — de

donner enfin une version. Il fallut attendre pendant deux cent dix ans. Nous avons fait jadis, ici même, l'éloge que mérite la version de cette œuvre savoureuse, dont Taine et Jusserand ont dit que c'était non seulement le premier chef-d'œuvre en langue anglaise, mais encore l'un des poèmes capitaux de l'Europe avant la Renaissance. Et cependant il n'en existait pas de version accessible, et, écrit M. Emile Legouis, « faute de lire les *Contes de Canterbury*, les Français se sont refusé la seule entrée de plain-pied qui leur fût possible dans la littérature anglaise ». Le travail de miss Spurgeon, avec ses belles illustrations, est l'indispensable complément des *Contes*.

§

Mr Arnold Bennett est bien près d'avoir publié soixante-quinze volumes, ce qui doit faire à peu près trois par an. Si quelqu'un avait la prétention d'affirmer que chacun de ces volumes est un chef-d'œuvre, j'entends d'ici le rire de Bennett, qui est un rire à nul autre pareil, car, même dans sa façon de rire, Bennett ne ressemble à personne. Mais si je m'aventure à soutenir que ces soixante-quinze volumes sont autant d'œuvres qui valent par leur originalité et la personnalité de leur auteur, je crois bien que Bennett cessera de rire, et qu'il m'approuvera avec le plus grand sérieux. Et il aura raison. Je laisse à d'autres le soin de ratiociner sur ce qui manque à Bennett. Ce qui m'intéresse en lui, c'est ce qu'il possède, ce qu'il offre, ce qu'il réalise. Anatole France n'est pas Victor Hugo, mais ce qu'il est lui suffit. A Bennett suffit son œuvre. Bennett est à lui-même son chef-d'œuvre. Ces réflexions, qui pourront paraître détraquées aux esprits superficiels, sont, au contraire, éminemment sensées. Celui qui les risque a suivi depuis 1898, c'est-à-dire depuis son début, la carrière littéraire d'Arnold Bennett, et au sommet de l'œuvre se dresse l'auteur qui est le chef-d'œuvre. Je n'en démordrai pas. La lecture de la troisième série des **Things that have interested me** m'impose cette conviction. Vous voyez fonctionner là l'un des cerveaux les plus intelligents de notre époque. Mr Bennett regarde la vie, il la dissèque, il la comprend, il en révèle le simple mécanisme, et il se garde bien d'en tirer aucune morale. Mais il s'amuse beaucoup, à sa manière, comme il vit. Il n'y a pas un acte de sa vie, de la vie des autres, que ce soit les puis-

sants du jour, les satisfaits, ceux qui ont réussi, ou bien les inquiets, les déçus, ceux qui ont échoué, dont Arnold Bennett n'ait pénétré les raisons, discerné les causes et mesuré les effets. Et c'est avec ces « choses qui l'ont intéressé » qu'il construit ces œuvres de première grandeur : *The Old Wives, Tale, Clayhanger, Anna, Leonora, Helen ou Hilda, The Card* ou *The Regent, Mr Prohack* et *Riceyman*, grands l'un et l'autre comme les plus grands Balzac. Ces choses qui ont intéressé Bennett sont justement celles que la plupart des gens refusent de voir dès l'enfance, parce qu'on ne croit plus qu'il y ait rien de simple ni de clair. Sûr de lui, Bennett montre son jeu. Je m'imagine Guillaume de Sens reconstruisant la cathédrale de Canterbury, et, aux gens qui s'émerveillent, il montre une truelle et une pierre, et dit : « C'est avec ça que je bâtis ça. »

§

Le règne d'Edouard VII a été un règne raté. Il est monté trop tard sur le trône. La reine Victoria s'obstina au delà de ce qui eût été sage. Elle aurait dû s'en aller avec l'ère victorienne. Dans son cas, la persévérance fut un défaut. Peut-être était-elle de ceux qui sont morts depuis longtemps, mais qui ne le savent pas. La respectable vieille dame n'aurait pas dû survivre avec un pareil entêtement aux hommes qui illustrent l'époque à laquelle on a donné son nom. Quand Dickens et Thackeray, Browning et Tennyson, Disraeli et Gladstone furent morts, l'heure était venue pour elle de céder la place à son successeur. Tout était prêt pour lui. La phalange étincelante et piaffante des hommes dont les travaux et la gloire donnent son lustre au règne des souverains, même les plus médiocres, attendait le roi qui devait consacrer la période nouvelle. Elle commença, cette période, vers 1883, et elle donna son plus grand effort à partir de 1890. Elle promettait d'être éblouissante, et les jeunes hommes qui s'arrogeaient le droit de la marquer de leur génie avaient des dons incomparables, dont celui du courage. Mais une pierre tombale les écrasait... Leur œuvre avorta, la période fit fiasco, et le règne d'Edouard VII fut raté. De l'ère victorienne, on passa à la « Georgian poetry », au moins jusqu'à la guerre. Il n'y aura pas de période « édouardienne », malgré le contingent d'élite qui attendait le signal d'entrer dans l'arène. Cette belle armée épuisa son ardeur devant

l'indifférence réprobatrice et la léthargie d'un peuple contemplant une vieillesse inerte, une momie. Cependant, voici qu'on s'aperçoit que les gestes de ces hommes n'ont pas été vains, bien qu'à l'heure où ils furent faits ils aient pu le paraître. Ces rapides annnées de 1890 à 1900 constituent **The Beardsley Period**, à laquelle Mr Osbert Burdett vient de consacrer un volume remarquable en tous points. Les efforts des jeunes artistes d'alors n'entraînèrent aucune fluctuation du goût chez leurs contemporains ; il semblait impossible de s'affranchir de la plus inepte des tyrannies, celle qui se complaît dans la perfection qu'elle s'attribue. Avant de placer ses personnages, Mr Osbert Burdett trace d'abord une vaste fresque historique qui lui servira d'arrière-plan. Il l'esquisse de main de maître et parvient à retrouver l'atmosphère d'étouffante hypocrisie où l'art ne pouvait vivre ; il recrée toute la psychologie de la période, ce qui est d'autant plus merveilleux qu'il n'y fut pas mêlé et ne connut aucun des artistes et des écrivains dont il reconstitue le rôle. C'est un livre qui manquait et qu'il fallut faire. Mr Osbert Burdett s'est acquitté admirablement de sa tâche.

§

Un fameux sculpteur américain, mon voisin dans une vieille petite ville de France, me disait un jour : « Ce qui me retient dans votre pays, et ce que j'y trouve de plus émouvant et de plus beau, ce sont ces vieux murs, ces remparts où la mousse et les giroflées se renouvellent depuis des siècles. » A Paris, dans les vieux quartiers, il connaissait presque chaque maison, et tous les objets du Musée Carnavalet lui étaient familiers. Son œuvre, cependant, restait moderne et il sculptait de gigantesques groupes pour les monuments publics des grandes villes des Etats-Unis. Mais le passé historique est une inspiration et Londres en a sa bonne part, encore que ces témoins disparaissent bien rapidement depuis quelques années pour laisser place à des immeubles de dimensions plus imposantes et d'une architecture souvent plus hardie et plus originale.

Il est un coin qui restera longtemps encore à l'abri des démolisseurs. Son histoire est contée dans un ouvrage posthume d'Harry Furniss, qui paraît sous le titre de **Paradise in Piccadilly**, illustré de dessins de l'auteur et de photographies. Cet

immeuble, connu sous le nom d'« Albany »,est un exemple de ce qui se fait couramment à Paris maintenant, où les appartements d'une même maison sont vendus en toute propriété. C'est dans lss débuts du siècle dernier que la résidence du duc d'York et d'Albany, cousu de dettes, fut achetée par un entrepreneur et transformée en logis à l'usage exclusif de gentlemen qui ne devaient y exercer ni commerce ni profession... Un appendice du volume donne la liste des « tenants », et la plupart ont de grands noms. Gladstone y succéda à son père. Lord Melbourne, Lord Brougham, Lord Byron, sir Edward Bulwer-Lytton, Lord Macaulay y vécurent. Bien qu'un appartement d'Albany puisse devenir par héritage la propriété d'une femme, il n'est pas d'usage qu'elles y résident. Néanmoins, elles y sont admises en visite, même pour de courts séjours, et quelques anecdotes laissent supposer que, « si les murs pouvaient parler », nous entendrions de bien croustillantes histoires.

Il y a une trentaine d'années, l'éditeur John Lane s'installa à l'extrémité d'Albany, avec une entrée directe sur la rue, puisque les occupations commerciales n'étaient point admises dans le « Paradis de Piccadilly ». Cette partie de l'immeuble, « The Bodley Head », possède toute une histoire bien à soi, et on nous l'a prépare. Elle est rédigée par J. Lewis May, familier de la maison qui lui a confié le soin de donner aux Anglais une version complète des œuvres d'Anatole France ; notre bon maître ne pouvait trouver plus fidèle traducteur ni biographe plus pieux. S'il faut être gentleman pour habiter Albany, il est tout naturel d'y trouver Lewis May. Pour parvenir jusqu'au « grenier » où il se réfugie, il faut de bonnes jambes et beaucoup d'amitié, car l'escalier de pierre compte bien une centaine de marches. Une fenêtre ouvrant sur l'infini des toits, quelques livres sur des rayons, un ou deux portraits d'Anatole France, un fauteuil bas, et le sourire de l'écrivain et sa conversation érudite et spirituelle...

§

C'est toujours un excellent signe de voir paraître des revues nouvelles, surtout lorsqu'elles sont « d'avant-garde », et s'appellent hardiment **The New Coterie**. Cela nous reporte aux temps héroïques où des « Coteries » d'alors lançaient le *Yellow*

Book et le *Savoy*, météores que suivirent quelques étoiles filantes. En France, aussi, nous eûmes nos signes dans le ciel, dont le plus grand nombre se sont éteints, et quelques-uns sont restés comme des astres fixes. Pour chacune de ces aventures, il se dépense un peu d'argent et beaucoup de talent, parfois en proportion inverse. L'idéal est de donner un périodique où l'art est évident à chaque page, dont la présentation est élégante et luxueuse, et les collaborations « épatantes ». Il y a de tout cela dans *The New Coterie*, encore que les six personnages de la couverture soient bien conventionnels, déjà à la mode d'hier. L'allégorie de Jean de Bosschère, « Ennemis Irréductibles », est drôle et « à clef » sans doute, ce qui intéresse la demi-douzaine d'hurluberlus du titre. Les poèmes s'évertuent pour être originaux et Nancy Cunard est allée dans le « Jardin Publique » (*sic*) de Provins écrire des vers dont le dernier, en français, dit : Ah, oui... Splendeurs et Misères ? mais mon vieux, Jean Cocteau est plus de notre temps. » Cependant, le troisième paragraphe de l'éditorial paraît lancer un assez vif sarcasme à l'adresse du dit Cocteau, ce qui fait qu'on se demande si la poétesse n'a pas oublié un *n'*. Cet éditorial n'est pas mal fait. Celui qui le rédige étale ses connaissances et cite beaucoup de noms. Il est bien renseigné sur l'intérêt que le continent prend à la littérature anglaise et il loue à juste titre l'ouvrage d'Abel Chevalley sur *Le Roman anglais de notre temps*. Il prend un ton ironique pour remercier sir Edmund Gosse de lui avoir fait connaître les exquises traductions poétiques que notre ami Emile Legouis a rassemblées sous le titre *Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise*, recueil dont nous avons fait l'éloge ici récemment. Très justement, le rédacteur de l'éditorial proteste que les Français traduisent beaucoup en vers la poésie étrangère, surtout la poésie anglaise. Mais ces traductions sont de mérite très inégal. Pour traduire un poète il faut un poète, et Legouis étant poète y réussit. L'énorme érudition qu'il a acquise n'a rien étouffé en lui.

Je ne cherche pas la *polite little curtsey* que le condescendant rédacteur consent à Sir Edmund Gosse, mais qu'il me permette de lui signaler un des plus beaux spécimens de traduction en vers que je connaisse. J'ai lu plusieurs fois le texte et la version et j'en reste émerveillé. C'est *The Blessed Damozel* de

D.-G. Rossetti, devenue par l'art de Francis Vielé-Griffin **La Damoiselle Elue**. Ce n'est pas la servile traduction mot à mot qui banalise un texte. Vielé-Griffin dit lui-même excellemment que c'est une « transcription libre, mais fidèle ». En moins de mots, il a rendu tout le sens et toutes les images, et ses strophes avec la triple rime ont une musique divine. Rappellerai-je que jadis Vielé-Griffin a donné de *Laus Veneris* une transcription non moins belle et qu'il a permis de lire avec joie quelques poèmes de Walt Whitman, longtemps avant que Léon Bazalgette ne donnât son admirable traduction des *Feuilles d'Herbes* ?

Mais revenons à la *New Coterie*. Beaucoup de talent, à coup sûr, dans ces pages de prose et de vers. Des efforts personnels, sincères, mais il est difficile d'y discerner des révélations, des tendances bien nettes, sinon dans les nouvelles qui sont franchement réalistes. *The New Coterie* est une publication trimestrielle. Nous lui souhaitons que le succès l'oblige à devenir promptement mensuelle et à le rester longtemps.

Mémento. — *The London Mercury* (nº 76) a donné un essai inédit de Hazlitt, des souvenirs très intéressants de Sir Herbert Stephen sur William Ernest Henley, et une étude de J. C. Squire sur le poète américain E. R. Robinson. — Dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, une étude de M. Camille Pitollet sur Edgard Poe, critique littéraire. — Dans la *Revue Anglo-Américaine*, Mme Madeleine L. Cazamian publie de courts et excellents commentaires sur l'œuvre de John Galsworthy. M. G. Lafourcade termine son étude de l'*Atalanta in Calydon* du point des sources où puisa l'auteur.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES HONGROISES

La poésie hongroise. — Quelques centenaires. — Les poètes conservateurs. — Ady et le groupe du Nyugat. — La jeune génération. — Mémento.

La Hongrie vient de fêter une série de centenaires. Jokai, la fondation de l'Académie, l'œuvre de Vörösmarty, *la Fuite de Zalan*, la *Tragédie de l'Homme* de Madach ont été l'occasion de nombreuses manifestations. Il est intéressant de noter à ce sujet quelle grande place la poésie lyrique a toujours tenue dans l'ensemble de la littérature hongroise. C'est là une forme d'art vraiment vivante, par où continue de s'exprimer l'âme authentique du pays.

Durant les premières années du vingtième siècle, la poésie

hongroise est restée stationnaire, conservatrice. On a suivi les traces des grands prédécesseurs Petôfi, Arany. Aujourd'hui même, il existe des disciples directs d'Arany. Leur doyen, **Joseph Lévay**, vient de mourir. Ses poèmes patriotiques sont encore très populaires. Mais il est plus poète lorsqu'il prend pour thèmes la mélancolie et la sagesse de la vieillesse, poursuivant ainsi l'œuvre d'Arany, qui avait trouvé vers la fin de sa vie de très beaux accents pour chanter des sujets analogues. A côté de lui, **Jules Vargha** offre le type du véritable conservateur hongrois qui, se sentant étranger à ce monde moderne, se retourne vers le passé et peint son isolement, la solitude fatale de la vieillesse. Il est mieux inspiré dans ses paysages poétiques, qui rappellent les peintres de plein air et montrent un vrai tempérament d'artiste à côté d'une compréhension très pure de la nature. Le troisième poète de cettte génération, **André Kozma**, représentant de la petite noblesse hongroise, à demi attaché au sol, à demi citadin, montre une plus grande force virile et satirique. Moins élégiaque que Vargha, il fait preuve du fameux bon sens qui n'est pas celui des bourgeois français, mais désigne la mesure, la sagesse, et c'est là une raison de cette sécheresse qui le mène parfois à la platitude. Mais il juge, réprimande avec une certaine chaleur et vaut surtout par le côté épique de son inspiration. Son dernier volume, *la Conquête du Pays*, nous ramène aux temps millénaires où fut conquise la Hongrie, et ses vers, très vivants, très nobles, ne sont pas sans analogie avec ceux de Vörösmarty dans le grand poème épique que je citais tout à l'heure.

Complètement éloignés du mouvement contemporain, ces poètes pratiquent un genre que sauvent seuls leur personnalité et leur talent. Quelques autres écrivains d'esprit conservateur, bien que plus jeunes, continuent, mais en y ajoutant de l'âpreté, de l'amertume, la tradition hongroise de la poésie patriotique, remise en honneur par la guerre et le traité de Trianon. **Kalman Harsanyi** dont le livre, *Le dernier flamboiement*, contient des vers d'une force et d'une concision remarquables, **Aladar Bodor**, satiriste d'une verve originale, hésitent entre la forme ancienne et la rénovation entreprise par Ady, pour donner de ce sentiment national et patriotique une expression qui cadre mieux avec les temps présents.

Je pourrais aligner la liste des poètes irrédentistes, parmi les-

quels se trouvent quelques jolis talents, mais aussi des faiseurs, qui abusent des conditions actuelles, de l'enthousiasme facile que provoquent de tels sujets. Personne n'est parmi eux l'égal de ceux que j'ai nommés plus haut.

Leur infériorité éclate quand on les compare à ceux qui vont suivre.

Personne aujourd'hui ne peut plus contester l'influence et l'importance du groupe **Nyugat** (Occident), en ce qui concerne la poésie proprement lyrique. On appelle ce groupe du nom de la revue autour de laquelle ses poètes se sont rassemblés comme les symbolistes français l'étaient autour du *Mercure de France.*

André Ady, le chef de file de la génération, est un des grands génies lyriques qu'a vu naître l'Europe contemporaine. Du point de vue de la poésie lyrique européenne, il profite de l'enseignement poétique de Baudelaire, tout comme les poètes allemands ses contemporains. C'est en quelque sorte à Paris qu'il s'est trouvé, au cours de son premier séjour en France, et certains des poèmes qu'il a consacrés à notre pays (*La gare de l'Est*, *Au bord de la Seine*, *la Côte d'Azur*, *l'Enterrement breton*) sont parmi les plus beaux de son œuvre. En lui éclate le grand conflit de l'âme hongroise entre la race et les tendances européennes, entre la destinée d'une nation orientale et l'attirance de l'Occident. Issu d'une famille protestante de la grande plaine, Ady est devenu, très jeune, amoureux de l'Occident que Paris résumait pour lui. Derrière le village hongrois dans ce qu'il possède d'amer, de presque perdu, se dressait à ses yeux l'image de la ville, avec son activité, les mille sensations de lumière La guerre survient, exagère encore le conflit et Ady prédit comme ces prophètes, qui annonçaient au peuple d'Israël sa fin prochaine, la défaite et la ruine de la Hongrie, avec un désespoir qu'augmente son attachement à une France que les circonstances, les exemples de ses contemporains, ne peuvent le forcer à traiter en ennemie. C'est ici le côté le plus discuté, le plus douloureux de sa vie. Comme il se refusait à nous haïr, ses adversaires ont douté qu'Ady fût le patriote dont l'attachement au sol, les poèmes sont pourtant la preuve qu'il incarne admirablement son pays Ses poèmes d'amour, d'autre part, dépassent en hardiesse, en richesse, tout ce que la littérature hongroise possédait avant lui. Mais sa veine la plus originale lui vient de son inspiration reli-

gieuse. Il atteint à cette grandeur que montre seule la vieille poésie hongroise des psaumes. Il est mort à quarante ans. Les recueils *Sang et Or*, *Sur le char d'Elie*, *A la tête des morts*, etc. sont à l'origine de la poésie hongroise contemporaine. Ils marquent une grande date dans son évolution et leur influence croît encore.

A ses côtés, **Michel Babits**, directeur actuel du *Nyugat*, fait plutôt figure de Valéry hongrois. Ses origines, en Transdanubie catholique, ses premières impressions de jeunesse, sa vie ascétique de professeur, sa culture générale, enfin et surtout son tempérament poétique, en font presque le contraire d'Ady. Le seul rapport qui les unisse est le culte de Baudelaire, dont il a donné une traduction magnifique. Admirateur de Poe, de Meredith, il n'est pas sans avoir subi l'influence des *Contes fantastiques*. Au début, ses poèmes, d'infinie variété de forme, semblaient surtout des jeux parfaits. De volume en volume, avec *Récitatif*, la *Vallée de l'Inquiétude*, et le dernier *L'Ile et la Mer*, son inspiration s'est élargie, de sorte qu'il n'est plus seulement un artiste aux merveilleuses ressources, mais le plus grand poète vivant de son pays, à qui nul problème humain ne demeure étranger. L'élan de ses vers le mène jusqu'à l'ode. Il exprime le mieux l'âme moderne avec sa soif de l'inconnu et son goût de l'aventure.

Le troisième poète de cette génération est **Oskar Gellért**, le poète religieux dont l'influence, pour cette raison, et aussi parce que ses vers, sans entraves extérieures, sont construits à la façon des psaumes, est la plus vivante actuellement. Ses premiers poèmes cherchent encore l'équilibre entre le pathétique et la prose, mais ses grands poèmes, *La Fille de Rubens*, *Aux genoux d'Ophélie*, apportent un accent bien nouveau dans la poésie hongroise. Il y chante toutes les sources de l'amour, celle de la chair comme celle de l'âme, et sa splendide ardeur monte jusqu'à l'amour universel.

Désiré **Kosztolanyi** est un poète très brillant, varié, surtout très souple, que n'ont laissé indifférent aucune des évolutions poétiques des dernières années. A côté du style des primitifs qu'évoquent, à la façon de Francis Jammes et de Laforgue, ses *Plaintes du pauvre petit enfant*, ses *Plaintes de l'homme triste* rappellent plutôt la tonalité particulière en France aux una-

nimistes. Il est impressioniste. C'est par là qu'il a su gagner le plus de lecteurs à la nouvelle poésie hongroise.

Il existe encore beaucoup de vrais poètes de cette lignée. Ainsi le noble **Arpad Toth**, grand connaisseur de la poésie française, traducteur de Samain, de Verlaine, **Zoltan Nagy**, auteur des Elégies, **Ernest Szép**, **Milan Füst**, le premier vers-libriste hongrois, **Simon Kemény**, le Manet de la poésie nouvelle, l'élégiaque *Jules Jukasz*.

Il me reste à parler de la **jeune génération** poétique. Sensibles aux moindres mouvements de la poésie occidentale, qui leur arrivent d'Allemagne ou de France, attentifs aux tendances qui vont d'Apollinaire à Paul Eluard, de Stefan George à Werfel et aux expressionnistes, sans oublier l'indiscutable apport d'Ady et de Babits, les jeunes n'ont encore formé aucune école ; faute peut-être de grands talents, faute aussi d'organes littéraires. Il faut s'arrêter pourtant au nom de **Louis Kassak**, directeur de la fameuse revue *Ma* (Aujourd'hui), talent désordonné, plein de verve, d'images imprévues, d'une ironie puissante et amère, qui se dresse contre toutes les formes établies, rigides, et place au premier plan l'action.

Mémento. — La *Tragédie de l'homme* de Madach est connue en France par la traduction qui a paru au *Mercure de France*.

En ce qui concerne Ady, un *Choix de poèmes*, traduit par M. Alexandre Téray, vient de paraître chez Jouve. Malgré ce noble effort, on risquerait de méconnaître et de sous-estimer Ady si l'on se bornait au choix et à l'interprétation du traducteur. Dans les *Cinq continents* d'Ivan Goll, le lecteur trouve, à côté de quelques traductions d'Ady, des poèmes de Kassak. Une anthologie de la poésie hongroise contemporaine, ou une traduction française d'Ady, égale aux traductions allemandes, serait souhaitable. Il reste encore à la réaliser.

F. GACHOT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Colonel A. Rézanoff : *Le Travail secret des Agents bolchevistes*, avec une préface de M. Th. Aubert, président du bureau permanent de l'Entente internationale contre la IIIe Internationale, Ed. Bossard.

Le Travail secret des Agents bolchevistes. — Le colonel Rézanoff est connu en France comme auteur de *La Troisième Internationale Communiste* (*Le Komintern*) et l'*Idéologie du Communisme*, deux livres qui renseignent le mieux le lec-

teur français — faits et documents à l'appui — sur le danger bolcheviste pour la civilisation, en général, et pour la France en particulier.

Pour comprendre la valeur des renseignements et de la documentation du colonel Rézanoff, il faut se rappeler qu'il était, depuis le commencement de la dernière guerre et jusqu'à la fin, un des principaux juges d'instruction militaires de l'armée russe et la cheville ouvrière de la fameuse *Commission d'enquête du Général Batiouchine*, chargée de rechercher les crimes de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi de certains banquiers, financiers et hauts fonctionnaires dont l'arrestation eut pendant la guerre un retentissement mondial.

Il me suffira de rappeler deux ordres de faits, par deux exemples, pris au hasard de mes souvenirs, pour que le lecteur comprenne l'importance de l'action du colonel Rézanoff dans la Commission Batiouchine pendant la guerre.

Premier fait. Ce fut le colonel Rézanoff qui le premier comprit l'importance du rôle des Compagnies d'assurances dans l'œuvre de l'espionnage allemand ; *les contre assurances des Compagnies russes dans les pays neutres* — où les agents allemands pullulaient — livraient toute la flotte de guerre (militaire et marchande) à l'état-major allemand ; le moindre accident arrivé à n'importe quel bateau de guerre ou de commerce, les déplacements, etc., étaient immédiatement connus des Compagnies de contre-assurance *des pays neutres* et communiqués aux .. Allemands. Grâce à l'action du colonel Rézanoff, les autorités militaires russes y mirent bon ordre (?).

Deuxième fait. C'est grâce aux recherches du colonel Rézanoff que le rôle du fameux banquier Dmitry Rubinstein fut établi dès 1915 : l'arrestation de D. Rubinstein n'eut lieu qu'en 1916. Le colonel Rézanoff, comme seul juriste de la Commission Batiouchine, ne cessait de répéter que l'arrestation de Rubinstein avait été opérée ou trop tard ou trop tôt. La Commission Batiouchine demanda que D. Rubinstein fût immédiatement traduit devant un Conseil de guerre et fusillé. Seul, en juriste, le colonel Rézanoff insista sur l'absence dans l'affaire Rubinstein des éléments nécessaires pour le traduire devant une juridiction militaire. Ce fut ainsi que Rubinstein eut la vie sauve, grâce à son plus dangereux ennemi. Détail inconnu : les premiers renseigne-

ments sur et contre Rubinstein étaient venus des Alliés...

Depuis la Révolution, le colonel Rézanoff ne cessa de travailler dans les ministères, par la propagande dans la presse et par les livres contre les Bolcheviks qu'il connaît à fond.

C'est dire comment et combien ses renseignements sont intéressants et précieux. Idéologie, propagande, organisation, action en Russie et à l'Etranger dans tous les domaines : presse, parlements, partis politiques — amis et adversaires, — armée, marine, finance, commerce et industrie, prolétariat, paysans, chômeurs, jeunesses (universitaires, scolaires, ouvriers, etc.), — tout passe devant les yeux du lecteur dans des pages et des chapitres effroyablement documentés et suggestifs. Pas un document, pas une citation qui n'aient la presse, la littérature, les discours officiels bolchevistes pour sources.

Ce qui devrait surtout intéresser le lecteur français, ce sont les révélations de M. Rézanoff sur les « relations internationales » des Soviets, le service des agents bolchevistes à l'étranger, les principes fondamentaux de leur travail en général dans les organisations « légales » et clandestines (chap I[er]). L'auteur suit les agents depuis leur « serment de parti », à travers les cellules communistes, les écoles d'instruction de Moscou, leur avancement jusqu'aux postes élevés (d'agent régional) en Russie et surtout à l'étranger. Non moins intéressantes sont les pages consacrées au recrutement de ces agents — hommes et femmes — dans tous les pays, dans tous les milieux, dans toutes les professions, et à leur rémunération et gratifications pour services exceptionnels rendus ou pour « coups de fusil » réussis.

Les pages consacrées aux dépenses pour ces agents, où nous voyons défiler les *beauties* communistes, M[mes] Andreeva (amie de Maxime Gorky), Spessivzeva (amie de Zinovieff), Kollontaï (amie de beaucoup de monde) et autres élégances soviétiques, sont des plus suggestives.

Non moins intéressantes sont les révélations sur le service de liaison, les procédés de camouflage employés par les organisations bolchevistes « de conspiration », les *centres locaux* (dans les pays étrangers) bolchevistes, l'organisation de ces derniers et leur action.

Nous attirons l'attention toute spéciale des gouvernements intéressés (et tout particulièrement du gouvernement français) sur

les détails donnés par l'auteur du *Travail Secret* sur l'organisation du *razvédoupr* (espionnage), sur le programme approximatif de l'espionnage soviétique et sur le règlement de la guerre civile dont la presse française eut à s'occuper l'année dernière.

Ce *règlement de la guerre civile* est suivi à la lettre par toutes les *sections locales* (c'est-à-dire les partis communistes nationaux en France — Marseille, rue Damrémont, etc. — Allemagne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Bulgarie, etc.) Nous en citerons un seul exemple, celui de *la préparation du soulèvement armé en Bulgarie* (v. page 70) de l'année dernière :

Si nous examinons la dernière offensive communiste en Bulgarie — écrit M. Rézanoff, — nous apercevons que toute la préparation du soulèvement s'est déroulée conformément aux instructions de Moscou, avec adaptation des principes du *Règlement de la guerre civile* exposés plus haut. Le centre dirigeant fut Vienne où se trouve « la résidence » qui s'occupe de la préparation de la révolution dans les Balkans. (D'après les derniers renseignements, le centre dirigeant la propagande pour la Bulgarie se trouve actuellement à Prague ; pour la Yougoslavie, à Trieste ; pour la Grèce, à Salonique (1).)

L'Enquête judiciaire préliminaire a formellement établi que toute la préparation de la révolution en Bulgarie s'est effectuée avec les fonds de l'*Ikki* (Comité exécutif de l'Internationale Communiste). Conformément aux données officielles parues dans la presse et ne comprenant que la période du 1er janvier au 1er mai courant (1925), il a été importé en Bulgarie, en vue de la conspiration, plus de 300 millions de livres. La majeure partie de cette somme a été introduite dans des malles à double fond.

Tous les emplois dans l'organisation ont été largement payés, surtout ceux du service secret. Ainsi, le résident-informateur pour les affaires macédoniennes touchait 25.000 levas par mois, tandis que son emploi officiel dans une banque ne lui en procurait que 2.500 mensuellement. Le loyer du local clandestin, sans compter les frais de son luxueux ameublement, etc., revenait à 30.000 levas par mois.

Il a été également établi que, pour le jour du soulèvement armé, une commission soviétique de sept membres était arrivée en Bulgarie, soi-disant pour rechercher des prisonniers russes. Cette commission était destinée à prendre la tête du pouvoir « soviétique » qui devait s'établir en Bulgarie ; mais voyant l'échec du soulèvement, cette commission quitta précipitamment Andrinople, où elle attendait les événements, et se réfugia à Constantinople.

(1) Les dernières arrestations des communistes en Grèce et en Italie confirment les renseignements donnés par le colonel Rézanoff. — E. S.

Bref, la réorganisation des forces actives de la section communiste bulgare pour la révolution de 1925 se réduisait à la création d'une force armée clandestine, mobilisable à un moment donné pour déclancher une offensive.

Espérons que l'expérience bulgare de l'organisation d'un soulèvement armé sera de quelque profit non seulement pour les bolcheviks de Moscou, mais aussi pour leurs adversaires.

Après cet exemple de l'action du centre du *razvédoupr* (espionnage) et du *révvoensoviet* (Conseil de guerre révolutionnaire) à l'étranger, donnons — toujours d'après M. Rézanoff — un exemple des... *frais de la Révolution mondiale* (p. 78 et suiv.)

Si l'on examine toute l'hypocrisie qui constitue l'ambiance dominante des dirigeants du communisme mondial, on est surpris de l'aveuglement et de la naïveté dont fait preuve le prolétariat. Il ne se rend pas compte que les exhortations communistes ne sont qu'un moyen aux mains de ses chefs pour acquérir sûrement et rapidement un bien-être personnel...

Dans le courant de l'année 1924, alors que des millions de Russes mouraient de faim, il a été dépensé, conformément au budget soviétique, 200 millions de roubles-or pour la propagande de la IIIe Internationale. La rapacité des dirigeants du Komintern est telle qu'elle s'est attiré une protestation de la part d'un des agents notoires de la révolution communiste mondiale, le commissaire du peuple pour les finances Brilliante-Sokolnikoff. Dans son rapport présenté à la séance plénière du Comité Central du Parti Communiste Russe (R. C. P.) le 16 novembre 1924, Brilliante-Sokolnikoff a eu le courage d'attaquer l'Ispolkom du Komintern, « lequel exerça une pression sur le commissariat des finances, qui mit à la disposition de l'Ispolkom des sommes formidables » qui atteignaient les proportions d'un cinquième du budget de la Russie soviétique. (Ces renseignements proviennent de l'*Information secrète de la section de la presse*, Politbureau du Comité Central du R.C.V. (Part. commun. russe), du 19 novembre 1924 (1).

Un fait illustrant la prodigalité des communistes moscovites, d'après le procès-verbal de sa séance de *Ikki* du 2 mars 1924, c'est l'autorisation accordée en cette seule séance de pourvoir aux versements suivants :

10.000 livres en un seul versement et les suivants par mensualités de

(1) J'ai eu, à l'époque, le document en question : le fait cité par l'auteur est authentique. Seulement le motif de la plainte de Sokolnikoff fut l'exigeance de l'Ispolkom (Com. Exécut.) du Comintern de payer avant que l'argent fût entré dans les caisses de l'Etat ! — E. S.

7.000 livres pour soutenir les grèves dans l'industrie textile et minière en Grande-Bretagne, et cela durant toute la période des grèves ;

5.000 livres, sous forme de subsides, pour soutenir la presse communiste en Grande-Bretagne ;

45.000 roubles-or pour la campagne électorale en Allemagne ;

1.000.000 roubles-or aux communistes allemands pour couvrir les frais du mois d'avril ;

40.000 dollars, en un seul versement, et 25.000 dollars mensuellement au parti communiste américain ;

50.000 roubles-or à la disposition du Secrétariat de la propagande (1) en Orient.

Les pages consacrées par M. Rézanoff à cette propagande en Orient, aux colonies, au Maroc et, en général, en Afrique sont des plus intéressantes et donnent la base même et toutes les explications des révélations récentes de la presse française et, notamment, de la *Liberté* — sur l'organisation des centres de liaison de Moscou avec Abd-el-Krim, d'abord à Berlin et ensuite en France même (grâce à la reconnaissance des Soviets), à Marseille d'abord et sur la Côte d'Azur ensuite.

L'auteur cite les rapports et les discours de MM. Zinovieff, Trotzky, Kameneff, Manouïlsky et autres au Ve Congrès de l'Internationale communiste de Moscou (de l'année dernière) sur l'action des Soviets en Orient, dans les Colonies, au Maroc, etc., ainsi que la décision de cé Ve Congrès (p. 111) :

A la fin de ses travaux, le Ve Congrès a chargé son organe exécutif de renforcer l'éducation communiste des peuples de l'Inde, de la Syrie, de l'Egypte, de la Mésopotamie et du Maroc, « point névralgique » de l'impérialisme espagnol et français.

Tout commentaire est superflu. Cela n'a pas empêché MM. de Monzie et Rakovsky d'échanger, lors de l'inauguration de la Conférence franco-soviétique au Quai d'Orsay, il y a peu de semaines, des discours... d'une naïveté (pour M. de Monzie) navrante sur la non-ingérence réciproque dans les affaires intérieures de leurs pays respectifs. M. de Monzie et ses collègues français feraient bien de parcourir le nouveau livre de M. Rézanoff pour apprendre beaucoup de choses sur cette ingérence soviétique dans les affaires de la France.

E. SÉMÉNOFF.

(1) La propagande mondiale des Soviets se fait par l'intermédiaire du *Komintern*, notamment de ses Secrétariats Occidental et Oriental. Ces Secrétariats ont leurs ramifications dans plus de cinquante pays.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Léon Bénédite : *Rodin.* Avec 40 pl. h. t. en héliogravure ; Rieder. 13 50

Louis Gielly : *Les primitifs siennois.* Avec 58 planches ; Albin Michel. 90 »

Esotérisme et Sciences psychiques

O. H. Hume et A. P. Sinnett : *Fragments de vérités occultes,* traduit du *Théosophist* ; Edit. Adyar. 6 75

Finance

Richard Lewinsohn : *Histoire de l'inflation. Le déplacement de la richesse en Europe,* 1914-1925, traduit de l'allemand par H. Simondet ; Payot. 30 »

Gastronomie

Léon Baranger et André L. Simon : *Almanach du franc buveur,* 1926. Avec un frontispice de Daragnès et 25 bois gravés de divers artistes ; Le Livre. « »

Histoire

Emile Camau : *Le règne des Princes angevins en Provence* ; Champion. 4 »

Linguistique

J. C. Palamountain : *Précis de prononciation française avec des lectures phonétiques* ; Champion. 18 »

Littérature

Paul Bazan : *Le diable à cheval* ; Le Kanguroo. « »

Henry Becque : *Œuvres complètes.* Tome VI : *Souvenirs d'un auteur dramatique. Etudes d'art dramatique.* Avec un portrait ; Crès. 12 »

Maurice Boissard : *Villégiature suivi de Un Livre sur Paris.* Avec 5 bois gravés de Constant Le Breton ; La Belle page. « »

Ralph Coplestone Williams : *The merveilleux in the epic* ; Champion. 12 »

Marcel Coulon : *Au chevet de Moréas.* Avec un portrait, des vers inédits et des autographes de Moréas ; Edit. du Siècle. « »

Prosper Estieu : *Le flahut occitan,* cantas novas sus vielis ahres, parultas et muzica. Prefacia de l'Abat Joseph Salvat ; Occitania, Paris et Toulouse. 15 »

Fagus : *Pas perdus* ; Le Divan. « »

J. Fransen : *Les comédiens français en Hollande au* XVII[e] *et au* XVIII[e] *siècles.* Avec des illust. ; Champion. 45 »

Doris Gunnel : *Sutton Sharpe et ses amis français.* Avec des lettres inédites ; Champion. 35 »

C. Kramer : *André Chénier et la poésie parnassienne. Leconte de Lisle* ; Champion. 25 »

Louis Latourette : *Maitreya, le Bouddha futur.* Illust. et ornements d'après des documents bouddhiques par Andrée Sikorska ; Lemercier. « »

Paul Léautaud : *Chroniques* (Coll. Alphabet des Lettres) ; Cité des Livres. « »

Marius-Ary Leblond : *Nature.* Avec 77 dessins inédits de George Bouche ; Delpeuch. 20 »

Urbain Mengin : *Les manuscrits d'Antoir, l'ami de Lamartine* ; Champion. 10 »

Albert Monthoux : *Dante prophète.*

L'Empereur d'Italie ; Weber et Combaz, Nice. 5 »
R. Murris : *La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècles vus par les Français* ; Champion. 30 »
Rodolphe Palgen : *Villiers de l'Isle Adam, auteur dramatique*; Champion. 12 »
Jacques Rivière et Paul Claudel : *Correspondance* 1907-1914 ; Plon. 14 »
Sainte-Beuve : *Mes poisons*, cahiers intimes inédits, publiés avec une introduction et des notes par Victor Giraud ; Plon. 9 »
J.-Fr. Sarasin : *Œuvres*, rassemblées par Paul Festugière. Tome I : *Poésies*. Tome II : *Œuvres en prose* ; Champion. Les 2 volumes. 45 »
Nicolas Ségur : *Le génie européen*; Fasquelle. 9 »
Joseph Turquan : *Madame de Staël, sa vie amoureuse, politique et mondaine*, 1766-1817, d'après des documents inédits ; Emile-Paul. 15 »
D. L. Van Raalk : *L'œuvre d'Edouard Rod* ; Amsterdam. « »
Jean-Louis Vaudoyer : *Eloge de la gourmandise* ; Hachette. 3 50

Musique

A.-E.-M. Grétry : *Mémoires ou Essais sur la musique*, tome III; Lamberty, Bruxelles. « »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Florent-Matter : *Les vrais criminels* ; Berger-Levrault. 9 »
Ernest Jaeckh : *Kiderlen-Waechter intime, d'après ses notes et sa correspondance*, traduit de l'allemand avec une introduction par H. Simondet ; Payot. 20 »
Cesar Melera : *Verdun, juin-juillet 1916. La montagne de Reims, mai-juin 1918* ; La Lucarne. 5 »

Philosophie

M. Klippel : *Philosophie et poésie. Les origines de la pensée philosophique* ; Alcan. 8 »

Poésie

Charles - Adolphe Cantacuzène : *Phosphores mordorés* ; Perrin. « »
Paul Chauvet : *Les jours anciens* ; Presses universitaires. 9 »
Henri Duclos : *De l'hiver à l'automne* ; Le Divan. « »
Fagus ; *Clavecin*. (Coll. Alphabet des Lettres) ; Cité des Livres. « »
Fidelis : *Vers le couchant* ; Lemerre. 10 »
Albert Galissard : *Eva* ; Presses universitaires. 12 »
José Gers : *Les jeunes crépuscules*. Illust. de Luc Lafnet ; Vandenpoorten, Gand. « »
Armand Lipman : *Kinnor ou chants d'Israël* ; Mercure de Flandre. 3 50
E. Montaperto : *Douze fables suivies de commentaires et de quelques pensées* : Monte-Lenès. « »
René Piat : *Du fond des limbes* ; Messein. 6 »
Joseph Sébastia Pons : *Chante-Perdrix* (*Canta Perdiu*). Eglogues catalanes avec la traduction française en regard ; Champion. « »
Gabrielle Rosenthal : *Avec Amour*; Bloch. « »
Alphonse Séché : *Le jardin de consolation*. Frontispice de J. Laboureur ; Editeurs associés. « »
Robert de Souza : *L'heure nous tient* ; Editeurs associés. 10 »
Gustave Zidler : *La gloire nuptiale*; Edit. Revue des poètes, Perrin. 9 »

Politique

Divers : *France et Monde*, n° 124; Paris, 8, rue de Richelieu. 9 »
Albert Mousset : *La France vue de l'étranger ou le Déclin de la Diplomatie et le Mythe de la propagande* ; L'Ile de France. 9 »

Questions juridiques

Armand Praviel : « *Notre-Dame* » *de Praslin*. (Coll. Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois) ; Perrin. 8 50

Questions religieuses

Prince d'Altora Colonna de Stigliano : *La Conquête de la vérité en ce qui concerne les problèmes de la destinée et de la douleur humaines* ; Plon. 18 »

Fr.-Henri Bernard : *Dieu notre père* ; Fraternelle de Paris. « »

Roman

Marcel Arland : *Monique* ; Nouv. Revue française. 9 »

Ivan Bjarne : *Maison de joie*, traduit du suédois par M. et T. Dahlstrom ; Rieder. 9 »

Frédéric Boutet : *La scène tournante* ; Nouv. Revue française. 9 »

Pierre Broodcoorens : *Le miroir des roses spirituelles* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 9 »

Martin de Briey : *La Maria-Fosca*; Malfère, Amiens. 9 »

Cami : *Les aventures de Loufock-Holmès* ; Flammarion. 9 »

Colette : *La fin de chéri* ; Flammarion. 7 50

André Corthis : *La belle et la bête* ; Albin Michel. 9 »

Dominique Dunois : *Le pauvre désir des hommes* ; Calmann-Lévy. 12 »

Louis Estève : *La nouvelle éducation amoureuse*. Préface du Baron Ernest Seillière ; Edit. du Fleuve, Lyon. 8 »

J.-N. Faure-Biguet : *Les prisonniers* ; Flammarion. 9 »

Hyacinthe Henry : *La folle pensée* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »

J. Joseph-Renaud : *Les barbonnes* ; Fasquelle. 9 »

Edouard de Keyser : *Faramouz ou le protecteur des amants* ; Flammarion. 9 »

Jean Larnac : *L'arlequin* ; Figuière. « »

Raymond de Rienzi : *L'aventure sur la route, roman d'une faible femme et de sa petite auto* ; Flammarion. 7 95

J.-H. Rosny aîné : *Le cœur tendre et cruel* ; Flammarion. 9 »

Lucie Saint-Elme : *Elle et ses 4 hommes* ; Edit. Fast. 9 »

R. L. Stevenson : *L'Ile au trésor*, traduit de l'anglais par Déodat Serval ; Nelson. « »

B. Vidal : *La Serva* (*La Serve*), roman occitan avec traduction française ; Occitania, Paris et Toulouse. 8 50

Sociologie

Dr C. Chauveau, sénateur : *Les assurances sociales* ; Payot. 9 »

Gustave Kass : *Monopoles et industries d'Etat* ; Revue des Indépendants. « »

Werner Sombart : *Le bourgeois*, contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch ; Payot. 25 »

Théâtre

Pierre Fontaine : *Le monsieur qui ne fait pas l'affaire*, drame comique en un acte ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »

Charles Heyraud : *Le cœur gagne*, comédie en 3 actes ; Perrin. 6 »

Jules Romains : *Cromedeyre-le Vieil. Amédée et les messieurs en rang*. (Théâtre de Jules Romains, III) ; Nouv. Revue française. 9 »

Varia

J. Courtehoux et A. Vauchelet : *Le bon emploi des engrais. Ce que tout cultivateur doit savoir* ; Hachette. 3 »

Voyages

Victor Chklovski : *Voyage sentimental*, traduction de Vladimir Pozner ; Kra. « »

Claude Farrère : *Mes voyages. II : En Méditerranée* ; Flammarion. 9 »

W. Montgomery Mc. Govern : *Mon voyage secret à Lhassa*, traduit de l'anglais par Victor Marcel. Avec 32 grav. et une carte ; Plon 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un grand biographe : Sir Sidney Lee. — Mort de Joan Alcover. — A propos d'une controverse. — Les traductions de Ladislas Reymont. — Napoléon, l'Arc de triomphe et M. Jean Richepin. — A propos de l'église ruthène uniate. — Géographie africaine. — Qui s'était rasé de frais ? — Saint Augustin a-t-il entendu le « Tolle, lege » à Rome ou à Milan ? — Sur une « sottise » de Léon Bloy. — Le Sottisier universel.

Un grand biographe : Sir Sidney Lee. — Sa *Life of Shakespeare* date de 1898 et elle ne cessa d'être réimprimée jusqu'à ce qu'une nouvelle édition entièrement récrite parût en 1915. C'est par ce monumental ouvrage surtout qu'il est connu : on y trouve tout ce que l'on sait d'à peu près certain sur Shakespeare. L'auteur a patiemment rassemblé jusqu'au moindre fait, et, avec un soin consciencieux, il n'a admis que les documents indiscutables. Cela ne veut pas dire qu'ils soient innombrables et que leur ensemble constitue une preuve péremptoire que William Shakespeare, de Stratford on Avon, soit bien l'auteur de tout l'œuvre qui paraît sous son nom. Sir Sidney Lee n'avait aucun doute, à ce sujet, et son livre est la biographie orthodoxe de Shakespeare.

On peut croire même qu'il l'a édifiée dans ce but ; il a disposé ses matériaux de telle façon qu'on ne puisse en ébranler la moindre parcelle. Mais s'il feint, avec un beau dédain, d'ignorer les arguments de ses adversaires, il semble bien prendre un soin minutieux de les réfuter implicitement. Bref, on s'accorde à reconnaître que cet ouvrage est une biographie modèle. Mais il y a deux sortes de biographies : celles qui, selon l'expression de Thomas de Quincey, « redonnent l'unité de souffle de vie à ce qui ne serait autrement que poussière des os des morts ». Point n'est besoin pour cela de produire des tomes nombreux et volumineux : une courte monographie y réussit mieux souvent. Il suffit pour en avoir la preuve de comparer *A Life of Queen Victoria*, de Sir Sidney Lee, au brillant volume de Mr Lytton Strachey, où, malgré des réserves que le sujet exige, la vieille reine apparaît beaucoup plus vraie et plus vivante. Mais l'ouvrage de Sir Sidney Lee est, là encore, la biographie orthodoxe, comme l'est sa biographie d'Edouard VII dont le premier volume parut exactement, jour pour jour, un an avant sa mort, qui survint le 3 mars.

Les travaux biographiques de Sir Sidney Lee appartiennent à l'autre manière ; ils y perdent en brillant ce qu'ils y gagnent en exactitude, et le souci de la stricte vérité peut aller jusqu'à la sécheresse ; dans certains cas, sinon toujours, on préférera à la plus parfaite photographie un portrait de Sargent, même simplement esquissé.

Dirai-je que Sir Sidney était l'homme de son œuvre ? En apparence au moins, c'est vrai ; mais j'ai toujours été persuadé qu'il aurait pu être le biographe court — et non de cour — et tracer de ses personnages un portrait rapide et vivant comme Tacite le fit d'Agricola. Ce biographe-là mourut jeune chez lui, étouffé sous le fatras de l'érudition. A vingt-quatre ans, en 1883, — il était né à Londres le 5 décembre 1859, — après de solides études à Oxford, il devint l'assistant de Sir Leslie Stephen qui avait entrepris la publication de ce monument incomparablement précieux qui est le *Dictionary of National Biography*. Quand, en 1891, son chef se retira, Sidney Lee prit sa succession. Il m'a dit un jour qu'il avait rédigé lui-même plus de huit cents notices de ce dictionnaire, toutes consacrées à des auteurs ou à des personnages historiques de l'époque élizabéthaine ; en particulier, l'article sur Shakespeare qui fut l'embryon de son grand ouvrage, de même que les articles sur la reine Victoria et le roi Edouard VII. Ses travaux ont pour qualités principales la clarté et l'exactitude, et, il le déclare lui-même, il laisse à d'autres le soin de « la critique simplement esthétique ». Dans la rédaction des biographies de souverains aussi récents, il fit preuve de franchise et de sincérité, sans dépasser la mesure que commandent des sujets particulièrement délicats. Il apporta à sa tâche une réserve et un tact qui sont tout à son honneur. Toutefois, je ne serais pas étonné qu'il eût préféré que roi et reine eussent été contemporains de Shakespeare.

Je l'ai connu assez pour avoir deviné sous son aspect un peu froid, et même timide parfois, un tempérament capable de s'émouvoir et de s'amuser, des dispositions affectueuses et un sens vif de l'humour. Son évidente timidité l'aidait à contenir facilement sa sensibilité, et il était difficile de pénétrer sa réserve. On eût dit qu'il éprouvait une certaine défiance envers tous les humains. Je ne sais si je lui inspirais spécialement confiance, mais j'ai passé avec lui, dans son appartement encombré de livres, des moments où la gaîté et le rire régnaient sans conteste. Il y a plusieurs années, je l'accompagnai pendant quelques jours à Stratford on Avon ; au cours de nos promenades, il se laissa aller à me parler de sa biographie de la reine Victoria et des difficultés qu'il éprouva à traiter son sujet sans lui enlever tout intérêt. De même, lorsque j'allai le voir à Folkestone, il y a deux ans, il me montra quel labeur lui imposait la rédaction de la vie d'Edouard VII. Il avait plus de peine certainement à discerner ce qu'il fallait taire que ce qu'il pouvait dire.

En 1910, il avait publié un volume d'études sur *The French Renaissance in England*, et, peu de temps après, il me parla longuement du plaisir qu'il avait eu à entrer dans l'intimité de cette époque. Plus tard, lorsque la rédaction de la vie d'Edouard VII l'amena à étudier l'histoire contemporaine de la France, il lui fut agréable de se familiariser avec une période où il retrouvait les caractéristiques d'autrefois.

Au milieu de son labeur, il réservait une partie de son temps pour son cours de littérature à l'East London College, institution à laquelle il témoignait un vif attachement, et il me sut grand gré, je crois, d'avoir accepté, plusieurs fois, d'assister à des réunions d'étudiants qu'il présidait et d'avoir fait là quelques simples causeries.

Il est pénible de voir partir un homme qui avait donné toute sa vie à l'érudition et aux lettres ; mais ceux qui l'ont connu conserveront de lui un souvenir qu'ils évoqueront avec une sympathie attristée.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Mort de Joan Alcover. — Le poète Joan Alcover, né à Palma de Mallorca, le 3 mai 1854, vient de mourir, dans cette ville, où il trouva les principaux motifs de son inspiration. Il était considéré comme le maître de la renaissance occitane en Catalogne. Un grand nombre de ses poèmes sont en castillan, mais, vers la cinquantième année, il écrivit en catalan.

Ses œuvres ont été réunies en trois recueils : *Cap al tard* (*Vers le soir*), 1918 ; *Poèmes biblics* (*Poèmes bibliques*), 1919 ; *Poésies* (*Poésies complètes*), 1921.

M. A. Schneeberger, dans son *Anthologie des Poètes catalans*, a ainsi défini les caractéristiques essentielles de Joan Alcover :

Cette poésie ne monte pas d'un bloc comme quelque imprécation restée romantique, ni même on ne peut lui trouver la vibration concentrée d'un Léopardi, mais elle pénètre avec intensité pour s'évanouir par ondes insensibles, toujours musicales ; elle parle d'abord aux sens, mais laisse une interrogation à l'esprit. Il faut comprendre ainsi le beau vers qui termine le poème *Désolation* :

« Je vis seulement pour la douleur de ce qui reste mort en moi. »

§

A propos d'une controverse.

Paris, le 15 mars 1926.

Mon cher Directeur,

Y a-t-il quelque utilité ou quelque intérêt à éterniser une polémique où M. Daniel Berthelot, habile en volte-face, sait masquer ses propres erreurs, en ayant l'air de me donner des leçons, d'après les grands savants, dont il s'approprie les idées ? Un peu de modestie serait de meilleur aloi...

D'ailleurs, un des correspondants du *Mercure* — et non des moindres — faisant allusion à la polémique Berthelot-Boll n'a-t-il pas dit :

Mon intervention sera très dure pour Berthelot ; mais il le mérite, car il se moque vraiment du monde.

Voilà qui est catégorique.

Un dernier mot : notre savant, pour me juger, a recours à la graphologie... Quoi d'étonnant à cela, puisque, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, cet ex-athée a sombré, en ces derniers temps, dans le spiritisme !

Veuillez agréer, etc.

MARCEL BOLL.

§

Les traductions de Ladislas Reymont.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DEPARTEMENT OF FRENCH
BERKELEY

Le 22 février 1926.

Monsieur le Directeur,

Dans le bref article nécrologique que le *Mercure de France* consacre à Ladislas Reymont, un de vos collaborateurs, parlant de ma traduction des *Paysans*, remarque :

C'est le seul livre de Ladislas Reymont qui ait été traduit en français (*M. de F.*, 1er janvier 1926, p. 280).

Permettez-moi de vous faire remarquer qu'un de nos meilleurs polonisants français, M. Paul Cazin, a déjà traduit et publié en 1912 *L'Apostolat du Knout en Pologne* (Perrin) et, en 1925, en collaboration avec M. A. Jacquet, *Justice* (Librairie Picart), soit deux livres fort importants de Reymont.

Veuillez agréer, etc.

FRANCK L. SCHOELL,
Chairman of the French Departement.

§

Napoléon, l'Arc de Triomphe et M. Jean Richepin. — A la fin de sa réponse au discours de réception de M. Georges Lecomte à l'Académie française, le 4 mars dernier, M. Jean Richepin, rappelant un souvenir d'enfance, disait :

Un vieil ami de mon aïeul quand j'étais petit... a souvent affirmé, à mon aïeul et à mon père, devant moi, que c'est Napoléon en personne qui a décidé, voulu et noté de sa main sur un plan l'orientation de l'Arc de Triomphe.

On peut appartenir à l'Académie française et n'être pas très au fait de l'histoire monumentale de Paris. Cependant, il était facile à M. Richepin de contrôler ses souvenirs en ouvrant, par exemple, le premier volume de l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, publication officielle trop ignorée. Il y aurait lu que l'idée de décorer les Champs-

Elysées et d'en terminer la perspective par un monument élevé à la barrière de l'Etoile remonte à... François de Neufchateau, poète et ministre de l'intérieur, en 1798. Le projet ne fut pas réalisé, mais ne fut pas perdu pour tout le monde.

Lorsque, le 18 février 1806, Napoléon décréta la construction d'un arc triomphal, il désigna formellement, non pas la barrière de l'Etoile, mais « l'entrée des boulevards du côté de la rue Saint-Antoine ». Une commission, nommée aussitôt par le ministre de l'Intérieur, rechercha, examina les différents endroits, tant de la « circonférence » que de l'intérieur de la capitale, qui pussent contenir le monument projeté et offrir de belles perspectives. Elle ne trouva rien, sauf l'entrée du pont de la Concorde ou la future place de la Bastille, — car il fallait bien abonder, pour conclure, dans le sens indiqué par le Maître.

Le ministre Chapagny rédigea sur le champ un rapport fort habile, tendant à faire abandonner l'emplacement de la Bastille, et suggérant à l'empereur la barrière de l'Etoile ou de Chaillot, que la commission disait « hors de la ville, trop éloignée du centre de la circulation ». Napoléon se rendit aux raisons de son ministre, qui n'avait fait que reprendre le projet de François de Neufchâteau; et, dès le mois de mai, Chalgrin commença les travaux. La première pierre de l'Arc de Triomphe de l'Etoile fut posée officiellement le 15 août, jour de la fête de l'empereur.

L'orientation de l'Arc de Triomphe est donc simplement le fait du hasard, ayant été déterminée tout naturellement par l'orientation de l'avenue des Champs-Elysées, que continue l'ancien chemin allant à Neuilly, devenu avenue de la Grande-Armée.

Le 5 mai, jour anniversaire de la mort de Napoléon, le soleil, avant de disparaître, se trouve, comme l'a rappelé M. Jean Richepin, « juste au centre de l'arche » ; tous les survivants de la Grande-Armée, tous les bonapartistes, encore dans les premières années de la République Troisième, le savaient, qui ne manquaient pas d'aller en pèlerinage, le contempler, ce soir-là. Frédéric Masson n'ignorait certainement pas cette particularité du culte napoléonien, et il n'eut vraisemblablement pas besoin que M. Richepin lui fît monter les Champs-Elysées, « pour qu'il eût son extase », un soir de 5 mai.

Notons, — autre effet du hasard, — que l'orientation de l'Arc de Triomphe est exactement la même que celle du château de Versailles dont la terrasse permet, de même, de contempler le soleil couchant. — J.-G. P.

§

A propos de l'Eglise ruthène-uniate.

Léopol, 17 mars 1926.

Très honoré Monsieur le Directeur,

M. L. H. Grondijs prétend (nº 665 du *Mercure de France*, p. 323) que

Mgr Sreptycki n'aurait probablement pas osé célébrer la messe « dans tous ses détails » dans sa propre cathédrale en Galicie (Léopol) comme il l'a célébrée à Notre-Dame.

L'auteur commet dans cette phrase, sans doute *bona fide*, une erreur. Non seulement Mgr Sreptycki, mais tout le clergé ruthène-uniate, gréco-catholique, célèbre la messe selon le même rite, suivant lequel la grande messe a été célébrée dans la cathédrale de Paris. Une autre façon de lire ou de dire la messe n'existe pas.

Selon le même rite, vu pour la première fois à Paris, la messe était célébrée par Mgr Sreptycki et avant lui par bien d'autres évêques ruthéniens maintes fois avant la guerre mondiale dans des églises consacrées au culte romain-catholique, c'est-à-dire polonaises, comme par exemple le dernier dimanche avant le Carême dans l'église des Jésuites à Léopol sur invitation des Pères. Du moment que Mgr Sreptycki est devenu l'ennemi acharné de la Pologne et des Polonais, il est naturel que cet usage, observé depuis des années, ait cessé et n'ait pas été renouvelé.

De la même manière, c'est-à-dire selon le rite russe ou plutôt vieux-slave (oriental-byzantin) le haut clergé ruthénien célèbre les cérémonies religieuses publiques ; citons ici seulement la cérémonie de la bénédiction de l'eau, nommée Jardan (le 19 janvier) ou la fête Chair Dieu, etc. L'opinion sus-mentionnée a été commentée ici par les journaux polonais dans ce sens que c'est le gouvernement polonais qui met des entraves au libre exercice du culte ruthénien.

Veuillez, Monsieur le Directeur, agréer l'assurance de ma plus haute considération et excuser ma connaissance très limitée de la plus belle langue du monde.

Dr CHARLES SKROVACZEWSKI.

§

Géographie africaine.

Dakar, le 27 février 1926.

Monsieur le Directeur,

La géographie de l'Afrique est quelque peu déformée dans votre *Revue de la Quinzaine* du 15 février 1926. M. Merki, rendant compte du volume de *Chasses* du capitaine Pivert, situe à deux reprises (p. 200 et 201) le « district militaire » puis « cercle » d'Ansongo « sur le Niger, en Mauritanie ». — Le poste d'Ansongo appartient au cercle de Gao et relève du Soudan français ; le point de la Mauritanie le plus proche d'Ansongo en est à environ 1000 kilomètres. Quant au Niger et à la Mauritanie, ces deux mots hurlent de se trouver accouplés, car le fleuve Niger ne s'approche en aucun point de plus de 500 kilomètres de la frontière de Mauritanie.

Un peu plus loin on lit : « Les singes sont nombreux de ce côté

(Ménaka)... Vers l'est, vers Niamey et Say... etc... » — Niamey et Say sont exactement au sud de Ménaka, sur le même méridien, ainsi que le montre le rapide examen d'une carte de l'Afrique Occidentale française.

Relever ces petites inexactitudes sous la plume d'un collaborateur particulièrement averti, dans une revue où la précision est de règle, n'est point uniquement une tâche de pédant, mais offre l'intérêt de montrer combien la géographie de nos Colonies est mal connue, et comme il serait désirable que tous les gens cultivés prennent l'habitude, dès qu'ils parlent d'un pays lointain, d'en regarder la carte.

Recevez, etc. ED. DE MARTONNE.

§

Qui s'était rasé de frais ?

Paris, ce 7 mars 1926.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 15 février dernier, M. Barthélemy rapporte un compliment que l'Empereur, pendant la campagne de Russie, aurait adressé à Daru parce qu'il l'avait vu rasé de frais. Je crois que l'excellent critique historique de la revue a commis une confusion. C'est Beyle qui reçut ce compliment de son cousin Daru. Voici, en effet, ce que raconte à ce sujet Mérimée dans ses *Portraits historiques et littéraires*, chapitre consacré à Beyle :

Il fut du petit nombre de ceux qui, au milieu de toutes les misères que notre armée eut à souffrir dans la désastreuse retraite de Moscou, conservèrent toujours leur énergie morale, le respect des autres et d'eux-mêmes. Un jour, aux environs de la Bérésina, Beyle se présenta devant son chef, M. Daru, rasé et habillé avec quelque recherche. M. Daru lui dit : « Vous avez fait votre barbe, Monsieur ? Vous êtes un homme de cœur. »

L'anecdote, que Mérimée avait déjà rapportée antérieurement dans sa fameuse brochure H. B., a été reproduite par la plupart des biographes de Stendhal, notamment par MM. Albert Collignon, Pierre Martino, Albert Chuquet, etc.

Veuillez agréer, etc. GASTON PRINET.

§

Saint Augustin a-t-il entendu le « Tolle, lege » à Rome ou à Milan ? — A cette question que nous posions dans notre dernier numéro, l'auteur de la *Forêt normande*, M. Edouard Herriot, répond :

Monsieur,

Vous avez raison. La scène est à Milan ; je n'en doute pas. Ma phrase est trop elliptique. J'aurais dû dire : dans le jardin de Milan.

Sentiments distingués.

HERRIOT.

§

Sur une « sottise » de Léon Bloy.

Saint-Etienne, 7-3-1926.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans « le Sottisier Universel » du dernier numéro du *Mercure* cette phrase de Léon Bloy, *La Femme Pauvre* (Ed. Société du Mercure de France) :

Ces sublimes épées mozarabes forgées sous le Magnifique, avec lesquelles on pouvait étrangler un taureau des Asturies.

Evidemment, *étrangler* un taureau avec une épée, même sublime et mozarabe, la prouesse a paru un peu... forte au rédacteur du « Sottisier » et il s'est empressé de signaler cette... perle échappée, si j'ose dire, à la plume d'un écrivain qui n'était point coutumier de semblables erreurs.

Le malheur, c'est que l'erreur n'existe point et que l'expression est parfaitement justifiée.

En effet, si nous faisons appel à un autre écrivain dont la compétence en matière d'armes anciennes est indiscutée — Maurice Maindron — nous lisons dans *Dariolette*, p. 28, Collection « Modern Bibliothèque » chez Arthème Fayard :

C'est d'Espagne que je rapportais cette paire si finement ciselé... et aussi *six lames de Tolède*, marchandise rare et précieuse entre toutes. *On les conserve roulées dans des boites rondes à l'image de celles où se transportent les meules de fromage*, on ne les peut exporter sans une permission de sa Majesté Catholique,..

Et M. Germond de Lavigne, le traducteur de *Don Pablo de Segovie*, ce chef-d'œuvre du roman picaresque, dit à propos des industries tolédanes et des célèbres épées :

Certaines lames de luxe sont d'une trempe et *d'une souplesse* vraiment extraordinaires.

Maintenant, pour étrangler avec ces rubans d'acier « un taureau des Asturies », il fallait probablement une poigne solide, — la terrible poigne de Marchenoir !

Pardonnez-moi, Monsieur le Directeur, ce long commentaire d'une petite note de trois lignes, mais le *Mercure de France* m'a toujours été si bienveillant que je suis tenté d'en abuser, et puis j'ai idée que, de l'autre côté de ce monde, l'esprit du noble écrivain et du puissant penseur que fut Léon Bloy doit s'attrister de cette injuste critique d'une de ses phrases — lui qui était tellement sensible à l'opinion de ceux qu'il estimait, — et il me plaît à moi, chétif, de prendre sa défense dans cette occasion.

ÉDOUARD BORIE.

§

Le sottisier universel.

Le domestique poudré m'introduisit aussitôt; Carmen lui donna une commission, et, dès que nous fûmes seuls, elle partit d'un de ses éclats de rire de crocodile, et se jeta à mon cou. — Nouvelles de PROSPER MÉRIMÉE (*Carmen*), page 79. Paris, Michel Lévy frères, 1875.

Marie Bashkirtseff rentre à Paris. Elle revoit le peintre Jules-Bastien Lepage et s'éprend de lui. Le 27 avril 1883, elle note dans un de ses cahiers :

« Décidément, Jules-Bastien est le plus grand des peintres modernes... On dit partout que j'aime Jules-Bastien. Qui sait?... »

Une nuit d'octobre, quelques jours après avoir écrit ces lignes, Marie Bashkirtseff rend le dernier soupir. — CÉCILE SOREL, *Les Nouvelles littéraires*, 20 mars.

A 3 h., Colisée, 38, avenue des Champs-Elysées, « De Séverac, Bordes », Conférence par M. A. Beaunier. — *Guide du Concert*, 12 mars 1926.

Après que les motions les plus inconsidérées eurent été lancées parmi l'agitation et les rumeurs des députés, il fut décidé que le président, au nom de l'Assemblée, prendrait la charge du pouvoir exécutif. Alexandre de Beauharnais demeura au fauteuil présidentiel les six jours et six nuits que dura, sans interruption, la fameuse séance du 21 juin 1791. — *La Revue de Paris*, 1er février, page 540.

M. Jean de Gourmont, qui a hérité d'une bonne part du talent de son père... — *Le Grand Guignol*, mars.

Pris sur le fait, ces « messieurs », 130 au total, tous aussi peu vêtus que notre premier père, ne purent qu'obéir incontinent aux ordres de M. Caron. Après avoir réparé le désordre de leur toilette, ils gagnèrent à la queue leu leu sept confortables camions automobiles qui les conduisirent au quai des Orfèvres. — *Le Journal*, 8 mars.

Où est-il le temps de Locarno où l'on allait voguer de concert sur les flots du lac Léman? — *La Liberté*, 8 mars.

Mme Sylvain Lévi, femme de notre Grand Rabbin, se flatte d'avoir été bien reçue, naguère, au Thibet, chez le Dalaï-Lama. — *Paris-Midi*, 5 mars,

M. Adrien Marcel parla ensuite d'un petit-fils de Fénelon, qui fut nommé doyen du chapitre de Tarascon et devint archidiacre de N.-D. Des Doms. — *Journal des Débats*, 31 décembre.

Interrogées, les jeunes femmes déclarèrent qu'ils leur avaient été remis par leurs compagnons dont elles avaient récemment fait la connaissance dans un dancing de Paris et qui leur avaient offert d'intéressantes situations dans la couture à Buenos-Aires. Le cas de traite des blanches était flagrant. Les trois trafiquants durent avouer qu'ils destinaient leurs compagnes aux maisons mal famées de la capitale brésilienne. — *Le Journal*, 23 février 1926.

Ces derniers ont retrouvé, pour vingt-quatre heures, la gaîté des escholiers du seizième siècle, compagnons de François Villon. — *Le Journal*, 17 février.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { **31.016** / **176.390**

Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabi
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande—Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.*
AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3 place Sadi-Carnot.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

JOLI CHATEAU ANJOU, avec ferme d'herbage, **400.000 francs.** S'adresser à Me VALETTE, notaire, Savigné (I.-et-L.).

Vente au Palais, à Paris, le 17 avril 1926, à deux heures, en un seul lot.

PROPRIÉTÉ A IVRY-SUR-SEINE, 77 et 77 *bis*, route stratégique. Contenance environ 607 mètres 74. Rapport brut 3.956 francs. **Mise à prix : 30.000 francs.** S'adresser à Mes DUBOIS, avoué à Paris, 20, Quai de la Mégisserie, *Sédillon*, avoué, BALLU, notaire à Vitry-sur-Seine.

MAISON, LE MANS, place Préfecture, 10. **Mise à prix : 225.000 francs.** Adj. 15 avril, 14 h. Et. Me PARENTS, not. au Mans.

BLOIS, à vendre, Maison 10 pièces, remis. jardin **Prix : 120.000 fr.** Me RIQUOIS, not., Blois.

Etude Me SCHOLER, avoué, Blois.
Vente au Palais de Justice, à Blois, le 22 avril 1926 à 13 h. 30, **CHATEAU DE TOISY.** Com. la **CHAPELLE-VENDOMOISE**
13 km Blois, ligne Blois-Vendôme, *habité jadis pa Lavoisier*, comprenant : Un château et dépen dances : *Parc 1 hectare 1/2.* Vieille tour ave *mâchicoulis*, et *chemin de ronde*, autre parc, vigne verger 10 hectares environ. **Mise à prix : 93.50 francs.** S'adresser Me SCHOLER, avoué, Bloi poursuivant, Mes ADAM et CALENGE, avoués à Blois.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Visitez la forêt de Fontainebleau

Les circuits automobiles que la Cie P.-L.-M. a organisés dans la forêt de Fon tainebleau fonctionneront, cette année, du 1er avril au 2 novembre, dans le conditions suivantes :

Deux circuits auront lieu chaque jour, l'un le matin dans le nord de la forêt prix 10 fr. ; l'autre l'après-midi dans le sud de la forêt, prix 17 fr.

En outre, il sera mis en marche, les jeudis, dimanches et jours fériés, u troisième circuit pour la visite de l'ensemble de la forêt, avec déjeûner à Barbi zon. Pendant les mois de juillet, août et septembre, ce circuit aura lieu égale ment les lundis et samedis. Prix 28 fr., déjeûner non compris.

Du 15 juin au 15 octobre, une voiture partira de Paris (de l'Agence P.-L.-M. 88, rue Saint-Lazare, à 9 h. 30 ; de la gare de Lyon, à 10 h.), traversera l forêt de Sénart, s'arrêtera à Fontainebleau pour la visite du château et le déjeû ner, effectuera un circuit en forêt et sera de retour à Paris le soir vers 18 h. 3 Prix 70 fr., déjeûner non compris.

LA CHAUMIÈRE

à Capbreton-sur-Mer (Landes)

Pension de famille, ouverte toute l'anné Climat délicieux. Air vivifiant. Prix modérés. Arrangements pour famille Cuisine soignée. Chauffage central. Salles de Bains. Tennis. Vaste parc planté de pins maritimes.

BULLETIN FINANCIER

ıyant obéi aux suggestions intéressées des Anglo-Saxons, et voulu stabiliser à tout prix nonnaie, voici que la Belgique, après l'Autriche et la Pologne, vient de constater à tour que les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Notre franc a subi le contre-coup la mésaventure du franc belge qui a entraîné une nouvelle avance des devises appré- es ; comme par ailleurs notre horizon politique et financier reste étroitement borné, péculation ne montre aucun entrain et les séances, privées aussi bien d'offres que de nandes, se déroulent sans intérêt.

ı l'exception du 4 o/o 1925 à garantie de change, nos rentes reviennent en arrière. fonds étrangers, faiblesse des russes, fermeté des fonds ottomans, consolidation du be 4 o/o 1895, qui poursuit son rétablissement à 129 fr.

En dépit d'une ambiance défavorable, nos grandes banques se maintiennent avec nce à leurs cours précédents, qu'elles dépassent même dans certains cas. Le conseil Comptoir National d'Escompte proposera à l'assemblée du 20 avril la distribution n dividende de 60 fr. comme l'an dernier. La Banque Nationale de Crédit est sans ngement, la Société Générale est à 815. Nos grands chemins sont sans orientation n définie et quelque peu négligés. Le Nord-Sud a été recherché en prévision de la rganisation du régime des transports souterrains à Paris.

.e groupe des valeurs immobilières est un des rares où l'on puisse trouver de substan- les plus-values : Compagnie Pharos, 700 ; Société Générale Foncière, 4.595 ; mais d'une on générale, les valeurs industrielles françaises restent en disgrâce.

.es métaux s'inscrivent en hausse, ce qui redonne du ton au Rio, qui dépasse le cours 6.000 ; Montecatini est à 285, Tekkah à 3.130, Peñarroya à 1.210.

ıu marché en Banque, les valeurs de pétrole affirment une excellente orientation, par- ılièrement la Royal Dutch et la Shell à 45.600 et 643. De légères oscillations des cours la matière impriment aux caoutchoutières des mouvements de semblable amplitude, fermeté restant toutefois la note dominante. Bonne contenance des mines d'or et de mants sud-africaines.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Espagne, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.